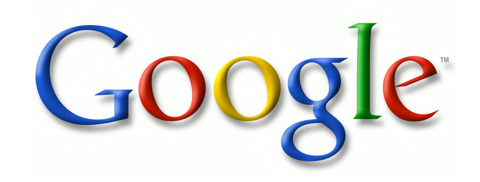
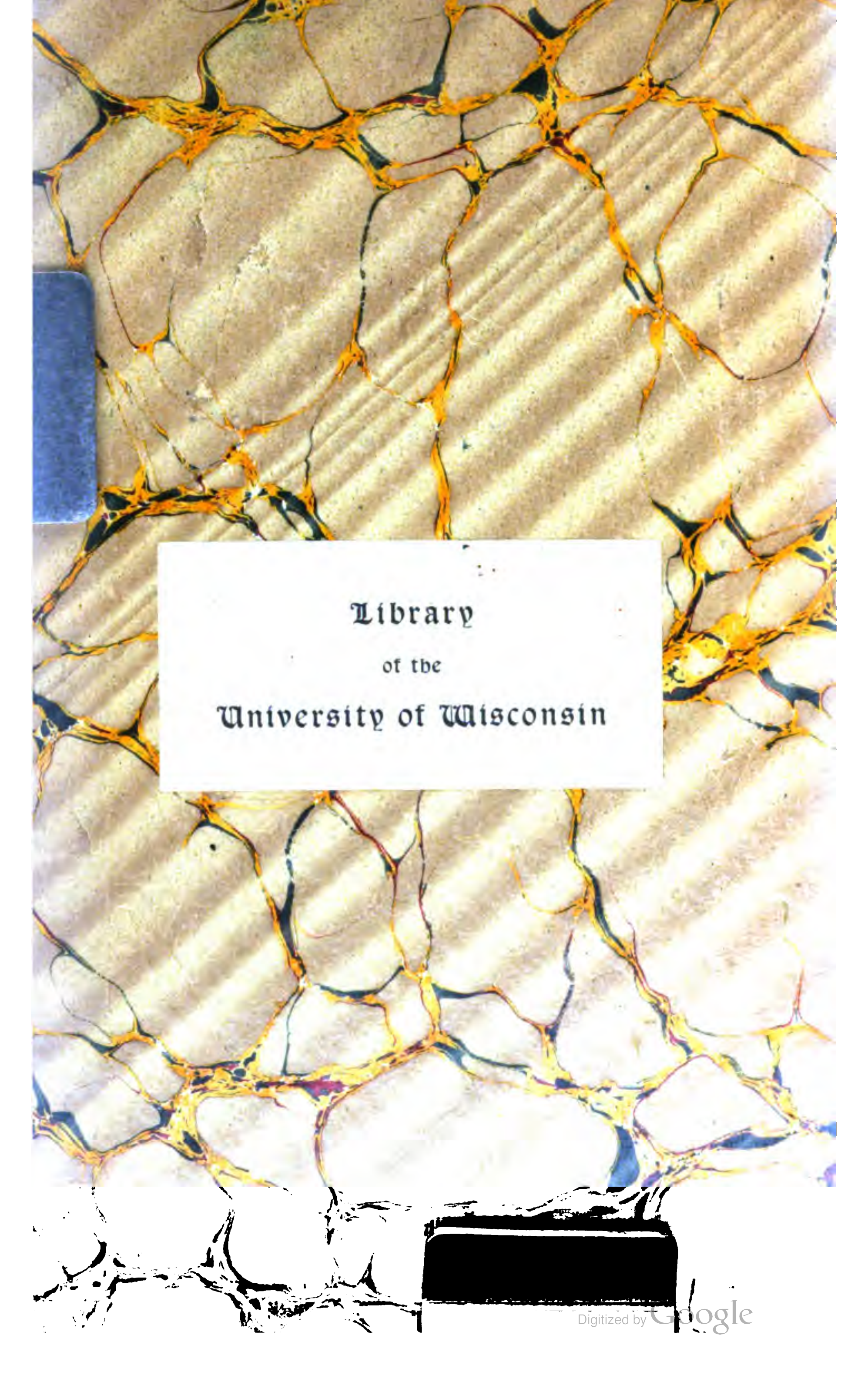





Library
of the
University of Wisconsin
Digitized by Google



L'OPPOSITION
UNIVERSELLE

AUTRES OUVRAGES DE M. G. TARDE

Les Lois de l'Imitation, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine,* 2ᵉ édition 1895 (Félix Alcan, éditeur) ... 7 50

La Logique sociale, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (Félix Alcan, éditeur) 7 50

La philosophie pénale, 1 vol. in-8°, 4ᵉ édition (Storck et Masson, éditeurs) 7 50

La Criminalité comparée, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine,* 3ᵉ édition (Félix Alcan, éditeur) 2 50

Les Transformations du droit, 2ᵉ édition, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (Félix Alcan, éditeur) 2 50

Études pénales et sociales, 1 vol. in-8° (Storck et Masson, édit.) 7 50

Essais et mélanges sociologiques, 1 vol. in-8° (Storck et Masson éditeurs) 7 50

L'OPPOSITION

UNIVERSELLE

ESSAI D'UNE THÉORIE DES CONTRAIRES

PAR

G. TARDE

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1897

AVANT-PROPOS

Tout ce que je souhaite, sans oser l'espérer, en publiant ce livre, c'est que le lecteur trouve à le lire autant de plaisir que j'en ai eu à le composer. Ce n'est pas que je m'aveugle sur ses imperfections et ses lacunes; j'en ai même conscience à tel point que je me propose de revenir plus tard sur cette ébauche pour la compléter et la corriger. Mais ce sujet m'a plu, d'abord superficiellement, puis avec une sorte d'intérêt passionné. En commençant, je n'y avais vu que la joie intellectuelle d'échapper à des problèmes habituels d'ordre social, c'est-à-dire douloureux, par une étude qui, d'ailleurs, se reliait intimement à mes travaux antérieurs, par une promenade d'esprit à travers le monde, avec une jumelle spéciale en mains qui me permettait de tout apercevoir sous un angle aussi précis que varié. sous un point de vue d'une universalité étrange. Et je confesse m'être laissé aller quelque temps à ce charme facile et décevant de collectionner des antithèses, d'herboriser des contrastes, de regarder passer, à tous les étages surperposés de la réalité physique, vivante, mentale, la procession des couples enchaînés de contraires qui s'y déroule éternellement. Mais, à lui seul, ce genre d'attrait ne m'eût pas retenu longtemps: l'antithèse est un procédé de composition dont l'abus, chez un Hegel comme chez un Victor Hugo, m'a toujours gâté les plus merveilleuses beautés de conception ou de style. Et je n'aurais pas tardé

à m'en dégouter si, à mesure que j'avançais, un autre genre d'intérêt, plus puissant, plus poignant, ne fût venu se joindre et peu à peu se substituer au charme premier, me ramenant par un léger détour à mes préoccupations d'ordre social que j'avais eu l'illusion de croire écarter. Parmi les pentes irréversibles d'évolution dont je parle dans ce volume, il n'en est peut-être pas de plus impossible à remonter que celle qui a conduit un esprit philosophique de la curiosité des sciences naturelles à la passion des sciences sociales. Ainsi dois-je, en conscience, prévenir les géomètres et les naturalistes de ne pas trop se fier aux titres de quelques-uns de mes chapitres. Qu'il s'agisse d'oppositions mécaniques, ou physiques, ou vivantes, ou même psychologiques, c'est toujours, au fond, la question sociale qui est en cause. Elle est l'âme, apparente ou cachée, de toutes ces études, où toutes les antinomies de la nature sont pour ainsi dire convoquées et rassemblées pour résoudre ensemble l'éternel problème de la guerre, soit de la guerre sanglante, soit de la guerre atténuée et mitigée par la culture, mais toujours meurtrière et spoliatrice sous ses formes les plus adoucies.

Et c'est ainsi qu'un travail de philosophie générale, destiné à une sorte de délassement visuel de l'intelligence, se trouve être, à certains égards, — indirectement, il est vrai, et incidemment — une contribution au débat brûlant entre socialistes et économistes. Peut-être, en effet, pour bien comprendre la portée de cette querelle sans cesse renaissante, pour se rendre compte de la force contagieuse des uns malgré leurs chimères, de la faible résistance des autres malgré la solidité de leur savoir, convient-il de rattacher leur discorde à un problème plus

général. Pourquoi, non seulement nos luttes, mais toutes les luttes de tous ordres ? Pourquoi partout ces conflits d'égoïmes exaspérés ? Comment se fait-il qu'un monde, où se marquent d'ailleurs des traits indéniables de sagesse et d'harmonie, comporte cet état d'anarchie organisée ? Est-ce que, vraiment, ce serait là une nécessité rationnelle et inévitable, une condition salutaire et *sine quâ non* de tout progres naturel ou humain, comme l'affirment tant d'apologistes de la concurrence vitale, de la concurrence économique, du militarisme conquérant ? Jusqu'ici, envisageant l'Univers au point de vue surtout de la Répétition de ses phénomènes, je n'avais point à me poser ces anxieuses interrogations, je pouvais oublier le fond tragique et antinomique des réalités. Qu'une harmonie, une fois créée, équilibre gravitatoire ou ondulatoire, planétaire ou moléculaire, type vivant, invention sociale, cherche à se répéter indéfiniment, à se multiplier et se propager par le rayonnement de sa propre image, rien de moins surprenant ; rien de plus caractéristique des œuvres de l'amour que cette exubérante fécondité. Mais, à présent, comme complément et envers de ce spectacle, s'offrait à moi le tableau de ces contre-similitudes, de ces répétitions renversées, que toutes les catégories de faits présentent, longue avenue de sphinx, dont j'étais conduit à scruter l'énigme ; et l'Univers, regardé au point de vue de l'Opposition de ses êtres et de ses forces, m'apparaissait sous un jour manichéen, sinon satanique et infernal. Etait-ce donc là son aspect véritable et fondamental, sa façade principale, et le peu de bonté, d'amour, de solidarité fraternelle, qui se montre çà et là, ne serait-il né que de cette longue bataille même, de cette mêlée de haines, de rivalités, d'avidités ?

Voilà ce que j'ai cru devoir vérifier attentivement avant d'y croire ; et il m'a semblé que cette vérification, pour être solide, devait être complète ; que toutes les espèces et variétés d'inversions, de contrariétés, d'oppositions quelconques, tous les rythmes, toutes les symétries, toutes les antinomies, toutes les luttes, à tous les degrés de la réalité, faisaient partie intégrante d'un même genre, et que le rôle de chacune d'elles n'est bien expliqué que par sa comparaison avec toutes les autres. C'est là l'excuse de tant de rapprochements dont l'étrangeté pourra surprendre de prime abord. Ils n'auront pas été inutiles si l'on juge, à la fin, qu'ils ne sont pas sans jeter quelque jour sur la part qui revient dans nos progrès à nos contradictions de tout genre, à la concurrence, à la guerre, à la discussion même, sur l'erreur de ceux qui, exagérant l'importance très réelle, mais secondaire et auxiliaire, de ces oppositions, les élèvent au rang de principes créateurs, et sur l'illusion, non moins grave, de leurs adversaires qui espèrent avoir trop facilement raison de faits aussi généraux, aussi universels. Par la faiblesse théorique de leur conception sociologique, les premiers, en dépit de leurs irréfutables objections de fait, font la force des seconds qui sont sûrs d'un écho dans les âmes en s'appuyant — théoriquement — sur les idées de sympathie, de paix, de solidarité, de fédération. Et il est certain que l'hymen seul est fécond, non le duel ; et que, sans l'inventivité géniale, fille de l'accord des idées, sans l'imitativité sociale, fille de la sympathie innée des hommes, la mêlée sociale, certes, n'eût pas suffi à susciter le progrès humain.

Février 1897.

L'OPPOSITION UNIVERSELLE

CHAPITRE PREMIER

L'IDÉE D'OPPOSITION

I

On a souvent dit et répété, et c'est devenu une sorte d'axiome, que toute notre connaissance des choses consiste à percevoir entre elles des ressemblances ou des différences. C'est juste, et cela prouve que la vie universelle est une suite ou un entrelacement sans fin de répétitions et de variations. Est-il vrai cependant qu'il n'y ait à distinguer que ces deux grandes classes de rapports entre les objets, entre les êtres ou les états des êtres? Il y en a un troisième, que l'on oublie toujours, malgré l'importance et la gravité de son rôle : c'est la combinaison originale des deux premiers fusionnés ensemble et intimement dans le rapport d'*opposition*, d'*inversion*, de *contrariété*. Deux choses opposées, inverses, contraires, ont pour caractère propre de présenter une différence qui consiste dans leur similitude même, ou, si l'on aime mieux, de présenter une ressemblance qui consiste à différer le plus possible. Quand je dis qu'on ne prend pas garde à ce rapport, entendons-nous bien. Il n'en est peut-être

pas dont il soit plus fréquemment parlé dans le langage courant, voire même dans les proverbes : « les *extrêmes* se touchent » ; mais il est remarquable que la spéculation philosophique, qui s'est attaquée à tant d'idées vulgaires pour les épurer au creuset de son analyse, et les généraliser en les épurant, n'a presque pas daigné ramasser sur son chemin la notion importante dont il s'agit. Elle s'en est servi, à coup sûr, comme tout le monde, mais sans la prendre à part et l'examiner à fond, sans l'étudier au point de vue le plus précis à la fois et le plus général, comme il convient à un philosophe. Les logiciens surtout ont montré ici, à l'exception toutefois de leur maître Aristote, dont nous parlerons plus loin, une inattention singulière. Quand Hegel, par exemple, nous déroule avec tant de sérénité son rosaire interminable de triades, il ne s'aperçoit pas que la thèse et l'antithèse qu'il *oppose* l'une à l'autre dans chacune d'elles, tantôt sont réellement des termes *opposés*, tantôt ne sont que des termes *différents ;* et il eût valu la peine, ce me semble, de marquer cette distinction. — M. Renouvier, en passant, dit un mot de notre sujet, mais non avec son habituelle profondeur. « Les contraires logiques, dit-il, sont des termes tels que l'un d'eux exprime tout l'autre ou l'ensemble des autres que l'autre ; exemples : l'organisé et l'inorganisé, qui comprennent une grande sphère de la connaissance ; ou le juste et l'injuste, qui n'épuisent qu'un sujet plus déterminé. » Les contraires, d'après lui, seraient donc des *complémentaires*, ce qui restreint singulièrement la portée de leur application. Est-ce qu'une dette de 100 francs de Pierre envers Paul n'est pas précisément le contraire d'une créance de même somme du

même envers le même? Et en quoi cette créance peut-elle être dite le complément de cette dette?

M. Renouvier ajoute: « *Quant aux contraires mal définis* qui figurent parfois sous ce nom dans le discours, ou ils expriment une simple corrélation, dont la nature peut varier, ou ils n'ont *aucun intérêt pour la science*. Tels sont, par exemple, le grand et le petit, le fort et le faible, le *blanc* et le *noir*, etc. » Je souligne le blanc et le noir, dont l'opposition psychologique, nullement indifférente à la science, a donné lieu à de savants travaux. Mais les autres exemples cités, par leur vague et leur banalité, témoignent du complet dédain de l'illustre métaphysicien pour cette question. Ce que je lui accorde volontiers, c'est que les contraires ont été jusqu'ici fort *mal définis* ou ne l'ont pas été du tout; c'est-à-dire qu'il y a lieu de chercher à les définir. Un géomètre comme lui a-t-il pu ne pas songer à l'opposition mathématique, si intéressante, des quantités positives et négatives? Elle lui aurait permis de ramener à des termes plus précis celles du *fort* et du *faible*, du *grand* et du *petit*, du *rapide* et du *lent*, etc.

Aristote seul, parmi les grands maîtres de la philosophie, a paru préoccupé et comme tourmenté de notre sujet, dont l'importance ne lui a pas échappé, non plus qu'à ses prédécesseurs helléniques. Dans sa *Métaphysique* et ses autres ouvrages, il fait de fréquentes allusions à un écrit de lui intitulé la *Théorie des contraires* ou *le Choix des contraires*. Il est regrettable que ce traité ait été perdu, mais ce qui doit nous consoler un peu de cette perte, c'est que le profond philosophe s'y faisait lui-même très probablement une idée assez mal définie et passablement complexe de l'opposition. Comme

type et source des couples d'opposés, il cite l'opposition de l'unité et de la pluralité (1) ou celle de l'être et du non-être. « On est généralement d'accord, dit-il, pour admettre que les êtres et la substance viennent des contraires. Aussi tous les philosophes reconnaissent-ils que les principes sont contraires : les uns les voyant dans l'impair et le pair, les autres dans le froid et le chaud, ceux-ci dans le fini et l'infini, ceux-là dans l'amour et la discorde. Toutes ces oppositions et tant d'autres peuvent se réduire à celle de l'unité et de la pluralité (2). » Il oppose plus loin l'antérieur au postérieur, le genre à l'espèce, le tout à la partie. Il jongle aussi avec les oppositions du petit et du grand, du peu et du beaucoup, du poli et du rude, du droit et du courbe, tout cela pêle-mêle et mis sur le même rang. Des contraires, là aussi, il fait tout procéder. « Toutes les couleurs intermédiaires dérivent du blanc et du noir, et l'on peut affirmer que toutes les choses de la nature sont des contraires ou viennent des contraires. » Il dit ailleurs que « la propriété la plus spéciale de la substance est que, tout en restant une seule et même chose, elle peut recevoir les contraires », c'est-à-dire être tour à tour noire et blanche, sèche et humide, aller de droite à gauche, puis de gauche à droite, etc. Il revient souvent sur cette propriété.

(1) « Ainsi, on peut ranger l'inertie (le repos) dans l'unité, et le mouvement dans la pluralité. »

(2) Dans sa *Physique*, il dit aussi : « Un point où s'accordent les physiciens, c'est que tous ils regardent les contraires comme des principes. » Et il cite comme principes contraires de la physique le *dense* et le *rare*, le *plein* et le *vide*, le *haut* et le *bas*, l'*avant* et l'*arrière*, etc. Toute la différence des philosophes physiciens, d'après lui, c'est que les uns prennent pour principes des contraires inférieurs le *sec* et l'*humide*, le *froid* et le *chaud*, et les autres des contraires supérieurs, le *pair* et l'*impair*, l'*amour* et la *discorde*.

Chaque fois qu'il parle des contraires, il apporte des aperçus nouveaux, il cherche visiblement à se rectifier, à se compléter; il n'est pas satisfait de sa conception, que tantôt il s'évertue en vain à préciser, tantôt il élargit abusivement. Cette question l'obsède. Par sa théorie des contraires, il se persuade expliquer le mystère de la transformation universelle (1). « Ainsi, dit-il, toutes choses viendront du mélange des contraires ou des éléments ; les éléments eux-mêmes viendront de ces contraires, qui sont, en quelque sorte, les éléments en puissance. Le chaud réel est froid en puissance, et le froid réel est chaud en puissance également. » Il explique la formation de la *chair* par l'opposition du liquide et du sec parvenus à se mélanger en doses à peu près égales. (Cela ne rappelle-t-il pas, au fond, l'importance que Spencer attache à l'état *plastique* des tissus organiques ?) Il incline à admettre (comme Spencer encore) la similitude symétrique des deux changements opposés, de production et de destruction. D'abord, il veut que la production et la destruction naturelles s'accomplissent en un temps égal, ce qui est manifestement faux pour les âges successifs des êtres vivants, mais non pour les périodes astronomiques. Aussi prend-il ses exemples parmi celles-ci : « Quand le soleil se montre, il y a production ; quand il se retire, il y a destruction, et ces deux phénomènes se passent en des temps égaux. » — « Mais souvent, s'objecte-t-il à lui-même, il arrive que la destruction est plus rapide », et nous verrons plus loin la portée de cette remarque. Il croit se rendre compte de cette alternance soi-disant régulière des

(1) Voir son ouvrage sur *la Production et la Destruction des choses,* dont le titre seul est déjà significatif.



générations et des destructions universelles par la translation circulaire du système solaire, « que les corps simples ne font qu'imiter ». Cependant, avec sa sagacité habituelle, il se fait une objection. Puisque toute production est circulaire, « comment se fait-il que les hommes et les animaux ne reviennent pas également sur eux-mêmes *de façon à ce que le même individu reparaisse ?* » Il répond, mais il répond mal.

Son obsession de sa théorie des contraires est telle, qu'il fonde sur elle sa morale. La vertu n'est pour lui qu'un terme moyen entre deux vices opposés : le juste milieu est de son invention. « Entre les deux sentiments de crainte et d'assurance (excessive), le courage tient le milieu. » Entre la prodigalité et l'avarice, la libéralité. Entre l'irascibilité et le flegme, la douceur. Entre l'exagération hyperbolique et l'atténuation dénigrante, la véracité. Entre le chagrin envieux du bonheur des autres et la joie malveillante de leur malheur, la justice. Entre la bouffonnerie, qui plaisante sur tout, et la rusticité, qui ne plaisante sur rien, l'amabilité. Mais ce terme moyen, dont il reconnaît ici la vraie place, il le cherche souvent et ne l'aperçoit pas, ce qui tient à sa notion trop large et trop peu nette des contraires. Il croit devoir distinguer, — et il se donne beaucoup de mal pour justifier cette distinction, — les contraires qui ont et ceux qui n'ont pas d'intermédiaires. Ceux qui ont un intermédiaire sont le blanc et le noir, par exemple ; ceux qui n'en ont pas sont le pair et l'impair, la maladie et la santé, etc. En réalité, comme nous essaierons de le montrer, tous les véritables contraires sont séparés par un état neutre, un état zéro.

Parmi les choses qui n'ont pas de terme moyen, Aristote

cite les propositions contradictoires. « Il n'est pas possible, dit-il, qu'entre deux propositions contradictoires il y ait jamais un terme moyen ; *mais il y a nécessité absolue ou d'affirmer ou de nier* une chose d'une chose. » Il confond ici, visiblement, les conditions extérieures de la réalité avec celles de notre pensée. Qu'une chose soit ou ne soit pas, sans milieu possible, cela est certain. (Aussi, à mon sens, l'être n'est-il pas contraire au non-être ; le non-être n'est qu'un terme moyen entre deux réalités contraires), mais il est non moins certain que nous ignorons une foule de choses, et que, dans notre ignorance, nous nous abstenons souvent de nier ou d'affirmer telle chose de telle autre. Entre l'affirmation plus ou moins convaincue et la négation plus ou moins convaincue pareillement, il y a le doute, tandis qu'entre l'être et le non-être il n'y a pas de milieu : cela veut dire que l'être des choses nous apparaît comme étant tout autre chose que leur *affirmabilité*, et leur non-être comme étant tout différent de leur *niabilité*. En somme, le grand stagyrite est si peu parvenu à éclaircir cette question embrouillée, — et cela n'est pas surprenant dans l'état embryonnaire de la science de son temps, — qu'il finit par dire que toute différence est une contrariété et que deux espèces du même genre sont toujours opposées entre elles (1). Mais il remarque fort bien que « c'est toujours un seul contraire qui est opposé à un seul contraire ». Il a bien vu, en physique, les véritables oppositions du mouvement, qui se réduisent à la double direction possible le long

(1) Proposition qui étonne un peu, non sans raison, son commentateur. Celui-ci fait ingénument observer que « l'homme est différent du cheval sans être le contraire du cheval ».

d'une même droite (1). Seulement, il ajoute : « Absolument parlant, c'est le mouvement qui est le contraire du mouvement ; mais le repos aussi y est opposé et, en outre, deux repos peuvent être contraires l'un à l'autre. » Il y a là une opposition vraie suivie de deux oppositions imaginaires.

D'un premier coup d'œil jeté sur l'univers, il nous semble voir que tout s'y répète : les mouvements périodiques des astres et les vibrations d'un rayon lumineux, si rapidement multipliées qu'il a l'air immobile ; dans les corps, même solides, la prodigieuse et rythmique agitation des molécules, et, dans l'être vivant, l'incessante régénération des mêmes tissus, la monotonie des mêmes mouvements respiratoires ou circulatoires, la propagation foudroyante des mêmes sensations le long des nerfs ; dans la cité, dans la nation, d'innombrables séries, compliquées et entrelacées à l'infini, d'actions similaires, articulations verbales semblables, coups de truelle ou coups de rabot semblables, coups de pinceau ou d'archet semblables, rites semblables, tous actes appris et imités par mode et par coutume, volontairement ou involontairement, et qui sont la fiévreuse activité continue des états les plus tranquilles en apparence, aussi bien que le monotone ressassement dissimulé des sociétés en apparence les plus révolutionnaires. — Or, d'un simple regard aussi sur l'univers, nous croyons voir que tout s'y oppose : antipodes, concave et convexe qui se font vis-à-vis, équilibre des forces qui se neutralisent, réaction partout égale et contraire à l'ac-

(1) « Dans le mouvement de translation, le mouvement en haut est le contraire du mouvement en bas ; le mouvement à droite est le contraire du mouvement à gauche. »

tion, polarité physique, interférences des ondes entre-heurtées, mouvements inverses des corps célestes qui tombent l'un sur l'autre, des molécules qui se précipitent l'une dans l'autre, des électricités de même nom qui se fuient, des électricités de nom contraire qui s'attirent. Et ce n'est pas tout : symétrie universelle des cristaux, symétrie universelle des formes vivantes, symétrie rayonnante ou bilatérale, presque sans exception d'un bout à l'autre de la vie ; lutte des êtres vivants, concurrence vitale ; antithèse psychologique du plaisir et de la douleur, du *oui* et du *non*, de l'amour et de la haine, de la crainte et de l'espoir ; antinomie sociale des croyances qui s'entre-nient, des volontés qui s'entre-combattent, des armées et des partis, des pouvoirs même qui, dit-on, doivent se contre-balancer. Autant de formes, — et il y en a bien d'autres, — sous lesquelles se présente à nous cette notion protéiforme que je voudrais essayer de dégager parmi ses miroitements multicolores, souvent confus et trompeurs.

Il n'est pas nécessaire, du reste, de l'avoir analysée, pour pressentir vaguement son importance. Le danger n'est pas tant de la méconnaître que de l'exagérer plutôt sans le vouloir et sans le savoir, peut-être parce qu'on n'a pas assez étudié et généralisé cette idée. Entre la conception du monde, toute polaire et symétrique, que s'en font les peuples enfants (Ormuzd et Ahriman, Dieu et le Diable, etc.) et la conception toute belliqueuse et antinomique à l'usage des darwiniens, il y a cette ressemblance que l'une et l'autre élèvent le rapport d'opposition au rang de clef d'explication suprême, l'une ne voyant au fond de la réalité que la contradiction de deux êtres, l'autre ne voyant au fond de la vie que l'antagonisme de deux

actions. De tout temps, soit sous la forme de symétrie opiniâtrement recherchée, soit sous la forme de guerre et de combat, l'idée mal débrouillée d'opposition a exercé un déplorable empire sur les esprits. La fascination de la guerre surtout a été fatale. Il n'est pas de plus grand ennemi de l'esprit de sociabilité que l'esprit de parti, qui cependant en procède ; et, de fait, n'est-ce pas parce qu'il en procède, n'est-ce pas parce qu'il faut d'abord être membres d'une même société pour pouvoir se diviser ensuite en partis, que la division des peuples en partis est un mal non sans mélange de quelque bien ? A l'esprit de parti, si enraciné dans le cœur de l'homme, se rattache ce besoin de fausse originalité qui possède la grande masse de nos contemporains et explique leur indiscipline, déguisement de leur routine ; je veux dire ce penchant à se croire original parce qu'on a pris le contre-pied de l'opinion commune, ou de l'exemple commun. C'est là une manière d'imiter encore, et non la moins répandue dans les sociétés orgueilleuses, où l'on se pique souvent de ne pas copier le père, le voisin ou le supérieur, même en ce qu'il a de mieux, mais où, en niant précisément ce qu'il affirme, en blâmant précisément ce qu'il loue, en démolissant précisément ce qu'il construit, on se persuade ne point le copier.

La vérité est que l'opposition, cette contre-répétition, cette répétition renversée, n'est, comme la répétition elle-même, qu'un instrument et une condition de la vie universelle, mais que le véritable agent de transformation est quelque chose à la fois de plus vague et de plus profond qui se mêle à tout le reste, imprime un cachet individuel à tout objet réel, différencie le similaire, et s'appelle la variation. Ne préjugeons

point cependant ces conclusions qui se dégageront de l'ensemble de cette étude ; et, avant tout, cherchons d'abord à préciser l'origine et la nature de la notion qui nous occupe, à circonscrire son domaine propre, puis nous passerons en revue ses incarnations multicolores aux divers étages de la réalité, et nous tâcherons de montrer enfin sa portée véritable.

II

Il est probable que le souvenir des luttes à main armée, bien plus que la vue des objets symétriquement inverses, a éveillé d'abord dans l'esprit humain la notion des contraires ; et c'est encore en songeant confusément à ses petits combats singuliers avec ses camarades que l'enfant conçoit cette idée. Pour lui, il n'y a rien de plus contraire au monde que les Troyens et les Grecs, les Carthaginois et les Romains, ou deux trains lancés à toute vapeur l'un contre l'autre sur la même voie. Il se forme ainsi en nous, de très bonne heure, des couples d'ennemis irréconciliables, historiques ou mythiques (chrétiens et turcs, anges et démons). Ce sont nos premières liaisons mentales. Puis, nous remarquons que deux personnes qui s'embrassent ne se font pas moins vis-à-vis que deux personnes qui se battent, et l'amour mutuel, comme la haine réciproque, devient un lien fréquent d'images corrélatives. Nisus fait penser à Euryale aussi bien qu'Achille à Hector. Et, en même temps, nous constatons que ces deux couples sont l'un à l'autre opposés. Pourquoi opposés ? Pour une raison très distincte des deux précédentes : à cause d'un genre de

confrontation qui, non moins vivement que celle de deux adversaires ou de deux amis, s'offre d'elle-même à la pensée; je veux dire le contraste du plaisir et de la douleur, qu'on ne voit jamais, il est vrai, batailler l'un contre l'autre et encore moins s'embrasser, mais dont l'un fait nécessairement penser à l'autre, aussi bien que Carthage à Rome. De ces deux antipodes intimes du plaisir et de la peine, — antipodes en un sens très différent de celui des antipodes terrestres, mais en un sens non moins réel et dont la similitude avec l'autre est aussi difficile à nier qu'à définir, — de ces deux termes en parfait contraste psychologique découlent au fond les dualités de l'amour et de la haine, du bien et du mal, du pur et de l'impur, du doux et de l'amer, du poli et du rude, de l'accord musical et de la dissonance, etc.

Qu'est-ce donc qu'il y a de commun, et y a-t-il quelque chose de commun, entre les oppositions du concave et du convexe, du haut et du bas, d'hier et de demain, de joie et de chagrin, d'affirmation et de négation, de désir et de répulsion ? Ni dans les écrits des philosophes, malheureusement, ni dans les conversations courantes, nous ne découvrirons d'éclaircissements à cet égard. Essayons cependant de serrer d'un peu près cette confusion d'idées. Tantôt, parmi les savants comme dans le monde, on oppose deux termes qui forment ensemble un tout apparent ou réel, et dont l'un, par suite, complète, équilibre ou détermine l'autre, — par exemple le *moi* et le *non-moi*, l'organique et l'inorganique, le plein et le vide, la lumière et les ténèbres, le mouvement et le repos, les deux moitiés d'un cercle, l'âme et le corps, l'acide et la base, le cheval et son cavalier; tantôt, dans un tout, on ne

considère que deux faibles parties et on les oppose l'une à l'autre, soit parce qu'elles se repoussent et se combattent, par exemple les deux pôles d'un aimant, soit parce qu'elles sont solidaires, par exemple les deux foyers lumineux conjugués, soit simplement parce qu'elles sont les deux extrémités d'une série finie, par exemple les deux points extrêmes d'un diamètre, les deux bouts d'un bâton (1), les pieds et la tête de l'homme, le blanc et le noir dans la gamme des sensations visuelles, etc. Enfin, — et c'est ici que l'idée d'opposition provoque le plus audacieux élan, — si la série est conçue comme infinie, nous ne cessons point d'y trouver des termes contraires, et nous opposons, en mathématique comme en métaphysique, le néant à l'infini. Nous verrons s'il y a lieu d'accueillir ce vulgaire et profond contraste.

Il y a là beaucoup de fausses oppositions mêlées à des oppositions vraies. Examinons le premier sens indiqué. S'il est exact, on doit dire que je m'oppose, moi (ou n'importe quel être, atome, animalcule), à tout le reste de l'Univers, avec lequel je forme un tout, le seul tout véritable et non arbitraire, nous dit-on. Est-ce vrai? On peut faire observer que cette sorte d'opposition est quelquefois la seule que nous fournisse un objet; il n'arrive pas toujours qu'il s'y en ajoute une autre, celle de cet objet et d'un autre objet déterminé. L'amour, pourrait-on dire, quand il vient à saisir un homme avec force, a justement cet effet de lui créer une opposition spéciale,

(1) En ce sens, non seulement les deux extrémités d'un diamètre s'opposent entre elles, mais encore le centre peut être dit l'opposé de la circonférence, puisqu'il est l'extrémité commune à tous les rayons et que la circonférence est le groupe total de leurs autres extrémités.

ajoutée ou plutôt substituée à son opposition fondamentale. Avant d'aimer, il faisait couple avec l'Univers; maintenant, avec ce qu'il aime. Mais remarquons que l'opposition est ici confondue avec l'adaptation ou, pour mieux dire, avec la *co-adaptation ;* car il importe de ne pas oublier, comme tant de philosophes et de savants l'ont fait pour escamoter l'idée de finalité tout en l'utilisant, que les êtres soi-disant adaptés l'un à l'autre le sont ensemble en réalité à une fin commune. L'œil n'est nullement adapté à la lumière ni la lumière à l'œil, mais l'un et l'autre sont co-adaptés à la vision. Pareillement, l'amant n'est pas adapté à sa maîtresse, ni elle à lui, mais les deux à l'amour. Au contraire, les êtres ou les états opposés sont vraiment opposés l'un à l'autre.

Le propre des distinctions purement logiques, utiles souvent mais artificielles, est de créer de faux contrastes. Ouvrez une *flore* arrangée suivant la méthode dichotomique, très commode d'ailleurs. Vous y verrez les plantes polypétales opposées aux plantes monopétales, les feuilles stipulées opposées aux feuilles sans stipules, etc. Ici, ce n'est plus la co-adaptation qui est prise faussement pour l'opposition ; c'est la mutuelle délimitation. Mais ce qui délimite, c'est ce qui confronte et non ce qui contraste. Aussi l'opposition de l'organique et de l'inorganique, ou du moi et du non-moi, est-elle illusoire. Un organisme est simplement circonscrit par l'ensemble du monde ambiant; il ne peut être pris à partie, contrecarré pour ainsi dire, que par un organisme semblable à lui-même et poussé vers lui par un désir analogue au sien. Pareillement un *moi* diffère simplement de son *non-moi*, c'est-à-dire du groupe de sensations objectivées qui détermine

ce *non-moi* à un moment donné; mais si, dans ce groupe, il a reconnu les signes révélateurs de la présence d'un autre moi, aimé ou hostile, il a trouvé là en quelque sorte son *contre-moi*, son pendant psychologique, sa rime vivante. Il y a dans le saisissement premier de notre contraire réel, de notre semblable opposé, une joie de découverte indicible que nous avons oubliée, que Robinson se rappela à la vue de Vendredi.

Mais, demandons-nous-le en passant, est-ce que la Vie en général, est-ce que l'Esprit en général s'opposent à quelque chose ? Et que serait l'anti-vie ou l'anti-esprit ? Nous ne concevons rien de pareil, pas plus qu'un anti-espace ou un anti-temps, ou une anti-matière ou une anti-force. Pourquoi cela ? Pourquoi, si toute action suppose une réaction précisément égale et contraire, toute réalité ne suppose-t-elle pas une contre-réalité ? C'est, peut-on répondre, ce semble, qu'il y a deux catégories bien tranchées de réalités : d'une part, des phénomènes qui, regardés de près, se réduisent à des actions, et, d'autre part, des puissances, des lois, ou, pour mieux dire, des virtualités, qu'on nomme Matière, Energie, Vie, Esprit, Espace et Temps. Dans le sein de chacune de ces virtualités, des milliers d'oppositions apparaissent et disparaissent incessamment: figures symétriques, simultanéités de mouvements contraires, propriétés physiques ou chimiques antagonistes, fonctions alternatives de nutrition et de dénutrition, conflits d'opinions et d'intérêts, batailles... Mais comment chacune de ces virtualités pourrait-elle avoir un contraire ? N'est-elle pas, avant tout, une infinité d'un certain genre, une totalité ? Puisque les extrêmes doivent être du même genre, il faudrait que l'anti-espace, par

exemple, fût une espèce d'espace; mais alors l'Espace ne serait point tout l'espace. — Cependant, si l'on vient à songer aux spéculations des *méta-géomètres* sur l'*espace euclidien* et sur la possibilité d'*espaces courbes* qui s'opposeraient à *notre* espace droit, qui, mieux encore, seraient symétriquement opposables entre eux, peut-être jugera-t-on cette réponse insuffisante. Deux totalités peuvent fort bien s'opposer l'une à l'autre si elles se rattachent ensemble à un genre qui les dépasse et les contient : l'Univers est une hiérarchie de *touts partiels*. S'il en est ainsi, si les fragments de l'Etre universel ne sont point ajustés sans art et sans symétrie, il y aurait une conséquence importante à tirer de l'impuissance où nous sommes d'imaginer une anti-vie, un anti-esprit, etc. Puisque les fragments généraux du monde que nous connaissons ne nous laissent voir aucune trace de symétrie et de cohésion supérieure, ne serait-ce pas la preuve qu'il en est d'autres dérobés à notre savoir, et que, au delà de la vie, au delà de l'Esprit individuel ou social, il existe, dans l'immensité stellaire, des sources mystérieuses de phénomènes impénétrables à nos regards et cependant indispensables à l'intelligence complète de ceux qui nous sont connus, dans notre débris du monde bizarre et mutilé que nous prenons faussement pour un tout? Ainsi comptait Spinoza d'infinis attributs de Dieu, au delà de la pensée et de l'étendue, seules perceptibles à l'homme.

Mais revenons à l'examen de nos définitions. Ni le sens de mutuel complément ni celui de mutuelle délimitation ne nous paraissent convenir à l'idée d'opposition, qui ne doit être confondue ni avec l'idée d'accord, bien entendu, ni même

avec celle de simple différence. Le sens de neutralisation ou d'équilibration réciproque doit être retenu.

L'acide et la base sont opposés en tant qu'ils se neutralisent; les couleurs dites complémentaires méritent aussi d'être opposées en tant qu'elles s'entre-détruisent pour produire du gris, sorte de coloris incolore. Le poison est aussi bien l'opposé de l'antidote. De même, nous dirons que deux poids inégaux, suspendus aux deux bras inversement inégaux d'un levier, sont opposés s'ils se font équilibre; peu importe, en effet, leur défaut de similitude apparent. Ici, la faculté de s'équilibrer, l'égalité des deux effets mécaniques, constitue la similitude vraie.

Mais le domaine entier de l'opposition est-il embrassé par cette définition? Les deux foyers d'une ellipse ne s'équilibrent en rien, ni le concave et le convexe, ni le plaisir et la douleur. Dira-t-on que ces oppositions purement *statiques* n'ont de valeur qu'à raison des oppositions *dynamiques* d'où elles sont tirées, qu'il n'y a point d'oppositions géométriques, mais seulement des oppositions mécaniques, qu'il n'y a point d'oppositions anatomiques (feuilles dites opposées, corolles régulières, organes doubles), mais seulement des oppositions physiologiques (inspiration et expiration, systole et diastole, etc.)? En faveur de la négative, on ne manquera pas de faire remarquer qu'en arithmétique même, le contraste du signe *plus grand* et du signe *plus petit*, du signe *plus* et du signe *moins*, sinon celui du zéro et de l'infini, est indéniable. La contrariété de certaines *tendances*, ajoutera-t-on, loin de pouvoir servir de fondement à celle des *états* qui sont leurs termes, la suppose nécessairement. L'espérance n'est l'op-

posé de la crainte, l'amour de la haine, que parce que la conscience est constituée de manière à comporter deux états opposés, le plaisir et la douleur. Deux forces mécaniques ne sont antagonistes qu'en tant que dirigées en sens inverse suivant une même ligne droite ; par suite, si l'espace de notre Univers était de nature, comme il le serait dans l'hypothèse (intelligible ou non) d'un *espace còurbe,* à ne point comporter des lignes droites, les oppositions mécaniques seraient impossibles. Il en est ainsi du temps, qui, comprenant d'innombrables séries de phénomènes, ne comporte point de directions opposées dans son sein, abstraction faite de l'Espace.

Il n'est pas difficile de répondre à cette argumentation, dont le nerf consiste dans la symétrie psychologique du plaisir et de la douleur. Quant à l'inversion des figures semblables, en effet, il est clair qu'elle se fonde sur la possibilité, envisagée ou vaguement conçue, de leur marche l'une contre l'autre et de leur choc de front au point de rencontre. Pareillement, l'inversion, bien imprécise d'ailleurs, du plaisir et de la douleur, a pour fondement, à mon avis, l'opposition, très précise relativement, des mouvements de l'âme appelés désir et répulsion, désir d'une certaine intensité et répulsion d'une intensité précisément égale à l'égard du même objet. Une sensation est agréable parce qu'elle est désirée ; nous croyons à tort qu'elle est désirée parce qu'elle est agréable en soi. Notre erreur nous vient de la notion vague du plaisir, qui nous représente sous forme statique le fait dynamique du désir. Quand nous disons que nous sentons un plaisir visuel, nous devrions dire plutôt qu'en éprouvant une sensation de la vue, nous désirons inconsciemment la retenir et nous

y efforçons. Si, malgré son inachèvement essentiel et son imprécision, l'antithèse du plaisir et de la douleur s'impose au bon sens et à la science ; si tout le monde sent, par exemple, qu'il y a une réelle opposition entre les plaisirs et les peines du goût et de l'odorat, quoique personne ne puisse dire si c'est la saveur acide ou amère ou astringente qui est précisément l'opposé de la saveur sucrée, ou quelle est précisément l'espèce d'infection qui est l'opposé du parfum de la rose ou de l'œillet ; cela tient à l'hybridité de la notion du plaisir et de la douleur. Sous son aspect-désir, le plaisir s'oppose réellement à quelque chose de nettement déterminable, mais non sous son aspect-sensation.

Reste l'objection tirée de l'opposition des signes mathématiques. Mais on sait qu'ils expriment des opérations faites sur les nombres ou les quantités, et non un caractère propre aux quantités et aux nombres ; la soustraction s'oppose à l'addition, la multiplication à la division. L'augmentation d'une grandeur s'oppose à sa diminution ; de là le signe *plus grand* opposé au signe *moins grand.* La considération des mouvements inverses à partir d'un point fixe, ou celle des désirs contraires du cœur humain, des droits et des devoirs humains opposés, comme quand il s'agit de problèmes roulant sur le chiffre de l'actif ou du passif d'un négociant, est ce qui seul autorise et justifie en algèbre l'emploi des quantités négatives.

Il ne me paraît donc pas douteux que la source unique de toutes les oppositions phénoménales est la possibilité d'une neutralisation réciproque d'actions semblables. Si l'on est fondé à opposer, comme je le ferai souvent, deux états ou

deux êtres l'un à l'autre, c'est par suite de la réelle contrariété des tendances qu'on leur prête. Deux sensations, deux états quelconques, peuvent être semblables, mais, comme tels et abstraction faite de toute force en mouvement, on ne voit pas comment ils pourraient s'entre-détruire ou même s'entre-heurter; et, sans cela, de quel droit les dire opposés? C'est là l'essentiel; aussi regarderions-nous comme opposées, si c'était possible, deux actions qui seraient susceptibles de s'entre-détruire sans cependant être semblables; mais la chose est impossible, car l'hypothèse est contradictoire. Pour se contre-balancer, deux termes doivent s'équivaloir, c'est-à-dire avoir une commune mesure, ce qui suppose leur similitude et leur égalité sous le point de vue dont il s'agit.

Il suit de là que les termes opposés doivent être également positifs. Le vide n'est donc pas l'opposé du plein, ni l'obscurité l'opposé de la lumière, ni le silence celui du son, ni le repos celui du mouvement. Comment un terme fixe, mort, inerte, non susceptible de variations, pourrait-il être égal et semblable à un terme vivant et éminemment variable qui se développe ? La lumière peut être plus ou moins vive, le son plus ou moins intense ou élevé, le mouvement plus ou moins rapide, le plein plus ou moins dense ; le repos, le silence, les ténèbres, le vide, sont ou ne sont pas, ils ne comportent ni plus ni moins.

III

Précisons encore mieux notre pensée. Si, deux termes variables étant donnés, l'un nous apparaît comme la limite des

variations accumulées de l'autre en un certain sens, et l'autre de même comme la limite de ces mêmes variations accumulées en sens inverse, sans qu'il ait fallu traverser un état neutre pour passer de l'un à l'autre, ces deux termes sont hétérogènes, ils ne sont pas opposés. On peut concevoir, en botanique, un organe floral quelconque, pétale, étamine, pistil, comme l'extrême limite des modifications successives d'une feuille, dirigées d'une certaine façon ; et on pourrait aussi bien se représenter une feuille quelconque comme l'extrême limite des modifications successives, et inversement dirigées, d'un organe floral. De même, il n'est pas de type vivant qu'on ne puisse rattacher par une conception analogue à n'importe quel autre type, conception tantôt conforme à la véritable filiation de ces types, tantôt imaginaire, mais toujours légitimement imaginable. Autant vaut dire que les espèces vivantes ou la fleur et la feuille des végétaux diffèrent de nature. Le spectre solaire nous présente des couleurs tranchées, séparées par une continuité de nuances intermédiaires; donc ces couleurs sont radicalement distinctes. Pareillement, lorsqu'il s'agit de ce genre singulier de variation qui s'appelle augmentation et diminution, il est permis de regarder, par exemple, une parabole comme la limite des allongements du grand axe d'une ellipse; ce qui signifie que l'ellipse et la parabole, quoique procédant l'une de l'autre, diffèrent du tout au tout, infiniment, et ne sont pas deux figures opposables. Ici, du reste, nous voyons un exemple frappant du rapport qui unit les variations qualitatives et les variations quantitatives; rapport qui, sous des formes nouvelles, se reproduit aux étages supérieurs de la connaissance,

etjusqu'en sociologie. En effet, à mesure que l'axe de l'ellipse s'allonge, sa courbure varie qualitativement à chaque instant. Dans tous les exemples qui précèdent, comme en général dans la notion d'une série quelconque, il y a au fond une opposition véritable, mais elle est toute subjective, inhérente au sujet qui regarde les termes et les compare et non à ces termes eux-mêmes : ce spectateur, en passant mentalement de l'un des termes à l'autre et en repassant de celui-ci à celui-là, fait deux actions opposées, séparées par un état d'inaction.

Tout autre est l'opposition vraiment objective qui se montre à nous dans le cas où deux figures, l'une concave, l'autre convexe, sont juxtaposées, comme dans la coupe d'une lentille, ou bien lorsqu'une âme est affectée successivement d'un plaisir d'un certain genre, puis d'une douleur du même genre. Le passage de la figure concave à la figure convexe ou inversement, n'est concevable que moyennant un état zéro, un néant de convexité et de concavité. Le passage du plaisir à la douleur correspondante n'est possible que moyennant l'interposition d'un état de non-plaisir et de non-douleur. C'est ici le néant et non l'infini qui sert d'intermédiaire entre les termes comparés.

Nous définirons donc ainsi l'opposition : Quand deux termes variables sont tels que l'un ne peut être conçu comme devenant l'autre qu'à la condition de parcourir une série de variations qui aboutissent à un état zéro, et de remonter ensuite cette même série de variations précédemment descendue, ces deux termes sont opposés.

Quand un pendule oscille, il y a deux oppositions à consi-

dérer. En descendant, il acquiert toujours une vitesse nouvelle, et en remontant il la perd ; au plus bas de sa course, il traverse donc un point où il n'a ni gain ni perte de vitesse, et qui, à cet égard, est un état neutre. En outre, une opposition non moins réelle existe entre les directions du mouvement dont le pendule est animé en allant de droite à gauche et revenant de gauche à droite tour à tour. Chacun des extrémités de l'arc de cercle décrit localise l'état zéro, l'état d'immobilité momentanée qui sépare les deux séries successives et inverses des mouvements circulaires élémentairement rectilignes dont le pendule est alternativement animé. — Quand une bille élastique heurte un obstacle puis rétrograde avec une vitesse presque égale, il y a opposition de ses deux mouvements successifs; mais pourquoi? Parce que les géomètres admettent qu'à l'instant où le choc a eu lieu, la vitesse du mobile dans son premier sens a graduellement diminué jusqu'à devenir nulle, puis a traversé une série de phases inverses et semblables. — Mais la série décroissante des nombres fractionnaires n'est nullement opposée à la série croissante des nombres entiers; il n'y a pas en effet de similitude entre elles, ni de zéro qui les sépare. L'unité, leur point de jonction, est non le néant du fractionnement et de la multiplicité, mais le principe de la multiplicité et la totalité des nombres fractionnaires. Il n'y a point de ressemblance entre les deux séries, car à égale distance de l'unité, les chiffres qui se correspondent dans les deux séries ne sont point les mêmes : 9 dixièmes correspond à 2 ; 8 dixièmes correspond à 3, etc. L'intervalle reste toujours le même entre les nombres entiers successifs; entre 999 et 1000 il y a le même

intervalle qu'entre 1 et 2. Mais, entre 9 dixièmes et 8 dixièmes, la différence est plus grande qu'entre 1 dixième et 9 centièmes. — Au contraire, la série des quantités positives en algèbre s'oppose très légitimement à celle des quantités négatives. Entre elles, il y a zéro et similitude parfaite. Cette antithèse mathématique est le symbole le plus net de toutes celles de l'univers, et par son importance reconnue, elle atteste le rôle considérable du rapport que nous étudions.

Si nous supposons que les deux foyers A et B d'une ellipse vont se rapprochant jusqu'à se confondre en un cercle, puis vont s'éloignant de nouveau, le foyer A prenant la place de B et inversement, la nouvelle ellipse ainsi construite, toute semblable à la première, pourra être dite opposée à celle-ci. Les gravitations des astres, en leurs changements et renversements périodiques, sont la brillante réalisation céleste de cette hypothèse. Un cercle peut être considéré comme l'état zéro traversé par une infinité d'ellipses qui renversent de la sorte leurs foyers, ayant toutes pour petit axe son diamètre qui devient en même temps leur grand axe au moment de leur anéantissement momentané en lui. Il n'est donc point surprenant que le cercle, véritable zéro elliptique, produit neutre du conflit de figures opposées, ne soit lui-même opposable à nulle autre figure, si ce n'est *peut-être* à une infinité de paraboles engendrées par l'allongement infini des ellipses qui l'ont produit par le rapprochement complet de leurs foyers. La parabole, infini elliptique, s'opposerait donc ainsi au zéro elliptique. Mais nous verrons plus loin s'il est permis d'opposer l'infini à zéro.

On voit déjà par là l'importance de l'état zéro. C'est qu'en

effet le néant, comme l'infini, n'est intelligible qu'en un sens relatif. L'infini *en soi*, le néant *en soi*, sont *verba et voces*. Mais chaque chose peut être conçue comme ayant son néant à elle, sa manière de ne pas être. A vrai dire, néant, neutralité, zéro, en ce sens, signifient équilibre et stabilité ; et le rôle essentiellement conservateur plutôt que destructeur, nullement créateur, de l'opposition, se révèle ici. C'est pourquoi on s'est mépris sur la portée de ce phénomène universel quand on a prêté à la *lutte pour l'existence*, notamment, une efficacité inventive de nouveaux types, au lieu de borner sa vertu à l'épuration et à la défense des anciens. Ce caractère sera manifeste si nous regardons un type spécifique quelconque, ce qu'on appelle l'état normal d'une espèce, comme l'état zéro incessamment traversé par la série des variations individuelles en sens inverses qui se combattent entre elles et le maintiennent à la faveur de leur lutte même, soit qu'elles s'incarnent dans les générations successives qui vont oscillant de l'un à l'autre de ces extrêmes, soit qu'elles soient représentées par des groupes à peu près égaux de contemporains, comme les statisticiens démographes le savent bien. Ainsi conçu, le type normal est, en d'autres termes, le *zéro de monstruosité*. Naturellement, il n'est opposable à rien, comme le cercle, et pour une raison analogue, à moins qu'on ne l'oppose, par hypothèse, à l'ensemble de tous les autres types qui non seulement sont nés, mais auraient pu naître de lui, dans les sens les plus divergents, par un entassement *infini de monstruosités*.

Suivant les psychologues anglais, M. Spencer en particulier, le moi ne saurait éprouver deux états en même temps ; et,

comme il est clair cependant que nous possédons l'idée de simultanéité, on explique sa formation par l'hypothèse d'états successifs dont l'ordre serait aisément renversable. La simultanéité serait donc, en somme, l'état zéro traversé par deux successions inverses. Mais le point de départ est faux; et, quoique mise en avant par des psychologues associationnistes, l'allégation que la conscience est incapable de saisir deux choses à la fois, a le malheur d'atteindre au cœur le système de l'association. Car comment deux idées pourraient-elles jamais s'unir et se souder dans un esprit où elles ne coexisteraient jamais ?

Dans une certaine mesure, en tant qu'une convergence et une divergence sont opposées, on peut dire qu'il y a une vague opposition entre l'ensemble des actions convergentes qui, depuis l'éternité écoulée, sont venues aboutir à mon « état d'âme » très spécial en ce moment, et l'ensemble des actions divergentes que cet état d'âme va produire invisiblement et ramifier à l'infini pendant toute l'éternité future. Tout état individuel peut être considéré ainsi comme le simple point d'intersection de deux faisceaux d'actions convergentes et divergentes. La sensation apparaît, à ce point de vue, comme l'état zéro d'une activité ambiante qui passe à son développement renversé. Aussi n'est-elle en soi opposable à rien. Mais nous avons dit qu'elle peut devenir en apparence susceptible d'oppositions en servant de point d'application à la force croyante ou à la force désireuse de l'âme. C'est parce que la vue du blanc est désirée en général à peu près autant que la vue du noir est repoussée, que ces deux couleurs s'opposent l'une à l'autre. Si deux autres couleurs quelconques,

le jaune et le vert par exemple, étaient dans le même cas, l'une étant aussi généralement évitée que l'autre recherchée, nous les opposerions l'une à l'autre comme le noir et le blanc. — Autre hypothèse. Je suppose que j'éprouve un certain plaisir de fraîcheur à tremper ma main droite dans de l'eau à 18 degrés, mais que, l'eau venant à s'échauffer peu à peu, mon plaisir diminue jusqu'à 30 degrés, où il s'annule, et que de 30 à 38 degrés, il renaisse comme plaisir de chaleur, augmente et redevienne enfin, à 38 degrés, égal à ce qu'il était. Y a-t-il là opposition psychologique ? Non, il n'y a que l'opposition mathématique du plus et du moins, si l'on a égard à la diminution, à l'annulation et à l'augmentation du plaisir; mais il n'y a pas opposition du plaisir avec lui-même, il n'y a que sa répétition variée. Rien ne m'empêche de tremper ma main dans de l'eau à 18 degrés, et, immédiatement après, dans de l'eau à 38 degrés. Dans l'intervalle de l'un de ces plaisirs à l'autre, y aura-t-il eu nécessairement zéro de plaisir ? Nullement; le désir aura duré en changeant d'objet. Au contraire, quand, à une température qui me plaisait, que je désirais retenir, succède brusquement une température qui me fait souffrir, que je repousse, je suis forcé d'admettre qu'entre cette satisfaction et cette douleur, entre ce désir et cette répulsion, s'est interposée une impression rapide d'indifférence.

On peut se demander si un rapport quelconque de changement n'implique pas l'interposition d'un état neutre. Quand une chose devient autre, s'altère, se différencie, ne peut-on pas dire qu'elle a dû cesser d'abord d'être ce qu'elle était avant de devenir autre ? S'il en était ainsi, l'*altération*

ne différerait en rien d'essentiel de l'opposition, et la distinction des deux serait arbitraire ou artificielle. Il n'en est rien. Si toute différenciation supposait un anéantissement transitoire, toute causation, toute création *ex alio* ne serait au fond qu'une création *ex nihilo*.

— De la définition que nous venons de développer, il résulte que l'idée du temps entre nécessairement dans l'idée d'opposition. Tout ce que j'ai dit revient à dire que celle-ci suppose la considération d'une série, d'un sens, d'un ordre chronologique en un mot, soit qu'on envisage les positions successives d'un mobile, ou les degrés d'intensité successifs d'une croyance ou d'un désir, ou simplement une suite de chiffres. Deux choses considérées comme essentiellement immuables ne sauraient être opposées. Cependant le temps, qui est la condition de toutes les oppositions, ne saurait en contenir. A aucun point de vue, réaliste ou idéaliste, la réversibilité de l'ordre *chronique* comme tel, indépendamment de tout enchaînement phénoménal, n'est intelligible. Si l'on admet que, malgré leur similitude apparente, les instants successifs diffèrent comme tels, que leur différence n'est pas indifférente, qu'elle est bien réelle comme eux, qu'ils sont quelque chose et non rien, il est clair que, lorsqu'un pendule oscille, il a beau traverser plusieurs fois et retraverser les mêmes points de l'espace, ce renversement de la série de ses positions n'entraîne point la reproduction ou plutôt la résurrection des mêmes instants. N'être plus et ne pouvoir plus être après avoir été, c'est là tout l'être d'un instant s'il a un être. Si, au contraire, on refuse au temps toute réalité, il est encore plus clair qu'il ne saurait y avoir d'opposition

proprement *chronique*, puisque le chronique n'est plus rien.

La raison en est que le temps, justement parce qu'il est la condition de toute action et de tout changement, est inactif et statique par lui-même. Son action, s'il agissait, ne pourrait être un mouvement, puisque chaque instant a pour domaine propre le champ tout entier de l'étendue et que l'ubiquité implique l'immobilité, — ni une modification psychologique, puisque chaque instant ne remplit pas moins la conscience que l'espace. Enfin, une action suppose une tendance; mais le temps, ne comportant qu'une dimension, n'a ni ne peut avoir de *direction*. Quand on se représente la série des instants comme un alignement, on est dupe d'une métaphore. C'est parce que les points de l'espace comportent un arrangement courbe, c'est-à-dire sans direction des uns vers les autres, que leur arrangement rectiligne, c'est-à-dire avec direction des uns vers les autres, est concevable et possible. Si l'espace n'avait qu'une dimension, ce serait comme s'il n'en avait aucune. Le Temps est ainsi; et cette conclusion permet d'écarter comme insignifiants certains problèmes qu'il soulève, par exemple celui de savoir si la vitesse, supposée constante, de l'écoulement des instants, est susceptible d'accélération ou de ralentissement, pourquoi, en un mot, elle est telle et non autre.

Une série de positions dans l'espace peut être considérée comme simultanée ou comme successive. Simultanée, elle peut, en pivotant autour de l'une de ses extrémités, faire une infinité d'angles plus ou moins ouverts avec elle-même, et, quand elle se sera décidément renversée, cette inversion ne sera qu'un cas perdu, singulier, il est vrai, dans cette richesse

de variations géométriques. Successive, elle ne peut que se répéter ou se renverser. Imaginons que les points de l'espace soient aussi pauvres en relations mutuelles possibles que les points du Temps; tous les mouvements de l'univers seraient nécessairement ou parallèles et étrangers les uns aux autres, ou dirigés les uns contre les autres. Il n'y aurait ni monde solaire ni êtres vivants. — Parfois, après un effort prolongé de spécialisation théorique ou pratique, il semble que l'âme, soit individuelle soit nationale, s'achemine vers un état d'appauvrissement voisin de ce dénûment imaginaire. Une seule idée se loge alors dans l'intelligence et dans le cœur; toute l'intelligence s'est réduite à un jugement, tout le cœur à un dessein. Il ne reste plus qu'à se répéter ou à se contredire, à encenser son idole continuellement ou à la souffleter. La politique, qui fait tant de monomanes, a le don de ces répétitions et de ces volte-faces. L'imagination déployée par l'art, par l'industrie même, par la culture philosophique, nous sauve de ces dangers.

Observons que la fécondité de certaines inversions tient à ce qu'elles ne sont qu'apparentes et que, en réalité, elles sont des variations. Par exemple, entendez au rebours un air de musique, en commençant par la dernière note et finissant par la première, et vous serez charmé de voir que vous avez créé de la sorte un air d'une étrangeté inattendue, mélodieux encore parfois, mais d'une mélodie toute nouvelle, qui n'est nullement l'inverse du même morceau entendu comme à l'ordinaire, mais qui en diffère souvent du tout au tout. Rien de pareil ne se produit quand, après avoir vu une personne de profil, on la regarde, de profil encore, du côté opposé :

c'est toujours, tourné à droite ou à gauche, le même visage. Pourquoi cette différence entre l'inversion visuelle et l'inversion acoustique? C'est que, lorsqu'on voit un profil, tous les points de la figure étant perçus à la fois, chacun d'eux l'est relativement à tous les autres, de quelque manière que le visage soit tourné. Mais, quand on entend une suite de notes, chacune d'elles est perçue par rapport à celles qui la précèdent et non à celles qui la suivent; si les précédentes, qui seules lui donnent sa signification, deviennent les suivantes, et vice-versâ, toute la nature des relations musicales est changée à fond, toute l'expression des motifs est modifiée, et non simplement intervertie. Aussi Edison avait-il raison de signaler, entre autres avantages de son phonographe, la facilité que procure cet instrument de jouer à l'envers une musique quelconque. Il n'a point tort de voir là une source nouvelle d'invention mélodique. Comme confirmation de mon explication précédente, je ferai observer qu'un étonnement semblable à celui de l'air de musique *retourné* nous est procuré quand nous regardons à l'envers, ou sens dessus dessous, une page imprimée ou manuscrite. La beauté calligraphique ou typographique du texte n'est pas amoindrie, mais renouvelée; on croit voir une écriture inconnue et non le renversement de celle qu'on connaît. C'est que, lorsque la partie supérieure d'une lettre devient inférieure et vice-versâ, sa signification se perd, comme quand une note antérieure à telle autre lui devient postérieure, car l'idée exprimée est liée à la supériorité ou à l'infériorité de telle partie de la lettre, comme l'air musical à l'antériorité ou à la postériorité de la note.

CHAPITRE II

CLASSIFICATION DES OPPOSITIONS

I

Pour nous reconnaître un peu dans un sujet si touffu, nous avons à y introduire quelques distinctions et un essai de classement au moins provisoire. Les extrêmes, nous le savons déjà, sont des états ou des actions ; mais nous savons aussi que les oppositions statiques ont pour seul fondement intelligible des oppositions dynamiques plus ou moins dissimulées. Devons-nous cependant ne nous occuper que de celles-ci ? Non, les premières sont trop frappantes pour ne pas mériter, au moins en ce qui a trait à la symétrie des formes vivantes, une étude à part. Entendue d'ailleurs dans notre large acception, la notion de symétrie comprend à la fois le rapport géométrique des figures inverses et le rapport psychologique ou social du plaisir et de la douleur, du beau et du laid, du bien et du mal ; et le rapprochement de ces deux sortes de symétries hétérogènes étrangement analogues, aussi bien que celui des oppositions dynamiques de diverses catégories, provoque l'esprit réfléchi à rechercher la source de leur profonde analogie, peut-être même à se demander s'il n'existerait pas d'autres espèces de symétries *sui generis*, affir-

mables ou *soupçonnables* par induction, biologiques par exemple, qui, à défaut d'un sens particulier affecté à leur saisissement, se confondraient à nos yeux avec les autres, sous la faveur desquelles elles se présenteraient à nous.

Les oppositions dynamiques, source des précédentes, offrent une matière plus riche encore de recherches et de réflexions. Elles consistent en phénomènes simultanés ou successifs. S'ils sont successifs, leur contrariété prend le nom de *rythme*, opposition si curieusement étudiée par Herbert Spencer, qui l'a érigée en loi universelle, mais l'a déformée et pour ainsi dire *décaractérisée* en la généralisant abusivement. Ramenée à ses justes limites, elle regagne en originalité et en portée véritable ce qu'elle perd en illusoire généralité.

Arrivons aux extrêmes dynamiques simultanés. L'opposition de ceux-ci peut être rayonnante ou linéaire (1). Cette distinction, à première vue, semble ne regarder que les extrêmes d'ordre physique, mais nous allons voir que, par extension, elle s'applique aux extrêmes vivants et sociaux. — Rayonnante, l'opposition dynamique simultanée peut être centripète ou centrifuge. Linéaire, elle prend le nom de *polarité*, sous lequel elle a un rang éminent dans les sciences. — Les exemples-types de ces divers genres de contraires nous sont fournis par la physique et l'astronomie. Le son, la lumière, l'électricité sont des vibrations qui se propagent ou tendent à se propager, suivant toutes les directions possibles de l'espace dans l'air ou dans l'éther. Un rayon quelconque produit

(1) La même distinction est applicable aux symétries vivantes, qui peuvent être, on le sait, ou omnilatérales (rayonnés) ou bilatérales.

par une série de ces vibrations est un mouvement auquel s'oppose un autre rayon émané, suivant une direction diamétralement inverse, du même foyer sonore ou lumineux. Voilà l'opposition rayonnante centrifuge.

Mais, au lieu d'aller divergeant d'un centre, les infinis mouvements opposés peuvent aller convergeant vers lui, ou du moins les tendances à ces mouvements peuvent être dirigées vers ce point central. Toutes les molécules terrestres tendent ainsi vers le centre de gravité du globe. La gravitation, comme la lumière, contient ses oppositions en soi. — Ne peut-on pas dire aussi que la gravitation s'oppose à la lumière ? Ce serait là une opposition à la fois centripète et centrifuge, la force centralisatrice de la pesanteur étant, en un sens, le contre-pied de la force expansive du rayonnement calorifique et lumineux. Si l'on en croit l'hypothèse cosmogonique de La Place et qu'on la rapproche des vues profondes de Clausius sur la dissipation de l'énergie, cette sorte d'antithèse astronomique aurait un grand sens. Entendue au sens rythmique, elle résumerait les deux phases fondamentales de l'histoire du Cosmos : la concentration primordiale de la nébuleuse en soleil, en planètes incandescentes, et l'expansion finale, infinie, du mouvement éthéré, dont une faible, très faible partie, est utilisée au passage sur les astres éteints pour les besoins de la végétation et de l'animalité, des faunes et des flores clairsemées çà et là, pendant que la presque totalité de ce flux incessant et sans rivage se répand dans l'immensité. Encore ce peu d'éther en mouvement, glané à la dérobée par les êtres vivants, ne tarde-t-il pas être restitué à l'espace sous forme diffuse ; de telle sorte que la force centrifuge, la

chaleur dissipée, serait la forme définitive et le dernier déguisement du protée dynamique, le piège où toute énergie serait destinée à tomber et se perdre à son tour.

Mais est-il nécessaire de montrer le caractère abusif de cette dernière pseudo-opposition, à laquelle il manque comme élément essentiel la similitude de ses termes ? La lumière ni la chaleur rayonnantes ne sont de la pesanteur retournée. Si la lumière et la chaleur naissent de chocs produits par la rencontre des molécules tombant les unes sur les autres, ce n'est point comme la réaction naît de l'action, c'est par suite des combinaisons chimiques, véritables inventions rénovatrices de la matière, auxquelles la condensation des masses donne lieu. Il en est de même quand la *concurrence vitale*, pression omnilatérale exercée par toutes les espèces environnantes sur l'une d'elles, sur celle que l'on considère, force celle-ci à mettre en œuvre toutes ses énergies défensives et offensives, et suscite, sans la produire, une *exubérance vitale* de variétés innombrables, divergentes en sens opposés. Il en est de même quand le concours social, encore plus que la concurrence et la convergence sociale de toutes les ressources, de toutes les idées contradictoires, de toutes les activités contraires d'une région dans un centre urbain, dans une capitale, y allume, par une multitude de discussions et de conflits, un foyer d'inventions qui se répandent ensuite de tous côtés en rayonnement imitatif. On voit que la vie et la société présentent aussi l'opposition sous son aspect rayonnant, soit centripète, soit centrifuge. Mais ne remarquons-nous pas, en même temps, combien, en nous élevant à ces sphères supérieures de l'existence, il devient clair que l'opposition

centripète doit toutes ses fécondités à la variation dont elle est la cause purement occasionnelle?

II

Parlons de l'opposition linéaire. Elle porte, dans les sciences physiques, le nom de polarité. Au fond, les deux pôles qu'on oppose l'un à l'autre n'expriment rien de plus que les deux extrémités d'une vibration. Il n'y a donc pas de rayon lumineux qui ne contienne des milliards de couples de pôles. Seulement ils ne sont pas remarqués dans l'éther libre, si rien n'entrave la vibration en tous sens de toutes les particules. Mais l'éther enfermé dans l'intérieur des corps est plus ou moins comprimé, et la propagation de ses ondulations est restreinte à des lignes déterminées. De là sans doute la polarité électrique et magnétique. Bien que manifestée dans l'éther libre, la polarité lumineuse elle-même n'a pas d'autre cause. Écoutons Tyndall, dans ses belles leçons sur la Lumière : « Nous avons expliqué, nous dit-il, comment les vibrations de chaque particule d'éther individuelle s'exécutent transversalement à la ligne de propagation. Dans le cas de la lumière ordinaire, nous devons nous figurer que les particules de l'éther vibrent dans toutes les directions ou azimuths, comme on le dit quelquefois, perpendiculaires à cette ligne. Mais, dans le cas d'une plaque de tourmaline coupée parallèlement à l'axe du cristal, le rayon de lumière qui tombe sur la plaque se divise en deux rayons vibrant l'un parallèlement, l'autre perpendiculairement à l'axe. Un de ces rayons

est éteint par la tourmaline avec une rapidité excessive ; de sorte qu'après avoir traversé une très petite épaisseur de tourmaline, la lumière sort avec toutes ses vibrations réduites à un seul plan. Dans cette condition, elle est ce qu'on appelle un rayon de lumière *polarisée* dans un plan ou rectilignement. » Ce n'est pas sans raison que cette expression de polarisation a été choisie. « Newton, dit encore Tyndall, en réfléchissant sur les observations de Huyghens, arriva à la conclusion que chacun des deux rayons transmis par le spath d'Islande a deux côtés ; et, de l'analogie de cette dualité de côtés avec la dualité d'extrémités d'un barreau aimanté qui constitue sa polarité, il arriva consécutivement à regarder les deux rayons comme polarisés. »

Je ne signale que pour mémoire, n'ayant pas ici l'intention ni la prétention d'écrire un traité de physique, les beaux travaux des physiciens modernes sur la polarisation soit de la lumière, soit de la chaleur (1). La lumière réfléchie, comme la lumière réfractée, s'est montrée polarisable ; et, en étudiant plus profondément ce phénomène, on est arrivé à découvrir que le plan de polarisation de certains cristaux est circulaire, c'est-à-dire qu'ils ont la propriété de polariser la lumière suivant un plan qui tourne, et qui tourne toujours dans le même sens, tantôt à droite, tantôt à gauche. « Si je place un cristal de quartz, dit Tyndall, entre le polariseur et l'analyseur, vous voyez un rouge splendide, et, pendant que je fais tourner l'analyseur placé en avant de droite à gauche, les autres cou-

(1) On les trouvera brillamment résumés et élucidés dans les livres de Tyndall sur la lumière.



leurs apparaissent successivement. On a trouvé des espèces de quartz qui exigent que l'analyseur soit tourné de gauche à droite pour obtenir la même succession de couleurs. Les cristaux de la première classe s'appellent en conséquence *dextrogyres*, et les cristaux de la seconde *lévogyres* ».

La polarité, entendue dans une large mais légitime acception, déborde extrêmement le domaine de la physique proprement dite. Si l'on considère que les gravitations elliptiques des astres ont cela de commun avec les ondulations sonores ou lumineuses d'être pareillement des mouvements périodiques, on ne verra aucune difficulté à les comprendre ensemble, ondulations et gravitations, dans un même genre dont elles seraient deux espèces, qui embrasseraient tous les mouvements de l'Univers sans exception et qu'il serait d'ailleurs très facile de dériver l'une de l'autre. Qu'est-ce qu'une vibration, si ce n'est une ellipse allongée ? Qu'est-ce qu'une circulation planétaire, si ce n'est une ellipse très ramassée? A ce point de vue, rien de plus naturel que de regarder l'aphélie et la périhélie d'une planète, les deux points extrêmes de son ellipse, comme ses deux pôles. Partant de là, si l'on se rappelle que tous les mouvements des globes de notre système, sauf ceux des comètes qui sont des réfractaires, s'accomplissent à très peu près dans le même plan, comme le rayon lumineux sorti de la tourmaline — et qui plus est dans le même sens, — on sera disposé, je pense, à m'accorder que notre système solaire, aminci de la sorte et aplati, de sphère devenu disque, est, en un sens, un Univers polarisé. Et l'on ne pourra nier que cet amincissement et cet aplatissement, cette

polarisation cosmique, ont été une nécessaire et salutaire mutilation.

L'analogie peut nous mener plus loin. Il est rare qu'un type vivant, même le plus prolifique et le plus cosmopolite, se déploie librement dans toute la richesse de variations dont il est suceptible, comme la lumière dans l'immensité. Le plus souvent, à un moment et dans un milieu donnés, il est arrêté par les circonstances hostiles, qui sacrifient impitoyablement ou empêchent de naître toutes ses variétés en tout sens, sauf en un seul, dans lequel une variabilité limitée lui est permise. Par exemple, une plante labiée à feuilles opposées et lisses, à tige carrée, à quatre étamines, à corolle monopétale, ne différera d'elle-même, tous ses autres caractères restant identiques, que par l'échancrure plus ou moins profonde des cinq lobes de sa corolle, si bien que la variété la plus échancrée sera presque polypétale, et la variété la moins échancrée presque dépourvue de lobes. L'espèce oscillera pour ainsi dire entre ces deux pôles, sous la pression des circonstances ; et nous les opposerons légitimement l'un à l'autre, non parce que la monopétalie sans lobes serait le contraire de la polypétalie, ce qui n'est pas, mais parce qu'elles sont les extrémités d'une série vivante inextensible, étant donnés les caractères essentiels du type et les conditions extérieures. Les anthropologistes opposent de même les têtes humaines les plus longues, vues d'en haut, aux têtes les moins longues ; ce n'est pas que la *dolichocéphalie* soit en elle-même le contraire de la *brachycéphalie ;* mais cela veut dire que la structure du crâne humain oscille entre ces deux degrés divers d'allongement.

Les préjugés incarnés, les passions héréditaires et constitutionnelles, les particularités historiques du milieu social où tend à se développer l'esprit d'un homme ou d'un peuple, n'entravent et ne rétrécissent pas moins son développement que les montagnes infranchissables, les vents réguliers, la latitude, les accidents du sol, ne mutilent l'épanouissement de la vie. La liberté à peu près complète — ou soi-disant complète — de tout penser et de tout dire, qui règne de nos jours sur quelques points du globe, nous fait oublier que, sur ces points mêmes, en un passé récent, un cercle étroit resserrait l'intelligence curieuse dans un mince domaine de recherches et de découvertes. Les innombrables dissidences partielles qui, dans un temps de pleine civilisation, se produisent à la fois et s'entre-obscurcissent, trop multipliées pour être remarquées, deviennent de véritables oppositions signalées à l'attention de tous et de terribles sources de discordes, dans des âges de civilisation fragmentaire, telle que la civilisation politique et artistique des Athéniens, la civilisation juridique des Romains, la civilisation théologique des Alexandrins ou des Byzantins. Quels sont les plus grands écarts que puisse se permettre la raison d'un chrétien d'Alexandrie, au III[e] siècle de notre ère ? Il est établi pour lui que le Christ est Dieu. Partant de là, il peut relâcher ou resserrer plus ou moins, entre certaines limites, le lien qui unit dans la personne du Christ la divinité et l'humanité. Ces deux limites sont, d'une part, l'arianisme qui tranche nettement la distinction des deux natures, d'autre part le sabellianisme qui les identifie. Entre ces deux doctrines s'interposent beaucoup de théories. Sous des noms différents, la même querelle fut ravivée par

Nestorius, qui distinguait deux natures et deux personnes en Jésus, et par Eutychès, le *monophysique* (1). Impossible d'aller plus loin d'un côté ou d'un autre, à moins de nier la divinité de Jésus-Christ. — Sur la question de la grâce et du libre arbitre, les deux représentants des positions extrêmes sont Pélage, suivant lequel la grâce, sans doute, est efficace, mais la volonté peut se passer d'elle, et saint Augustin, qui croit à la nécessité constante de la grâce, sans cependant affirmer l'absolue inutilité du vouloir.

On voit bien ici à quelles conditions les oppositions que je signale, et quelques-unes qui vont suivre, rentrent dans notre définition générale de l'opposition. Il faut, pour les retenir comme vraies, considérer la doctrine orthodoxe comme l'état neutre traversé par une intelligence qui se porterait de l'une à l'autre de ces positions dites opposées, dont la similitude consiste à avoir le même contenu d'idées affirmé par l'une et nié par l'autre, et, en outre, à être l'une et l'autre des têtes de séries. Seulement, par ce dernier côté, leur ressemblance est tout accidentelle, due aux circonstances historiques, aux conditions mentales passagères qui ont empêché la série d'aller plus loin. Il est clair, en effet, que, si deux autres sectes s'étaient élevées à la suite du pélagianisme et de l'augustianisme, l'une professant que la volonté peut tout et la grâce rien, l'autre que la grâce peut tout et la volonté rien, elles eussent constitué l'opposition la plus radicale que ce sujet comporte en soi. Mais de telles sectes ne pouvaient surgir au

(1) « La secte opposée au nestorianisme et qui la suivit de près, car il se produit toujours de ces sortes de balancements dans la marche des doctrines, est la secte d'Eutychès. » (Renouvier.)



sein du christianisme; elles lui sont extérieures. Il a fallu l'affermissement inespéré et momentané de la foi orthodoxe sous Louis XIV en France, grâce à son accord transitoire avec la science toute mathématique et physique d'alors, pour permettre à un dissentiment doctrinal aussi léger en somme que celui des jansénistes et des molinistes, de prendre les proportions d'un schisme national.

Il est des époques et des sociétés plus heureuses où des querelles comme celles des partisans de la musique italienne et de la musique française au XVIII[e] siècle, passionnent l'opinion. Il en est d'autres tristement condamnées, pour toute pâture, aux problèmes économiques ou aux problèmes juridiques. Le cerveau des quelques Romains qui se mêlèrent de philosopher ne connut pour ainsi dire pas d'autre aliment que les questions de droit. Aussi a-t-on vu chez eux des discussions, telles que celles des proculéiens et des sabiniens, qui ne franchiraient pas de nos jours le seuil d'une salle de conférences d'avocats stagiaires, agiter Rome et laisser à l'histoire leur souvenir.

Il est donc des sociétés en quelque sorte polarisées ; ou plutôt il n'en est pas qui ne le soit toujours par un côté quelconque sur lequel se dirige momentanément ou durablement le foyer de la rétine nationale, pour ainsi parler. Mais c'est un malheur pour celles qui se maintiennent à demeure dans cette forme dualistique, faute de noyer dans un rayonnement de dissidences de tout genre les divisions d'un certain genre trop privilégié, qui acquièrent de la sorte une valeur très exagérée, jusqu'à faire couler le sang. Pouvons-nous croire qu'en ce qui concerne nos nations européennes les plus brillantes, le

temps de ces fatales scissions est passé, que leur *dépolarisation* est accomplie? Sous quelques rapports, oui, mais non à tous égards. Dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, en philosophie, en morale, en religion, ce progrès s'est opéré ou s'opère. On n'a point vu dans notre siècle la lutte de Pasteur contre Pouchet à propos de la génération spontanée, et encore moins le désaccord des théories du P. Secchi et de M. Faye sur les taches du soleil, diviser la science au même degré qu'au dernier siècle, la question de la vraie définition de la force vive. C'est que mille autres discussions théoriques se partagent en même temps l'attention et l'intérêt des savants. La littérature n'assiste plus à des batailles rangées comparables à celle des romantiques et des classiques en 1830 ; c'est qu'elle est plus libre, plus émancipée en toute direction, ainsi que l'art. Les idoles et les contre-idoles, comme l'ont été en d'autres âges les Épicure et les Zénon, les Platon et les Aristote, sont détrônés en philosophie. Les théories toutes personnelles que les philosophes se tissent maintenant, chacun dans son atelier, s'opposent encore deux à deux, et beaucoup plus radicalement qu'en des temps de culture moins générale, mais simultanément et, par suite, avec moins d'éclat.

Est-ce là un progrès sans mélange, et ne pourrait-on pas attribuer à l'indifférence cette absence de schismes profonds ? Il est à remarquer sans nul doute que le réveil littéraire, artistique, scientifique, d'une nation, est toujours marqué par l'apparition de deux grands noms qui soutiennent quelque éclatant combat singulier, sous les yeux de la foule rangée en deux camps hostiles : Corneille et Racine, Ingres et Delacroix, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, etc. Cela est certain ; mais

leur duel (1) n'est jamais ou ne doit être que le prélude à une mêlée générale, et il n'est bon qu'à cela. Par exemple, la querelle des darwiniens et des antidarwiniens s'est apaisée à mesure que s'est propagée la fièvre spéculative, de moins en moins intense peut-être, mais de plus en plus étendue, qui a suivi ces hautes controverses.

Mais il est remarquable que, parmi tous les autres aspects de la vie sociale, la politique, seule, se distingue par le maintien ininterrompu de son état dualistique et polarisé. Elle seule continue à nous diviser, à nous couper en deux ; et, tandis que les guerres de race, les guerres religieuses, les guerres commerciales, pareilles à celles des Anglais dans l'Inde et des Espagnols en Amérique au XVIIIe siècle, ont pris fin, de même que les scènes de pugilat ou les polémiques grossières entre artistes ou savants du XVIe siècle, les guerres politiques, civiles ou internationales subsistent encore et ne sont pas près d'être supprimées. La raison en est que la politique nous sert ses problèmes un à un, et non tous à la fois comme la philosophie, la science et la religion, qui ont pourtant, elles aussi, un ordre du jour, mais nullement impératif. La politique, volonté collective qui ne souffre pas d'indécision ni d'ambiguïté, nous impose les questions qu'elle nous pose ; il faut les résoudre à tout prix ; et, comme on arrive vite à épuiser la série des solutions pratiques, les opinions extrêmes ne tardent pas à attirer l'attention et à armer souvent le pays contre lui-même. A cet inévitable résultat concourt, par

(1) Je me permets de renvoyer le lecteur à mes *Lois de l'Imitation*, où j'ai parlé du *duel logique* comme d'un des deux procédés nécessaires et quotidiens de la logique sociale.

malheur, avec une grande force, par la rapidité et l'actualité de ses informations, par la simultanéité de ses multiples excitations en sens contraires, l'engin social qui a le plus contribué à amener en philosophie, dans la science, dans les lettres, en religion, le résultat inverse, grâce à la diffusion des connaissances et à l'éparpillement des curiosités ; je veux dire la presse. Mais espérons qu'un jour viendra peut-être où la préoccupation générale des questions sociales, bien plus propres par leur complexité à morceler et à émietter l'opinion qu'à la scinder en deux parties seulement, du moins après que la question du socialisme aura traversé sa phase aiguë, relèguera à l'arrière-plan les affaires secondaires du contentieux politique. Celles-ci n'intéresseront plus qu'un public spécial de mandataires de la nation, enfermés dans une salle, pareilles en cela aux affaires du contentieux judiciaire, qui, nées aussi et résolues au jour le jour, font peu de bruit hors des prétoires. La Gazette des Chambres alors pourra bien être lue à peu près comme l'est à présent la Gazette des Tribunaux.

III

La classification précédente, toute *formelle*, a été dressée sans égard à la nature propre des oppositions, à leur *matière*. Entrons un peu mieux dans l'intimité de notre sujet, et, pour cela, créons de nouvelles distinctions. Nous diviserons les oppositions en deux grandes classes : les *qualitatives* (ou sérielles) et les *quantitatives*. Et nous subdiviserons ces der-

nières en trois sous-classes : 1° l'opposition du plus et du moins, relative aux augmentations ou diminutions d'une même quantité ; 2° et 3° l'opposition mécanique et l'opposition logique (celle-ci elle-même subdivisée en deux) qui mettent en présence des forces physiques ou psychologiques, susceptibles de se neutraliser.

Les quatre catégories ainsi formées se succèdent par ordre de généralité décroissante. La première, l'opposition qualitative ou de série, est théoriquement applicable à l'universalité des phénomènes ; la seconde, l'opposition quantitative *de degré*, est déjà restreinte au domaine de la quantité ; la troisième, l'opposition mécanique, à cette fraction de la quantité qu'on nomme la force motrice ; la quatrième, l'opposition logique, à cette autre fraction, liée à la précédente, que nous présente la conscience, si tant est, comme je le crois, mais non sans trouver de contradicteurs, qu'il existe de vraies quantités psychologiques. La troisième et la quatrième opposition, remarquons-le, ont cela de commun d'être des oppositions de *sens dynamique*, de *direction* dans l'espace ou dans la conscience.

En somme, les oppositions, au point de vue de leur *matière*, se subdivisent comme il suit :

I. — Oppositions qualitatives ou de *série* (*a*).

II. — Oppositions quantitatives
- ou de *degré* (*b*).
- ou de *force*
  - mécanique (*c*).
  - logique (*d*).

On peut, si l'on veut, donner le nom de *dynamiques* aux deux dernières oppositions quantitatives (*c* et *d*).

Il ne se produit pas dans le monde une seule suite de phénomènes, états de l'âme, phases embryonnaires, dépôts de couches géologiques, météores, périodes astronomiques, n'importe, qui ne puisse être conçue ou imaginée, à tort ou à raison, comme produite dans un ordre précisément inverse. Je suis un sentier de montagnes. La série de mes impressions visuelles, changeantes à chaque instant, sera retournée quand je reviendrai sur mes pas. Il y a ici succession de choses qualitativement distinctes, qui ne sont point susceptibles de s'ajouter, à vrai dire, les unes aux autres, ni de se retrancher les unes des autres, et qui ne peuvent que se substituer. Aussi, dans ce cas, l'inversion sérielle est-elle seule intelligible. Une étoile variable passe, par hypothèse, du bleu au rouge, du rouge au violet, du violet au vert. A quoi peut s'opposer cet ordre, ce groupe de rapports, bleu, rouge, violet, vert, sinon au *même* ordre, au même groupe, seulement renversé, vert, violet, rouge, bleu ? L'inversion sérielle implique donc un jugement porté sur l'identité d'un certain *ordre* à travers et moyennant deux *séries* opposées. En se distinguant de la sorte de la notion de série, la notion d'ordre affirme sa nature souveraine, plus compréhensive encore que celles d'espace et de temps, comme le voulait Leibniz.

Bien qu'elle rentre en un sens dans l'opposition *sérielle*, l'opposition *quantitative de degré* s'en détache par des caractères si tranchés, qu'elle exige une place à part. Nous entendons par là cette grande opposition du plus et du moins, de l'augmentation et de la diminution, qui joue un rôle si important et dont la source psychologique n'est pas malaisée à découvrir dans nos pertes et nos acquisitions intérieures.

C'est en effet par ce caractère d'être intérieures les unes aux autres, que les parties continues et semblables de la quantité se distinguent des éléments discontinus et dissemblables de la série, lesquels sont extérieurs les uns aux autres. Quand un volume, quand une vitesse, quand une masse diminue après avoir augmenté, quand un gaz se réchauffe et se dilate après s'être refroidi et contracté, cette inversion est autrement profonde que celle des couleurs spectrales parcourues du violet au rouge, puis du rouge au violet. Le gaz qui se dilate, le mobile qui s'accélère, *acquièrent* à chaque instant un volume nouveau, une vitesse nouvelle, qu'ils *perdent* en se contractant, en se ralentissant. Il y a progrès dans un cas, régression dans l'autre. Mais, quand on passe de l'une à l'autre des couleurs du spectre, peut-on dire que quelque chose progresse ou rétrograde, que quelque chose se *développe*, si ce n'est le spectateur qui, grâce à sa mémoire, fondement de son identité personnelle, acquiert ainsi de nouvelles sensations visuelles ? Et, de fait, la notion du développement est liée à celle de la quantité ; et, partout où, sous l'apparence de simples qualités qui se succèdent et se substituent, nous sentons qu'un développement se réalise, nous pouvons affirmer qu'elles recouvrent quelque quantité véritable inhérente à la nature d'un être identique à lui-même à travers ses accroissements successifs. En observant les transformations d'un bourgeon, d'un embryon, d'une âme d'enfant, nous disons que nous assistons à un progrès, parce que nous sommes convaincus que quelque chose persiste et s'accroît sous ces variations.

Si nous voulons comprendre l'opposition majestueuse de

l'Évolution et de la Dissolution, du devenir et de l'évanouissement, rythme tragique de l'existence, il importe de distinguer, comme nous venons de le faire, l'inversion sérielle des qualités substituées et l'inversion quantitative des degrés d'accroissement ou de décroissement. La première ne se produit jamais normalement dans la nature ; on ne voit point le cadavre d'un homme rétrograder jusqu'à .l'ovule initial, le fruit redevenir fleur, le papillon chrysalide ; mais on voit les forces, les vitesses, les dimensions même de tous les êtres, diminuer dans leur vieillesse après avoir augmenté jusqu'à leur maturité. Il y a là un contraste très net entre le rôle des qualités et celui des quantités dans l'univers. Cependant elles sont inséparables.

Remontons à l'origine, déjà indiquée, des idées d'augmentation et de diminution. Nous ne pouvons la trouver, avons-nous dit, que dans le discernement intime du fait d'acquérir et du fait de perdre. Mais la condition *sine qua non* de l'acquisition, de la possession véritable, c'est le besoin. Un être sans besoin, hypothèse qui implique contradiction d'ailleurs, serait dans l'impossibilité de se sentir accru ou diminué en quoi que ce soit au cours de ses perceptions successives. Le besoin suppose un manque, un complément de l'être à chercher, un type prédéterminé à réaliser, sciemment ou non. Toute quantité suppose donc un idéal ; j'entends un idéal précis, quoique changeant lui-même dans de certaines limites, et modifié durant le changement réel comme le plan d'un tacticien durant le feu de l'action. Par suite, si l'on se représente une ligne droite se traçant dans l'espace vide, sans nul lien avec d'autres lignes, sans nulle longueur précise à

atteindre, les allongements ou les raccourcissements possibles de cette ligne sont comme n'étant pas et, à vrai dire, ne sont pas, par la raison mathématique qu'elle ne se rapproche ni ne s'éloigne ainsi de la longueur infinie, seul terme avec lequel elle soit en rapport à défaut de toute autre relation. Tout accroissement de longueur, de vitesse, de densité, de travail, de durée, de vitalité, et aussi bien de désir ou de croyance, doit donc être conçu relativement à une longueur, à une vitesse,... à un désir et à une croyance limités et non infinis, c'est-à-dire impossibles. Or cette limite arbitraire et nécessaire qui donne seule un sens et une réalité aux accroissements et aux décroissements des êtres, est marquée par la nature des phases qualitatives que les êtres doivent parcourir en se développant. Sans qualités, il n'y aurait donc point de quantité possible; sans hétérogène, point de continu. Et la réciproque n'est pas moins vraie. Est-il un naturaliste ou un historien qui, après avoir curieusement noté les caractères successifs d'une évolution vitale ou sociale, puisse s'empêcher de porter un jugement sur le progrès ou sur le déclin qui en est l'accompagnement inévitable ?

Peut-on supposer un monde qui ne contiendrait pas l'opposition du plus et du moins, du progrès et de la décadence, de la composition et de la dissolution? Oui, il est loisible à la rigueur de concevoir un monde où rien de ce qui est acquis ne peut se perdre, où jamais un volume augmenté ne diminue, où jamais une vitesse accélérée ne se ralentit, où les pressions, les convictions vont toujours redoublant d'énergie sans jamais s'affaiblir. Mais ne voit-on pas la conséquence fatale de ceci? La répétition, — sous toutes ses

formes : ondulation ou gravitation, génération, imitation, — deviendrait impossible, et, avec elle, la variation dont elle est la condition indispensable.

Remarquons que, si l'hypothèse d'un monde où tout irait en augmentant sans nulle diminution n'est pas inconcevable, celle d'un monde où tout irait en diminuant sans nulle augmentation a bien plus de peine à se loger dans notre esprit. Cependant il n'est pas plus contradictoire de supposer le passage de l'infini, dans l'extrême passé, à zéro, dans l'extrême avenir, que de supposer la transformation inverse. Reste une troisième hypothèse, chère, on ne sait pourquoi, aux savants qui font de la métaphysique sans le savoir : c'est celle d'un monde où tout ce qui existe réellement — la force, nous dit-on, — demeure et persiste d'une éternité à l'autre sans augmenter ni diminuer en rien. Mais, dans un pareil univers, où la quantité d'existence réelle est réputée immuable, de deux choses l'une : ou il y a des qualités phénoménales ajoutées à la quantité soi-disant substantielle, ou il n'y en a point. S'il n'y en a point, pourquoi telle quantité plutôt que telle autre ? Et quelle réalité peut avoir une quantité qui, ayant pour seule propriété d'être susceptible de plus et de moins, n'augmente ni ne diminue ? S'il y en a, la série des qualités à produire fournit une justification, une détermination suffisante de la quantité qui les produit et les supporte ; mais ces phénomènes qualitatifs, qui saisissent, morcellent, emploient la réalité jugée unique, n'ont-ils donc rien de réel aussi ? Quelque chose de réel se crée, quelque chose de réel se détruit, c'est indubitable, à chaque apparition, à chaque disparition phénomé-

nale. Et, comme les phénomènes, considérés par leur côté qualitatif, sont hétérogènes, sans commune mesure, de quel droit prétendre que celui qui se crée équivaut à celui qui vient d'être détruit? Cela n'a aucun sens. D'autre part, des variations qualitatives supposent des variations quantitatives; et la quantité n'a que deux manières de varier, augmenter ou diminuer. Nous devons donc renoncer à l'hypothèse d'un Univers sans augmentation ni diminution de sa quantité de réalité; et la conservation de l'énergie, — ou de toute autre quantité regardée comme fondamentale, — ne doit être conçue que comme l'excès constant, sensiblement inaltérable, de toutes les innombrables acquisitions des êtres sur leurs innombrables déperditions corrélatives.

IV

Mais c'est assez justifier la distinction des deux oppositions de *séries* et de *degrés* et montrer l'importance de celle-ci. Il est temps d'arriver aux oppositions *mécanique* et *logique*, qui pourraient être ramenées à une seule et même notion générale : l'opposition du positif et du négatif, l'opposition de *sens*. Nous avons la surprise de la rencontrer dans les sphères les plus différentes. Soit une figure qui devient de moins en moins concave, puis de plus en plus concave ; soit un mobile dont la vitesse se ralentit d'abord puis s'accélère ; soit un esprit qui affirme une thèse avec une dose de foi croissante puis décroissante, ou un cœur qui aime une personne avec une tendresse alternativement redoublée et tem-

pérée : il n'y a là que de simples oppositions quantitatives. Mais si, arrivée au zéro de concavité, la figure concave devient convexe; si, arrivé au zéro de vitesse suivant sa direction, le mobile remonte, dans une direction précisément inverse, c'est-à-dire le long de la même ligne, l'échelle de ses accélérations ; si, parvenu au zéro d'affirmation, au doute absolu, l'esprit se met à nier avec une énergie progressivement égale à sa conviction première ; si, descendu au zéro d'amour, à l'indifférence complète, le cœur gravit les degrés de la haine à l'égard de la même personne, n'y a-t-il pas là des oppositions d'une espèce toute nouvelle, irréductible aux espèces précédentes ?

Il est d'autant plus essentiel d'établir cette distinction, que, par une ambiguïté fâcheuse, la langue de l'algèbre tend à la dissimuler. Les signes du plus et du moins (+ et —) y servent également à exprimer le contraste des quantités positives et négatives, quoique les unes et les autres comportent le passage du plus au moins et du moins au plus. L'algèbre n'a pas de signes spéciaux pour marquer la différence qui existe entre une diminution déterminée d'une créance et sa coexistence avec une dette égale à cette diminution. Cependant la créance et la dette peuvent coexister sans qu'il y ait lieu à compensation ; d'ailleurs, elles ont pu être consécutives. De même, on peut avoir la main droite brûlante et la main gauche glacée, et la chaleur de l'une ne vient pas en défalcation du froid de l'autre. Si l'on ne peut aimer et haïr la même personne en même temps (et encore est-ce si impossible ?) on peut fort bien, nous le savons, l'adorer d'abord et l'exécrer ensuite. Et, comme ces termes dynamiquement op-

posés se rencontrent soit à la fois soit successivement dans un même être, on conçoit très bien en ce sens l'addition du positif et du négatif à l'usage des géomètres. Mais, si par le négatif on entend simplement le moins, ajouter le moins au plus est une contradiction dans les termes; c'est comme si l'on disait que la diminution d'une chose l'augmente ou que son augmentation la diminue. On a eu sans doute dans la pratique d'excellentes raisons de maintenir les symboles usités en mathématiques; mais il est bon de signaler leur impropriété fréquente qui tient à une confusion inaperçue.

Le caractère singulier de l'opposition qui nous occupe ressort vivement si l'on observe qu'un grand nombre de propriétés, quoique susceptibles d'augmentations ou de diminutions positives, ne comportent point d'augmentations ni de diminutions négatives correspondantes. Exemple : le volume d'un corps, la conscience d'une personne. Que serait le plus ou moins d'*inétendue*, de non-volume ? Et que serait le plus ou moins d'inconscience, en dépit d'un psychophysicien qui a risqué cette hypothèse inintelligible ? Pareillement, la *vitalité* est certainement une grandeur que nous sentons croître ou décroître en nous; mais, quand elle a fini de décroître, sommes-nous *plus morts* un an après notre mort qu'au moment où nous venons de rendre notre dernier soupir ?

En continuant à énumérer ces exceptions, nous allons vite en dégager le sens, nous allons voir que ces qualités positives auxquelles s'oppose bien leur propre négation, mais non des qualités négatives, images renversées d'elles-mêmes, sont des termes abstraits et génériques, qui embrassent chacun une infinité d'oppositions dynamiques. Revenons sur cette consi-

dération déjà indiquée plus haut. Sans doute, il n'y a pas d'antivolume opposé au volume par delà le non-volume ; il n'y a pas d'antipesanteur opposée à la pesanteur par delà l'impondérable ; il n'y a pas d'antimobilité opposée à la mobilité par delà le repos ; il n'y a pas d'antilumière opposée à la lumière par delà l'obscurité ; il n'y a pas d'antisonorité opposée à la sonorité par delà le silence. Mais le volume, ou plus généralement l'étendue, est la qualité générale des figures qui sont symétriquement opposables : la pesanteur embrasse l'infinité des mutuelles attractions réelles ou possibles qui s'opposent par couples symétriques comme l'action et la réaction ; la mobilité comprend l'infinité des masses qui se meuvent les unes vers les autres et l'opposition réelle ou possible de leur direction ; la lumière est le nom générique des rayons lumineux qui, d'un même foyer, s'élancent en sens précisément inverses, et d'ondulations lumineuses qui souvent interfèrent, qui toujours vont et viennent rythmiquement ; le son est le nom générique des rayons sonores qui divergent aussi et de vibrations sonores qui sont sujettes à de pareils rythmes, à de pareilles interférences. — De même, dans le domaine subjectif, il n'y a pas d'anticonscience opposée à la conscience, par delà l'inconscience ; ni d'antisensibilité, d'antiintelligence, d'antiactivité opposées à la sensibilité, à l'intelligence, à l'activité, par delà l'insensibilité, l'inintelligence, l'inertie. Mais la conscience est la qualité commune, d'une part, à tous les êtres conscients, qui sont susceptibles de s'opposer et s'opposent en effet dans les luttes sociales, par la contradiction de leurs pensées et de leurs vouloirs ; d'autre part, à tous les états d'un même être conscient,

parmi lesquels il en est qui s'opposent comme nous le savons. La sensibilité, l'intelligence, l'activité sont les qualités communes à toutes les manières de sentir, de penser et d'agir, parmi lesquelles il en est qui s'opposent les unes aux autres, soit dans le même esprit, soit entre esprits différents, à savoir, dans une certaine mesure, certaines sensations agréables, saveur sucrée, odeur de rose, blanc, accords parfaits, qui s'opposent à certaines sensations désagréables, saveur amère, puanteur, noir, cacophonie, ou bien certaines notions qui se contredisent, l'une impliquant l'affirmation de ce dont l'autre implique la négation précisément avec la même énergie de foi, ou bien certaines actions qui s'entravent et se paralysent parce que l'une implique qu'on poursuit et l'autre qu'on repousse la même chose avec la même force de désir.

Au fond, si l'on réfléchit à tous ces exemples, on verra sans peine que l'opposition du positif et du négatif se rapporte à celle du *faire* et du *défaire* (1), exclusivement propre aux forces, et par conséquent bien moins générale que celle de l'*acquérir* et du *perdre* qui s'applique à toutes les propriétés actives ou passives des êtres, à toutes les quantités ; bien moins générale surtout que celle de l'*apparaître* et du *disparaître*, commune à toutes les qualités. Peut-être m'objectera-t-on que l'opposition du faire et du défaire embrasse à la fois non seulement celle du positif et du négatif, mais encore les oppositions quantitatives et sérielles. Pour qu'une quantité, en effet, après s'être augmentée, diminue, ne faut-il pas qu'il se

(1) Nous avons déjà dit plus haut que les oppositions de ce genre d'apparence statique, telles que celles du concave et du convexe, ou du plaisir et de la douleur, se réduisent à des oppositions dynamiques.



soit produit une action contraire à celle qui avait causé son augmentation ? Et, pour qu'une série d'apparitions phénoménales quelconques, après s'être déroulée, se déroule inversement, ne faut-il pas admettre aussi l'exercice d'une force égale et contraire à celle qui a occasionné son premier déroulement ? Cela paraît certain ; et voilà pourquoi nous avons dit ci-dessus que toutes les oppositions statiques ont une origine dynamique. Mais encore ne faut-il pas tout brouiller et identifier la cause avec ses effets. Les idées de force, de quantité et d'ordre n'en restent pas moins bien distinctes et irréductibles les unes aux autres ; et pas plus qu'à l'idée de quantité et de série, l'idée d'opposition n'est inhérente nécessairement à l'idée de force. L'opposition dynamique implique non seulement l'existence des forces, mais encore une constitution telle du milieu où elles se déploient, que leur combat y soit possible.

Si l'espace comme le temps n'avait qu'une seule dimension et, qui plus est, qu'une seule direction, suivant laquelle s'accompliraient les mouvements plus ou moins rapides de tous les corps de l'univers, absolument incapables de rétrogradation ou de déviation quelconque ; si l'esprit, semblablement rétréci et orienté, avait une nature telle, que, après avoir affirmé une thèse ou voulu un projet, les divers moi, affirmant ou voulant à la fois avec plus ou moins d'énergie, ne pourraient nier cette thèse ni vouloir le non-accomplissement de ce projet ; il est certain que. dans un monde ainsi fait il y aurait encore des chocs mécaniques et psychologiques, quand le mobile plus rapide pousserait de par derrière le plus lent, ou quand le croyant plus fervent réchaufferait le croyant plus

tiède qui l'attiédirait en retour. Mais on voit aussi que l'idée du choc alors, loin d'éveiller celle de lutte, de neutralisation réciproque des mouvements, des convictions ou des volontés, serait plutôt synonyme d'accord et d'harmonie, — je ne dis pas d'équilibre, — puisqu'il aurait pour résultat l'égalisation graduelle des vitesses, des croyances et des désirs. Toute lutte étant supprimée, il y aurait pourtant des actes encore, des puissances, des phénomènes dynamiques sans nulle opposition dynamique. L'idée de combat, l'opposition du faire et du défaire, n'est donc pas inséparable de l'idée de force ; et, pour que le combat soit possible aux forces, il est nécessaire d'abord que la constitution de l'espace et de l'esprit s'y prête.

Quoi qu'il en soit, remarquons maintenant que toutes les oppositions dynamiques de nature objective se ramènent, en somme, à deux mouvements dirigés en sens inverse sur une même ligne droite ou sur l'élément rectiligne infinitésimal d'une courbe ; et que toutes les oppositions dynamiques de nature subjective se ramènent à ces deux espèces : la force de nier opposée à la force d'affirmer, et la force de repousser opposée à la force de désirer (1). Si nous ne discernons qu'un seul type fondamental d'opposition objective tandis que nous en distinguons deux types d'opposition subjective, c'est sans doute parce que nous ne pénétrons pas dans le for intérieur du monde physique, et peut-être, si nous en avions une connaissance plus profonde, verrions-nous que la prétention de résoudre la matière en mouvements, de réduire à l'unité la

(1) Voir dans nos *Essais et Mélanges* (1895) l'étude intitulée *la Croyance et le Désir*.

dualité du mouvement et de la matière, est aussi vaine que celle d'identifier la croyance et le désir, le jugement et la volonté, l'activité théorique et l'activité pratique d'un homme ou d'un peuple, soit qu'on résolve les volontés en idées, comme Spinoza, soit que, comme plusieurs de nos contemporains, on voie plutôt dans les croyances des tendances et dans les convictions des énergies.

Je viens d'énoncer deux propositions importantes, qu'il conviendrait peut-être de démontrer. Mais le développement de la première n'apprendrait rien, je crois, aux physiciens, et le développement de la seconde m'entraînerait à répéter ce que j'ai dit ailleurs sur les caractères psychologiques et sociologiques éminents de la force de croire et de la force de désirer. La démonstration d'ailleurs se fera d'elle-même au cours d'une revue rapide de diverses sciences que nous allons parcourir pour y glaner des observations relatives à notre point de vue.

CHAPITRE III

OPPOSITIONS MATHÉMATIQUES

Il n'est pas nécessaire d'être architecte pour reconnaître si un monument est symétrique ou non ; il n'est pas non plus nécessaire d'être géomètre pour discerner des oppositions en mathématiques et discuter leur réalité ou leur emploi. Cela dit, commençons par donner un échantillon des confusions d'idées auxquelles les mathématiciens eux-mêmes sont sujets. Voici, d'après les pythagoriciens, la liste des dix seules oppositions fondamentales de l'Univers : « limité et illimité ; pair et impair ; unité et multiplicité ; *droite et gauche ;* masculin et féminin ; repos et mouvement ; droit et courbe ; lumière et obscurité ; *bon et mauvais ;* carré et rectangle. »

Il n'y a là, en fait de véritables oppositions, que les deux soulignées, dont la première consiste en une simple symétrie géométrique et dont la seconde n'est réelle que parce qu'elle implique, au fond, celle du plaisir et de la douleur, ou mieux du désir et du contre-désir, qui ne figure pas sur cette liste. En quoi le multiple est-il opposé à l'un, qu'il suppose et dont il se compose ? La droite ne s'oppose point aux lignes courbes ; elle est l'état zéro traversé par les courbes qui se renversent en s'opposant deux à deux. De même le repos est l'état zéro séparatif de deux mouvements contraires, et l'obscurité est

l'état zéro produit par l'interférence d'ondulations lumineuses inversement dirigées. Quant au carré, il est un cas singulier du rectangle, et nullement son opposé. L'infini est opposé à l'infinitésimal et non au limité, au fini, qui joue un rôle d'état neutre entre les deux. L'impair diffère du pair parce qu'il n'est pas divisible par 2 sans fraction : où est ici la similitude inverse? On pourrait aussi bien, suivant une remarque de Cournot, « distinguer de même des nombres de trois classes suivant qu'ils sont divisibles par 3 ou bien qu'ils donnent pour reste 1 et 2 après qu'on en a retranché le plus grand multiple de 3 qu'ils contiennent. » — Est-il nécessaire d'insister sur l'opposition du féminin et du masculin ?

Passons donc sur cet enfantillage d'une école qui eut souvent plus de profondeur, et hâtons-nous d'observer que les mathématiques considérées dans leur ensemble ont pour caractère essentiel de nous mirer l'univers sous le seul aspect de ses répétitions et de ses oppositions, abstraction faite le plus qu'il se peut de ses variations. L'élimination de celles-ci, il est vrai, ne saurait être complète ; elles se glissent sous les chiffres et les formules : les données de la perception extérieure, — figures de l'espace, mouvements des corps, caractères distinctifs des êtres inanimés ou vivants, — sont le contenu expérimental de ces spéculations où croit se jouer la raison pure. Au moins s'efforce-t-elle de traiter ces différences et ces changements réels du dehors comme si elles étaient des quantités pures, et de réduire ces diversités à des inégalités, ces changements à des mouvements. Bien mieux, étudier ces dissemblances les plus simples de toutes, ces inégalités, au point de

vue de l'égalité, c'est-à-dire de la plus simple des similitudes qu'on découvre entre elles ; étudier ces changements appelés mouvements au point de vue surtout de leur équilibre ; en un mot, réduire la réalité et la vie universelles en *équations*, telle est l'étroite et haute visée du géomètre, la déformation et la mutilation nécessaire que le miroir mathématique fait subir à la nature en la reflétant. De là ses utilités multiples, de là ses stérilités si fréquentes. L'idée de cause cependant s'y reflète, sous la distiction des *variables indépendantes* et des *fonctions*, mais c'est toujours comme éléments d'une équation à formuler.

Cette science exige un monde où tout soit nombrable et mesurable. Or le nombre, c'est la répétition pure et simple, sans nulle variation ; et la quantité, c'est la possibilité de répétitions indéfinies et de toutes sortes de répétitions indéfinies. — L'unité, en arithmétique, est conçue comme un *thème* très simple qui n'est susceptible d'aucun autre genre de variation que sa propre répétition ou contre-répétition sans fin assignable. Exprimer le rapport de l'unité avec sa propre répétition, c'est la signification du nombre. Ce rapport, le nombre, est présenté lui-même comme une unité supérieure et complexe, un thème aussi, pareillement susceptible de se répéter. — Remarquons que les thèmes réels, par exemple les types vivants, entrent aussi en rapport soit avec leurs variations répétées soit avec leurs répétitions variées. Cette synthèse, dans le premier cas, est l'*individu*, dans lequel se combinent toujours, par le hasard du mariage d'où il est né, plusieurs variétés du même type, qu'il harmonise et combine en lui. Dans le second cas, on a le groupe social, et d'abord

le groupe ethnique primitif, clan ou tribu, nombre concret et vivant de variétés individuelles, où le même type s'est édité en se diversifiant. Quand deux races humaines, variations du même type humain, viennent à s'allier, le métis qui naît de leur union est, en quelque sorte, leur totalité abrégée, condensée ; et l'on peut le regarder comme un nouveau thème, susceptible de varier aussi. On voit par là que la coadaptation des variations est le genre dont l'addition des répétitions — la première opération de l'arithmétique, — n'est qu'une espèce très particulière. Étymologiquement, *ajouter* vient d'*ajuster*. Le rapport des parties au tout est un cas spécial du rapport général des organes à l'organisme, des moyens à la fin. En un mot, l'addition est l'accouplement le plus simple qui se puisse concevoir.

La *soustraction* est une amputation, ou, si le reste est zéro, un homicide. Ces opérations que nous faisons sur les nombres, en effet, sont le *schéma* de celles que nous observons dans les rapports mutuels des variations d'un même type réel, et spécialement d'un type vivant. — Outre le fait de s'accoupler et le fait de se tuer, quel rapport encore peuvent avoir deux êtres vivants ? L'un peut posséder l'autre, par exemple le maître l'esclave. Et quel rapport analogue peuvent avoir, dans le même individu, deux variations différentes (le caractère de son père, par exemple, et celui de sa mère) dont il est la combinaison ? L'un peut s'asservir et s'assujettir l'autre ; l'un est le *sujet* dont l'autre est l'*attribut*. On ne manquera pas, en effet, de remarquer l'analogie, au fond, entre les relations du maître à l'esclave, ou aussi bien du maître au disciple, du modèle au copiste, et la relation du substantif à l'adjectif : deux relations

de possessions *unilatérale.* — Eh bien, c'est la *multiplication* qui est le symbole arithmétique de ce rapport : par elle, le *nombre se prend lui-même pour attribut*, le nombre se possède lui-même. Primitivement, un nombre est fait pour s'attacher un objet concret, qui est son complément nécessaire : on dit 2 arbres, 3 étoiles, 4 jambes. Si l'on remplace les arbres, les étoiles, les jambes, par des chiffres, on aura, par exemple : *deux cinq*, *trois douze*, *quatre six*... Comment, si ce n'est à l'image des notions et des propositions verbales, suggérées elles-mêmes par les rapports concrets de domination entre individu humains, a pu venir cette idée de replier le nombre sur lui-même, d'en faire une notion où deux nombres jouent alternativement les rôles de sujet et d'attribut suivant que l'un est considéré comme le *multiplicateur* et l'autre le *multiplicande* ou vice versâ ?

On pose, trop laconiquement : *deux cinq égalent dix*. Ce qui signifie : notre numération étant ce qu'elle est, l'ordre de formation et la série indéfinie des chiffres dont nous faisons usage étant ce qu'ils sont, *deux cinq*, ou, ce qui revient au même, *cinq deux*, autrement dit cinq répété deux fois, ou deux répété cinq fois, deux groupes de cinq ou cinq groupes de deux, nous conduisent, cette répétition terminée, à la même hauteur de notre série numérique fondamentale et à la hauteur où est placé le nombre 10. La différence qui existe ici entre le cas du dénombrement direct ou concret (deux arbres, trois étoiles, etc.) et celui du dénombrement réfléchi, c'est que nous ne pouvons pas dire indifféremment *trois étoiles ou étoiles trois, quatre jambes ou jambes quatre ;* autrement dit, nous ne pouvons pas, sans changer le sens de

la phrase, intervertir les rôles des deux termes, l'un chiffre et l'autre objet, et faire tour à tour de l'un l'attribut de l'autre, l'accessoire de l'autre. « Trois étoiles », cela veut dire que le chiffre trois, sur lequel se porte spécialement mon attention, s'applique, au moment où je parle, à des étoiles. « Etoiles trois », cela peut vouloir dire que ces étoiles, objectif spécial de ma pensée, sont au nombre de trois, caractère secondaire à nos yeux. Les deux expressions, évidemment, n'aboutissent pas au même effet ; la première peut faire partie des données d'un problème d'arithmétique, pendant que la seconde est utile à résoudre un problème d'astronomie. Au contraire, *deux cinq* ou *cinq deux* reviennent absolument au même, en ce sens que, par deux chemins, d'ailleurs parfaitement distincts, ils nous conduisent au même *but*, *si* notre but est d'obtenir un total conforme à notre système de numération.

D'ailleurs, de même que l'attribution d'un nombre à un autre nombre, leur multiplication, est une sorte de combinaison féconde qui nous mène, — moyennant l'hypothèse d'une série numérique préexistante et obtenue par une suite d'additions — à un troisième terme, le produit, différent de ses générateurs ; pareillement, le dénombrement concret lui-même est, dans certains cas, instructif et significatif, toutes les fois qu'on suppose certaines lois qui régissent la connexion des divers ordres de phénomènes. Par exemple, les règles de l'anatomie vous étant connues, si, après avoir observé divers caractères d'un animal, vous trouvez qu'il a *six pattes*, vous serez en droit de conclure immédiatement que c'est un insecte ; ou bien, si vous comptez *deux étamines* à une plante labiée, ses autres caractères vous étant connus,

vous conclurez que c'est une sauge. — Si nous disions cependant, en abrégé, pour employer le langage de l'arithmétique : *2 étamines = sauge*, ou *6 pattes = insecte*, nous nous exprimerions très mal et très confusémment, mais nous aurions, au fond, exactement le même droit de nous exprimer ainsi que les géomètres de poser l'équation : $2 \times 6 = 12$. Seulement, l'omission par le géomètre d'une série numérique sans laquelle son équation ne signifierait rien se comprend à merveille, parce que cette idée est partout sous-entendue en mathématiques, tandis que, lorsqu'on parle de 2 étamines, on ne pense pas nécessairement à la famille des labiées.

Maintenant, demandons-nous si, en arithmétique, la soustraction est réellement l'opposé de l'addition, et la division l'opposé de la multiplication. Nous allons voir en quel sens et dans quelles conditions il en est ainsi. Quel est précisément l'inverse de l'opération qui consiste à *tripler cinq ?* ne serait-ce pas le fait de *quintupler trois ?* Dans le premier cas, le nombre cinq est *nombré ;* dans le second, il est *nombrant*, mais le *fait* d'être nombré ne s'oppose pas plus à *l'acte* d'être nombrant que le passif, en général, ne s'oppose à l'actif. *Défaire* et non *être fait* serait-il donc l'opposé de *faire ?* Par suite, l'inverse véritable de la multiplication, serait-ce non de renverser les rôles du multiplicateur et du multiplicande, mais de défaire précisément ce que ces deux facteurs ont fait, à savoir le produit? A $2 \times 6 = 12$, par suite, serait-on en droit d'opposer $12 = 2 \times 6$; en sorte que l'opposition mathématique, en général, serait l'équation renversée ? — Non. Où serait ici l'état zéro? Ce n'est pas *défaire*, mais *faire* quelque chose d'inverse, qui est l'opposé vrai de faire. D'ailleurs l'opé-

ration qui consisterait, un nombre étant donné, à chercher ses facteurs, aboutirait à des résultats multiples ; il est nécessaire, pour rendre le problème résoluble, de donner, en même temps que le produit, l'un des deux facteurs. l'autre restant seul à découvrir. On pose donc : $12 = 2 \times x$; c'est pour résoudre le problème ainsi posé que l'artifice de la division a été inventé. Et ce problème, on le voit, n'est nullement l'inverse de celui dont la multiplication cherche la solution : $2 \times 6 = x$. En quoi 12 divisé par 3 peut-il être dit l'opposé symétrique de 4 multiplié par 3 ? — En revanche il est certain que 12 divisé par 2 est précisément l'inverse de 12 multiplié par 2. L'état zéro ici, c'est 12 lui-même, sans multiplication ni division, sans *doublement ni dédoublement*.

Il en est de la soustraction relativement à l'addition comme de la division par rapport à la multiplication. A ce problème qu'on résout par l'addition : $3 + 4 = x$, s'opposerait véritablement celui-ci : $7 = x + y$. Mais, comme ce problème serait indéterminé, car 7 égale aussi bien $6 + 1$ ou $5 + 2$ ou $4,50 + 2,50$... etc., que $4 + 3$, on précise en posant : $7 = 4 + x$. D'où $x = 7 - 4$. Telle est la tâche de la soustraction, comparable à celle de la division. Or, retrancher 4 de 7 n'est nullement l'inverse d'ajouter 4 à 3 ; mais, certainement, retrancher 4 de 7 est l'inverse d'ajouter 4 à 7, l'état zéro étant 7 considéré comme sans augmentation ni diminution.

Avec leur apparence de précision, les notations mathématiques sont ce qu'il y a de plus vague au monde. Par exemple, le signe +, si clair semble-t-il, exprime n'importe quel genre de synthèse. Quand vous lisez $a + b$, vous ne savez quel est le rapport qui s'établit entre a et b, si c'est un rap-

port de juxtaposition dans l'espace ou dans le temps, ou d'adhérence physique, ou de combinaison chimique, ou d'accouplement vital, ou de liaison mentale, ou de solidarité sociale. Il y a ici *intégration*, c'est tout ce que nous savons. Cela suffit, du reste, pour que, malgré ce qui vient d'être dit ci-dessus, l'addition suppose toujours, au fond, quelque chose de plus qu'une simple juxtaposition; elle suppose avant tout un *lien* qui unit les deux parties additionnées, lien physique, lien vivant, lien psychologique, lien social, tous conçus sur le type du lien psychologique. Mais ce type est double : il est fourni, en effet, soit par le sentiment de l'action volontaire, de l'effort par lequel nous nous approprions un objet désiré soit par la conscience d'une conception qui soude deux idées en attribuant l'une à l'autre.

On démontre, en algèbre, que la soustraction d'une quantité négative équivaut à l'addition de cette même quantité considérée comme positive. L'inverse de cette proposition serait que l'addition d'une quantité positive fût équivalente à la soustraction de cette quantité considérée comme négative. Mais cette proposition serait fausse et impliquerait contradiction avec la première. Pourquoi donc ici cette absence de symétrie? Pourquoi $a+(+a)$ n'égale-t-il pas $a-a$, mais égale-t-il au contraire $a+a$, tandis que $a-(-a)$ égale $a+a$? N'est-ce pas parce que l'addition est le rapport fondamental, essentiel, des quantités, celui en vertu duquel elles sont conçues et saisies ensemble par l'esprit, et en vertu duquel chacune d'elles, total de parties semblables, est pensée séparément; que la soustraction, au contraire, est seulement l'inverse de l'addition, hors de laquelle et sans laquelle elle n'est point conce-

vable; en sorte que, cette inversion venant à s'invertir, ce retranchement venant à se retrancher, on retombe nécessairement dans l'addition, tandis que, lorsqu'il y a addition d'une addition, c'est comme si l'on disait qu'il y a addition purement et simplement, toute chose additionnée étant elle-même une addition par la définition même du nombre? Le type psychologique à l'image duquel la soustraction a été conçue explique cette différence : la soustraction n'est qu'une addition inverse $(- = + (-)$, par la même raison qu'une négation est essentiellement une contre-affirmation, elle-même affirmative, et qu'une répulsion est un contre-désir, de la même nature au fond que le désir.

Des considérations du même genre peuvent servir à expliquer pourquoi deux valeurs négatives élevées au carré donnent une valeur positive : $-a \times -a$ aussi bien que $a \times a$ donnent a^2 et non $-a$. Mais le besoin de symétrie est si profond que les géomètres n'ont pu se résoudre à accepter ce résultat. Leur protestation s'est produite sous la forme des *quantités imaginaires*, qui ont été inventées tout exprès pour symétriser fictivement les formules. On appelle *imaginaires* des expressions mathématiques où figurent des valeurs telles que $-a^2$ qui, nous venons de le voir, sont impossibles. Et l'on prétend que, moyennant leur introduction dans des formules, on rend celles-ci plus fécondes parfois (1).

D'après Cournot, « l'idée fondamentale de l'algèbre, ce qui

(1) En algèbre, une grande simplification, nous dit-on, a été apportée dans les calculs par l'emploi de la méthode des expressions symétriques, « méthode reconnue en principe par Lagrange et par Gauss, dit M. Spottiswood, mais appliquée d'une manière générale seulement de nos jours. Presque toujours, un



établit le passage de l'arithmétique à l'algèbre proprement dite c'est de faire abstraction de tout ce qui empêcherait de regarder comme parfaitement symétriques les opérations indiquées par les signes + et — et les combinaisons de ces signes dans le calcul; en sorte que l'ordre de succession des termes d'un polynome soit réputé parfaitement indifférent nonobstant le mélange des termes positifs et des termes négatifs. » Mais l'algèbre elle-même, nous venons de le voir, ne parvient pas à réaliser toujours son vœu de symétrie, et Cournot fournit de nombreux exemples de ces asymétries profondes, qu'on est trop disposé à prendre pour des anomalies. Loin d'y voir un indice d'infériorité, ce géomètre philosophe cite ces exemples pour prouver que les mathématiques ont le mérite d'avoir un objet bien réel et non purement subjectif. Il se garde donc bien de l'erreur de chercher dans l'opposition des forces la raison des choses et la condition de leur progrès.

Ce qu'il y a de profond souvent dans les symétries de l'algèbre apparaît par leur comparaison avec les figures géométriques que ses expressions symbolisent. Par exemple, les formules de l'ellipse et de l'hyperbole sont, au point de vue algébrique, parfaitement opposées en un sens. Il suffit, dans l'équation de l'ellipse, de changer les signes de l'un des termes, de poser $-b^2$ et non $+b^2$, pour avoir l'équation de la parabole. Aussi la plupart des propriétés de ces deux figures présentent-elles une analogie inverse des plus remarquables, notamment celle-ci : tandis que la *somme* des dis-

choix judicieux de quantités que l'on fait entrer dans une expression algébrique permet d'en rendre symétriques les différentes combinaisons et de les ramener à un petit nombre de types. »

tances d'un point quelconque de l'ellipse à ses deux foyers est égale à son grand axe, la *différence* des distances d'un point quelconque de l'une des branches de l'hyperbole à ses deux foyers est égale à son axe transverse. Cependant, au point de vue géométrique, nulle symétrie apparente entre ces deux figures. La symétrie algébrique est donc quelque chose de plus essentiel, de plus pénétrant, que la symétrie géométrique. — Où est ici cependant, peut-on se demander, l'état zéro? Il devra être l'absence à la fois de *somme* et de *différence* des distances aux deux foyers. Suffira-t-il pour cela de supposer une ellipse dont les foyers vont se rapprochant jusqu'à se confondre? Non; car, dans ce cas, qui est représenté par le cercle, la *différence* des deux distances est bien nulle, mais non leur somme, qui est égale à 2, puisqu'elles sont égales. Il faut donc supposer une ellipse dont les axes s'annulent en même temps que les distances des foyers et qui finira par être réduite à un point. Alors la somme aussi bien que la différence des deux distances dont il s'agit sera égal à zéro. Si maintenant nous imaginons que ces deux distances reprennent par degrés des valeurs finies, mais en établissant qu'elles seront soustraites l'une de l'autre au lieu d'être ajoutées l'une à l'autre, la courbe qui satisfera à cette condition sera l'hyperbole.

Ici donc il y a opposition véritable sans symétrie géométrique. Ailleurs, on a des symétries géométriques sans nulle opposition véritable; et c'est précisément alors que la symétrie se montre plus féconde et plus abondamment représentée dans l'univers. Si, dans un triangle équilatéral, on fait tomber de l'un des angles une perpendiculaire sur le côté opposé, on

partagera ce triangle en deux moitiés semblables et inverses; et, si l'on suppose que l'un de ces deux petits triangles rectangles tourne, par un mouvement de charnière, autour de la perpendiculaire, on pourra dire qu'ils sont opposés, en ce sens que l'un d'eux est tracé par un mouvement tournant de gauche à droite et l'autre par un mouvement pareil de droite à gauche. Mais cette hypothèse ne s'impose point; et, si l'on en fait une autre, plus naturelle, à savoir que les trois côtés dont chacun d'eux est formé expriment, par leur longueur et par leurs angles, l'intensité et la direction de trois forces, on voit alors qu'une seule de ces trois forces, dans chacun d'eux, est neutralisée par la force correspondante de l'autre, mais que, des deux autres, l'une, celle qui est symbolisée par la perpendiculaire médiane, est semblablement dirigée dans les deux triangles, et l'autre, celle qui est représentée par l'hypoténuse, suit une direction, non pas inverse de l'hypothénuse correspondante mais convergente vers celle-ci, ou en divergeant. Il y ici concours, nous dirions presque collaboration, il n'y a point opposition. — Or, n'en est-il pas de même des deux moitiés symétriques du corps de l'homme ou de tout autre animal? L'animal a deux yeux symétriques, mais dont les deux regards sont faits pour se rejoindre suivant un angle plus ou moins aigu; les deux bras sont faits pour saisir un objet et l'étreindre, pour collaborer, non pour se combattre; les deux jambes s'écartent, non point en deux sens contraires sur une même ligne, mais suivant deux lignes différentes qui font entre elles un certain angle; en un mot, tous les organes doubles coopèrent à un acte extérieur qui appelle leur force en avant et l'empêche de se neutraliser en luttant contre elle-même.

Cournot s'efforce de montrer que la distinction des valeurs positives et négatives a son fondement « dans la nature des grandeurs à origine arbitraire », et il cite l'exemple du temps, où nous choisissons un événement remarquable, tel que la naissance du Christ, comme point de départ en chronologie. de telle sorte que les signes + et — s'appliquent très bien à la date des faits postérieurs ou antérieurs à cet événement. Mais la distinction dont il s'agit a tout aussi bien pu être suggérée par l'observation des grandeurs dont l'origine n'a rien d'arbitraire : l'accroissement de l'actif ou du passif d'un négociant, le rayonnement de la lumière d'une lampe à droite ou à gauche, etc. A vrai dire, les quantités négatives ne s'appliquent au temps que moyennant une certaine violence faite à sa nature, qui ne comporte pas d'opposition vraie ; tandis que le mouvement, et, en général, tout changement autre que le simple changement de temps, est riche en oppositions naturelles. — Les caractères des êtres vivants fournissent aussi des exemples nombreux de grandeurs à origine naturelle, sous un faux air arbitraire. Rien de plus arbitraire en apparence que le chiffre par lequel s'exprime le poids normal ou la taille normale d'un homme : il n'en est pas moins vrai que cette expression numérique répond à une réalité des plus importantes, et que toutes les variations individuelles qui consistent à s'élever au-dessus et à descendre au-dessous du niveau spécifique indiqué de la sorte sont des anomalies réellement opposées. L'état zéro qui les sépare, c'est précisément la taille normale ou le poids normal ; nous aurions aussi bien pu dire l'indice céphalique normal, etc.

Le monde social, à mesure qu'il se régularise et s'organise,

fournit des applications plus nombreuses au calcul et spécialement à celui des quantités positives et négatives. Dans une société qui se civilise, l'assimilation des individus par imitation rayonnante de modèles communs multiplie les exemplaires de ces éditions imitatives en tout genre d'idée ou d'action, de consommations ou de productions industrielles, littéraires, artistiques ou autres; de là, inévitablement, l'apparition et le développement de la statistique, cette arithmétique morale. Par la même raison, dans toute société qui s'organise et s'asseoit, on voit se préciser et se fixer un taux normal des salaires, un prix normal des produits, un chiffre normal de la population, et aussi bien de la production en tout ordre d'articles. Nous n'en sommes pas là, mais nous gravitons visiblement vers ce niveau d'équilibre, qui sera plus tard le point central d'oscillations symétriques en plus et en moins: ainsi se justifiera de mieux en mieux une sorte d'algèbre morale qui aura à résoudre force problèmes sociaux par le maniement ingénieux de valeurs positives et négatives en sociologie même. — En attendant, c'est en s'appliquant aux sociétés considérées sous leur aspect militaire que les mathématiques trouvent leur emploi sociologique le plus riche et le plus fécond; et rien de plus aisé à comprendre. L'armée est la partie de la nation où les individus sont le plus près d'avoir perdu tout caractère individuel, réduits à l'état d'unités parfaitement semblables et additionnées; et la guerre est le plus grandiose des chocs physiques et psychologiques, la plus éclatante des oppositions physiques et psychologiques, qui se voient sous le soleil. Or, précisément, nous l'avons vu plus haut, les mathématiques ont ce caractère essentiel de

reposer sur les idées de répétition et d'opposition, abstraction faite de l'idée de variation individuelle. Le rôle que jouent les mathématiques dans l'art militaire, l'éducation toute mathématique des officiers, n'ont donc pas lieu de nous étonner.

OPPOSITIONS PHYSIQUES

Les mathématiques étant le domaine propre de la Répétition et de l'Opposition, il n'est pas surprenant que les principes ou les concepts fondamentaux de la Mécanique, de la Physique et de la Chimie, élaborés par des mathématiciens, prêtent au monde réel, qu'ils prétendent expliquer, un amour prodigieusement abusif de l'uniformité et de l'équilibre, de la monotonie et de la symétrie, de la série processionnelle ou de la lutte tragique des forces et des êtres. A la base de tout, ils supposent d'abord un Espace abstrait, absolument homogène, absolument indifférent au volume des figures, à la direction et à la vitesse des mobiles qu'il renferme ; de telle sorte que, sans changer de nature, tout mouvement peut s'y renverser tout à fait, s'y accélérer ou s'y ralentir indéfiniment, et toute forme s'y accroître indéfiniment ou s'y amoindrir. M. Delbœuf, avec raison, a fait observer le caractère fictif de cette notion, qui est contredite par l'expérience. En réalité, il n'est guère rien de plus essentiel à chaque être, de plus spécifique, que ses dimensions, et nulle part le très grand ne se montre à nous comme la reproduction simplement agrandie du très petit, ou le très petit comme la répétition amoindrie

du très grand. Il a fallu renoncer à se représenter la molécule chimique comme un système solaire en miniature. L'hypothèse d'un monde de pygmées qui deviendrait un monde de géants ou inversement, en gardant toutes ses mêmes relations intérieures et sans se dénaturer, implique contradiction dans le monde réel, où nous voyons tout changement de dimensions et de distance en entraîner d'autres plus profondes. D'autre part, s'il est loisible aux astronomes de supposer la rétrogradation des planètes d'Occident en Orient, nous savons qu'elles sont contraintes de graviter dans le même sens. Et, s'il est permis aux physiciens, — en thermodynamique par exemple, — d'admettre la réversibilité de certains changements, ils n'ignorent pas que c'est là une fiction et qu'une mystérieuse nécessité entrave la conversion de la chaleur en force motrice tandis qu'elle favorise celle de la force motrice en chaleur. Mais nous reviendrons tout à l'heure sur cette idée de réversibilité.

Dans l'espace pur, abstrait, imaginé par eux, les géomètres physiciens ont placé une multitude innombrable d'éléments matériels supposés égaux et inertes, occupés à s'attirer et à se repousser, à se heurter et à s'accoupler sans fin. Qu'il y ait, cela étant, des différences si exubérantes dans le monde physique et le monde vivant, une orchestration si riche des mélodies de l'évolution, on ne peut que s'en émerveiller. Aussi n'est-il rien de plus gratuitement prosaïque et plat que ces conceptions géométriques, d'ailleurs utiles comme fiction.

Il est un axiome, ou plutôt un postulat, placé en tête de la Mécanique, qui mérite, à notre point de vue, un examen

attentif. Que signifie la loi d'après laquelle *toute action est accompagnée d'une réaction égale et contraire* (et simultanée) ? Une charge de poudre ne saurait faire explosion dans un fusil et projeter une balle en avant, sans, en même temps, faire reculer la crosse ; la lune ne saurait attirer la terre sans être en même temps attirée par la terre. Voilà deux exemples de l'application de cette loi, et deux exemples précisément inverses. Dans le premier, il s'agit de deux mouvements contraires qui vont s'éloignant l'un de l'autre à partir d'un même point, et, dans le second, de deux mouvements contraires qui tendent l'un vers l'autre. Dans le premier cas, il y a opposition centrifuge; dans le second cas, opposition centripète. Mais pourquoi suppose-t-on seulement, dans chacun de ces cas, deux mouvements seulement ou deux tendances au mouvement? En fait, l'explosion de la poudre a été une pression omnilatérale exercée sur les parois du canon aussi bien que sur la balle et la crosse; et l'attraction active ou passive de la lune a embrassé tous les corps célestes, non la terre seulement. S'il en est ainsi, il n'y a pas de raison pour expliquer par la loi en question le recul du fusil et le flux ou le reflux de la mer plutôt que le rayonnement de la lumière ou du son dans tous les sens à la fois. Mais alors la signification de cette loi, que tant d'esprits ont jugée obscure, commence peut-être à se révéler, surtout si l'on est frappé des analogies que présentent ces phénomènes d'expansion ou d'intégration matérielles avec la tendance de chaque espèce vivante, ou de chaque *chose sociale*, à se propager partout de proche en proche, et aussi bien à se grouper pour collaborer. Il est difficile de ne pas voir, au fond de toutes ces actions analogues, une sorte

d'ambition universelle inhérente à chaque réalité et qui la pousse non seulement à persévérer dans son être mais à répandre son être au dehors, à le diversifier en le répétant et le multipliant, et à l'employer en le déployant. C'est métaphysique, soit ; mais quel est le savant qui a pu trouver autre chose ici que des raisons métaphysiques ? Je n'en sais pas de plus profond ni de plus précis, de plus ingénieux à la fois et de plus circonspect que Cournot. Cependant, après plusieurs pages substantielles sur la loi qui nous occupe (*Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, t. I, n° 110), voici sa conclusion : « Toutes les fois que le principe de l'égalité entre l'action et la réaction n'est pas un simple corollaire des lois de la communication des mouvements *ou la suite d'une symétrie évidente*, ce ne peut être pour nous qu'un principe d'induction fondé sur une observation constante, *et dont la raison profonde, qui tient à l'essence même des choses, nous échappe absolument* ». Il ne pense pas que l'attraction réciproque, égale et contraire, du fer par l'aimant et de l'aimant par le fer, soit une conséquence des lois générales du mouvement, et il ne verrait rien d'inconcevable, dit-il, à ce que l'aimant attirât le fer sans en être attiré; mais ajoute-t-il, on s'explique, *par une raison de symétrie*, l'attraction réciproque des corps célestes. Vraiment, pour qu'un si éminent logicien se soit payé d'une explication si chimérique, il faut que le sujet ne soit pas clair. Et je me doute que ce grand esprit un peu timide, peu habitué à dire toute sa pensée, soupçonnait ici quelque vérité dont cette *Mécanique supérieure* que rêvait Leibniz, et qu'il rêvait lui-même, autrement dit une Logique cachée, peut seule donner la clé.

Tout groupe de particules matérielles disséminées dans l'espace vide et soustraites, par hypothèse, à l'action perturbatrice d'autres groupes environnants, tendrait à se coordonner, au bout d'un temps, en un équilibre mobile de forces tel que le système solaire. Tout groupe d'idées fortuitement rassemblées dans un cerveau solitaire, à l'abri de tout contact avec des idées étrangères, tendrait à s'agréger en un système philosophique, jugé satisfaisant, stable en apparence pour toujours. Les lois de la logique ordinaire ne suffisent point à rendre compte de cette tendance au groupement systématique des idées, de même que les lois de la mécanique, sur l'inertie de la matière et la composition des forces, ne suffisent pas à expliquer le système solaire. Il y faut ajouter la prétention de chaque particule et aussi bien de chaque idée à se faire centre, à attirer les autres pour les absorber. Les idées groupées pourraient se mettre d'accord logiquement les unes avec les autres, moyennant l'élimination ou la rectification d'un grand nombre d'entre elles, sans toutefois se concentrer hiérarchiquement autour d'une idée dominante. Une déduction logique, un raisonnement, est une ligne droite ; un système est un cercle ou une sphère. On n'explique pas la constitution systématique de l'univers sans l'hypothèse de forces centrales et d'ambitieuses avidités qui collaborent ensemble, inconsciemment, à la production des belles harmonies et des infinies modulations de la vie universelle.

— Nous venons d'essayer une interprétation des oppositions entre actions simultanées que le monde physique nous offre ; mais bien plus importantes encore et moins malaisées à interpréter, sont ses oppositions entre actions successives, c'est-

à-dire alternatives et rythmées. D'ailleurs, la loi de l'égalité de l'action et de la réaction, entendue dans sa plus large acception, — car il n'en est pas de plus élastique et de plus compréhensive — embrasse aussi ces dernières. A mesure qu'on l'applique à des sphères plus élevées, on passe, sans s'en apercevoir, des contraires concomitants aux contraires alternatifs. Tant qu'on reste dans le domaine de l'astronomie, de la physique et de la chimie, elle trouve facilement, à côté d'applications du second genre, des applications du premier : corps attirants et attirés à la fois, symétrique disposition des forces cristallisantes et des forces magnétiques, polairement distribuées, combinaison chimique conçue comme un couple d'actions contraires. Cette dernière conception, on le sait, maintenant abandonnée et remplacée par une notion plus large des appétits pour ainsi dire omnivores de l'élément chimique, était celle des fondateurs de la chimie moderne, Lavoisier et Berzélius, qui expliquent tous les phénomènes chimiques par l'union de deux molécules complémentaires et opposées ; et la décomposition voltaïque des corps chimiques, leur séparation de la sorte en deux groupes d'éléments dont l'un se porte au pôle positif, l'autre au pôle négatif, est venue prêter un moment son appui à cette théorie dualistique. On admet maintenant qu'il se forme entre les diverses substances des hymens non plus monogamiques seulement mais polygamiques, des faisceaux et non plus des couples. Malgré tout, on peut encore persister à voir dans la combinaison une multitude d'actions simultanément contraires (1).

(1) Si je pouvais me permettre de m'arrêter à des considérations sur la chimie, il ne me serait pas difficile de trouver dans cette science une moisson d'oppo-

Mais dans le monde des organismes et des sociétés, où découvrir des exemples un peu solides d'actions contraires qui ne soient pas des actions successives ? Ce n'est pas que, à première vue, à considérer tout un ensemble de cellules organiques ou d'individus associés, on ne puisse invoquer ici bien des fonctions contraires accomplies à la fois : celles des nerfs afférents et des nerfs efférents, celles des partis opposés en politique, etc. On remarquera à ce sujet les idées assez récemment émises sur l'*anabolisme* et le *catabolisme :* si l'on en croit les auteurs de cette théorie, les êtres vivants se divisent en deux catégories suivant que domine en eux la portion intégrante et constructive (anabolique), ou la portion désintégrante et destructive (catabolique) des opérations cellulaires, et cette distinction se réaliserait notamment dans la

sitions. Les fondateurs, comme la plupart des théoriciens, ont abusé de l'antithèse. L'élément positif et l'élément négatif, le sel et l'acide, se font vis-à-vis dans leurs conceptions symétriques. Et l'on considère qu'un grand progrès s'est opéré quand Laurent et Gerhardt ont fait prévaloir des idées différentes, fondées sur la notion de type, de *thème* susceptible de *répétition* et de *variation*, comme une espèce vivante. D'après ce point de vue, « qui domine aujourd'hui la science », dit un chimiste contemporain (V. *Revue scientif.*, 8 août 1896, article de M. Grimaux) « les combinaisons chimiques dérivent d'un édifice premier, un hydrocarbure *modifié* par substitution et par addition sans que le plan primitif soit changé, de même que, dans une construction, l'architecte peut changer des pierres ou ajouter des constructions annexes sans modifier le plan de la construction première. Cette conception de Laurent a précédé celle des types chimiques de Dumas, des types mécaniques de Regnault. On comprend combien cette manière de considérer les corps organiques devait paraître singulière à Berzélius et à ses disciples, qui s'efforçaient de les représenter par des formules dualistiques, et les faisaient dériver de l'union d'un groupe négatif et d'un groupe positif ». — La chimie actuelle en est arrivée à pouvoir se poser la question de savoir si la structure de certaines molécules est symétrique ou dyssymétrique. C'est par la dyssymétrie de beaucoup d'entre elles, nous le verrons plus loin, qu'on explique quelques-unes de leurs plus éminentes propriétés.

dualité des sexes. La femme serait l'être *anabolique* et l'homme l'être *catabolique* par exemple. Mais cette conception de la sexualité, qui tend à représenter l'union des sexes comme une opposition et non comme une adaptation de deux êtres simplement différents à leur fin commune, à savoir le renouvellement continuel de l'espèce, me paraît être la dernière forme revêtue en physiologie par l'esprit dualistique et manichéen dont les savants sont possédés comme les philosophes. En réalité, conçoit-on un être qui, dès ses débuts, aurait toujours été plus destructeur que constructeur de lui-même, qui aurait toujours plus perdu que gagné? Et conçoit-on mieux un être qui, jusqu'à sa mort, serait demeuré plus constructeur que destructeur de sa propre substance? La vérité est qu'en chaque être, l'anabolisme et le catabolisme, le gain et la perte sont alternatifs et prédominent tour à tour dans la phase ascendante et dans la phase déclinante de la vie. Appliquée aux états successifs des êtres, la distinction est juste; appliquée aux êtres eux-mêmes, elle me paraît, je l'avoue, inconcevable.

Entrons dans le détail des organismes et des sociétés, et partout nous verrons les superficielles ou apparentes oppositions simultanées présentées par les faits de masse se résoudre en réelles et profondes oppositions rythmiques qui se déroulent dans le sein des cellules ou des organes, des consciences individuelles ou des groupes élémentaires. Qu'est-ce qui soutient, qu'est-ce qui constitue l'équilibre général des fonctions de la vie, exprimé par la symétrie rayonnante ou bilatérale des formes de l'être vivant? Des changements périodiques, oxydations suivies de désoxydations, contractions

suivies de dilatations des vaisseaux, actions réflexes, etc. Et qu'est-ce qui entretient, qu'est-ce qui constitue, dans une société établie, les nombreuses antithèses d'affirmations et de négations, de désirs et de contre-désirs, dont elle est la synthèse ? Cet équilibre social, la coexistence en chaque État des pensées les plus contradictoires exprimées dans une même langue à la logique et harmonieuse grammaire, et dans une même religion savamment théologique ; la coexistence des besoins et des intérêts les plus contraires, des droits et des devoirs, des pouvoirs les plus opposés, des partis, des sectes, des écoles, des classes, des corporations les plus antagonistes, contenus dans les limites d'un même corps de droit, d'une même constitution, d'un même régime économique ; enfin, la coexistence, dans une même civilisation, grande société internationale, de puissances qui s'entre-limitent, d'armées qui s'entre-opposent et se neutralisent mutuellement ; cet équilibre social n'a lieu que parce qu'il s'accomplit des milliers et des milliers de rythmes individuels, de phénomènes périodiques et alternatifs. Jamais, dans le cerveau d'un individu, coexistence pareille de contraires ne se produit ou ne dure à l'état normal ; mais, chez tous les individus, il y a succession de thèses et d'antithèses, aller et retour d'un état à l'état inverse, et, soit qu'ils se fixent, comme c'est la règle, en une conviction et une résolution momentanément définitive, en un état relativement stable, soit qu'ils persévèrent exceptionnellement dans cette vie oscillatoire, ils contribuent à former ou à maintenir quelqu'une des antinomies nationales. Chaque individu, tour à tour, affirme et nie, nie et affirme la même chose, désire et repousse, repousse et désire le même objet ;

chaque individu, tour à tour, parle et écoute, espère et craint, différencie et assimile, analyse et synthétise, commande et obéit, produit et consomme, vend et achète, est créancier et débiteur, demandeur et défendeur, artiste et critique, etc. Tout ce qu'il opère est périodique : périodes ses phrases ; périodes ses rites religieux ; périodes ses procès dont les phases se déroulent comme les divers actes d'une tragédie ; périodes ses œuvres d'art, qui ont tous, comme une onde, un *ventre* et un *nœud* (1), un imbroglio et un dénouement, même ses œuvres musicales et plastiques où l'on peut fort bien discerner le soulèvement puis l'apaisement d'une surprise, d'un intérêt, d'une question posée d'abord puis résolue ; périodes ses événements politiques, qui sont aussi des questions suivies de réponses, des réponses suivies de nouvelles questions ; périodes toutes ses productions industrielles qui consistent en actions inverses et alternatives, à faire et à défaire, à défaire et à refaire. J'ai remarqué ailleurs que le travail est essentiellement imitation, c'est-à-dire répétition sociale, mais il est également vrai de dire que le travail est rythme, opposition périodique.

Pour revenir au monde physique, est-ce que les contraires simultanés qu'on y découvre n'y recouvriraient pas aussi et n'y dissimuleraient pas des contraires successifs ? C'est possible, et c'est ce qu'on suppose quand on essaie d'expliquer l'attraction par des ondulations éthérées (espérance, il est vrai, jusqu'ici décevante) ou les polarités magnétiques et élec-

(1) Remarquons que ce qu'on appelle le *nœud* dans une œuvre dramatique est précisément l'opposé du *nœud* des ondes sonores, qui correspond au *dénouement* plutôt.

triques par des ondulations pareillement (ce qui est bien autrement vraisemblable). En tout cas, il est certain que l'opposition rythmique joue un rôle physique immense. Spencer a pu dire que tout mouvement est rythme ; et je renverrais volontiers le lecteur à ses développements intéressants à cet égard, si, par malheur, ils n'étaient gâtés par un véritable abus de l'idée du rythme, illégitimement étendue à tout zigzag, quelque irrégulier qu'il puisse être. Ne parlons que des retours réguliers. Même en nous limitant à ceux-ci, nous voyons que l'Univers est plein de rythmes multiformes, entrecroisés à l'infini (1). Tout pendule en descendant convertit en énergie actuelle son énergie potentielle, et, en remontant, convertit en énergie potentielle son énergie actuelle : c'est l'inversion la plus parfaite qui se puisse physiquement concevoir. Et précisément, elle se réalise à millions d'exemplaires dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, les mouvements gravitatoires des astres comme les mouvements vibratoires des atomes, propagés en lumière, en son, en électricité, en chaleur, n'étant que la réalisation, sous les formes et avec les dimensions les plus merveilleusement variées, de ce rythme pendulaire. Chaque onde lumineuse ou sonore, comme chaque ellipse planétaire, est un équilibre mobile ; et,

(1) « C'est, dit M. Duhem (*Revue des Deux Mondes*, juillet 1895), une hypothèse admise par tous les géomètres qui ont traité des actions moléculaires : les forces attractives ou répulsives qui s'exercent entre les molécules sont d'une nature telle, qu'elles effectuent *autant de travail positif que de travail négatif* dans une modification où le point d'application de chacune d'elles décrit une trajectoire qui se ferme sur elle-même et la ramène à son point de départ ». Voilà une opposition rythmique qui, on le voit, envahirait tout le domaine chimique. Et une considération analogue s'applique aux trajectoires des corps célestes.

quand nous cherchons à comprendre ces équilibres immobiles en apparence que nous appelons les corps solides, les cristaux, les planètes, ce sont des équilibres mobiles encore que nous sommes forcés d'y supposer par la notion dynamique des molécules à laquelle aboutissent nos observations. Or, équilibre mobile, qu'est-ce autre chose qu'opposition rythmique?

C'est donc là le grand procédé universel; mais à quoi sert-il? Ne sert-il qu'à se répéter et se multiplier lui-même, de telle sorte que ces deux idées : Répétition et Opposition, l'une portant l'autre, seraient raison suffisante l'une de l'autre ? Non ; tout cela, répétitions et oppositions de tout genre, physiques, vitales, mentales, sociales, n'est bon qu'à l'universelle variation. L'utilité de ces équilibres, c'est leur rencontre et la déséquilibration rééquilibrante qui en résulte ; leur rencontre soi-disant accidentelle, et en réalité plus rationnelle que l'ordre qui la précède et que l'ordre qui la suit. L'utilité des gravitations astronomiques, c'est leur enchevêtrement, et les perturbations diversifiantes par lesquelles elles s'entre-mirent l'une dans l'autre, et se combinent pour ainsi dire en courbes délicatement dentelées. L'utilité des ondulations, ce sont leurs interférences, leurs *altérations* réciproques, production d'ondes nouvelles et plus compliquées; comme l'utilité des œuvres organiques de la vie, individus, races, espèces, ce sont leurs croisements en individus nouveaux, en métis, en hybrides; comme l'utilité des œuvres sociales de l'homme, ce sont leurs croisements aussi et leurs hymens en nouvelles inventions, en nouvelles œuvres plus hautes et plus richement nuancées.

Pouvons-nous invoquer, à l'appui des considérations pré-

cédentes, cette remarque, que, à mesure qu'on s'élève sur l'échelle des réalités, la similitude des deux changements opposés et successifs qui constituent le rythme perd de sa netteté première? Dans la mécanique céleste, peut-on dire, rien de plus net; chaque demi-ellipse décrite de l'aphélie au périhélie est, sauf la dentelure des perturbations, parfaitement semblable à la demi-ellipse opposée, décrite du périhélie à l'aphélie. C'est que, comme le dit très bien M. Boutroux (1), dans la mécanique céleste « les conditions de la mécanique abstraite sont sensiblement réalisées » et que le « caractère essentiel d'un phénomène mécanique (abstraitement considéré) est la réversibilité. » Mais, ajoute-t-il (et M. Duhem dit quelque part la même chose), « dans la mécanique concrète (2), qui est déjà de la physique, puisque tout travail engendre de la chaleur, le frottement empêche la réversibilité. Or, cette différence est générale : aucun phénomène *physique* ne peut se reproduire d'une manière identique si l'on en change le sens. »— Retenons bien ce mot : le *frottement*. C'est la pierre d'achoppement de tous les mathématiciens qui ont spéculé en mécanique et en physique : toujours et partout, leurs formules élégantes sont salies et alourdies par cet obstacle. Ils sont contraints d'en faire abstraction, comme d'une impureté tout à fait accessoire et accidentelle. Mais le malheur est que cet accident, par sa constance, atteste son importance (3). Le frottement, c'est, en tout ordre de faits,

(1) *De l'Idée de loi naturelle*, 1895.

(2) Cournot eût dit plutôt : dans la mécanique *terrestre*, celle des ingénieurs étant bien distincte de celle des astronomes.

(3) Il est remarquable toutefois que, quoique inapplicable en toute rigueur à

ce qu'on appelle la résistance du milieu, c'est-à-dire la réciprocité d'action qui s'établit entre un agent que l'on considère et l'ensemble des autres agents similaires, et par là non pas la dissipation mais la transformation de son énergie qui se subtilise, se différencie et s'intériorise.

M. Berthelot fait observer qu'à la différence des changements physiques qui sont (ou seraient) réversibles, les changements chimiques ne le sont pas. Le refroidissement d'un corps, après son échauffement, le ramène au volume qu'il avait avant; mais il ne détruit pas la combinaison de deux corps que leur échauffement avait opérée. On voit toutefois le sens tout relatif de cette irréversibilité chimique. Elle n'empêche pas l'analyse chimique d'être, en un sens vague, l'inverse de la synthèse chimique; mais elle signifie que la destruction des composés chimiques exige l'emploi de forces et le parcours de phases très différentes et non précisément inverses de celles qui ont abouti à leur construction.

— Toutefois, il y aurait ici bien des distinctions et des réserves à faire. Sous certains aspects, la réversibilité pourra paraître aussi complète dans les sphères supérieures que dans les sphères inférieures de la réalité, et, sous certains autres

beaucoup de phénomènes physiques, l'idée de réversibilité, introduite par Sadi Carnot en thermo-dynamique, est d'un usage nécessaire dans les théories qui servent à les expliquer, fiction nécessaire, ou plutôt abstraction, qui dégage une face secondaire, soit, mais élémentaire, des réalités. Aussi l'introduction de cette notion dans la thermo-dynamique y a-t-elle été très féconde ; elle a fait découvrir, entre les mains des nouveaux physiciens, beaucoup « de lois nouvelles souvent remarquables par leur caractère étrange et imprévu » et qui ont transformé « la théorie des divers changements d'état physique, des diverses modifications chimiques, de la fusion, de la vaporisation, de la dissolution, de la dissociation. » (Duhem.)

aspects, l'irréversibilité aussi marquée dans les sphères inférieures que dans les supérieures. Il importe beaucoup de distinguer ces points de vue sous lesquels les différents ordres de faits apparaissent comme réversibles ou comme irréversibles. Le domaine de l'Irréversibilité nous intéresse particulièrement et demande à être circonscrit avec soin, car, s'il existe, l'existence universelle a une signification, une orientation que seul il détermine. Il convient de faire appel ici non seulement à nos observations mais à nos conceptions, non seulement aux *réversions* ou *irréversions* observées, mais aux *réversibilités ou irréversibilités* conçues comme telles par tout esprit éclairé, qu'a formé l'étude des sciences.

Or, la réversion des mouvements astronomiques quelconques est-elle concevable, et même, en fait, observée, sous la forme que nous avons dite ? Oui (1). Mais conçoit-on que la dissolution du système solaire doive ou puisse s'opérer par la traversée en sens inverse des phases successives qui ont constitué son évolution ? Non, certainement. La série des changements proprement physiques : ralentissements et accélérations, dilatations et contractions, etc., peut-elle être conçue comme renversée, et, en fait, chacune des forces phy-

(1) « Newton et Laplace, dit M. Faye, croyaient que toutes les rotations, toutes les circulations, devaient être de même sens. Laplace est allé plus loin : il a appliqué à cette question le calcul des probabilités. En tablant sur les planètes et les satellites connus de son temps, son analyse montra que, si l'on venait à découvrir un nouveau satellite ou une nouvelle planète, il y aurait des milliards à parier contre un que la circulation de ce satellite ou la rotation de cette planète serait directe comme toutes les autres... L'étude des satellites d'Uranus et la découverte du système de Neptune n'ont pas tardé à réduire à néant cette probabilité et la célèbre cosmogonie de Laplace. »



siques, lumière, chaleur, électricité, consiste-t-elle en réversions périodiques de séries de mouvements ? Oui. Mais la série des transformations générales de ces forces est-elle réversible finalement ? Non, si l'on en croit Clausius. Chaque molécule chimique consiste-t-elle en une intégration de mouvements rythmiques, périodiques, qui reviennent sur soi ? Oui, probablement. Mais la dissolution des corps repasse-t-elle par les mêmes chemins que les combinaisons ? Non, sans doute. La terre tourne-t-elle sur elle-même ? Oui. Mais conçoit-on que la série de ses changements géologiques puisse être un circuit aussi, et que de l'époque quaternaire elle revienne jamais aux temps ternaires, aux temps secondaires et primaires ? Non.

Le mouvement grandiose de l'ensemble du système solaire (ou celui d'un système stellaire quelconque) est-il, comme les mouvements intérieurs dont il se compose et qui le conditionnent, un mouvement elliptique ou circulaire, un mouvement périodique ? Rien ne donne lieu de le penser : pas de centre assignable, pas de foyer. Donc ici encore, l'*irréversible* serait la raison d'être, l'effet final du *réversible*. On aurait pu croire, au contraire, à l'importance supérieure du réversible en astronomie, si l'on s'était borné à considérer les mouvements intérieurs du système, où les astres qui se meuvent suivant des trajectoires hyperboliques ou paraboliques, les comètes sont, vraisemblablement, inférieures aux astres à orbite, elliptique.

— Donc, à deux points de vue différents, l'*irréversible* se montre astronomiquement supérieur au réversible, qui semble avoir pour mission unique de le susciter : 1° comme je viens de

le dire, le mouvement général du système solaire est non périodique, constamment changeant, différent de lui-même; 2° il aboutit, intérieurement, à produire l'évolution géologique de chaque planète, de chaque corps céleste, évolution par stratification indéfinie, incessamment nouvelle, qui ne semble pas devoir ni pouvoir être un cycle réversible de changements.

On pourrait poursuivre : La vie en chaque être vivant, en chaque cellule, est-elle un tourbillon, un cycle fermé ? Oui. Mais la série des métamorphoses de l'être vivant, depuis l'ovule jusqu'à l'adulte, sinon jusqu'au cadavre, peut-elle être conçue comme retournée et circulaire aussi? Non. Y a-t-il, en chaque espèce, un rayonnement de variétés ou une tendance à ce rayonnement, et quelques-unes de ces variétés s'opposent-elles, dans une certaine mesure, les unes aux autres, par une sorte de balancement alternatif de la vie spécifique ? Oui, ce semble. Mais la série paléontologique, dans son ensemble, est-elle concevable comme réversible ? Nullement.

Poursuivons encore. Par rapport à une proposition donnée, — le dogme de la Rédemption, par exemple, ou la théorie de la Sélection, — un esprit, après avoir parcouru tous les degrés de l'affirmation hésitante à la conviction absolue, peut-il les parcourir en sens inverse, jusqu'au doute, — ou bien, parti de la conviction affirmative absolue et descendu au doute, peut-il, par une série de changements contraires, s'élever à la conviction négative pareillement absolue ? Oui, et c'est là, à coup sûr, une réversion très fréquente, et aussi nette qu'aucune de celles que présente le monde physique (1). Il

(1) Il en est de l'opposition en cela comme de la répétition. C'est une erreur de croire (et je pense l'avoir montré dans le premier chapitre de mon ouvrage



en est de même de la réversion psychologique qui consiste à passer, par rapport à un objet donné, de l'indifférence au désir intense, puis du désir intense à l'indifférence, ou bien du désir à la répulsion en traversant l'état indifférent. Mais, quand un esprit, par l'étude ou l'expérience de la vie, s'est formé, par strates successives d'opinions et de convictions, de penchants et de passions, une constitution morale et mentale particulière, est-il possible et intelligible qu'il rétrograde par le même sentier, qu'il *régresse* exactement comme il a progressé ? Non, sans contredit.

Par ces exemples, qu'il serait aisé de multiplier, on voit déjà se dégager cette vérité, que l'irréversible, en tout ordre de phénomènes, est ce qu'ils ont de plus important, de plus concret, de plus profond. On le verrait mieux encore en considérant le monde social. Au point de vue linguistique, les changements d'accent, le passage de l'accent gascon à l'accent parisien ou de l'accent parisien à l'accent gascon, sont réversibles : d'autres changements phonétiques le sont aussi ; mais les changements grammaticaux sont irréversibles. Au point de vue religieux, les changements de rite et de liturgie sont réversibles, mais les changements de dogmes sont irréversibles, et personne ne croira que l'islamisme puisse rétro-

sur l'Imitation), que les répétions sociales soient toujours moins nettes que les répétitions vitales, et celles-ci que les répétitions physiques. Pour moi, le rayonnement imitatif qui d'un coin de peuplade a répandu sur toute la terre, et depuis des millions d'années jusqu'à nous, invariablement, quelques centaines de racines verbales de nos langues indo-européennes, n'est pas moins frappant que le rayonnement générateur qui perpétue le type d'une espèce presque immuablement, ni que le rayonnement ondulatoire de la lumière d'un astre à notre œil.

grader à la religion arabique antérieure à Mahomet, ni le catholicisme actuel au judaïsme, ni même le *cléricalisme* français de notre XIX[e] siècle au gallicanisme ou au jansénisme du siècle dernier ou au christianisme d'avant la Réforme. Au point de vue scientifique, les changements de méthodes et d'hypothèses, d'engouements tour à tour pour telle explication matérialiste ou idéaliste, évolutionniste ou *créationniste* sont réversibles et, de fait, s'intervertissent souvent ; mais la suite des découvertes, des connaissances scientifiques qui vont s'accumulant, est, dans une large mesure, irréversible. Il n'y a rien de plus irréversible dans nos sociétés que cette série lumineuse, qui est ce qu'il y a de plus souverainement et profondément actif parmi les causes capitales des effets sociaux. Au point de vue économique, les changements de modes extérieures, de coupes de vêtements, d'usages du monde en tant qu'ils ne sont pas intimement et indissolublement liés à des changements de mœurs, sont, en grande partie, réversibles ; mais les changements profonds des mœurs, lentement opérés par les idées et par les besoins nouveaux, par les découvertes théoriques ou les inventions pratiques, sont irréversibles comme la série de celles-ci et de celles-là. Au point de vue gouvernemental, les formes politiques sont réversibles, en tant qu'elles ne sont pas l'expression unique et nécessaire des idées politiques dominantes ; mais le changement lent et profond des idées, des croyances politiques, est irréversible au plus haut degré. La république de Florence, dans sa longue carrière agitée, a expérimenté toutes les variétés possibles du gouvernement démocratique et souvent est revenue sur ses pas ; mais, à travers ces péripéties, coulait

irréversiblemeut le fleuve d'idées qui va de la démocratie à la dictature. Au point de vue esthétique, les changements de goûts, de styles, de manières artistiques ou littéraires, sont réversibles ; on voit, par exemple, la mode des rimes riches succéder à celle des rimes pauvres et, inversement, la faveur se porter vers tel musicien après tel autre, vers tel peintre après tel autre, puis revenir au premier peintre ou au premier musicien ; mais, à travers ces variations alternatives, la série des *beaux nouveaux* successivement apparus, des révélations magistrales, forme un courant qui ne remonte jamais à sa source, malgré le phénomène fréquent des apparentes *renaissances* et l'illusoire prétention d'ultra-raffinés à se métamorphoser en néo-primitifs.

— En considérant ailleurs les diverses catégories de phénomènes sous leur aspect Répétition, je suis arrivé à une distinction qui n'est pas sans rapport avec celle que vient de me présenter leur aspect Opposition. J'ai dit que tout se répète (par ondulation, par hérédité, par imitation, ou par les trois procédés à la fois), excepté, précisément, ce qui donne à ces répétitions leur prix et leur raison profonde, le pittoresque unique de tout paysage, la physionomie unique de tout visage, l'instantané irresaisissable de toute chose, et excepté aussi ce qu'il y a de plus important, la série même de ces inventions successives de la physique, de la vie ou de l'esprit humain, qui séparément se répètent. Et c'est ce qu'oublient ou méconnaissent les philosophes qui, par leurs formules d'évolution unilinéaire et obligatoire imposées à ces séries, dans le monde social particulièrement, les condamnent à se reproduire indéfiniment toutes pareilles. Il n'y aurait pas de socio-

logie possible, suivant les sociologues de cette école, s'il n'en était ainsi, c'est-à-dire si, en tout pays, indépendamment de tout emprunt, une mystérieuse nécessité ne contraignait l'évolution linguistique, l'évolution religieuse, l'évolution politique, etc., à couler dans le même lit. — Maintenant je dis que tout s'oppose, alterne et revient sur soi, sauf la suite même de ces tourbillons, qui est un courant, et la série des changements intérieurs dont ils sont la surface. Et c'est ce qu'oublient aussi les mêmes théoriciens, qui conçoivent, en tout ordre de faits, la *dissolution* comme l'inverse et le décalque de l'*évolution*, qui parlent à chaque page de *régression* et de *progression* comme de transformations précisément semblables et contraires.

Encore un mot à ce sujet. Même quand il y a rythme, la similitude des deux changements inverses est rarement parfaite ; il y a inégalité le plus souvent. Il est rare qu'une vague de la mer s'élève et s'abaisse avec une exacte symétrie ; presque toujours elle est escarpée et écumante d'un côté, mollement inclinée de l'autre. Il est rare qu'une montagne ou une colline ait deux versants égaux et semblables ; le plus souvent l'un est plus rapide et plus abrupt que l'autre. Du Nord au Sud, le continent américain a pour épine dorsale les Andes ou les Cordillères qui, vers le Pacifique, se précipitent rapidement, et, de ce côté, ne laissent qu'une marge étroite, médiocrement fertile, à la culture, tandis que, vers l'Atlantique, elles descendent avec une majestueuse et féconde lenteur, en plaines immenses arrosées des plus beaux fleuves de la terre. Si nous pouvions voir de près, individuellement, les ondulations lumineuses ou moléculaires, peut-être donne-

raient-elles lieu à une remarque analogue. Il n'est donc pas surprenant, pourrait-on dire, que ce qui est vrai de chaque onde élémentaire le soit d'un groupement d'ondes, d'une onde complexe, d'autant plus déformée que plus compliquée. Cette superficielle explication ne me satisfait pas, car il est à remarquer que la précision des oppositions, pas plus que celle des répétitions, n'est proportionnelle au degré de simplicité des choses qui s'opposent ou se répètent. Un peu de complication parfois l'altère ou l'ôte, et beaucoup de complication la ramène. Le cours des saisons se répète assurément, d'une année à l'autre, avec moins de régularité qu'en chaque espèce vivante, le cours du développement de la vie d'une génération à une autre, malgré la complication infiniment plus grande des faits vitaux que des phénomènes météorologiques. Dans nos sociétés, à mesure qu'elles se compliquent, nous voyons les travaux, les fonctions de tout genre, s'y accomplir avec une exactitude non pas décroissante, mais croissante au contraire, et toutes les administrations s'y développer dans le sens d'une symétrie plus parfaite.

Mais, si l'on compare la manière dont les êtres vivants ou sociaux se dissolvent et disparaissent à leur mode de croissance et de développement, ce n'est pas seulement le défaut de symétrie entre les deux changements qui mérite d'attirer l'attention ; c'est, en outre, ce fait, étrange au fond, que l'inégalité très grande des deux, jointe à leur assymétrie très marquée, est toujours au détriment du second. Partout et toujours, dans *notre* univers — et peut-être est-ce là sa caractéristique inaperçue, parmi d'autres univers qui nous sont inconnus — partout et toujours, la période de formation con-

centre en elle tout l'intérêt de l'existence, et la période de déformation, beaucoup plus rapide d'ordinaire, est jugée infiniment moins importante (1). Nous trouvons tout naturel qu'il en soit ainsi, parce que nous sommes habitués à ce spectacle continuel; mais pourquoi cela est-il et non l'inverse ? Pourquoi l'ascension de la vie a-t-elle le privilège du bonheur, de la fécondité, de la grandeur, et sa descente est-elle accompagnée d'un sentiment d'inanité et de tristesse ? Pourquoi est-il plus facile ici, plus agréable et plus doux, de monter que de descendre ? Pourquoi la jeunesse et la maturité, et non la vieillesse, sont-elles la phase brillante, prospère, féconde, de la vie, de la pensée, des sociétés ? Je ne me charge pas de l'expliquer. Peut-être, je le répète, y a-t-il d'autres univers qui, faisant compensation au nôtre, et, pour ainsi parler, faisant déboucher la Plata ou le Mississipi dans le Pacifique, non dans l'Atlantique, présentent interverti le rapport des deux parties initiale et finale de l'existence. Là il serait dur de croître et délicieux de décliner; la montée des êtres serait brusque, aride, ingrate, analogue au versant occidental des Andes ou des Cordillères ; mais le déclin serait d'une lenteur et d'une douceur ravissante qui ferait désirer de vieillir. Si étrange que puisse paraître cette hypothèse, je ne vois rien, en vérité, qui défende de l'accueillir.

Voici une observation, toute différente, qui vient peut-être

(1) On en a une preuve, entre autres, en comparant, dans les *Premiers Principes* de Spencer, les longs chapitres qu'il consacre à l'*Evolution* avec les courtes pages que la *Dissolution* lui suggère, malgré son désir manifeste d'établir entre la Dissolution et l'Evolution une balance égale et de présenter l'une autant qu'il a pu, comme l'envers exact de l'autre.

à l'appui de la précédente. La manière dont certaines notions fondamentales de la physique, les idées de grandeur, de durée, de vitesse, de force, de poids, et d'autres notions supérieures, se dégagent à la longue de nombreuses antithèses conçues par l'enfant, mérite d'être remarquée. L'enfant perçoit le contraste du petit et du grand, et par là il entend ce qui lui inspire mépris ou admiration, ce qui lui paraît au-dessous ou au-dessus de lui. Il perçoit aussi les oppositions, non moins réelles, du fugace et du durable, du lent et du rapide, du faible et du fort, du léger et du pesant, du fragile et du solide, toutes réductibles, comme la précédente, à celle du plus et du moins. Mais, peu à peu, dans chacun de ces couples, l'un des termes est absorbé par l'autre, qui devient générique, l'une des branches de la fourche est pour ainsi dire brisée par l'autre. Et il se trouve que c'est toujours celle qui exprime une diminution. De l'antithèse du petit et du grand sort l'idée de *grandeur*, de quantité. Pourquoi celle-ci ne se serait-elle pas formée aussi bien par la généralisation de l'idée de *petitesse ?* De l'antithèse du fugitif et du durable, sort l'idée, non pas de fugitivité, qui exprimerait cependant bien mieux l'essence du temps, mais l'idée de durée. Pourquoi cela ? Pourquoi aussi, de l'opposition entre le lent et le rapide, l'idée de vitesse, et non de lenteur plutôt, est-elle sortie comme notion fondamentale de la Mécanique ? Pourquoi l'idée de force et non l'idée de faiblesse, est-elle le fondement de la Dynamique ? Pourquoi l'idée de poids, de masse, et non de légèreté, l'idée de solidité et non de fragilité, ont-elles triomphé de même en physique ? — Et, si nous nous élevons plus haut, pourquoi l'Économie politique

est-elle fondée sur l'idée de *valeur* et non sur celle de *vileté ?* Peu importe au fond, sans doute, que le terme exprimant une augmentation ou le terme exprimant une diminution soit choisi pour embrasser les deux et les fondre en une même échelle de degrés. Mais il est d'autant plus étonnant que le premier toujours et jamais le second ait eu le privilège de ce choix. Cela ne tient-il pas à ce que, dans notre univers, comme je le disais tout à l'heure, la période de fécondité et d'importance correspond à la montée et au matin de la vie ? Il n'en serait certainement pas de même si les fruits savoureux de la vie, ses biens les plus chers, mûrissaient dans l'après-midi de la vie, et, comme il arrive pour le cycle de l'année, à son automne.

Il y a quelques exceptions apparentes, mais plutôt transitoires, à la règle que je viens d'indiquer. Les antithèses du bien et du mal, du beau et du laid, du vrai et du faux, semblent avoir échappé à cette sorte de loi. Cependant, si l'on n'est point unanimement arrivé à regarder le mal comme un moindre bien, la laideur comme une espèce amoindrie de beauté, l'erreur comme une vérité d'un degré inférieur, beaucoup de philosophes ont essayé des réductions de ce genre, et tout le monde y tend plus ou moins. Infiniment rares sont les esprits qui conçoivent, à l'inverse, le bien comme un moindre mal, le beau comme une laideur moindre, le vrai comme une erreur moindre. C'est ainsi qu'en physique on a bien pu imaginer récemment des *rayons obscurs*, une « lumière obscure », mais personne n'a eu l'idée de concevoir une obscurité lumineuse.

Je n'en finirais plus si, après avoir parlé, bien sommaire-

ment, des oppositions réelles que présente le monde physique, j'entreprenais l'énumération de toutes les oppositions imaginaires qu'on lui a prêtées. La docte fantaisie des savants et des philosophes s'est déployée là en un luxe d'antithèses auprès desquelles celles d'Hugo ne comptent pas (1). Au moment où l'on pouvait croire cette fureur apaisée, la découverte des merveilleux phénomènes de l'électricité, où tant d'oppositions symétriques et rythmiques nouvelles se sont montrées à nous, est venue la raviver. Mais je passerai la discussion facile des oppositions superficielles de cet ordre, que nous présentent, par exemple, l'induction électrique et le téléphone, où tout est inverse, le courant induit et le courant inducteur, l'appareil parleur et l'appareil auditeur. Laissons cela. Combien faut-il qui le penchant de l'imagination scientifique aux conceptions symétriques, soit irrésistible pour que

(1) Dans une étude de M. Weill sur les *Penseurs grecs* (*Journal des savants*, février 1896), je lis ce résumé succinct des conceptions cosmologiques propres aux premiers philosophes de la Grèce : « Le cercle est la loi qui préside à la transformation incessante des éléments et des êtres. La terre, c'est-à-dire le solide, se liquéfie, le liquide s'évapore, la vapeur se condense, le liquide redevient solide : ce sont les deux voies d'Héraclite, celle qui tend en haut et celle qui descend, et qui ne sont qu'une seule et même voie. — L'animal se nourrit de la plante, il meurt, et, en se décomposant, il sert à son tour d'aliment à la plante. La vie circule comme les saisons de l'année. D'après ces analogies, Héraclite, Empédocle, d'autres encore, conçurent les grands cycles cosmiques, au retour desquels les mêmes évolutions se renouvellent sans cesse. » — Mais ici, on le voit, les oppositions vraies se mêlent aux oppositions imaginaires. Il ne s'agit, au surplus, que d'inversions circulaires, de mouvements rythmiques, et l'Opposition se montre clairement ce qu'elle est toujours, comme nous le verrons de mieux en mieux, une simple espèce singulière de la Répétition, — qui elle-même n'est qu'une condition de la Variation. Aristote nous apprend, dans sa *Métaphysique*, que, d'après les pythagoriciens, le système solaire comprenait, outre les neuf corps célestes connus de leur temps, un dixième astre précisément opposé à la Terre et nommé par eux *Antichthon*.

je lise les lignes suivantes sous la plume d'un critique aussi savant, aussi profond, que M. Stallo (1). « La supposition d'un maximum absolu d'existence matérielle est le complément nécessaire de la supposition d'un minimum absolu, l'atome. » Cela signifie que, si l'atome, l'élément matériel premier, est conçu comme n'étant pas infinitésimal, l'univers doit être conçu comme n'étant pas infini; et, par suite, que, si l'atome est infinitésimal, l'univers doit être infini. Mais pourquoi? Raison de symétrie, je pense.

Nous avons dit que l'opposition centripète s'opposait à l'opposition centrifuge, mais ce n'est souvent qu'une illusion. Par exemple, le rayonnement solaire, dans l'économie du globe, joue le rôle d'antagoniste apparent de l'attraction, et en réalité il est son auxiliaire. Une fois les continents formés, l'attraction serait impuissante à entraîner dans des lieux de plus en plus bas les matières solides de la planète. Mais, grâce à l'élévation des eaux sous forme de nuages et à leur précipitation sous forme de pluie ou de glaciers, les terres sont lentement précipitées dans le fond des mers, où elles s'accumulent en couches molles, principalement à l'embouchure des grands fleuves limoneux. Le soleil, en effet, ne soulève que les parties liquides de la substance terrestre; et,comme les terres proprement dites, c'est-à-dire les parties solides, après avoir été entraînées par le cours des eaux, restent au fond des mers, tandis que les eaux se relèvent incessamment de leur chute et ne tombent que pour remonter, il y a longtemps, étant donnée la longévité du monde, que toutes les terres auraient

(1) Dans son livre si pénétrant et si magistral sur la *Matière et la Physique moderne*.



été nivelées, toutes les montagnes rasées, l'univers entier mis sous l'eau, si, dans le sein du globe, nulle force cachée n'agissait pour soulever à leur tour les terres, que la lumière et la chaleur solaires tendent à déprimer, de concert avec la pesanteur. Si cette force n'existait pas, ce serait des terres et non des eaux qu'il conviendrait de dire qu'elles recherchent le lieu le plus bas et la surface horizontale. Alors, sur un fond uni et sans rides, d'une profondeur parfaitement égale, l'océan se balancerait éternellement et passerait son éternité, soit à se balancer de la sorte, soit à monter et descendre, à monter en nuages et descendre en pluies.

Mais la force interne de soulèvement existe; elle complète la force extérieure de soulèvement, qui émane du soleil. Celle-ci agit uniquement sur les eaux, celle-là sur les terres; l'une et l'autre entretiennent le *tourbillon vital* du globe, la circulation active de ses éléments. Ainsi envisagée, notre sphère planétaire s'anime à nos yeux, s'organise et prend vie. La coopération de ces deux forces étrangères l'une à l'autre et concourant au même but, rappelle la collaboration des forces chimiques au service de nos organes; et la série des changements continus qu'a subis, depuis le début des âges géologiques, la carte des continents et des mers, se présente à nous comme une suite de métamorphoses animales ou végétales dont l'irrégularité ou la bizarrerie ont leur signification.

Je ne puis pourtant pas terminer ce chapitre sans dire un mot du Choc. S'il faut en croire l'hypothèse atomistique, le fait de beaucoup le plus général, le fait vraiment universel, éternel, éternellement fécond, le fait qui remplit la terre et les cieux, l'infinitésimal et l'infini, c'est le choc. Le nombre

des chocs que subit une molécule d'air pendant une seconde est, selon Wurtz, de 4,700 millions ; et un centimètre cube d'air renferme 21 trillions de molécules. Le produit de 21 trillions par 4,700 millions exprime donc le nombre des chocs qui ont lieu par seconde dans un centimètre cube d'air. — Mais ce n'est que hors de la portée de nos perceptions que ce phénomène est si répandu. Dans le monde observable, il joue un rôle, heureusement, beaucoup moindre, bien qu'on ait, ici même, un penchant à l'exagérer. Le choc biologique, le *struggle for life*, et le choc sociologique, la guerre, ont encore une foule de panégyristes qui célèbrent leurs bienfaits et leur prétendue nécessité éternelle. Rien de moins justifié que cette généralisation. Il semble, à jeter un coup d'œil d'ensemble sur le monde, que l'utilité du choc y soit transitoire et limitée à la période de formation des équilibres mobiles, qui, une fois formés, manifestent une vive et croissante répugnance aux heurts de tout genre. Il est possible et même probable que, pendant la gestation de notre système solaire, les chutes des masses célestes les unes sur les autres aient été multipliées, autant que gigantesques, mais à présent leur mutuelle tendance au choc, l'attraction, aboutit très rarement au choc effectif, dont les minuscules bolides tombant sur la terre ou sur tout autre globe sont la dernière manifestation. Quand deux substances chimiques sont en train de se combiner, nous pouvons supposer que leur combinaison s'accompagne d'innombrables chocs moléculaires ; si du moins, comme c'est le cas habituel, elle s'effectue moyennant un dégagement de chaleur qui peut être considéré comme la transformation de l'énergie motrice disparue dans

ces heurts. Car, si elle exige une absorption de chaleur, je ne vois pas trop le moyen de maintenir l'hypothèse du choc, à moins d'admettre qu'il y a deux sortes de chocs, comme il y a deux sortes d'interférence ondulatoire, l'une qui est une mutuelle soustraction, l'autre qui est une mutuelle addition des deux forces rencontrées. Et, de fait, l'interférence n'étant qu'une espèce de choc, cette distinction du choc en deux branches, l'une positive l'autre négative, n'a rien d'illégitime, mais, en même temps, nous montre le choc sous un aspect tout autre et tout autant compréhensif. Quoi qu'il en soit, après la combinaison de deux corps, il est inadmissible que la vie des nouvelles molécules se passe à se heurter, la conservation indéfinie de leur énergie interne prouve le contraire. De même, il y a bien des raisons de penser que cet équilibre mobile d'espèces vivantes, mutuellement ou unilatéralement utiles les uns aux autres, qu'on appelle une faune ou une flore, dans une région déterminée, ne s'est pas établi sans de longues et sanglantes péripéties, sans des luttes meurtrières et des alternatives de défaites et de victoires; mais, souvent aussi, les diverses espèces se sont alliées, et non combattues, dès le premier moment de leur rencontre, et le résultat de ces alliances comme de ces luttes, c'est l'établissement d'une sorte de paix vitale inter-spécifique que n'interrompt pas la fréquence de petits combats entre individus. Enfin, s'il n'est pas douteux qu'il y ait eu entre les premières tribus, entre les premières cités, entre les premiers petits États, des guerres nombreuses, et qu'il y en ait encore de temps en temps entre les grands États, il est certain qu'il y a eu aussi force alliances entre les peuples petits ou grands, et que le résultat de ces

alliances comme de ces guerres, de ces interférences heureuses ou malheureuses des peuples, a été aussi, à toute époque et sur tout continent, une sorte de grand équilibre mobile de provinces ou de nations, sous la forme d'un empire ou d'une fédération pacifique : Empire égyptien, empire romain, empire chinois, empire péruvien, États-Unis.

CHAPITRE IV

OPPOSITIONS VIVANTES

I

Est-ce par l'indolence, le caprice, le laisser-aller de ses traits immobiles, ou par l'immobilité, qui est une espèce d'ordre et de règle uniforme, de ses traits capricieux et indolents, que la campagne nous enchante ? C'est, je crois, par ce mélange même de désordre et de fixité, comme les constellations. Quoi qu'il en soit, tandis que sa libre et fantaisiste constance nous ravit, et que nous nous attachons amoureusement à l'indécision de ses formes et à leur absence relative du mouvement, la nature vivante nous charme au contraire par la liberté de ses mouvements et la régularité symétrique de ses formes, ou bien, chez les plantes, par la variété inépuisable de ses traits réguliers. Ce n'est point là, certes, une opposition, une froide antithèse ; c'est un aimable accord qui fait la beauté et la grâce du monde.

Si nous étudions à part les êtres vivants, il semble au premier examen qu'ils soient la réalisation la plus parfaite des idées d'opposition et de symétrie (1), mais une étude plus

(1) Les conceptions que les grands physiologistes, par exemple, Bichat, de Blainville, Cl. Bernard, se sont faites de la vie, ont cela de commun de la pré-

approfondie dissipe cette illusion et ici, comme dans l'univers physique, défend de voir dans les luttes réelles ou les réelles alternances rythmiques des phénomènes autre chose qu'un procédé de variation et d'harmonie supérieure. Jusqu'à Claude Bernard, il était généralement admis que la respiration des végétaux était l'inverse de celle des animaux, ceux-ci exhalant de l'acide carbonique et absorbant de l'oxygène, ceux-là restituant à l'atmosphère de l'oxygène et lui enlevant de l'acide carbonique. La pureté de l'air et sa vertu vivifiante étaient maintenus, disait-on, par cette grande opposition naturelle. Les végétaux, en d'autres termes, fixaient, isolaient le carbone, les animaux le brûlaient, le combinaient ; la vie végétale était une réduction chimique, la vie animale une combustion ; les végétaux produisaient les principes immédiats, par exemple le sucre, et les animaux employaient ces principes en les détruisant. Autant d'antithèses réduites à néant par Claude Bernard et ses élèves. Mais, si cette belle série d'oppositions fonctionnelles (1), si la liste de ces rôles symétriques des deux règnes a reçu une mortelle atteinte des expériences et des théories de ces savants, ils ont en même temps mis en lumière une autre opposition, bien plus fonda-

senter comme un rythme ou une lutte d'actions opposées. Pour Bichat, le *principe vital* est en conflit constant avec ce qu'il aurait pu appeler le *principe mortel*. Pour Blainville, la décomposition des tissus alterne avec leur composition. Pour Claude Bernard, la grande division physiologique est celle des actes de création et des actes de destruction organique, contre-partie les uns des autres.

(1) L'allaitement nous offre un joli exemple d'inversion physiologique. C'est dans une artère que la glande mammaire puise le liquide qu'elle sécrète, le sang devient lait dans le sein. Puis, absorbé et digéré par l'enfant, le lait redevient sang.



mentale, qui s'est substituée aux précédentes. En effet, ce conflit de deux actions chimiquement contraires qu'on établissait autrefois entre les deux armées opposées de la végétation et de l'animalité, se trouve reporté dans le sein de chaque cellule animale ou végétale, qui, tour à tour, assimile et désassimile, gagne et dépense de l'énergie, ou, comme disent les physiologistes contemporains, est *anabolique* ou *catabolique*. Et à quoi sert ce jeu alternatif, si ce n'est à entretenir les caractères distinctifs de l'individu vivant, légèrement différent de tous les autres, et à rendre possible l'accouplement de cet individu avec un autre pour susciter une nouvelle et légère variation individuelle ? (1)

Mais l'accouplement serait-il une opposition ? Nullement. On pourrait le croire, il est vrai, à parcourir les nombreuses théories physiologiques auxquelles ce sujet a donné lieu. L'une des dernières et des plus ingénieuses, celle de MM. Geddes et Thompson, considère la distinction du mâle et de la femelle, dans l'ordre des fonctions de reproduction, comme correspondante à celle du *catabolisme* et de *l'anabolisme*, de la dépense ou de l'acquisition de force dans l'ordre des fonctions de nutrition (2). Il y a là, en réalité, trois oppositions à la fois impliquées dans la même conception :

(1) Autres oppositions: les glandes salivaires, les glandes sudoripares, sont soumises à des influences antagonistes, tour à tour excitantes et modératrices. Les vaisseaux sanguins, de même, par suite du jeu de l'appareil vaso-moteur... Les phénomènes de l'action réflexe présentent des exemples innombrables d'opposition fonctionnelle.

(2) « Notre théorie spéciale consiste dans l'idée du parallélisme des deux séries du processus, la reproduction du mâle étant associée à un catabolisme dominant et celle de la famille à un anabolisme relatif. »

1° l'opposition de la nutrition et de la reproduction, alternant l'une avec l'autre ; 2° celle des deux opérations, successives et alternatives de la nutrition et de la dénutrition ; 3° celle du concours simultané des deux sexes dans l'acte de la reproduction. Quant à la première, ce serait là un rythme d'une bien grande importance. La génération peut être regardée, à certains égards, semble-t-il, comme une nutrition renversée, comme une assimilation extériorisée, ou la nutrition comme une génération à l'intérieur. Nous verrons plus loin, cependant, ce qu'il faut penser à ce sujet.

Il n'est pas douteux, en revanche, que la seconde opposision n'ait sa part de réalité : la cellule, en dépensant la substance ou la force qu'elle a, en se nourrissant, précédemment acquise, se *dénourrit* en quelque sorte (1). Mais ce qui est plus que contestable, c'est que le mâle soit l'opposé de la femelle, c'est que le rôle de l'élément mâle, du spermatozoïde dans la fécondation, soit précisément le contraire du rôle de l'élément femelle, de l'œuf. Cette troisième opposition, qui serait statique, tandis que les précédentes sont ou seraient rythmiques, s'évanouit quand on la serre de près. Le spermatozoïde agité et flagelliforme s'introduit dans l'œuf sédentaire et sphérique : voilà la fécondation. Où y a-t-il là les éléments indispensables d'une opposition ? Le mouvement, nous le savons, ne s'oppose pas au repos, mais à un mouvement en sens inverse (2) ; la forme sphérique ne s'oppose à rien ; con-

(1) Cette théorie de l'anabolisme et du catabolisme est assez accréditée pour que M. Fouillée ait cru pouvoir, par une vue des plus neuves et des plus hardies, fonder sur elle sa classification des caractères individuels dans son ouvrage si profond sur ce sujet.

(2) Dans certains cas, cette condition serait remplie vaguement, s'il est vrai



tenir n'est pas le contraire d'être contenu. Et d'ailleurs, peu importe ; l'essentiel, c'est ce qui s'opère dans l'œuf après cette introduction accomplie de l'agitateur mâle. Qu'est-ce ? On n'en peut rien dire, si ce n'est, en gros, et métaphoriquement, qu'il y a là rencontre et interférence de deux *rayons héréditaires*, de deux lignées qui, s'entr'altérant, vont s'ingénier à se mettre d'accord sur un nouveau plan de vie spécifique. Dans le germe fécondé, en d'autres termes, deux séries différentes, mais nullement contraires, de générations successives, ont débouché ensemble et se sont coadaptées à la production d'une harmonie nouvelle, d'une modulation nouvelle du type commun.

Peut-être, à ce point de vue, la fécondation n'est-elle qu'un cas singulier de ce qu'on appelle l'adaptation. Elle ne diffère de celle-ci que comme le complexe diffère du simple, le réciproque de l'unilatéral. Toute sa vie l'individu vivant s'adapte ou plutôt adapte à sa fin propre le milieu extérieur, c'est-à-dire l'ensemble des circonstances de sol, de climat, de faune et de flore, avec lesquelles le hasard l'a mis en contact. Cette rencontre de la vie avec la non-vie (ou avec des vies envisagées sous des rapports non vitaux), n'est pas une opposition le moins du monde et est la source de toutes les variations autres que celles, tout autrement profondes du reste, qui sont suscitées par la rencontre de la vie avec la vie. Ici, chacune des deux vies est par rapport à l'autre un milieu, non pas extérieur, mais intime, que l'autre tâche d'adapter à sa fin,

que, lorsque le spermatozoïde s'approche, affamé, de l'œuf bien nourri, « celui-ci pousse fréquemment à sa rencontre un petit cône d'attraction. » (Geddes et Thompson, d'après Rolph.)

et la difficulté se résout par la découverte d'une voie encore non frayée (*fata viam inveniunt*) qui leur permet de s'utiliser réciproquement.

II

Il y a donc deux sources de variations vivantes: l'une continue et secondaire, l'autre intermittente et capitale, l'adaptation et la fécondation, et l'une et l'autre sont des rencontres où viennent aboutir tous les rythmes et toutes les symétries de la vie. Mais, à vrai dire, la rencontre ici, le fait accidentel, n'est que la condition de la mise en exercice et du réveil d'un principe harmonisateur que nulle coïncidence fortuite n'expliquera. Or il est à remarquer ou à rappeler que la production des variations individuelles est le nœud, le *hic*, de la genèse des espèces, comme Darwin l'a bien senti ; et que la genèse de nouvelles espèces vivantes est, en somme, ou paraît être, la fin finale de la vie, jusqu'à l'homme du moins ; car, à partir de l'homme, la vie semble tendre plutôt au déploiement et au rajeunissement progressif du type humain par la genèse de nouvelles *espèces sociales*. Ces variations individuelles ou ces altérations spécifiques, ces rééditions plus ou moins refondues ou ces refontes plus ou moins complètes de l'espèce, ces réadaptations toujours, sont la raison d'être manifeste de toutes les monotonies vitales, dont la perpétuité, sans la nouveauté incessante de ces harmonies, n'aurait aucun sens (1).

(1) Faisons remarquer, en passant, que la difficulté est aussi grande, au fond, d'expliquer la moindre variation individuelle que la genèse d'une espèce. Si



Si l'on en croyait Schopenhauer, l'amour, ainsi que la fécondation, serait une opposition des plus parfaites. L'attrait sexuel inspiré à un individu par un autre, d'après lui, est d'autant plus intense que les défectuosités de l'un sont plus opposées à celles de l'autre et que l'union des deux promet un enfant plus entièrement conforme au type de l'espèce, grâce à la mutuelle annulation de ces vices de conformation en sens inverses. L'amour, en somme, n'est que la lutte de termes opposées, maigreur et embonpoint, vivacité et douceur, etc. Rien de plus contestable que cette généralisation. On ne voit guère les femmes d'esprit rechercher les sots, ni les hommes très beaux les femmes très laides, ni les mélomanes les mélophobes. Mais, pour faire à la remarque de Schopenhauer sa juste et petite part, il convient de ne pas confondre le type normal avec le type idéal de l'espèce. Pour maintenir l'espèce en son intégrité, en sa normalité, qui serait compromise par la transmission et l'aggravation de certains vices individuels, il est bon de neutraliser ceux-ci par leur accouplement avec des vices diamétralement contraires. L'utilité de la lutte des extrêmes se réduit en effet à cela, soit ici, soit partout ailleurs. Les guerres, par exemple, sont des luttes d'extrêmes. Quand le territoire d'une nation est violé par une armée offensive, une armée défensive marche contre elle, et leur choc meur-

l'on y regarde de près, on verra qu'en tout individu il y a un cachet propre imprimé à tous les organes et à toutes les fonctions de l'organisme, et une solidarité plus ou moins harmonieuse de ces multiples empreintes. Cela suppose l'action d'une originalité inventive et constructive constamment en œuvre, soit au moment de la fécondation, soit tout le long de la vie par l'accommodation avec le milieu. Par suite, expliquer la genèse des espèces en prenant pour postulat les variations individuelles, c'est expliquer x par y.

trier, neutralisation totale ou partielle des efforts de la première, empêche celle-ci d'envahir tout. A cela servent les batailles, à défendre les nations. En apparence, elles servent aussi à les étendre, mais, en réalité, c'est malgré elles que cette extension a lieu. Elle serait bien plus rapide et plus complète, évidemment, si le peuple envahi se laissait soumettre sans résistance, sans opposition. Ce n'est point le heurtement des bataillons, c'est le rapprochement et l'entrelacement des divers génies nationaux, en littérature, en art, en industrie, en religion, qui opère les combinaisons vraiment fructueuses des nations et les fait collaborer mutuellement à la réalisation de leur idéal devenu commun. Les divers peuples européens ne sont-ils pas des variétés, des nuances légères d'une même race ou de races très voisines, et leur contact journalier n'est-il pas bien autrement fécond que ne l'est leur choc belliqueux soit entre eux, soit avec les tribus océaniennes ou les peuplades africaines? Ce n'est point la guerre, opposition d'armées hostiles, c'est l'Invention, rencontre et mutuel emploi de courants d'idées différentes, non contraires, dans un cerveau génial, et c'est le Travail, invention vulgarisée, solidarité d'ouvriers, employés à des œuvres diverses, nullement opposées, en vue d'une œuvre supérieure et synthétique, qui fait marcher le monde social dans ses voies. Pareillement, le monde vivant n'avance point par le conflit des défauts organiques opposés; il se maintient seulement ainsi dans son équilibre nécessaire et normal. Mais, comme toute chose, espèce ou individu, a son secret caché, son fond inexprimé et inexprimable, qu'elle cherche inépuisablement à répandre au dehors, son idéal enfin, forme fuyante et sans cesse

entrevue de sa virtualité infinie, il importe à toute chose de ne pas rester stationnaire, et l'équilibre ne lui est bon qu'à lui permettre de marcher vers ce fantôme. Le normal est simplement la condition de l'idéal. Or celui-ci n'est atteint ou plutôt n'est poursuivi que par l'accord de légères différences.

— La doctrine homéopatique est un frappant exemple des erreurs où peut conduire la prédilection innée de l'esprit humain pour les idées de similitude et d'opposition, au détriment de la simple idée de différence. On croit généralement que les écrits d'Hanemann sont surtout dirigés contre la médecine qui consiste à ordonner pour remèdes des substances dont les effets sur l'organisme sont ou paraissent précisément l'opposé des effets apparents de la maladie. Ce n'est pas tout à fait exact. Bien qu'il combatte cette dernière méthode sous le nom de méthode des palliatifs, il lui laisse sa petite efficacité. Mais ce qu'il écrase de tout son dédain, c'est la médication à l'usage de tous les médecins, anciens et modernes, allopathes ou soi-disant homéopathes, qui ont guéri ou guérissent encore leurs malades par l'emploi de médicaments dont les effets ne sont ni semblables ni contraires aux symptômes morbides et en diffèrent simplement (1). C'est cependant en la pratiquant, cette médication dédaignée, qu'Ha-

(1) Voir son *Organon* : « La troisième manière d'employer des remèdes est la méthode allopathique, c'est-à-dire celle où l'on donne des remèdes qui produisent des symptômes qui n'ont aucun rapport à l'état de la maladie, *n'étant ni semblables ni opposés* aux symptômes de celle-ci, mais tout à fait hétérogènes... Cette méthode, usitée de tout temps, mérite à peine qu'on s'en occupe. » Et ailleurs : « Pour anéantir les symptômes d'une maladie, il faut chercher un médicament qui puisse produire des symptômes *semblables ou opposés* à ceux de la maladie naturelle... »



nemann lui-même, ou ses disciples, guérissent parfois leurs malades. Qu'on lise, en tête de *l'Organon*, la pompeuse liste des cures merveilleuses attribuées par Hanemann à l'application inconsciente et anticipée de ses idées, et l'on se convaincra que, là où il n'y a pas eu erreur manifeste, il y a eu substitution, non pas de symptômes artificiels d'un certain genre à des symptômes naturels d'un genre identique, quoique d'un degré moindre, mais bien de certains effets physiologiques à d'autres effets parfaitement différents malgré des analogies superficielles, comme lorsque, au moyen de caustiques, les médecins substituent à une inflammation de mauvaise nature une inflammation non maligne. Être exempt ou non de malignité, cela constitue en thérapeuthique une différence assez notable pour n'être point regardée comme négligeable. Si les principes posés par Hanemann étaient vrais, on devrait traiter un homme empoisonné par l'arsenic, en lui faisant prendre une autre dose d'arsenic, seulement un peu plus forte, et tâcher de guérir un anémique par la saignée et les sangsues. Le paradoxal allemand ne conseille point cela, mais pourquoi veut-il que les effets soi-disant semblables, recherchés par lui, soient obtenus au moyen de causes différentes? Est-ce que cette dissemblance dans les causes n'en laisse pas supposer une, sensible ou insensible, dans les effets aussi ? Si l'on entend similitude ici dans le sens de différence légère, d'angle aigu distinct du parallélisme, mais s'en rapprochant, il peut se trouver que le fameux régénérateur de la médecine ait mis une âme de vérité sous son amas d'erreurs. Il remarque fort bien, faisant une courte excursion en psychologie, qu' « un spectacle riant ne fera

sécher que pour peu de temps les larmes d'un affligé », et c'est une juste critique dirigée contre la méthode des contraires. Certainement, dans un profond chagrin causé par la mort d'une personne aimée, une lecture triste, consonnante à l'état du cœur, sera une meilleure consolation qu'une soirée passée au Palais-Royal. Mais il faudrait se garder de croire d'après cela que la mort d'une personne aussi chère, voire même plus chère encore, eût le moins du monde la vertu de nous consoler. Si la bienfaisance est la consolation des âmes d'élite qui ont beaucoup souffert, c'est que la pitié, en elles, s'est substituée à la douleur pour leur plus grand bien et le plus grand avantage d'autrui. Or il en est des larmes versées au théâtre ou à la lecture des beaux vers comme des tristesses sympathiques de la charité : grâce à l'art et à la bonté, la souffrance réfléchie devient délivrante.

III

Je renonce, à présent comme précédemment, à dresser la liste des fausses oppositions, des antithèses imaginaires, où le génie symétrique des théoriciens et même des expérimentateurs s'est complu. Il en est, avec Weissmann, qui se plaisent à imaginer une sorte de contraste entre les cellules *germinatives* et les cellules *somatiques ;* mais la thèse de ce savant sur la « continuité du plasma germinatif » n'est rien moins que démontrée. D'autres ont regardé, dit Darwin, « la variabilité et l'hérédité comme deux principes égaux et antagonistes », simple combat de mots. La véritable lutte, et encore

n'a-t-elle point les caractères d'une opposition à cause de la dissemblance des deux termes, est celle qui s'établit entre la Vie, puissance essentiellement organisatrice, conservatrice et réorganisatrice, et la Non-Vie, l'ensemble des forces extérieures qui tendent, non à faire varier l'être vivant, mais à le dissoudre. Et le résultat de cette bataille incessante, c'est, nous l'avons vu, l'adaptation individuelle continue, la variation individuelle survenue au cours de la vie. — Mais revenons à une antithèse, en apparence beaucoup plus solide et plus profonde, celle qui existe d'après Geddes et Thompson, « entre la croissance et la multiplication, entre la nutrition et la reproduction ». Je vois bien que ces choses sont semblables : elles le sont à tel point que, dans bien des cas, on les confond. « La croissance, en devenant démesurée, se change en reproduction, et la reproduction sexuelle, en se passant de fécondation, peut dégénérer si bien que nous ne la distinguons plus de la croissance ». Mais en quoi sont-elles inverses ? Elles sont inverses, nous dit-on, « comme le revenu l'est de la dépense ou la construction de la démolition ». Il semble que l'on confond ici la reproduction avec la mort ou avec la dégénérescence sénile, qui, elle-même, nous le savons, n'est que l'opposé bien imprécis de l'évolution, de la croissance. Dans l'ensemble de la vie des organismes, nous dit-on, il y a « un rythme évident. La frondaison et la mise à fruit, périodes de nutrition et crises de reproduction, la faim et l'amour, doivent être interprétés comme des flux de vie, qu'on verra n'être que des expressions spéciales du rythme organique fondamental entre le sommeil et la veille, le repos et le travail. » Je n'aperçois point du tout le lien entre les phéno-

mènes comparés. Ce que j'aperçois de très clair, c'est que, par n'importe lequel des modes de reproduction, gemmiparité, scissiparité, accouplement, l'individu se *répète* au dehors, comme, en se nourrissant, il se répète au dedans, mais, pas plus là qu'ici, il ne s'oppose à lui-même (1).

Cette opposition prétendue est cependant très propre à nous révéler le véritable rapport des oppositions en général avec les répétitions universelles. S'il y a, dans l'univers, des oppositions (rythmiques au moins), n'est-ce pas tout simplement parce qu'il faut qu'il y ait des répétitions, en vue des variations dont celles-ci sont le canevas indispensable ? Il est nécessaire que, pour se répéter, une série de changements, au bout d'un temps, revienne sur elle-même, et, de là, le tourbillon vital, la rotation des phénomènes moléculaires de la cellule, comme la gravitation des astres ou la chute et la montée alternatives des eaux dans l'atmosphère ; mais il n'est pas nécessaire que la série des changements revienne toujours sur elle-même par les mêmes chemins, comme le prouve notamment le dernier des exemples choisis. Voilà pourquoi il n'est pas vrai que tout soit rythmique dans la nature, et pourquoi le domaine des répétitions et des similitudes véritables, précises et complètes, y est beaucoup plus étendu que celui des oppositions et des symétries véritables,

(1) Au fond, l'inglutition des aliments et la fécondation ont les plus grands rapports. Peut-être n'y-a-t-il, entre manger et s'accoupler, qu'une différence de degré, il est vrai très profonde. Dans un cas, la cellule vivante reçoit un aliment inorganique, dans l'autre un aliment organique, plus complexe et plus délicat, en vue d'une fonction supérieure. Il y a, entre les deux, la même différence qu'entre le développement de l'esprit par le simple spectacle des objets extérieurs et son développement par la lecture d'un livre très instructif.



précises et complètes, c'est-à-dire des répétitions et des similitudes renversées. La vie nous émerveille par l'exactitude, la fidélité presque inaltérable de ses souvenirs, aussi compliqués que précis, réalisés en inépuisables éditions des mêmes types, des mêmes séries de transformations embryonnaires ; mais, en fait d'oppositions, la vie, nous le voyons, ne nous offre rien que d'assez simple et élémentaire, en somme, ou d'assez vague, — sauf les formes symétriques des êtres vivants, dont nous allons parler bientôt. La répétition, remarquons-le, est un procédé de style bien autrement énergique et moins fatigant que l'antithèse, et aussi bien plus propre à renouveler un sujet. S'attacher à une locution, à une idée, les redire plusieurs fois de suite au cours d'une page, c'est un art où excellent de grands écrivains et qui lasse moins vite que les monotones balancements des périodes académiques ou les violents contrastes familiers à Victor Hugo. La nature, en cela, semble pareille aux grands maîtres littéraires ; elle martèle aussi très fort ses idées, c'est-à-dire ses types vivants ou autres, en les répétant indéfiniment pour les montrer sous tous leurs miroitements, et elle a moins de goût pour la symétrie, bien qu'elle en fasse aussi grandement usage.

CHAPITRE V

LES SYMÉTRIES DE LA VIE

I

Pour nous reposer, récréons-nous un peu l'esprit à parcourir les formes symétriques des êtres vivants et à interpréter ces belles énigmes. Il est loisible ici à la rêverie métaphysique de s'exercer, sinon de s'amuser, à l'image de la nature elle-même qui a déployé en cet ordre de faits tant de fantaisie architecturale. N'est-il pas permis, par exemple, de se demander tout d'abord pourquoi il n'existe pas d'animaux, principalement dans les espèces supérieures, qui soient soutenus par trois jambes ? Il y a des myriapodes, des quadrupèdes, des bipèdes, mais les tripèdes, chose étonnante, font absolument défaut. Rien cependant n'eût été plus propre que cette disposition en trépied à faciliter l'équilibre de la station droite et aussi, par suite, la locomotion. Trois bras ne nous seraient pas moins utiles que trois jambes, celui du milieu servi par les deux autres indifféremment et exprimant sa prééminence par son rang à part. Chez nous, le bras gauche n'est qu'en apparence l'égal du bras droit. La main droite seule sait écrire, différence énorme, seule manier l'épée et en général un outil quelconque. N'est-ce par une puérilité de la nature, d'avoir,

par amour de la symétrie extérieure, affecté de donner le même rang corporel à deux membres dont les fonctions ont une valeur si profondément inégale ?

Mais la symétrie bilatérale des organes de la locomotion, de la préhension et des sens s'explique par divers motifs qui concourent à justifier leur dualité. Sans doute, en ce qui concerne la locomotion, trois membres, presque aussi bien que quatre, et plus que deux, auraient permis d'obtenir l'équilibration des mouvements. Mais, puisque deux membres suffisaient, on comprend que ce nombre plus simple et plus commode ait eu la préférence. Ne voit-on pas dans nos rues le lourd tricycle, après avoir eu un instant de vogue, éliminé définitivement par la bicyclette ? Quant à l'étreinte et à l'embrassement des objets, il fallait deux membres, ni plus ni moins. Enfin, quoique un seul œil à la rigueur pût suffire à la vue, une seule oreille à l'ouïe, un seul hémisphère du cerveau à la pensée, on conviendra d'abord que, pour contrôler les renseignements si importants fournis par chacun de ces organes, un autre organe pareil n'était pas de trop, — en second lieu, que, dans le cas de la maladie ou de la fatigue de l'un d'eux, il était bon de le faire suppléer, — et enfin que, très souvent, l'opération simultanée des deux organes symétriques produit des effets qu'ils seraient incapables d'atteindre séparément, par exemple le sentiment vif du relief que procure la jonction des deux images visuelles. L'un des deux organes peut aussi servir simplement à renforcer, à corroborer l'action de l'autre ; et c'est sans doute le cas des hémisphères du cerveau, s'il est des facultés, comme par exemple celle du langage articulé, qui sont localisées dans l'un des deux.

Nous venons d'indiquer, de prime abord, trois justifications possibles de la symétrie des organes doubles : leur contrôle réciproque, leur suppléance réciproque, leur collaboration. De ces trois motifs, le dernier est loin d'être le plus satisfaisant ; isolé, il est manifestement insuffisant. Et c'est pourtant le seul auquel Bichat, dans le court chapitre qu'il consacre à ce sujet, attache de l'importance. Par malheur, une conclusion diamétralement contraire à la sienne semble découler de ses considérations ingénieuses. Admettons avec lui que l'inégale portée des deux yeux, chose fréquente chez les myopes, tend à faire loucher ; admettons même que ce qu'on appelle l'*oreille fausse* résulte de la conformation dissemblable des deux appareils de l'ouïe. Accordons-lui qu' « un aveugle naissant avec une main régulièrement organisée tandis que l'autre, privée des mouvements d'opposition du pouce et de flexion des doigts, formerait une surface raide et immobile, n'acquerrait que difficilement les notions de grandeur, de figure, de direction, etc. », et, par exemple, s'il touchait une sphère, ne saurait à laquelle de ses deux mains il devrait ajouter foi, l'une lui suggérant l'idée de rondeur, l'autre une idée toute différente. Je veux bien aussi, pour un instant, accepter son explication de l'aliénation mentale par l'inégalité d'action des deux hémisphères cérébraux, et lui concéder que, si l'un des deux hémisphères est plus développé, la perception sera nécessairement confuse, assertion démentie cependant par les mesures crâniennes d'où il semble résulter qu'une notable élévation de l'intelligence ne va point sans un certain degré d'asymétrie dans le développement des deux moitiés du cerveau. Mais ne chicanons point et tenons pour

vrais tous les faits invoqués par Bichat. Il s'ensuit naturellement que la nature nous a fait un présent funeste en nous donnant par couples des organes qui, s'ils sont tant soit peu mal accouplés, et ils doivent l'être le plus souvent, donnent lieu à de si grands dangers, la folie, l'erreur des sens et du jugement, etc. Un bon cheval est bien plus facile à trouver et à conduire qu'un bon attelage. Dans un passage remarquable, le grand anatomiste paraît reconnaître implicitement cela. « Que de nuances, dit-il, dans les opérations de l'entendement ! Ces nuances ne correspondent-elles point à autant de variétés dans le rapport des forces des deux moitiés du cerveau ? *Si nous pouvions loucher de cet organe comme des yeux*, c'est-à-dire ne recevoir qu'avec un seul hémisphère les impressions externes, n'employer qu'un seul côté du cerveau à prendre des déterminations, à juger, nous serions maîtres alors de la justesse de nos opérations intellectuelles ; mais une semblable faculté n'existe point. » Elle existe, en réalité, mais pour les hémiplégiques seulement ; d'où il faudrait conclure qu'une demi-paralysie du cerveau est la meilleure condition hygiénique de l'intelligence.

II

Bichat est fort embarrassé pour concilier avec sa théorie la prépondérance croissante de l'un des côtés du corps, du côté droit en général, et spécialement de la main droite, à mesure que l'homme grandit et que la société avance. Il est étrange, si la vie de relations consiste en fonctions symé-

triques comme les organes correspondants, que la vie sociale, c'est-à-dire la vie de relations dans toute sa splendeur, ait pour effet de rompre l'équilibre des deux moitiés de notre organisme (1) et impose à nos membres des tâches nouvelles qui ne peuvent être exécutées d'ordinaire que par un seul des organes doubles. « Tels sont, dit Bichat, les besoins de la société, qu'ils nécessitent un certain nombre de mouvements généraux qui doivent être exécutés par tous dans la même direction afin de pouvoir s'entendre. On est convenu que cette direction serait celle de gauche à droite. Les lettres qui composent l'écriture de la plupart des peuples sont dirigées en ce sens. Cette circonstance entraîne la nécessité d'employer, pour former ces lettres, la main droite qui est mieux adaptée que la gauche à ce genre d'écriture, comme celle-ci conviendrait infiniment mieux au monde opposé. » Notons, en passant, que les peuples dont l'écriture va de droite à gauche n'écrivent pas néanmoins avec la main gauche. Mais qu'importe au reste ? Ce n'est pas seulement la plume, c'est un outil quelconque qui doit être manié ou du moins dirigé par une seule main ; et plus l'outil est raffiné, plus cette nécessité

(1) Et il est remarquable que plus la civilisation progresse, plus s'achève cette rupture, qui se traduit souvent par la substitution d'une dyssymétrie artificielle à la symétrie naturelle du corps. Par exemple, — détail bien mince mais caractéristique — la raie des cheveux sur le côté, qui dyssymétrise la chevelure, est certainement un progrès sur la raie au milieu du front. Aussi celle-ci est-elle plutôt féminine, celle-là masculine, la femme étant toujours plus naturelle que l'homme, et il est à noter que, dans l'antiquité, la raie était médiane même chez les hommes. — L'exercice de la bicyclette a donné lieu de remarquer (voir *Revue scientifique* du 1er août 1896) que, dans les mouvements tournants, le mouvement *de gauche à droite* est plus *tonique*, plus excitant que celui *de droite à gauche*.

devient frappante. Deux mains peuvent soulever un gros marteau pour battre une enclume, mais, pour un travail délicat de serrurerie ou de menuiserie, l'emploi de la lime ou du petit maillet exige une seule main. Une seule main dirige le rabot, la scie ; l'autre ne fait qu'aider mécaniquement. En chirurgie, le grossier forceps peut bien exiger l'emploi de plusieurs mains, encore y en a-t-il une de dirigeante ; mais quel est l'oculiste qui oserait tenir et diriger à deux mains le petit instrument avec lequel il opère de la cataracte ? — La civilisation a même pour résultat de rendre moins fréquent le concours des deux images visuelles : pour viser avec une arme à feu, on ferme un œil ; de même, pour regarder à travers le télescope ou le microscope. — Quant à la préférence en général accordée à l'organe droit, l'explication de Bichat est, il faut en convenir, bien peu digne de lui. L'humanité a su coudre longtemps avant de savoir écrire, et on a toujours, je crois, généralement cousu avec une seule main quoiqu'il fût indifférent que la couture allât de droite à gauche ou de gauche à droite. Si les personnes illettrées se servent de la main droite pour la couture, ce n'est point certainement par imitation de la plume des écrivains, qui n'a nulle influence sur leur aiguille.

La vérité est que, non seulement l'explication donnée par Bichat de la symétrie bilatérale du corps, mais encore celles qui ont été indiquées plus haut, sont incomplètes. Par exemple, à quoi sert la symétrie des organes de la voix ? Il y a ici deux organes inverses séparés idéalement par la ligne médiane, mais tellement unis et soudés que leur accouplement est dissimulé. Il est réel pourtant, et cette dualité symé-

trique ne se justifie ni par la collaboration des deux moitiés de la langue, du pharynx, des cordes vocales, puisque une disposition asymétrique aurait produit le même effet, ni par leur suppléance ou leur contrôle réciproques, puisque, dans le cas d'hémiplégie, la paralysie de la moitié de la langue suffit à empêcher à peu près complètement le malade de parler. — En somme, le problème de la bilatéralité est si inextricable que Darwin en est réduit à cette conjecture : « La structure bilatérale des animaux nous indique peut-être, dit-il, qu'ils furent primitivement formés par la fusion de deux individus. » Platon avait déjà risqué l'hypothèse (1).

Pour comprendre cette obstination de la nature vivante, envers et malgré tout, à maintenir la symétrie bilatérale des animaux supérieurs, il faut jeter un rapide coup d'œil sur le domaine entier de la vie animale ou végétale. Si, comme le veut M. Spencer dans ses *Principes de biologie*, où il développe si brillamment ce point, les formes vivantes avaient, en définitive, pour unique cause l'action des forces incidentes du dehors, ces formes ne devraient être que très exceptionellement symétriques,puisque l'action de ces forces l'est si rarement, ou pour mieux dire jamais. Mais c'est le contraire qu'on observe. Sauf de très légères exceptions, la plus grande régularité, et la symétrie la plus remarquable, sphérique ou rayonnée chez la plupart des plantes ou des animaux inférieurs, bilatérale chez les animaux supérieurs, éclate d'un bout à l'autre de toutes les séries vivantes. Est-ce

(1) On pourra lire d'intéressants développements sur la symétrie des forces naturelles, des mouvements animés ou inanimés, dans M. Fouillée, (*Mouvement idéaliste*, p. 109, 136, 139, 141).



à dire qu'il n'y ait rien de vrai, rien d'instructif dans les chapitres substantiels que l'illustre philosophe anglais consacre à la formation des structures organiques? Non. Il prouve surabondamment qu'une correspondance existe ou s'établit à la longue entre la forme de l'être vivant et la nature de son milieu. Mais c'est là ce que nul *téléologiste* ne contèste ou n'a intérêt à contester. Au contraire, la finalité s'appuie sur des faits de ce genre. Ce qu'il prouve encore, c'est que, là où le maintien de la symétrie était incompatible avec la santé de l'individu ou la durée de l'espèce, la symétrie, soit sphérique, soit rayonnée, soit bilatérale, a été momentanément troublée, ou même définitivement, par exemple dans la curieuse famille des pleuronectes (plies et soles). Mais ce qu'il n'ajoute pas, c'est que tout ce qui a pu être maintenu de la symétrie primitive d'où la vie est partie, et tout ce qui a pu être obtenu de la symétrie supérieure où la vie s'achemine pas à pas, a été sauvegardé ou réalisé. Nous pouvons donc, sans contester aucun des faits si ingénieusement groupés par M. Spencer, sans même rejeter entièrement son hypothèse de l'action formatrice — ou plutôt déformatrice le plus souvent et parfois réformatrice — des forces extérieures, nous pouvons ériger en principe évident une sorte de tendance essentielle de la vie à la symétrie. Même dans les espèces si exceptionnelles où l'adulte est forcé de devenir asymétrique, la symétrie existe aux premières phases embryonnaires et témoigne de ce penchant inné.

Si j'objectais à M. Spencer que les animaux et les plantes les plus différents par leur structure vivent et prospèrent dans une même région et dans des conditions toutes semblables,

et si je me hâtais de conclure de là au rejet immédiat de son hypothèse, il ne manquerait pas de me répondre que j'oublie les effets de l'hérédité, de cette force essentiellement vitale par la vertu mystérieuse de laquelle l'argile vivante, jadis modelée par la matière morte dans un autre milieu, garde son vieux modelé et le défend maintenant avec énergie contre un nouveau modelage. Mais je me permettrais de demander à M. Spencer s'il se croit en mesure d'expliquer mécaniquement cette force-là. Je lui demanderais en outre si c'est abuser de l'induction que d'attribuer à cet agent inconnu de la reproduction biologique un goût prononcé pour la symétrie, ou pour toute espèce de reproduction en sens inverse. Ne voit-on pas la symétrie radiaire produite par juxtaposition d'individus semblables ? Les faits montrent que ce n'est point là un rapprochement arbitraire, et qu'en réalité la tendance vitale à s'organiser symétriquement ou régulièrement et la tendance vitale à se multiplier géométriquement, doivent émaner d'un même principe. Elles se suppléent, en effet, se succèdent, et s'éclairent l'une par l'autre. Quand la plante est lasse de faire des utricules, des vaisseaux et des fibres, d'épancher en feuilles multiples, opposées ou alternes, sa sève affaiblie, elle se recueille en fleur, en ovaire, elle concentre ce qui lui reste de force à fabriquer le levain d'une fermentation pareille, qui s'accomplira, celle-là, en dehors d'elle, puisqu'elle ne peut, momentanément du moins, grouper en elle un plus grand nombre d'éléments. L'animal, comme la plante, commence par multiplier sa cellule primitive ; tous ses éléments anatomiques s'éditent infatigablement en innombrables exemplaires, et cette édition reste emmagasinée dans

les limites de l'individu, jusqu'au point où, ne pouvant plus la contenir mais ne voulant pas cesser de produire, il émet le suprême élément qui sera le promoteur, l'éditeur d'un nouvel être. Ainsi la vie ne sort de soi que par force, et, de même qu'une cité hellénique, faute de pouvoir s'annexer un territoire éloigné, y envoie une petite colonie qui s'agrandira à son image, pareillement la génération n'est qu'une croissance à distance, un dédommagement de la nutrition arrêtée et sacrifiée. Dédommagement fécond d'ailleurs, sacrifice transfigurant comme tous les sacrifices. Il n'est pas malaisé de reconnaître dans cette propagation *hors frontières* qu'opère la génération des marques manifestes de sa parenté avec la propagation *intra muros* qui est l'effet de la nutrition. De même que la propagation interne produit des organes qui se font pendant les uns aux autres, la propagation externe produit des variétés en sens inverse qui se balancent et se correspondent, comme le remarque Darwin dans son ouvrage sur les Variations, bien que cette sorte de symétrie vague ne paraisse leur être d'aucune utilité réciproque. Les tableaux de Quételet, par exemple, qui représentent la série pyramidale des tailles humaines, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, avec le nombre d'individus propre à chacune d'elles, sont un échantillon frappant de véritable symétrie vivante, réalisée non par l'individu mais par l'espèce. Les oscillations de la force spécifique d'un extrême à un autre y sont visibles, ainsi que la stabilité de l'équilibre inhérent à la forme typique, traversée (comme une sorte d'*état zéro*) par les variations individuelles qui se succèdent dans deux sens précisément opposés (1). Voilà un sens

(1) Ne pourrait-on pas rattacher au même principe la symétrie des formes

de l'idée d'*équilibre*, voilà un sens du mot *sens* tout à fait nouveau, et qui n'ont rien de mécanique ni de psychologique : il s'agit d'un équilibre produit par la lutte de deux forces non pas motrices, non pas mentales, mais vraiment vitales, dont l'une tend à *éloigner* du type et l'autre à y *ramener* par des directions inverses : et il est bien entendu que ce degré d'éloignement et cette direction n'ont absolument rien de géométrique.

III

Mais pourquoi cela? Pourquoi, au lieu d'aller en avant toujours dans un sens quelconque sous l'impulsion des circons-

organiques et le balancement symétrique des variations individuelles autour du type normal? Exprimé par cette double manifestation, le besoin d'opposition inhérent à la force vitale semble bien intense, bien profond, et propre à la classer parmi les *forces polaires*, malgré son penchant plus profond encore à la variation. Cette symétrique disposition n'est pas sans rappeler l'arrangement de la limaille de fer autour des pôles d'un aimant... — Si l'on n'oublie pas que l'état zéro de notre notion de l'opposition est réalisé dans le monde vivant par l'*état normal*, on apercevra de nombreuses et fécondes applications de l'opposition biologique. En même temps que se produisent des variations positives ou négatives autour de cet état zéro, lui-même peut varier et, dans ses variations, *zig-zaguer*. Weissmann a fait usage, et même un usage abusif, de l'opposition ainsi comprise. On peut lire à ce sujet un intéressant article de M. H. de Varigny, dans la *Revue scientifique* (30 mai 1896). Tout cet article peut servir de preuve à l'importance des idées de symétrie et d'opposition dans les conceptions des naturalistes. De la lutte entre individus on a passé à la lutte entre organes individuels, maintenant on arrive à la lutte entre éléments du germe. L'amour même est une bataille cachée, pour nos ultra-darwiniens. Décidément, dit M. de Varigny, « cela est symétrique et bien ordonné ». Et c'est avec une satisfaction toute militaire qu'il se voit conduit par ces hypothèses (toutes gratuites d'ailleurs) à voir « partout la bataille, la lutte, la destruction et la mort, partout des vainqueurs et des vaincus ! »

tances, la vie oscille-t-elle ainsi dans tous les sens ? Pourquoi se répéter et se multiplier ne suffit-il point à la vie et demande-t-elle encore, pour réaliser ses fins cachées, à s'opposer, à se grouper, à se réfléchir ? Si nous ne songions qu'à la symétrie esthétique des formes individuelles ou à l'équilibre stable des variétés opposées, nous pourrions croire que la vie tend par-dessus tout à l'Unité, à ce leurre métaphysique des Orientaux, des alexandrins, de la science contemporaine aussi. Si nous n'avions égard qu'à la fécondité des individus et à l'extension des espèces conquérantes, nous pourrions penser que la vie rêve l'Infinité, un maximum inaccessible et illimité d'expansion universelle. Autre chimère. Joignons ces deux points de vues, et nous apercevrons que la vie cherche avant tout, et atteint par degré, la *totalité*, une totalité de plus en plus vraie, de plus en plus totale pour ainsi dire. Elle veut faire des touts, des mondes définis, qui pillent chacun à part le grand chaos ambiant et aspirent à le posséder de plus en plus. Ou, pour préciser davantage, elle vise deux fins distinctes concurremment : tout posséder et posséder totalement quelque chose (1). Nous reviendrons sur cette distinction.

(1) Et, de fait, il est clair que la vie, malgré son goût pour la symétrie, est avant tout un agent répétiteur, et, par suite, multiplicateur. Dans l'embranchement des mollusques, la symétrie proprement dite est rare ; l'huître n'en montre nulle trace, le colimaçon ne la présente que dans la dualité de quelques-uns de ses organes. Les rayonnés dont les rayons sont en nombre impair, et c'est, je crois, le cas le plus fréquent, ne peuvent être regardés comme symétriques dans le sens géométrique du mot, que si le plan médian partage en deux l'un des rayons. Rien n'empêche cette dissection idéale, mais il peut paraître plus simple et plus rationnel de prendre ici pour unité indivisible le rayon et de le considérer comme répété un certain nombre de fois, plutôt que de réduire cette multiplicité quelconque à une dualité artificielle. Géométrique-



La vie est prodigieusement ambitieuse et révolutionnaire : voilà pourquoi elle est extrêmement symétrique et régulière dans ses procédés. Ses oppositions, comme ses répétitions, sont des instruments de rénovation et de conquête. Aidons-nous, pour comprendre cela, des spectacles que nous offre le développement humain. Il est remarquable que tous les grands conquérants rénovateurs ont été en même temps de grands administrateurs et organisateurs des sociétés, amis passionnés de la hiérarchie régulière, de la majesté architecturale des constitutions, de la division aussi uniforme que possible du territoire national, où ils aimaient à voir se refléter l'ordre, le parfait arrangement de ce qu'il y a de plus symétrique et de plus régulier dans le monde social et à la fois de plus envahissant : l'armée. Tels Alexandre avec sa phalange macédonienne ; les fondateurs de Rome avec leurs curies et leurs décuries, leurs rites religieux et juridiques, leurs monu-

ment une étoile de mer, une encrine, est symétrique ; anatomiquement, elle n'est que régulière.

On tend à rattacher au type *annelé*, comme à leur source primordiale, tous les autres types : vertébré, articulé, molluscoïde, rayonné. Bien des considérations, anatomiques ou embryologiques, militent en faveur de cette dérivation. J'y vois une raison de plus de penser que la vie est essentiellement un principe *répétiteur*. Elle débute toujours par segmentation de parties égales. Ce n'est qu'ensuite que, pour mieux réaliser le but de la répétition, la multiplication indéfinie, elle s'organise, se caractérise, se différencie. Mais alors, forcément contrainte, par les nécessités de l'adaptation, à se contenter d'un *minimum* de répétition, qui consiste à produire *deux* parties seulement tout à fait pareilles, elle veut au moins que ces deux parties *s'opposent*, se fassent pendant, constituent un petit monde à part, où l'*être pour soi* de la vie soit bien visible. Cette répétition *minima*, cette répétition d'un certain genre qu'on nomme symétrie, n'est donc qu'un dédommagement du sacrifice de la répétition illimitée, sacrifice qui d'ailleurs n'est qu'apparent.

Est-ce à dire qu'il n'y ait dans la symétrie propre aux organismes rien de

ments, leurs légions ; César et Dioclétien avec leur empire administratif, mécaniquement régi comme les États modernes ; Charlemagne avec son rêve à demi réalisé d'une restauration originale de ce bel ordre, sous la forme d'une romanisation de la Germanie ou d'une germanisation de la *romanité ;* les rois de France avec leur vœu traditionnel de domination européenne, secondés par la lente substitution du juriste ou de l'intendant au seigneur, de l'administration à la féodalité, de la régularité relative à l'incohérence ; la Révolution française avec sa gigantesque ambition de régénération planétaire exprimée et servie par sa fureur de centralisation et d'unification à outrance ; Napoléon enfin avec sa constitution de l'an VIII, ses codes, ses institutions de tout genre, financières, politiques, militaires, toutes marquées, comme ses guerres, au coin du génie le plus ambitieux et le plus ordonnateur qui fût jamais. En lui s'incarnaient également les deux sens du mot *ordre* qui ne sont pas sans raison confondus dans un

plus que la répétition des parties correspondantes ? Non, cette espèce singulière de répétition qu'on nomme symétrie semble précisément avoir pour effet et pour but d'empêcher la *progressio in infinitum* de la répétition vivante, et cela peut paraître vraisemblable si l'on observe que, là où la symétrie manque, elle est remplacée par un caractère anatomique qui amène pareillement ce résultat. Telle est la forme étoilée des rayonnés, cet énergique faisceau qui affirme la solidarité des membres d'une coterie organique exclusive, et fermée en soi, malgré un certain air de rayonnement et d'expansion qui trompe de prime abord. Tel est encore le *repli sur soi* du type mollusque, ce que Von Baër appelle son *evolutio contorta*, et ce qui pourrait s'appliquer aussi bien aux *spires* des végétaux. Par cette contorsion caractéristique, aussi bien que par le groupement stellaire des Zoophytes et la bilatéralité des annelés ou des vertébrés, la vie atteste son besoin individuel de se posséder totalement, de faire quelque-chose d'achevé, de complet en soi, et d'arrêter ainsi esthétiquement la série indéfinie de la croissance, en même temps que, par la génération, elle tend à propager indéfiniment cette forme parfaite.

seul vocable : ordre, commandement, expression d'une nature impérieuse et dominatrice, — ordre, disposition régulière et symétrique. Et cet ordre, en ses deux sens, était mis au service d'une des plus rénovatrices, des plus puissantes originalités que la terre ait vues.

La même remarque s'applique aux philosophes, ces envahisseurs des sciences, auxquelles ils imposent pour un temps plus ou moins long, avec la centralisation autour d'une idée maîtresse, une sorte de gouvernement personnel et original. Les plus ambitieux et les plus originaux sont les plus systématiques. Dans sa critique de Kant, Schopenhauer signale trois causes de ses erreurs, et la seconde, il aurait pu dire la première, c'est, dit-il, son amour de la symétrie. Il n'est pas de caserne, de bureau de Ministère, de livre de banque, où tout soit mieux rangé, plus savamment mis en ordre et d'une manière plus ingénieusement compliquée, que dans la *Critique de la raison pure*. Rien de plus artificiel que plusieurs de ses antinomies, sa division des catégories, son sectionnement de l'esprit en compartiments et en général toute son œuvre. Il a poussé la passion de l'arrangement jusqu'à composer tel ouvrage entier pour rimer à tel autre ouvrage. Comme rime à l'*Esthétique transcendantale*, il fallait à tout prix la *Logique transcendantale ;* la *Critique de la raison pure* exigeait absolument la *Critique de la raison pratique*. On peut sourire à ces antithèses comme à celles de Victor Hugo ; mais, comme celles-ci, et avec toute la distance qui sépare le génie sain du génie fou, elles traduisent fortement une chose sérieuse, l'effort constructeur, le besoin d'étreinte totale ou de création achevée, de plénitude ou de perfection,

et avant tout, le déploiement d'une nature d'esprit très personnelle. On voit habituellement chez les poètes l'étroite ceinture d'un rythme d'airain aider les élans de l'âme, et l'inspiration la plus haute, la plus effrénée, se donner carrière par le battement régulier des strophes ailées et des rimes sonores. Aussi le vers amorphe et, pour ainsi dire, désossé des poètes d'à présent est-il impropre au lyrisme et ne se prête-t-il qu'à exprimer une rêveuse mollesse, une mystique sensualité.

Presque aussi avide de conception vaste, presque aussi antithétique était Bichat, dont je parlais tout à l'heure. Après avoir opposé, contradictoirement en quelque sorte, les lois vitales aux lois physiques, dans la vie elle-même il distingue deux vies opposées : la vie organique et la vie animale ; et cela ne lui suffit pas, il lui faut encore une sensibilité organique en opposition avec la sensibilité animale, sans compter tant d'autres contrastes forcés. — Quoi de plus géométriquement tracé, de plus méthodiquement déduit et de plus titanesquement ambitieux que l'*Éthique* de Spinoza ; si ce n'est le système d'Hegel, qui excelle à fabriquer de fausses notions, comme on fait en architecture de fausses fenêtres, pour remplir les cadres de ses triades ? C'est le cas, d'ailleurs, de tous les penseurs allemands (1) car, plus un métaphysicien est

(1) Il en est ainsi même dans l'école de Schopenhauer. Pour M. de Hartmann, « l'évolution de l'Univers n'est qu'un combat incessant du principe logique (l'Idée) contre le principe illogique (la Volonté) et ce combat doit aboutir à la victoire du second ». Citons encore : « La volonté n'est essentiellement, et avant la création, qu'un principe *étranger* à la raison ; mais, aussitôt qu'il entre en action, les conséquences de son vouloir en font un principe *contraire* à la raison (antilogique) parce qu'il poursuit le contraire de ce qu'il veut réellement, la souffrance. » (*Physiologie de l'Inconscient*, t. II.)

dévoré du rêve encyclopédique, plus il est en proie à la symétrie trichotomique ou dichotomique. Cette dernière est propre à notre Descartes.

Ce n'est pas sans surprise que nous retrouvons le même besoin d'opposition symétrique dans l'un des plus éminents et aussi des plus circonspects philosophes français de ce siècle, Cournot. C'est une de ses idées favorites qu'il existe « une sorte d'analogie ou de symétrie entre des corps de doctrines scientifiques, d'ailleurs très disparates quant à leur objet, mais symétriquement placées en quelque sorte par rapport aux deux pôles ou régions extrêmes de la série des idées premières qui servent de point de départ à l'explication scientifique. Ainsi Leibniz a signalé avec raison l'analogie entre la science abstraite des jurisconsultes et celle des géomètres ; ainsi l'on a qualifié avec justesse de *physique sociale* la science de ces faits auxquels donne lieu l'agglomération des hommes par grandes masses, dans lesquelles toute individualité s'efface, toute irrégularité due aux caprices de la liberté se compense, et dont par cela même les lois ressemblent fort à celles qui gouvernent les phénomènes dont s'occupe la physique proprement dite. Que cette symétrie et cette polarité si remarquables tiennent à la nature des données fondamentales de notre intelligence, on n'en saurait douter; *mais elles tiennent aussi au plan général de l'Univers* » (1). Dans son ensemble, cette vue me paraît fausse ou forcée, mais ce

(1) Il faut lire dans le chapitre xv du livre IV du *Traité de l'Enchainement des idées fondamentales*, les ingénieux et profonds développements de cet aperçu original qui trouve ses meilleures applications en économie politique et en philologie.



n'est pas le lieu de la discuter, comme elle le mériterait.

Cet exemple est particulièrement instructif ; à voir un si fin critique tomber lui-même au piège de la symétrie où il reproche à tant d'autres, à Kant, à Pascal — à l'occasion de l'opposition artificielle établie par ce dernier entre l'infiniment grand et l'infiniment petit — de s'être laissé glisser le pied, on est amené à se demander pourquoi ce piège est presque inévitable, pourquoi le besoin métaphysique de l'esprit ne saurait se satisfaire sans une certaine symétrie apparente ou dissimulée de la pensée. Que veut la métaphysique ? *Posséder* la science. L'érudit a besoin de savoir, mais non de posséder son savoir, de le ramasser en une formule, susceptible de faire contenir dans un cerveau étroit un univers succinct. On voit que posséder ou totaliser, cela revient au même. Dire que la vie, donc, rêve la possession, c'est dire qu'elle rêve une totalité. Mais saisir ainsi, étreindre un tout, cela ne suppose-t-il pas nécessairement quelque chose qui se replie sur soi ? S'il n'y avait rien de symétrique, d'opposé, d'inverse, dans l'univers, il n'y aurait rien d'intellectuellement saisissable, totalisable. Si donc l'on veut à tout prix le rendre de la sorte maniable et pour ainsi dire portatif, il faut l'imaginer symétrique, réfléchi et replié sur soi.

C'est, je le répète, à la manière des grands conquérants, des grands poètes, des grands penseurs, que la vie aime l'ordre et même la symétrie dans ses créations. Que veulent-ils tous ? Posséder le monde chacun à sa façon ; le conquérant, par la volonté ; le penseur, par l'intelligence ; le poète, par l'imagination qui pille et bouleverse la réalité, se joue des choses et affirme ainsi leur subordination à son arbitraire idéal. La vie

aussi a ses modes différents d'acquisition de plus en plus complète, qu'elle emploie successivement ou à la fois. Elle débute par l'organisme mono-cellulaire où s'exprime naïvement, par la forme sphérique, omnilatéralement symétrique, son avidité infinie, son aspiration naissante à commander *urbi et orbi*, en même temps que ce qu'il y a d'hermétique en elle. C'est ainsi que, à peine fondée, Rome, jalousement close, rêvait l'univers. Pourquoi cette symétrie sphérique, celle, par exemple, du *protococcus nivalis?* Spencer l'explique bien mal ; on ne voit point que ce végétal soit exposé à des forces incidentes égales de tous côtés. Si sa théorie était vraie, la vie aurait dû débuter ou par le défaut absolu de symétrie, ou du moins par la symétrie radiaire, puisqu'il est une distinction, celle du haut et du bas, du sol sombre et résistant et du ciel libre et lumineux (ou du milieu liquide et transparent de l'Océan), qui s'imposait à la vie dès ses origines, et à laquelle la forme radiaire peut correspondre, mais non la forme sphérique. C'est que l'*adaptation*, à laquelle Spencer s'efforce de tout ramener, est chose secondaire, moyen et non but ; encore faudrait-il dire, pour s'exprimer avec justesse, que tout organisme s'adapte non pas à son milieu et aux circonstances, mais bien à son but spécifique ou individuel, à son rôle, à sa fonction. L'œil s'adapte à la vision et non à la lumière, comme la locomotive est adaptée à la marche du train et non au charbon de terre. Mais, même en ce sens, le terme d'adaptation exprime mal le phénomène essentiel de la vie. Comme c'est peu connaître le caractère entier, dominateur, intolérant de la vie, que de lui prêter l'humble tendance à se plier aux circonstances, à se faire toute à tous, à s'accommoder,

s'assouplir et s'asservir! Sans doute elle est rusée, *callida est natura*, mais comme l'était Napoléon. L'être vivant tend à s'approprier le monde et non à s'approprier au monde.

IV

Spencer prouve fort bien qu'à moins de rester toujours à ras de terre, la vie végétale devait renoncer à la symétrie sphérique et adopter la symétrie radiaire, la seule qui fût compatible avec l'ascension vers le ciel. Celle-ci exige évidemment la différenciation de la tige, des racines et des organes latéraux. Il prouve aussi, non moins clairement, que la nécessité de la locomotion, pour l'animal, rendait impossible le maintien de la symétrie radiaire elle-même et ne permettait plus que la symétrie bilatérale, la partie antérieure du corps devant nécessairement alors différer de la partie postérieure et non pas seulement le haut du bas. Mais pourquoi cette nécessité de l'ascension végétale, de la locomotion animale? Sans doute, la sélection naturelle semble fournir à la rigueur un moyen commode, mais trop commode, d'expliquer cela, par la prime offerte au végétal qui accidentellement s'élève parmi des végétaux restés couchés, et à l'animal qui accidentellement se trouve être mobile parmi des animaux demeurés réduits à l'immobilité. Passons sur ce que l'hypothèse a de gratuit, mais sur quoi se fonde-t-elle? Sur la concurrence vitale, sur la pression qu'exercent les uns sur les autres les êtres vivants multipliés par voie de génération. Et la génération, comment l'expliquer à son tour? Qu'est-ce que

ce besoin insensé de répétition machinale, de multiplication sans terme, et, nous dit-on, sans but? Et enfin la floraison terminale de tout cela, la sensation, l'amour, la foi, l'âme en un mot, comment rendre compte, par sélection naturelle ou sexuelle ou par tout autre mécanisme ingénieux, de ce phénomène inattendu? Il me semble plus naturel de penser qu'à l'instar du savant qui, après les essais de généralisation prématurée de sa jeunesse, se spécialise pour aider à la construction future d'une synthèse plus vaste et plus vraie, la nature vivante, après avoir, par sa sphéricité primordiale, formulé son rêve hautain, a senti l'impossibilité momentanée du développement plein et total, y a renoncé en apparence, s'est résignée à l'avortement partiel, et s'est caractérisée enfin pour parvenir à s'universaliser ultérieurement. Elle a compris que, pour embaucher le plus possible de molécules extérieures et maintenir leur groupement, elle devait croître en hauteur et non pas uniquement en surface, et par suite lutter victorieusement contre la pesanteur. De là l'axe phanérogamique et aussi bien l'espèce de tige que présentent les cryptogames supérieurs. Ensuite, ou en même temps, l'insuffisance du recrutement des molécules opéré sur place s'est fait sentir, un grand nombre d'entre elles se refusant absolument à l'incorporation. La vie a dû aller quêter au loin ses sujets ; de là la locomotion. On le voit, l'ascension et la locomotion ne sont, à vrai dire, que des auxiliaires de la nutrition. Il en est de même de la génération, qui n'est qu'une nutrition expatriée, continuée au dehors. C'est là le domaine de la vie proprement dite. Sa manière à elle de posséder consiste à se nourrir.

Mais quel genre de possession imparfait et borné ! Avant même que le dernier perfectionnement fût apporté à la faculté de s'élever et de se mouvoir, la dernière extension donnée à la vie nutritive, la vie, heurtant perpétuellement et toujours en vain aux limites infranchissables que lui opposait la majeure partie des molécules matérielles réfractaires à son assimilation, avait suscité l'apparition de ce qui, appelé d'abord au secours de la nutrition, mais perfide allié, était destiné à fonder sur elle et par elle un autre empire où le sien serait absorbé; j'ai nommé la sensation, aube de l'âme. Pour elle aussi, on a osé invoquer des explications mécanistes ! Or, que la sensation soit une relation entre l'organisme et le milieu extérieur, et une relation utile à la vie organique, rien de moins contestable. Mais que ce soit une relation d'effet à cause, comme on le laisse entendre, qui le croira jamais ? A la rigueur, on peut admettre que les actions physiques du dehors, la lumière venant d'un certain côté, le vent soufflant dans une certaine direction, aient pu produire des attitudes végétales ou animales devenues chroniques à la longue ; des mouvements, en effet, peuvent engendrer des formes. Mais la sensation n'est pas une forme. Certes, on ne saurait prétendre ici à une explication claire et complète ; on donne toutefois, ce me semble, une certain satisfaction à l'insatiable curiosité de l'esprit en attribuant à l'être vivant, comme essence propre, une avidité infinie, dont la curiosité humaine ne serait que la traduction mentale, et qui le pousserait sans cesse, non seulement à étendre le plus loin possible ses annexions, d'où sa multiplication suivant la progression géométrique de Malthus et de Darwin, mais

encore à inventer, à l'heure voulue, de nouvelles et meilleures manières d'acquérir. On comprend qu'une si haute cupidité, qu'une force hyperphysique de cette nature, puisse, si elle existe, être unie à une faculté d'invention, de combinaison et de prévoyance, qui n'a point non plus les caractères d'une cause mécanique et positive. Et dès lors on sent l'inutilité de se torturer le cerveau pour expliquer mécaniquement et positivement les métamorphoses de la vie, son évolution ascendante et transcendante, l'instinct de l'insecte, l'esprit de l'homme, quand on n'est même pas en mesure d'expliquer ainsi son évolution simplement extensive par voie de génération ou de nutrition. Car peut-on dire que l'action des forces incidentes du dehors pousse à cette propagande vitale qui tend à subjuguer vitalement ces forces extérieures? Il n'est pas d'ailleurs jusqu'aux phénomènes les plus vulgaires, les vrilles par lesquelles les plantes se prennent aux objets environnants, les petits appareils destinés à projeter le pollen de certaines fleurs, les graines plumeuses, l'enroulement des tiges, etc., qui ne soient tout à fait inexplicables par l'action des forces incidentes et qui n'attestent au contraire manifestement l'ambitieuse voracité et rapacité de la vie.

La vie est un secret qui se transmet, non pas de cellule à cellule (car la vie a précédé la cellule, qu'elle a formée) mais de molécule à molécule. C'est une sorte de franc-maçonnerie moléculaire qui, née d'un besoin profond de domination absolue, s'y achemine séculairement, à la fois exclusive et envahissante. Les molécules non initiées sont aussi incapables de reproduire les merveilles de l'organisation ou de les comprendre à fond que peut l'être le public de lire une

dépêche chiffrée renfermant des secrets d'État. C'est donc dans le monde infinitésimal que s'accomplit le mystérieux phénomène en ce qu'il a d'essentiel; mais, comme il n'est pas permis de penser qu'une particule de matière, serait-ce une monade leibnizienne douée de la représentation lucide du monde ambiant, puisse avoir la maîtrise absolue d'un empire composé de myriades de particules sujettes, il convient d'admettre que le résultat visible, l'organisme, est produit par le concours ou le conflit de la force interne de direction systématique et des forces concourantes ou contrariantes du dehors.

Voilà pourquoi les anomalies et les monstruosités apparaissent; voilà pourquoi, dans l'organisme même normal, tant d'irrégularités et d'asymétries inévitables sont souffertes par le principe coordinateur qui lutte contre elles. Mais on peut penser aussi que, pareilles aux congrégations religieuses ou civiles de l'humanité, la congrégation vivante fait souvent de parti pris, volontairement, les concessions momentanées qui doivent servir à son triomphe futur. Si elle renonce en apparence à la plénitude du développement possessif, c'est pour atteindre, par le sacrifice de la sphéricité, à la beauté, qui semble avoir pour condition la symétrie radiaire ou mieux encore bilatérale, et qui est une plus haute manière de réaliser la totalité. La beauté, en effet, dont les divers degrés sont visibles depuis la fronde et la fougère jusqu'aux labiées et aux orchidées, et depuis le corail jusqu'à l'homme, est l'achèvement de l'être; elle arrête la *progressio in infinitum* de l'utilité, elle apparaît comme la colonne d'Hercule de l'évolution en quête de son terme. Mais cette réflexion sur soi de

l'être bilatéralement symétrique ne pouvait suffire. Par la sensation, par la conscience, par la représentation subjective, une inversion plus surprenante se produit, un repli plus profond, et, par la vérité, une possession aussi pleine, aussi totale que possible, de l'univers.

V

— Si, au lieu d'envisager la vie dans l'ensemble et la série de ses métamorphoses jusqu'au point où elle sort d'elle-même et se transfigure en Esprit, nous prenons à part un être vivant quelconque, la même ambition insatiable va nous frapper en lui et nous servir à comprendre, grâce à une distinction indiquée plus haut, la nécessité de la mort : grave problème, jugé insoluble par bien des naturalistes philosophes. Arrivé au plus haut point d'acquisition volumineuse, nutritive, que son type comporte, l'être adulte se continue et se propage au dehors par la génération ; mais lui-même, que devient-il ensuite ? La vie qui, par la reproduction, vient d'attester son rêve de *tout* envahir si on la laisse faire, va continuer à révéler maintenant, par les changements ultérieurs de l'individu, son besoin non moins profond de posséder *totalement* ce qu'elle a acquis. Par la multiplication héréditaire, elle exprime son avidité envahissante ; par l'évolution individuelle, qui ne se termine qu'à la mort, elle exprime son absolutisme croissant. Elle est comme un despote insulaire, qui, tout en expédiant des colonies au loin pour étendre dans l'univers entier, si faire se peut, sa domination et reproduire

à l'infini les traits sociaux de la métropole, fait peser sur son île un pouvoir de plus en plus prépondérant, si ombrageux et si écrasant, qu'à moins d'être renversé par un coup de force populaire, il doit nécessairement finir par réduire à néant toute énergie productrice dans le cœur de ses sujets. Son triomphe complet ou son renversement, c'est donc également la mort de l'État. Une alternative analogue s'offre inévitablement pour solution finale à la longue lutte de la Discipline vitale contre ses éléments impétueux et divers. Si, comme, par exemple, à l'occasion d'une blessure ou d'une maladie, les instincts séparatistes de ceux-ci viennent à l'emporter, l'effet est le même que si l'affermissement graduel du Pouvoir vital se poursuit lentement et sans obstacle : dans l'un et l'autre cas, la mort s'ensuit. Dans le second cas, on s'éteint, on « meurt de vieillesse ».

Inévitable est donc la mort. Ce n'est pas sans raison et sans profondeur que Spencer a vu, dans la roideur cadavérique, et non, comme un esprit plus superficiel eût pu le penser, dans l'état adulte, la consommation suprême du développement individuel, son illusoire couronnement. L'état adulte est un équilibre mobile, et, comme le savant transformiste l'a fort bien montré, tout équilibre mobile est un acheminement à l'équilibre seul parfait, au repos. Quand la toupie *ronfle*, elle aspire à tomber. Par son fonctionnarisme machinal, sa centralisation abusive, sa manie routinière, la vie aboutit fatalement à étouffer ce qu'elle étreint. Elle consolide les os, durcit les muscles, les veines, les nerfs eux-mêmes, et, de l'automate qu'elle fait ainsi, au cadavre qu'elle fera demain, il n'y a qu'un pas. Il n'est donc pas vrai, malgré la fausse définition de Bichat, que

la vie soit une lutte contre la mort ; elle en est la poursuite. — Remarquons, en passant, à quel point ce résultat, signalé par Spencer (en d'autres termes et dans un tout autre esprit, il est vrai) est contraire à sa thèse favorite, d'après laquelle l'essence de la vie serait une adaptation croissante au milieu extérieur. La preuve que cette adaptation n'augmente pas sans cesse, et doit être considérée comme un moyen momentané, non comme le point de mire de la vie, c'est que le terme définitif et nécessaire de l'évolution vitale, d'après Spencer lui-même, est un état, graduellement amené, où l'être vivant devient impropre à s'adapter je ne dis pas seulement à de nouvelles circonstances, mais à son milieu habituel. « — Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque », dit Bossuet. On n'imagine pas une meilleure définition du cadavre que cette définition de Dieu, et il y aurait là, si l'on y réfléchit, de quoi justifier l'adoration instinctive et superstitieuse de tous les peuples primitifs pour les corps morts. Vivre, c'est avoir besoin, c'est manquer de tout ce dont on a besoin ; c'est poursuivre vainement, comme une proie toujours dévorée et toujours renaissante, la satisfaction de désirs qui se multiplient à mesure qu'ils se détruisent. Mais la mort met fin à ce cauchemar, elle nous apaise et nous achève, et, au sortir de cet étroit défilé d'étouffements et d'avortements, nous rend à la pleine totalité de notre nature pré-vitale, à l'Être Éternel auquel je ne donne point de nom propre, parce que l'idée de propriété, qui suppose celles de privation, de besoin et de manque, est indigne de lui, et qu'il ne peut rien *avoir* dès lors qu'il *est* tout.

Ces considérations trouvent leur application dans d'autres

ordres de faits. Partout un genre de régularité et d'autorité quelconque s'impose à la libre diversité des éléments. Il y a une mort chimique, c'est l'état cristallin, — si merveilleusement symétrique, — réalisé par l'entier assouvissement des appétits atomiques. La mort astronomique, c'est la complète pétrification d'un globe céleste, sans eau, sans atmosphère, tel que la Lune. Tel est l'idéal que poursuit l'attraction. On peut appeler mort linguistique l'espèce de roideur cadavérique qui saisit une langue parvenue à la dernière phase de son progrès, quand, après s'être étendue le plus possible, elle cherche à se consolider le plus possible, et qu'enfin son dictionnaire, sa grammaire, son orthographe, arrêtés et fixés, ont triomphé de tous les dialectes, de tous les patois, de tous les idiotismes provinciaux ou individuels, de toutes les formes changeantes qui faisaient la souplesse de l'idiome, son accommodation aux besoins nouveaux sans emprunts étrangers. Toute langue cultivée tend à ce déplorable excès d'*intégration ;* sa période de beauté plastique, de splendeur et d'ampleur oratoire, n'est jamais qu'une transition de son bégaiement primitif, confus et presque sans règle, à la dureté, à l'éclat métallique de sa dernière période qui, d'ailleurs, peut durer indéfiniment; car une langue est comme un coquillage dont l'homme se sert et qui n'a pas besoin d'être encore vivant pour être encore utile. Tel le latin au moyen âge ou le sanscrit dans l'Inde. — La mort d'une religion, n'est-ce pas aussi la réalisation de son long rêve, toute hérésie domptée, toute dissidence individuelle écartée, tout rite local interdit, la clé de voûte mise à l'édifice dogmatique, l'orthodoxie et la hiérarchie sacerdotales régnant souveraine-

ment sur la conduite et la foi des fidèles ? Il n'est pas de culte qui ne se propose une si parfaite communion des âmes. Ajoutons que d'une religion aussi il est vrai de dire, comme d'une langue, qu'elle peut servir encore très longtemps après avoir cessé de vivre. — De même, il n'est pas de gouvernement abandonné à lui-même, monarchique, aristocratique, démocratique, n'importe, qui n'ait la rage de tout gouverner, de tout réglementer, de tout soumettre, jusqu'à ce que la nation *ne bouge plus*, comme la France à un certain moment sous Louis XIV, sous la Convention, sous Napoléon. Et c'est justement la mort politique — mort très susceptible de résurrection, du reste, comme toutes celles dont il s'agit ici.

Il y a certainement aussi une mort poétique, obtenue à grand effort, au grand contentement des versificateurs et même des poètes, par la ciselure achevée, la correction et la perfection suprêmes, le dernier fini du vers. Pareil à une nouvelle forme organique, un nouveau type de versification qui vient d'apparaître — par exemple l'hexamètre d'Homère et la strophe de Sapho, l'endécasyllabe italien et le tercet dantesque, l'alexandrin français et le quatrain ou le sixtain à rimes croisées — éprouve d'abord de vives et piquantes difficultés à enfermer dans son genre particulier d'incarcération l'indépendance innée des mots récalcitrants, expression de sentiments multiples et d'idées variées que suscitent les spectacles de la vie. De là une lutte pleine de péripéties, et, pour le poète comme pour le lecteur, d'intérêt et d'émotion. Remarquons-le, rien n'est plus propre que cette oppression rythmique à dégager pleinement l'in-

dividualité du mot prisonnier, à lui donner tout son éclat et sa plénitude de sens. Il est telles locutions effacées par l'usage, « ailes légères », « ciel étoilé », « eaux courantes », etc., tels mots très simples, « acier, or, argent, azur », qu'il suffit de mettre à leur place dans un alexandrin pour les fourbir en quelque sorte et leur rendre tout leur lustre comme à de vieux chandeliers de cuivre. Il est aussi maints états de l'âme, toute une haute région de mouvements subtils et complexes du cœur, libres et mêlés comme les vents par-dessus les nuages, qui ne peuvent être saisis et communiqués avec une netteté suffisante que par une série de strophes lyriques. Ces coursiers échevelés appellent ce frein. Mais il est dans la nature du frein de se resserrer de plus en plus, et dans la nature du cheval domestique de s'asservir par degrés. Un moment arrive, un court moment de beauté classique, où le resserrement est proportionné à l'asservissement, l'un et l'autre encore modérés. L'humanité se retourne pour regarder derrière elle ces rares bonheurs des siècles passés, l'âge de Sophocle, l'âge de Virgile, l'âge de La Fontaine, de Corneille et de Racine, la jeunesse de Lamartine et de Victor Hugo. La poésie va toujours cependant et suit son courant fatal. Une déplorable facilité se produit, le moule d'airain du rythme a brisé toutes les résistances ; des milliers et des milliers de ces strophes, dont une seule a coûté tant de labeur au premier poète, se répandent partout comme des semences d'ormeaux, s'assimilent toutes sortes de sujets, s'incorporent le plus aisément du monde les termes jadis les plus réfractaires à la tyrannie de la rime et du rythme ; et, quand cette perfection est at-

teinte, il se trouve que toute inspiration s'est évanouie. Or qu'est-ce que l'inspiration ? N'est-ce pas le premier frisson sympathique de ces éléments multiples et dissonants dont la poésie veut faire un *tout*, de ces sentiments, de ces images, de ces rêves, qui n'ont pas perdu la fraîcheur de leur premier étonnement de s'être rencontrés, et qui tendent à s'accorder plus étroitement, mais dont le lien encore lâche et flottant favorise la mutuelle ardeur ? Elle est comparable à cette fièvre de généralisation qui embrase le cerveau des philosophes, quand toutes ses théories et ses formules partielles longtemps éparses dans son souvenir et étrangères en apparence les unes aux autres, se démasquent et croient se reconnaître, entrevoient la possibilité de s'unir en un système complexe, plus conforme que ses devanciers à la nature des choses. Cette fièvre passe à mesure que le système se précise, s'élargit, se consolide, s'immobilise enfin dans l'esprit de son auteur. Car, il y a aussi une mort systématique, non moins évidente que la mort rythmique. La théorie de Ptolémée avant Copernic, les théories d'Aristote avant Descartes, la théorie du phlogistique avant Lavoisier, étaient mortes, c'est-à-dire assises, trônant à demeure sur les faits rebelles. On peut dire, en général, d'une théorie scientifique, même des plus vraies, qu'elle est morte, — par exemple, celle de l'ondulation en optique, jusqu'à ces derniers temps du moins — quand elle ne rencontre plus d'opposition dans les intelligences.

VI

Mais il est temps de conclure ce trop long chapitre. De même que toutes les autres règles gouvernementales des phénomènes, soit physiques, soit sociales, la Vie, nous venons de le voir, aime l'ordre, le rythme et même la symétrie, la lutte aussi, — enfin toutes les formes possibles de l'Opposition — mais seulement comme moyen de gouvernement. Il est vrai que le plus clair résultat de cet effort est l'exploitation la plus large et la plus éclatante mise en relief de la Différence universelle. Mais la Vie, non plus que les autres forces directrices, ne songe à cela ou n'a l'air d'y songer. Maintenant, rappelons-nous que, suivant le mot de Bossuet, « l'ordre est ami de la Raison et son propre et unique objet » ; ce qui nous donnera lieu de penser que la Vie est, en somme, une espèce de Raison, mère de notre Raison, de notre Logique humaine, et qu'elle est, comme celle-ci, une expression originale de l'universelle ambition.

— Encore une remarque cependant. A mesure que les actions du dehors et les rébellions de ses propres éléments contraignent la vie au sacrifice de cette régularité pleine, exclusive de toute différence, qui est réalisée par la sphère, il ne faudrait pas croire que la symétrie perdît au change. A une symétrie complète mais vague, plutôt virtuelle que réelle, s'est substituée une symétrie complète plus étroite et plus forte. Le bilatéralité des mammifères, par exemple, est une sorte d'étau où les différences de configuration nécessitées par l'accommodation au dehors sont contenues dans des

limites infranchissables. En botanique, même observation : on peut considérer un arbre dans son ensemble comme une grande feuille sans parenchyme, dont les nervures (les branches) se développent de tous côtés, symétrie vaguement sphérique, et non dans un seul plan, bilatérale. Cette substitution d'un développement plat à un développement plein, qui donne naissance aux feuilles proprement dites, est à la fois un avortement et un progrès. L'un ne va pas sans l'autre.

Dans les autres domaines de la réalité, nous voyons se produire ce même passage de la symétrie sphérique à la radiaire et à la bilatérale. Le système solaire présente une symétrie radiaire ; il est aplati comme un disque, et à chaque point de la courbe décrite par un astre correspond un autre point symétrique déjà occupé par ce même astre. Or le système solaire, avec ses retours périodiques des mêmes états, ses cycles séculaires, ses combinaisons de mouvements diversifiés à l'infini qui jamais ne se confondent, est quelque chose de certainement plus régulier et plus beau qu'un des globes quelconques ou des atomes pareillement globuleux, dont il se compose. A coup sûr, la circulation elliptique d'une planète, effet partiel de l'attraction qui, par conséquent, l'a précédée, l'emporte à ce point de vue sur le rayonnement attractif, sphériquement symétrique, qui émane de toute masse et de toute molécule. En physique, n'est-il pas visible que l'électricité, force polaire, linéairement symétrique, est hiérarchiquement supérieure à la chaleur, soit à la chaleur rayonnante proprement dite, qui se perd dans les espaces, soit à celle qui rayonne seulement dans l'intérieur des corps et qui révèle aussi sa nature de

symétrie sphérique en les dilatant dans tous les sens ? L'électricité et le magnétisme sont des formes du mouvement bien autrement différenciées et spécialisées, bien autrement inhérentes aux caractères chimiques des substances que la lumière indifférente. L'affinité chimique, sans doute, ne rayonne pas moins sphériquement que l'attraction astronomique (quoique je n'entende point les assimiler l'une à l'autre) autour de chaque molécule ; mais le dernier résultat de son exercice est le cristal, où se montre une symétrie bilatérale (1). Dans le monde social, la succession des divers types d'architecture, depuis la hutte ou la tente primitive, ronde et sans façade distincte, jusqu'aux édifices civilisés où la symétrie bilatérale est de mieux en mieux marquée, donnerait lieu à des considérations analogues.

(1) La cristallographie demanderait à être étudiée à notre point de vue. Je n'en dirai qu'un mot. L'état cristallin est l'état solide par excellence, et il semble que la nature s'efforce de le généraliser sans cesse : d'après M. Mallart, la matière a une tendance manifeste à réaliser, dans sa structure intime, l'arrangement le plus symétrique possible. Car, s'il y a des corps amorphes qui ne cristallisent pas, leur état est instable, et eux-mêmes finissent, si on les laisse en paix, par se cristalliser. D'autre part, le phénomène si justement remarqué de la cicatrisation des cristaux exprime une sorte de désir de rétablir la symétrie rompue. Mais, chose remarquable, cet effort, ce désir, cette tendance, échoue le plus souvent, apparemment parce qu'elle se heurte contre une nécessité supérieure. En somme, la cristallisation est un fait exceptionnel ; il est très rare de rencontrer hors de nos laboratoires, dans la nature, des cristaux réguliers, surtout des cristaux de grande dimension. Est-ce à dire que la cristallisation régulière soit le privilège d'une élite, et que ce soit le cas de dire : beaucoup d'appelés (ou plutôt tous appelés) et peu d'élus? Non, l'état cristallin est essentiellement infécond. Arrivée là, la substance matérielle s'arrête en une stérile symétrie. Au contraire, l'état colloïde est essentiellement fécond et seul vivifiable. Il n'en est pas moins vrai que, dans cette matière colloïde elle-même, une fois animée par la vie, le vœu de symétrie naturelle se fait jour sous une forme nouvelle et plus haute, celle des conformations vivantes.

On peut se demander si les diverses formes, astronomiques, cristallines, organiques, sociales, qu'affecte le besoin de symétrie dans la nature, ne se rattachent pas à quelque principe commun et fondamental, et notamment si la symétrie des cristaux ne servirait pas à faire mieux comprendre celle des organismes, ou vice versa. Je ne veux pas dire par là que le cristal puisse être considéré comme un être de transition entre l'organique et l'inorganique : il n'en est rien, puisque c'est précisément en se cristallisant que la matière devient impropre à s'organiser et que le propre de la matière organisable, quand elle se cristallise, c'est la dyssymétrie de sa structure cristalline, comme Pasteur l'a montré. Mais, si la cristallisation et l'organisation sont, pour la matière, deux voies indépendantes et divergentes de développement, il n'en est que plus instructif de noter entre elles certaines analogies singulières. D'abord, dans les deux, la tendance a établir un arrangement symétrique, ou à le rétablir s'il est rompu, est remarquablement forte ; et elle est d'autant plus frappante que la forme du cristal n'est nullement, comme l'avait cru Haüy, le simple agrandissement de la forme élémentaire des molécules, mais, au contraire, diffère autant de celle-ci que la structure d'une plante ou d'un animal diffère de celle de ses cellules, la morphologie de l'histologie. « La conception nouvelle de la structure des matières minérales cristallines, dit M. Berthelot (1), se rapproche des conceptions modernes relatives à la structure intime des êtres organisés. On retrouve en effet, dans les deux ordres d'êtres ces relations singulières

(1) *Revue scientifique* du 26 décembre 1896. Cet article de M. Berthelot sur la vie et les travaux de Mallart, dont nous citons de trop courts extraits, est

d'accommodation et d'harmonie dont la similitude a de tout temps frappé les philosophes. Le cristal est en réalité constitué par l'association d'une multitude de molécules élémentaires dont la structure individuelle est indépendante de celle de l'ensemble. Sa formation répond à une certaine tendance vers un arrangement symétrique, et même le plus symétrique parmi tous les arrangements possibles. La conciliation entre la symétrie de la masse et celle des molécules s'opère par des adaptations et des accommodations approximatives. Il y a là une contradiction, une antinomie de principe, entre la conception des lois absolues, purement phytagoriciennes, et la réalisation des existences positives et pratiques, contradiction qui se manifeste dans tous les corps, dans tous les phénomènes naturels. Or les mêmes antinomies apparaissent lors de l'application de nos lois scientifiques aux êtres vivants. Les êtres vivants obéissent aux lois de la morphologie, aussi générales que celles de la cristallographie. Ces lois ne sont pas une simple résultante des propriétés individuelles des éléments cellulaires ; je veux dire qu'elles ne sont pas contenues en germe dans chacun de ces éléments, de façon à résulter de l'évolution personnelle d'un élément, pas plus que le cristal entier ne dérive du développement d'une molécule intégrante. De même que les corps cristallisés, rapportés à un double système de lois individuelles et collectives, les corps vivants présentent des conciliations et des harmonies perpétuelles entre les lois de l'histologie et les lois de la morphologie. » Autant vaut dire des variations et

rempli d'aperçus profonds qui apportent de précieux appuis à quelques-unes de nos idées.

des innovations perpétuelles. « En un mot, la nature organique, aussi bien que la nature minérale, opère à la façon de l'industrie humaine. Elle aussi procède par un à peu près, par une tricherie perpétuelle, pour parler le langage des mécaniciens pratiques; je veux dire en harmonisant des effets inconciliables en géométrie absolue. Ces arrangements approximatifs présentent d'ailleurs des degrés différents, des solutions multiples, dans la série des cristaux, aussi bien que dans la série des êtres vivants. Dans tout être, minéral ou vivant, destiné à une existence permanente, il se manifeste une certaine tendance vers les arrangements, les accomodations, les harmonies. Telle est aussi la règle nécessaire des sociétés humaines. » Ce que je retiens de plus net de ces considérations, si remarquables, c'est que la vie sociale aide à comprendre la vie organique et même la vie minérale. S'il en est ainsi, n'est-il pas permis de voir, dans les symétriques constructions des cristaux aussi bien que des êtres vivants, l'expression d'un esprit de coterie, mais de coterie envahissante, d'un exclusivisme collectif et conquérant, qui se traduit, dans nos sociétés, par le tracé géométrique des forteresses, par la symétrie des plans de batailles et des manœuvres militaires ?

Ce qu'il y a à noter aussi dans le passage que je viens de citer, c'est que la symétrie cristalline elle-même n'est jamais qu'approximative. C'est une *pseudo-symétrie*, qui, dans certains cas, devient une *dyssymétrie* où une *asymétrie* véritable, et ce sont précisément les cas où la matière minérale, cherchant à se surpasser pour ainsi dire, devient apte à entrer dans les organismes vivants. A cette considération

pourraient se rattacher les beaux travaux de Pasteur en cristallographie (1). « Nous avons le droit, dit M. Duclaux, d'attribuer des molécules dyssymétriques à toutes les substances agissant à l'état de solution sur la lumière polarisée ; et, quand on songe que toutes ces substances appartiennent au règne végétal ou au règne animal, c'est-à-dire sont des produits de l'activité cellulaire, cette particularité de structure devient curieuse à envisager de près... Une cellule vivante nous apparaît donc comme un laboratoire de forces dyssymétriques, où un protoplasma dyssymétrique, agissant sous l'influence du soleil, c'est-à-dire sous l'influence de forces extérieures dyssymétriques, peut présider à des actions très variées, fabriquer à son tour de nouvelles substances dyssymétriques... bref, présenter la plasticité merveilleuse que nous lui connaissons, et cela tout simplement, par de toutes petites déviations de forces sous des influences dyssymétriques. »

Remarquons, entre parenthèses, que même en ses dyssymétries, la nature ne laisse pas d'être persécutée par une préoccupation symétrique. Pasteur a montré, par exemple, que les molécules des deux acides tartriques *droit* et *gauche* ont une dyssymétrie « inverse l'une de l'autre », symétrique l'une de l'autre par rapport à un plan. « Si l'une est une main droite, l'autre est une main gauche ». Ces deux acides droit et gauche sont deux extrêmes, dont l'acide paratartrique qui les combine, et qui ne dévie ni à droite ni à gauche la lumière polarisée, réalise l'état zéro. Ce qui caractérise la

(1) Voir *Pasteur, Histoire d'un esprit,* par Duclaux, membre de l'Institut (Masson).



symétrie dont il s'agit, celle où s'élève au plus haut point de ses sublimations la nature chimique, c'est que la molécule droite n'est point *superposable* à la molécule gauche et ne lui ressemble qu'inversement, tandis que les deux moitiés d'un cristal dérivant du cube ou du prisme hexagonal sont superposables. Or cette propriété de n'être point superposables appartient aussi aux deux moitiés gauche et droite du corps humain, de tout animal supérieur, de la fleur même des végétaux les plus élevés, labiées ou orchidées, de la façade d'un temple grec, et distingue la symétrie qui leur est propre de celle des rayonnés ou des végétaux inférieurs, ou d'une hutte de sauvages et d'une tente de nomades. Ainsi la matière se dyssymétrise pour se sublimer et monter à la vie. Mais la vie, elle aussi, est-ce qu'elle ne se dyssymétrise pas pour monter plus haut, jusqu'à l'esprit social ? Ne savons-nous pas que les fonctions psychiques du cerveau, à mesure qu'elles se compliquent et s'élèvent, vont se dyssymétrisant, comme le prouve la localisation de la faculté du langage d'un seul hémisphère cérébral et la supériorité de plus en plus accentuée de la main droite sur la gauche ? Autrement dit, pour passer d'une espèce de symétrie à l'espèce supérieure, une phase de dyssymétrie est nécessaire. En cela l'opposition nous met sous les yeux un phénomène analogue à celui que la répétition nous a présenté ailleurs (1). Il en est de la symétrie des formes comme de la similitude des faits : un peu de complication l'altère ou la détruit, un peu plus de complication la rétablit. La répétition-ondulation

(1) Voir nos *Lois de l'Imitation*, premier chapitre.

produit des ondes dont la régularité précise va diminuant à mesure qu'elles s'enchevêtrent dans des molécules plus complexes; mais, quand, à force de s'élever de la sorte, elles entrent dans une cellule vivante, une nouvelle et plus impérieuse sorte de répétition apparaît, l'hérédité, qui nous stupéfie par l'exactitude merveilleuse de ses reproductions en dépit d'une complexité si haute. Et, quand l'agrégat social apparaît, la répétition-imitation, à son tour, nous émerveille par la précision prolongée des racines verbales, des rites religieux, des pratiques industrielles, qu'elle édite en exemplaires étonnamment semblables. — Pareillement, ce semble, la netteté des oppositions ne s'éclipse, dans le passage d'un étage à l'étage supérieur de la réalité, que pour réapparaître ensuite plus surprenante; il en est ainsi, non seulement des symétries, comme nous venons de le dire, mais des rythmes. Si les mouvements physiques deviennent de moins en moins nettement rythmiques en se compliquant, leur complication plus haute encore quand ils entrent dans une fonction vitale d'abord, sociale ensuite, a pour effet de leur rendre toute la précision de leur rythmicité élémentaire.

Une question encore avant de finir : la forme de l'Univers, pris dans son ensemble, est-elle symétrique, et quelle symétrie présente-t-elle ? Si l'Univers est jugé infini (1), la question implique contradiction. Elle se pose, au contraire, s'il est jugé fini. Mais il est fâcheux qu'elle soit pratiquement insoluble. En

(1) Je sais bien que la notion d'un *nombre infini* est contradictoire, mais cela ne suffit pas à empêcher le problème de l'infini de se poser. Car la question est précisément de savoir si l'Univers est *nombrable* ou non, *saisissable* ou non par notre intellect, en un mot *intelligible*.



ce qui concerne notre Univers, celui qui se compose de toutes les myriades de systèmes solaires et de nébuleuses révélées par la vue du ciel étoilé, il y a été répondu diversement. Mais, ici comme partout, le progrès des connaissances a chassé l'idée de régularité symétrique de ses retranchements successifs. En dépit de l'irrégulière dispersion et de ce beau « désordre fixe » des étoiles, aussi inégales que multicolores, les théoriciens n'ont pas manqué, qui ont prétendu y subtistuer une imaginaire uniformité. Nous savons les prédilections mystiques du grand Keppler pour la forme sphérique et circulaire qui faillit l'égarer en ce qui concerne la gravitation de la terre autour du soleil. Il considérait aussi la voie lactée comme un grand anneau d'étoiles, ayant le soleil pour astre central. « Eugène, dit le P. Secchi (1), supposait les étoiles disposées uniformément; nous avons vu que cette idée n'est pas soutenable. Wright, Kant, Lambert ont beaucoup écrit sur la nature des systèmes qui renferment ces amas d'étoiles, mais toujours en conformant leurs idées sur le modèle du système solaire planétaire, tel qu'il était connu de leur temps » et qu'ils jugeaient bien plus étroitement réglé et discipliné, bien plus platement ordonné qu'il ne l'est en réalité. La découverte des petites planètes comprises entre Mars et Jupiter, aux orbites très inclinées sur l'équateur et souvent très excentriques, la grande variété des comètes et des météorites observées ont forcé l'esprit des astronomes les plus corrects à reconnaître le système solaire comme une œuvre non plus essentiellement *classique* mais, au contraire, profondément

(1) *Les Etoiles*, t. II.

romantique et qui fait au moins autant d'honneur à l'imagination qu'à la raison divine. Quant à la voie lactée, quant aux groupes stellaires qui l'avoisinent, quant aux nébuleuses de toutes formes et de toutes natures, solides ou gazeuses, elliptiques ou irrégulières, le tout, si tout il y a, semble une gigantesque débauche de la verve créatrice. Écoutons encore le P. Secchi : « W. Herschel, au commencement de ses études stellaires, admettait l'idée d'Huyghens suivant laquelle les étoiles étaient également distribuées dans l'espace ; cela le conduisit à sa fameuse hypothèse d'un système de voie lactée formée d'une grande couche d'épaisseur relativement faible, bifurquée du côté du Sagittaire, et dont la section normale, comme on la représente ordinairement, donne la figure d'un Y. Mais cette idée fut abandonnée par lui-même dans ses dernières années, bien que beaucoup de gens continuent à l'exposer comme son opinion définitive. » L'hypothèse de Proctor qui compare la voie lactée à une espèce de serpent replié sur lui-même, — tellement l'idée de cercle est obsédante chez les astronomes même modernes ! — n'est pas plus heureuse. En réalité, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que « les étoiles ne sont pas uniformément distribuées dans l'espace » et que la plus grande irrégularité, non pas seulement apparente, mais réelle, règne dans les cieux.

CHAPITRE V

OPPOSITIONS PSYCHOLOGIQUES

I

Nous voici au cœur même de notre sujet. C'est ici que toutes les idées antérieurement émises doivent trouver leur confirmation ou leur écueil, que toutes les oppositions mathématiques, physiques, vivantes, doivent s'éclairer d'un nouveau jour ou révéler leur inanité. J'espère parvenir à démontrer que nulle part plus qu'en psychologie n'apparaissent avec évidence, d'une part, la réalité et l'importance du rapport d'opposition, d'autre part, sa subordination à celui de variation et d'originalité. Nous allons voir s'y déployer toutes les formes d'oppositions, qualitatives et quantitatives, mises au service d'une exubérance d'impressions fugitives et uniques en soi, caractère si frappant du monde de la conscience qu'on a pu, avec une apparence de raison, affirmer que rien n'y dure, que rien ne s'y répète, que rien n'y est susceptible de plus ni de moins, d'augmentation ni de diminution véritable (1).

Si l'on veut voir clair en psychologie, la première chose à faire est d'y démêler, dans les innombrables combinaisons d'éléments hétérogènes qu'elle nous offre, la présence de deux

(1) Je fais allusion, on le comprend, à la thèse si connue et si remarquable de M. Bergson.

quantités irréductibles, qu'on peut appeler comme on voudra, mais que j'appelle croyance et désir. Tant qu'on n'a pas isolé par abstraction ces deux éléments simples, toujours inextricablement emmêlés entre eux et avec quelque élément affectif, la psychologie est semblable à la chimie avant l'isolement de l'oxygène. Ces deux quantités, en effet, sont les seules choses identiques à elles-mêmes qu'il nous soit donné d'observer directement ou par une induction légitime, d'un bout à l'autre de l'échelle mentale, du plus bas degré de la psychologie animale ou infantile au plus haut degré de la psychologie humaine ou adulte. Il n'est pas une de nos sensations peut-être, visuelle, acoustique, sonore, tactile ou autre, qui soit la même chez l'homme et les animaux supérieurs, et, à coup sûr, beaucoup d'animaux ont un clavier sensationnel profondément différent du nôtre, plus étendu sur tel point, plus restreint ailleurs, composé de touches qui nous manquent. Et l'on peut s'expliquer, notamment, par un sens électrique, qui nous fait défaut, ou par un prodigieux et inimaginable développement de l'odorat, la merveille de certaines migrations. Mais le dernier des animaux, comme l'enfant qui vient de naître, nous donne des signes manifestes de désir ou de répulsion plus ou moins énergique à l'égard de certains objets et, bientôt après, des marques non moins claires d'affirmation ou de négation qui, pour n'être point verbales, ne laissent pas d'être distinctes et susceptibles aussi de degré. Tout animal qui *reconnaît* sa proie affirme, *in petto*, que ce qu'il voit est semblable à ce qu'il a déjà vu et mangé, et tout animal qui *discerne* telle espèce de nourriture comme n'étant point celle qui lui convient fait une proposition *négative* sans le savoir.

Tout discernement implique une négation, comme toute reconnaissance une affirmation. Pas d'animal non plus, pas de nouveau-né, qui n'exprime souvent, par ses attitudes et ses gestes, son passage graduel du doute à la conviction parfaite, positive ou négative. Il me semble que les psychologues physiologistes, s'ils s'étaient aidés ici des lumières que la biologie leur fournit, au lieu de se restreindre au faible secours de la physiologie cérébrale, encore à édifier, n'auraient pu s'empêcher de reconnaître le rôle singulier de la croyance et du désir, leur persistance identique attestée par la comparaison des animaux, et leur dualité irréductible où se reflète le double fonctionnement continuel, centripète et centrifuge, de la vie en général, de la vie nerveuse en particulier. Par la croyance, par le saisissement attractif et assimilateur, l'être psychique acquiert et s'accroît; par le désir, par l'expansion de soi, il s'extériorise et se dépense.

Mais, faute de s'attacher à ces comparaisons, la plupart des psychologues ont négligé de faire des analyses nécessaires. Les plus pénétrants même, précisément parce qu'ils sont trop subtils, ont méconnu l'identité de la croyance ou désir à travers leurs degrés infinis d'augmentation ou de diminution, et y ont vu autant de changements de nature, parce qu'ils ont confondu l'un et l'autre avec l'état affectif, — sensationnel ou émotionnel, — qui s'ajoute à chacun de ces degrés pour les *qualifier*. Il est certain que la conviction, au moment où elle s'établit en nous à la suite d'hésitations d'esprit, est escortée d'un sentiment particulier de plaisir et de peine et apparaît comme un état d'âme tout autre que les états qui l'ont précédé. Il est certain aussi que la foi reli-

gieuse, cette croyance émouvante et plus ou moins voulue, enracinée dès l'enfance, a un ton sentimental, un timbre psychique pour ainsi dire, qui la distingue fortement de la foi scientifique. Mais, pour continuer la métaphore, faites abstraction des harmoniques qui constituent le timbre, et nous retrouvons le même son fondamental à des degrés différents d'intensité. Pourquoi ne pas dire aussi bien que la conviction d'un géomètre aveugle, quand il expose un théorème, n'a rien de commun avec la conviction de ses élèves doués de la vue, parce que ceux-ci imaginent *visuellement* et celui-là *tactilement* le cube ou la sphère dont ils parlent ?

Je n'ai pas à rechercher les conditions cérébrales, physiologiques, de la croyance et du désir. C'est l'affaire des physiologistes. Il se peut que ces conditions soient très complexes, ce qui n'empêcherait nullement ces deux actes d'être subjectivement des faits premiers et indécomposables, d'où il faut partir en psychologie et en sociologie. Schopenhauer a pu, avec l'assentiment de la science, résoudre en désirs, sous le nom de volontés, toutes les forces motrices et fonctionnelles de la nature. Il aurait tout aussi aisément universalisé la croyance. C'est surtout quand on arrive à la science sociale, que le caractère primitif, quantitatif, irréductible, de la croyance et du désir, leur omni-présence et leur importance majeure, se laissent clairement apercevoir. Il n'est peut-être pas de meilleur contrôle de la psychologie que la sociologie. Pour parler avec plus d'exactitude, la psychologie n'est rien, si ce n'est ce que la biologie et la sociologie ont de commun. Elle a deux faces, la face psycho-physiologique et la face psycho-sociologique. Les psychologues, jusqu'à ces



dernières années, ont eu le tort de ne regarder attentivement que la première : leur analyse s'est beaucoup servie des secours que lui prêtait l'étude de la pathologie cérébrale notamment et de l'hypnotisme, celui-ci leur permettant par ses simplifications exceptionnelles, celle-là par ses grossissements exagérés, de mieux percevoir des faits restés confus et embrouillés à l'état normal. Mais le monde social leur offrait aussi une autre sorte de verre grossissant dont ils ont beaucoup moins fait usage, bien qu'il ait l'avantage d'être infiniment plus clair, plus explicatif, plus commode même à manier. Dans une foule ou une secte, dans une nation, tel état ou tel penchant de l'âme s'étale sous un jour plus vif qui le fait saisir à nu. Or il n'est pas de peuple où n'apparaisse de très bonne heure et ne se développe incessamment, avec les traits de plus en plus marqués d'une vraie quantité homogène et mesurable, la notion de *valeur*, l'idée non seulement économique, mais sociale par excellence, au fond de laquelle on ne découvre que croyances et désirs combinés et accumulés. — Parmi les rapports du moi avec les autres êtres, ses relations avec les autres moi se signalent éminemment : par elles se fortifient avec une intensité singulière et l'exactitude de ses répétitions (habitudes, travaux), et l'énergie de ses oppositions (combats, discussions), et aussi, et surtout, par ces moyens mêmes, la profondeur de son originalité propre.

Mais, pour le moment, je n'insiste pas à cet égard, ayant l'intention de revenir sur ce sujet. Achevons de jeter rapidement un coup d'œil général sur l'ensemble de la vie mentale, avant de la parcourir avec plus de détail pour y *herboriser*, pour ainsi dire, des oppositions et les interpréter.

L'enfant, comme l'animal, naît crédule et désireux ; son *âme pure*, pour ainsi parler (1), consiste en cette double virtualité ou plutôt en une fusion de ces deux virtualités qui cherchent à la fois leur objet et qui le trouvent dès la première sensation coexistante avec l'image d'une sensation antérieure. Voilà pourquoi la croyance, affirmative ou négative (reconnaissance ou discernement), commence par se proportionner à l'intensité de l'image ou de la sensation, et aussi bien le désir ou la répulsion. Mais cette proportionnalité initiale, qui a donné lieu à l'erreur de prendre la croyance pour une simple qualité de la sensation ou de l'image, ne dure pas longtemps, et, de très bonne heure, il arrive qu'à des images très faibles, ou même à des mots substituts de ces images, s'attache une croyance aussi forte qu'à des perceptions. Et la même remarque s'étend au désir.

L'*âme appliquée* évolue ainsi, par un continuel apport d'*apparitions* et de *réapparitions* dont l'alimente la vie cérébrale, reflet de la vie extérieure. Distinguons bien l'apparaître et le réapparaître mental ; cette distinction est fondamentale en psychologie, comme celle de l'invention et de l'imitation en sociologie. Les apparitions se suivent presque sans ordre et sans fin et ne se fusionnent jamais ; états discontinus et impénétrables malgré la continuité de leur procession, qui fait notre perpétuel étonnement de vivre et, jusqu'au dernier âge, l'incessant renouveau de la conscience. Mais le plus grand nombre passent sans laisser de trace,

(1) Ce n'est qu'une façon de m'exprimer, et on voudra bien ne pas induire de là que je me prononce sur la possibilité d'une vie psychique indépendante des organes. Je cherche, après Kant, l'apport propre du sujet, voilà tout.



oubliées à jamais, et il en est de ces perceptions presque aussitôt disparues qu'apparues comme des inventions non imitées, qui ne comptent pas socialement. Il n'y a d'important mentalement que les apparitions réapparues, remémorées, conservées dans le *sous-moi*, dans le sous-sol en quelque sorte, de l'être conscient. A la différence des apparitions, ces réapparitions, ces images, ont une facilité et une tendance extrêmes à se fusionner et à se coordonner. Aussi est-ce entre elles que notre logique interne, exercice propre de nos deux virtualités essentielles sous la double forme de la logique proprement dite et de la finalité (qui est une logique aussi), travaille à nouer des liens systématiques. Notre vie psychique n'est qu'un classement et un accouplement de souvenirs.

Nouveaux ou remémorés, les phénomènes psychologiques sont toujours réductibles à ces trois éléments, la *croyance*, le *désir*, les *sensations* (1). Au fond, la psychologie n'étudie jamais que ces trois choses ou leurs combinaisons, comme la physique n'étudie que l'espace, le temps et les matières ou leurs combinaisons, telles que la forme et le mouvement. Mais le tort des psychologues est souvent de traiter comme des corps simples, dans leur chimie mentale, des corps composés. Ils ont cependant montré une grande sagacité pour décomposer les associations que les sensations et les images en se combinant forment entre elles. Aussi je n'en parlerai guère. Mais, quand la croyance ou le désir se marient entre

(1) Les *sensations* pures, abstraction faite, par hypothèse, des jugements inconscients de localisation, de classification, d'appellation verbale, etc., qui s'y mêlent toujours et que l'on confond trop souvent avec elles.



eux ou avec les sensations et les images, ils ne prennent pas garde à ces unions si fécondes. Ils se bornent à en décrire avec beaucoup de finesse les produits sous les noms variés de *jugement*, *volonté*, *attention*, *passion*, *sentiment*, etc., choses dont ils n'ont pas exagéré d'ailleurs l'importance capitale. — Qu'est-ce que l'*attention?* Un effort pour voir plus clair, pour ouïr plus net, pour préciser et accentuer une perception encore imparfaite et confuse, et par là croire plus fort quelque chose qu'on entrevoit ; en un mot, c'est un désir ayant, à travers des sensations, un accroissement de croyance pour objet. — Qu'est-ce que la *question*, autre attitude du moi, voisine de la précédente, et non moins digne d'examen ? Un doute, né le plus souvent des deux tendances opposées à nier et à affirmer la même chose, et le désir d'échapper à ce doute en niant ou en affirmant décidément. — Qu'est-ce que le *jugement ?* C'est beaucoup plus complexe qu'il ne semble. C'est d'abord un lien, affirmé ou nié avec plus ou moins de force de croyance, entre un sujet et un attribut, entre deux notions. Mais une notion n'est qu'un ancien jugement répété, devenu habituel, *déposé* en image générique ou mieux verbale. Un jugement est donc une conclusion, le fruit d'un raisonnement implicite. Par là, « la croyance inhérente aux perceptions immédiates, jugements primitifs, s'est affranchie. Mais on ne songe à utiliser de la sorte ce qu'on sait, ce qu'on croit fermement, et à en déduire d'autres connaissances (ou croyances très fortes) qui y sont impliquées, que si l'on désire posséder ces dernières (1). » Dans le jugement même,

(1) Je me permets de reproduire ces lignes empruntées, avec d'autres idées, à une étude que j'ai publiée il y a bien longtemps dans la *Revue philosophique*



donc, il y a un ferment de désir caché sous le soulèvement de la croyance. — Dans la volonté, c'est, à l'inverse, le désir qui joue le rôle principal. Qu'est-ce que la volonté ? C'est « le désir mobilisé par le jugement. Je veux ceci, parce que je désire cela et que je juge que ceci est cause de cela. Comme la différence des points de l'espace situés sur la même ligne droite, tout importante qu'elle est à d'autres égards, est *indifférente* au regard de la force mécanique qui les traverse sans s'altérer, ainsi la différence des actes successifs qui concourent à la même fin est comme non existante pour le désir qu'ils se passent de l'un à l'autre. Je marche vers un puits, je fais fonctionner la pompe, j'incline le seau plein et je bois ; faire tout cela, c'est également désirer boire ». De la même manière on peut dire, au sujet du jugement, que « la différence des sensations et des images, si hétérogènes soient-elles, rapportées par nous à un même objet, et aussi bien des formules verbales qui la désignent, est non avenue pour la croyance qui les parcourt et passe à travers. »

Et qu'est-ce que le *sentiment* ou la *passion*, si ce n'est une sensation, ou une image, ou une agrégation de sensations et d'images, en tant que désirées ou repoussées, et désirées ou repoussées en vertu de jugements ? Mais n'anticipons pas sur ce qui va suivre ; et, après ces premiers préliminaires indispensables, hâtons-nous de passer en revue les sensations,

et qui a été réimprimée dans mes *Essais et Mélanges sociologiques* (1895, Stork et Masson), auxquels je renvoie le lecteur. Tout le chapitre intitulé *La croyance et le désir* (et notamment pp. 237-280) est le complément, et parfois le développement, ou bien simplement l'indication des considérations que je présente au début de ce chapitre. L'importance du sujet m'a paru devoir faire excuser cette insistance.

puis les sentiments, pour voir si nous y rencontrons, par hasard, d'autres oppositions quantitatives ou du moins quantitatives-dynamiques, que celles où se reflètent les deux seules oppositions psychologiques de ce genre incontestables à notre avis, le désirer contraire au repousser, l'affirmer contraire au nier.

II

Qu'il existe des oppositions sérielles, qualitatives, en psychologie comme partout, cela est manifeste. Mais il n'est pas moins visible qu'ici comme ailleurs elles sont combattues par la nature des choses, et que leur rôle, toujours accessoire, va s'amoindrissant à mesure que la conscience s'élève et s'enrichit. S'il n'est pas de série de sensations ou d'images qui ne soit susceptible d'être suivie en deux sens inverses, d'être montée et redescendue comme une gamme, il faut bien reconnaître qu'en fait ce rythme régulier est exceptionnel. Pour une promenade de long en large dans un cloître ou dans un appartement, on fait cent promenades où l'on varie son itinéraire à l'aller et au retour ; et, quand cette exception a lieu, elle n'est qu'apparente, la monotonie machinale de ce va-et-vient ayant été adoptée pour favoriser l'essor libre des rêves ou des pensées du promeneur. Ce qui est ordinaire, c'est la répétition directe, sans nulle inversion, d'une suite d'impressions ou de souvenirs. De là l'habitude et la mémoire, condition nécessaire de la fantaisie et de l'imagination novatrices.

Une gamme qu'on monte et qu'on redescend, une suite de notes parcourues puis reparcourues au rebours, *do ré mi fa sol fa mi ré do :* voilà la phrase musicale élémentaire, la ritournelle initiale, source de l'immense fleuve sonore qui va toujours devant soi sans jamais rétrograder. Il y a loin de ce début à la longue et souple phrase de nos musiciens qui revient au point de départ par des chemins si inattendus. De même, la première phrase sculpturale ou picturale, la période ou la mélodie élémentaire par laquelle les arts du dessin commencent leur évolution, c'est la parfaite symétrie d'un corps représenté de face, immobile, debout, ou bien de deux corps vus de profil et se faisant pendant l'un à l'autre comme dans les bas-reliefs assyriens. L'œil barbare qui les admire trouve plaisir à s'y promener plusieurs fois de suite, indéfiniment, sur un chemin de sensations visuelles qui reste exactement le même à l'aller et au retour. Mais, dès ses plus humbles progrès, la sculpture tend à dyssymétriser ses personnages, et, si elle continue à les *répéter* en longues files, en files même de plus en plus prolongées et diversifiées, elle renonce bientôt à les *affronter* symétriquement, ou du moins, si elle les affronte, elle introduit dans leur vis-à-vis un élément de variété qui ne cesse de se développer aux dépens de la symétrie primitive. Pareillement la musique se plaît aux répétitions nombreuses de ses motifs, longtemps encore après avoir évité l'opposition symétrique de leur période ascendante et de leur période finale. Le regard civilisé, dans un fronton moderne, ne supporte plus qu'une vague similitude entre les poses des personnages à droite et à gauche du groupe central ; et, dans une peinture moderne, il exige une

dissemblance telle de toutes ses parties qu'en la parcourant dans n'importe quel sens il ait la saveur de sensations toujours nouvelles. Ce n'est pas à dire qu'il entende sacrifier absolument la symétrie; mais, chose étrange, il la veut *jugée* et non *sentie*. Nos peintres et nos sculpteurs, en effet, ont soin de nous mettre sous les yeux la forme humaine dans des attitudes expressives qui différencient beaucoup les deux moitiés correspondantes du corps, mais ils évitent non moins soigneusement toute différenciation de ce genre qui aurait pour effet de faire juger boiteux ou bossu le héros représenté. Dans le pêle-mêle d'une bataille peinte, ce serait une faute grossière de l'artiste si un seul des soldats paraissait avoir un bras plus long que l'autre. Quand le peintre représente un monument, c'est toujours de côté que la façade est vue, mais, tout en affectant la vue dyssymétriquement, elle doit suggérer la certitude que, si on la voyait de face, elle apparaîtrait tout à fait symétrique. — N'en est-il pas un peu de même de notre poésie moderne, où le progrès prosodique de la composition et de la récitation consiste à dissimuler sous la variété des coupes et des rejets la mesure régulière des vers, de telle sorte qu'on ne l'*entende* pour ainsi dire plus, mais qu'on la *juge* exister ? Réduite ainsi de plus en plus à l'état de pâle notion, d'ombre survivante d'elle-même, de simple possibilité, la symétrie dans l'art me semble révéler sa véritable nature, auxiliaire et subordonnée ; car ce qui importe dans l'art, c'est ce qui est senti, et les jugements n'y servent qu'à suggérer des sensations supérieures.

Nous avons dit qu'il est possible d'entendre au rebours un morceau de musique en commençant par la dernière note;

mais nous savons qu'on obtient par ce procédé — qui, très exceptionnel aujourd'hui, pourra être vulgarisé, si la mode s'en mêle, par l'invention du phonographe — un morceau nouveau et non inverse du précédent. Une série renversée de sensations visuelles constitue une opposition qualitative bien plus vraie, mais elle est clairsemée dans la vie aussi bien que dans l'art, avec cette différence que le progrès de l'art tend à la rendre de plus en plus rare tandis qu'en avançant dans la vie l'empire croissant de l'habitude a souvent pour effet de multiplier les allées et venues le long des mêmes rues, des mêmes sentiers, comme il arrive chez les fonctionnaires, les ouvriers, les travailleurs de tout ordre, et même les viveurs, qui font chaque jour, et souvent plusieurs fois par jour, le trajet de leur domicile à leur lieu de travail ou de plaisir et vice versa. Mais remarquons que cette suite et ce renversement d'impressions rétiniennes journellement suivies en deux sens contraires sont subis comme la condition nécessaire d'une autre série psychologique, nullement renversée celle-là, mais recommencée tous les matins avec des variations incessantes jusqu'à la mort, la série des états d'âme successifs et irréversibles qui se reproduisent en nous et vont se modifiant, s'attristant, s'éteignant, comme les nuances changeantes du ciel de l'aurore au soir, du printemps à l'hiver. Notons aussi la fréquence croissante des voyages qui, différents chaque année, introduisent dans ce va-et-vient monotone de la vie journalière un élément toujours grandissant de nouveauté diversifiante.

Le sens du toucher et le sens musculaire nous offrent-ils une opposition qualitative qui réponde à la phrase musicale et

à la phrase visuelle élémentaires ? Y a-t-il une *phrase tactile* ou musculaire ? L'enfant, dans ses jeux, aime à passer et repasser indéfiniment à travers une même suite de contacts et d'efforts variés, dont la balançoire et les divers exercices du gymnase fournissent de nombreux exemples. Quand il palpe un objet, il le tourne et le retourne dans tous les sens, parmi lesquels il en est d'opposés. L'amour, en cela, est un peu comme l'enfant, et, dans ses premiers jeux, ne se lasse pas de monter et de redescendre délicieusement la gamme des caresses. Mais, pour l'enfant comme pour l'amour, la seule utilité temporaire de ces *ritournelles* voluptueuses est d'exercer sa force, de la déployer en un luxe de caprices et de fantaisies, d'obtenir par ces renversements et ces recommencements même de sensations un renouvellement continuel qui fait de l'amour, comme de la vie, un courant de fleuve sinueux, pittoresque, tout plein d'imprévu, de lacs, de chutes, de rapides, impossible à remonter.

Des chiens civilisés et artistes auraient certainement des concerts d'odeurs comme nous avons des harmonies et des mélodies de couleurs et de sons, et ils se délecteraient à flairer des gammes odorantes, montées ou descendues plus ou moins rapidement en phrases olfactives, susceptibles pour eux d'expressions vives. Mais l'imperfection de notre odorat nous empêche de connaître ce genre de plaisirs esthétiques. L'art de nos cuisiniers, en revanche, flatte souvent notre goût d'une série de saveurs variées, mais je ne connais pas de mets qui nous procure précisément des alternatives rythmiques d'impressions gustatives se succédant en deux sens contraires, telles que seraient des impressions diversement

agréables ou piquantes d'amer, d'acide, de sucré, d'acide, d'amer. Il est des peuples qui servent les plats dans un ordre à peu près inverse du nôtre, commençant par des sucreries et finissant par le potage; mais ils sont constamment fidèles à cet ordre et ne l'alternent pas avec notre ordre à nous. Dans un grand dîner, on fait se succéder les vins fins suivant une certaine série que règle la mode, et que la mode intervertit parfois, mais qui, à une époque donnée et dans un même pays, n'est jamais suivie et renversée alternativement dans le cours d'un repas par le maître de maison.

Quand nous nous laissons aller au fil de nos rêveries ou de nos rêves, la succession des images qui s'y enchaînent s'y présente-t-elle parfois retournée ? Non, les songes ne sont pas plus le contre-pied que la reproduction fidèle des impressions de la veille ; ils en sont les broderies fantaisistes, rien de plus, et c'est leur différence avec les créations de l'art qui sont cela et quelque chose en sus.

Mais l'ordre chronologique suivant lequel entrent les images dans la mémoire et les souvenirs d'actes dans l'habitude est-il précisément inverse de l'ordre suivant lequel les unes et les autres en sortent? En d'autres termes, accorderons-nous à M. Ribot que, conformément à sa loi, la dissolution de la Mémoire (on peut ajouter aussi bien de l'Habitude) est opposée à sa formation, les souvenirs les plus récents disparaissant les premiers, et les plus anciens les derniers? On sait que les vieillards, oublieux de ce qu'ils viennent de faire ou d'apprendre récemment, se souviennent souvent avec netteté de ce qu'ils ont fait ou appris dans leur jeunesse; cette inversion sérielle n'est vraie, ce me semble, que dans une

bien vague mesure (1). Il serait plus exact de remarquer, je crois, que, si la mémoire ramollie du vieillard ne peut presque plus rien retenir de nouveau, elle garde par exception souvent ce qui a trait à sa passion dominante, à son idée fixe, et oublie de son passé aussi bien presque tout ce qui ne se rapporte pas à la passion ou à l'idée qui l'obsède. Cette passion, le jeu, l'avarice, la débauche, l'ivrognerie, qui va sinon se fortifiant de plus en plus, du moins s'établissant et s'immobilisant toujours davantage en lui, est elle-même une objection forte contre la loi de la dissolution psychologique inverse de l'évolution. En effet, c'est là une habitude qui a fait boule de neige tout le long de la vie et ne remonte jamais sa pente. L'homme qui, assez chaste dans sa première jeunesse, amoureux devenu peu à peu libertin, est tombé dans la débauche sénile, ne se dépouille point, en avançant en âge, de cette mauvaise habitude tardivement acquise pour revenir aux habitudes plus austères de ses vingt ans. On ne voit point le vieil avare retourner aux prodigalités passagères de son jeune temps, ni l'ivrogne à la sobriété de son lointain passé. Cette passion, cette monomanie finale, alors même que son apparition a été tardive, sera la dernière chose qui se dissoudra dans l'âme décrépite ; elle persistera *in extremis*. Il en est de même de la décrépitude morale d'une nation vieillie. La dissolution romaine n'a nullement été l'inverse de l'évolution romaine. Rome déchue n'est point du tout retombée en en-

(1) En tous cas, cette opposition purement rythmique ne présenterait qu'une bien vague symétrie ; car il n'est pas douteux que la dissolution de la mémoire, aussi bien que celle de la volonté et du jugement, est d'ordinaire plus précipitée, plus *à pic*, que ne l'a été l'évolution antérieure, qui a commencé dès la naissance et s'est prolongée jusqu'au seuil de la vieillesse.

fance, en son enfance guerrière et rurale, mâle et dévote. Dans le déclin d'un peuple, comme d'un homme, la dernière chose qui périt, ce sont les derniers besoins de luxe, les derniers vices qui sont venus se greffer, pour l'abâtardir, sur sa sève jadis vigoureuse.

III

Cela dit sur les oppositions sérielles, qualitatives, de la conscience, demandons-nous s'il y existe aussi des oppositions quantitatives, soit *de degré* soit de *sens dynamique*, autres que celles de la croyance et du désir sur lesquelles nous nous réservons de revenir plus loin. Cherchons-les dans la sphère des sensations d'abord, des sentiments ensuite. Nous parlerons de celles des idées et des actions quand nous reviendrons à la dualité fondamentale du moi.

Peut-on dire qu'une sensation, comme telle, abstraction faite des jugements ou des désirs qui s'y joignent, augmente ou diminue d'étendue, de durée, d'intensité, soit susceptible, en un mot, de plus et de moins ? La question est discutable, car l'hypothèse où l'on se place est irréalisable à la rigueur : s'il est des sensations qui ne soient ni désirées, ni repoussées, ni agréables, ni pénibles à aucun degré, il n'en est pas qui ne soient perçues, c'est-à-dire qui n'impliquent un ou plusieurs jugements implicites, affirmatifs ou négatifs, assimilateurs ou différenciateurs. Et ne peut-on pas prétendre que l'intensité d'une sensation exprime et mesure sa perceptibilité, autant dire sa crédibilité ? Il y a deux manières d'en-

tendre cette proposition : elle signifie qu'une sensation est d'autant plus intense qu'elle est jointe ou bien à des jugements élémentaires *plus crus*, ou bien à *un plus grand nombre* de jugements élémentaires, semblables et également crus. Or ces deux significations sont vraies tour à tour : la première s'applique surtout aux plus humbles débuts de la vie mentale, quand le nouveau-né paraît d'autant plus convaincu de la présence et de l'importance des objets révélés par ses impressions que celles-ci sont plus vives et plus fortes, force et vivacité où s'objectiverait l'énergie même de sa foi en elles. Mais, nous le savons, chez l'esprit adulte, à des impressions et à des images extrêmement faibles se joignent souvent des jugements formulés avec une conviction profonde, et, inversement, il lui arrive de voir des couleurs criardes, d'entendre des sons bruyants, qu'il juge n'avoir pas la moindre importance et n'indiquer que des réalités d'un ordre inférieur. Alors, l'intensité de ces sensations semble se présenter comme une propriété qui leur serait inhérente. Cependant, si j'en crois l'explication que Wundt donne de la loi de Weber sur le fameux *logarithme des sensations*, ce ne serait qu'une trompeuse apparence, et l'intensité d'une sensation exprimerait le nombre de jugements perceptifs, tous pareils, ayant pour objet chacun de ses accroissements successifs qui, d'après cette loi, s'ajoutent simplement les uns aux autres, discontinus et distincts, pendant que l'*excitation* s'élève avec continuité et suivant une progression géométrique (1). Wundt

(1) Voir à ce sujet les développements donnés dans les *Éléments de psychologie physiologique*, traduits en français (1886, Alcan, éditeur), pp. 396 et s., 401 et s.



résout ainsi l'intensité de la sensation en « des degrés de perceptibilité » plus ou moins nombreux.

Je sais bien que la loi de Weber a été battue en brèche ; mais je n'ai pas ici à me préoccuper de sa vérité, que je regarde cependant, soit dit en passant, comme très supérieure à celle d'autres lois, par exemple de la loi de Malthus, qui affectent la même élégance mathématique. Tout ce que j'en retiens, c'est qu'aux yeux de la plupart des psychologues contemporains, l'intensité des sensations, lumineuses ou sonores notamment, a été regardée comme une quantité digne d'être mise en regard des quantités physiques qui les suscitent. Ce n'est pas que de fortes objections n'aient été invoquées contre cette manière de voir. On a fait remarquer que tout changement de degré, ou prétendu tel, en fait de lumière, de son, de pression, de chaleur ou de froid, et, à plus forte raison, d'odeur ou de saveur, est un changement de nature, d'abord inaperçu peut-être, mais bientôt manifeste. On a même pu dire que nulle sensation ne se répète, puisque sa soi-disant répétition même l'empreint d'une tonalité nouvelle qui l'altère ; on a pu ajouter que nulle sensation, par suite, ne dure, puisque sa durée serait une répétition continue d'elle-même et qu'en fait, son prolongement, accompagné d'un épuisement nerveux, est la vaine apparence de son renouvellement perpétuel et imperceptible. Grande est la force de ces arguments et d'autres du même genre, et, quand on l'oppose à l'évidence non moins grande de certaines augmentations ou diminutions lumineuses, sonores, tactiles, on se trouve dans un inextricable embarras, à moins d'admettre que la sensation, chose purement qualitative en elle-

même, emprunte son caractère quantitatif, toujours impur et imprécis, à son mélange intime avec des quantités distinctes d'elle, mais jointes à elle parce qu'elles sont suscitées par les mêmes conditions nerveuses qui la suscitent.

Quand il s'agit de l'intensité des sensations, en tant qu'agréables ou douloureuses, cette explication se justifie sans la moindre difficulté. Elles aussi se dénaturent en augmentant ou diminuant, ce qui ne nous empêche pas de croire invinciblement à la réalité des accroissements ou des décroissements de nos plaisirs et de nos douleurs; et nous savons ici à quoi cela tient. Tout le caractère plaisant ou pénible de nos impressions leur vient de ce qu'elles sont retenues ou repoussées par notre désir avec une force précisément égale à l'intensité que nous lui attribuons sous ce rapport. Plaisirs et douleurs sont des combinaisons d'éléments sensationnels avec notre désir positif ou négatif à doses diverses. Aussi, considérées sous leur aspect sensation, sont-ils essentiellement hétérogènes, et Bentham a-t-il donné une prise facile à la critique quand (1) il a proposé au législateur pour but d'accroître la somme des plaisirs et de diminuer celle des douleurs dans la masse de la nation. Mais, considérés sous leur aspect-désir, plaisirs et douleurs, si différents qu'ils soient, sont susceptibles de s'additionner les uns aux autres ou de se soustraire les uns des autres pour former des totaux de nature homogène et comparable, sinon pratiquement mesurable. En tant que *sentis*, non seulement deux plaisirs distincts, le goût d'une pêche et l'audition d'une belle musique,

(1) Je me permets de renvoyer sur ce point à mes *Essais et Mélanges* (Storck et Masson, 1895), pp. 280 et suiv.



sont incomparables, mais encore le même plaisir, quand il est dit s'accroître ou diminuer, ne reste point le même et dans ses phases successives n'a point de commune mesure. Au contraire, en tant que *désirés* ou *repoussés*, les douleurs, les plaisirs les plus dissemblables, peuvent être jugés égaux, supérieurs ou inférieurs. Sous ce dernier rapport, on peut aller jusqu'à comparer et mesurer les plaisirs ou les douleurs d'individus différents, et l'*arithmétique morale* de Bentham ainsi rectifiée reprend ses droits. Je la considère comme le salut de la sociologie.

Mais pourquoi une distinction analogue entre les états intimes en général, en tant que sentis et en tant que *crus*, serait-elle moins admissible ? En tant que sentis, ces états sont en voie non pas de transformation, mais plutôt de *trans-substantiation* continuelle, incomparables à eux-mêmes d'un moment à l'autre ; en tant qu'affirmés ou niés, ou plutôt en tant que perçus conformément à un certain nombre de jugements de reconnaissance ou de différenciation, inconsciemment formulés avec une certaine force, ces états peuvent être l'objet de comparaison et de mesure non seulement avec eux-mêmes mais entre eux. Les psychophysiciens se sont bornés en général à comparer les divers degrés d'intensité d'une même sensation, d'un son, d'une couleur ; mais ils se permettent aussi de comparer, au point de vue de l'intensité relative, les sensations des divers sens. D'autres savants même ont cru pouvoir établir des rapprochements de ce genre entre les sensations appartenant à des individus différents.

On sait les discussions interminables, plus bruyantes que

scientifiques à vrai dire, qui se sont élevées dans ces derniers temps sur le point de savoir si la femme, en général, est plus ou moins sensible que l'homme. Si vague que soit ce problème, et si mal qu'il ait été remué, comme tant d'autres, par un célèbre agitateur italien, de vrais savants n'ont pas dédaigné d'intervenir dans le débat, ce qui prouve qu'à leurs yeux le caractère quantitatif de la sensibilité ne fait pas le moindre doute. Il n'est cependant pas de sujet, en psychologie comparée, où la différence de nature l'emporte plus en valeur sur la différence de degré, que lorsqu'il s'agit de deux manières de sentir aussi profondément distinctes que celles des deux sexes dans l'espèce humaine. D'où l'on peut conclure que, puisque la comparaison des deux sensibilités féminine et masculine, même au point de vue de leur intensité, a pu conduire à quelques résultats partiels assez bien établis et se prêter à l'application de certains instruments de mesure, il est permis, à fortiori, au législateur, au politique, au moraliste, au sociologue, de faire de la psychologie collective où les volontés et les croyances individuelles soient traitées comme des quantités comparables, à peu près mesurables, susceptibles de hausse ou de baisse d'ensemble. Et ce dernier problème, on l'avouera, est d'une tout autre importance que le précédent; sans doute, il n'est pas sans intérêt de savoir que « pour le goût les femmes offrent une plus grande finesse que les hommes, exception faite pour le salé », que, pour les sucreries, leur palais est remarquablement fin, ainsi que leur vue pour les nuances des laines — non pour celles des tableaux, chose à noter — et l'on peut aussi s'inquiéter de rechercher qui a raison, de Michols ou de Bailey ou d'Ottolenghi ou de

Roncoroni, sur la question de savoir si la femme a l'odorat plus subtil que nous. Mais, pour les hommes d'État, qui ont à manier ce qu'ils appellent l'Opinion, agrégat de perceptions ou de conceptions individuelles totalisées, une question notablement plus importante est de deviner dans quelle classe, dans quelle corporation, dans quel groupe de la nation (un groupe purement masculin le plus souvent, et en cela la comparaison est plus légitime), se trouvent les impressions et les idées les plus intenses, les persuasions et les impulsions les plus énergiques, soit les plus vives, soit les plus durables. Et il importe au politique de ne pas se tromper dans ses évaluations de cet ordre, beaucoup plus assurément qu'il n'importe aux savants ci-dessus nommés de n'avoir pas commis d'erreur dans leurs mensurations, d'ailleurs contradictoires.

IV

Maintenant, qu'est-ce que le plus ou moins d'*étendue* d'une sensation ? N'est-ce pas là au moins une quantité irréductible en termes de croyance et de désir ? Il y a deux sens, l'un objectif, l'autre subjectif, à cette expression équivoque : l'étendue d'une sensation. Subjectivement, que peut signifier l'extension croissante d'une douleur, si ce n'est son intensité même, que nous savons proportionnelle à la répulsion du sujet ? S'il y a une différence, n'est-ce pas celle que notre jugement établit en localisant la douleur à la périphérie de notre corps et imaginant son emplacement comme en train

de grandir? Mais alors nous tombons dans le sens objectif. Or, objectivement, une même tache bleue ou jaune est jugée plus étendue dans la mesure où nous la jugeons plus distante, c'est-à-dire où nous croyons que de visible elle deviendrait tangible par nous, moyennant un plus grand nombre de pas... Mais ne nous égarons pas encore dans l'analyse de cette idée de distance et négligeons-la. Commençons par une remarque fort simple, qui nous acheminera à comprendre peut-être la formation des notions d'espace et de temps à la fois.

Nous voyons très grand notre champ visuel, tandis que nous croyons et voyons très petite la pupille des autres hommes par où pénètre le pinceau lumineux où tout leur champ visuel à eux, qui pourtant leur paraît très grand, est renfermé. Pourquoi ce très petit rond éclairé de leur rétine leur paraît-il très grand à eux? Parce qu'ils discernent une foule de choses qui absorbent toute leur capacité de juger visuellement. Et pourquoi nous paraît-il très petit ? Parce que, avec notre vue ordinaire, nous y discernons fort peu de points. Mais quand, avec le microscope, nous y découvrons de nombreux détails, — c'est-à-dire nous trouvons à y épuiser presque le nombre maximum d'actes de jugements visuels dont nous disposons — il nous paraît aussi très grand (1).

De même, nous sentons très longue une douleur névral-

(1) Il nous paraît très grand, quoiqu'il ne soit pas jugé par nous très éloigné, puisqu'il est là, nous le savons, à portée de notre main. Nous avons cependant, sans en être dupes, l'illusion hallucinatoire de la distance des choses que nous percevons ainsi et qui remplace momentanément notre champ visuel. C'est là l'effet d'une association enracinée d'idées ; car, habituellement, la plupart des objets dont la vue remplit notre champ visuel sont plus ou moins distants de nous et non contigus à nous.



gique dont nous souffrons, et nous sentons très courte une névralgie de durée égale dont quelqu'un qui nous est indifférent souffre près de nous. Pourquoi notre douleur nous semble-t-elle très longue ? Parce qu'elle est une série — en apparence continue, mais en réalité discontinue, — d'élancements courts et vifs séparés par des calmes relatifs, en d'autres termes, d'actes de répulsion, de désirs négatifs, et que ces élancements sont à la fois très nombreux et très intenses. S'ils sont nombreux et faibles, ou forts mais clairsemés, la douleur semble moins longue ; et, s'ils sont rares et faibles, elle paraît courte. C'est précisément la raison pour laquelle nous jugeons brève la souffrance d'autrui, que nous repoussons faiblement et rarement. Mais si, par une sympathie vive, qui fait l'effet du microscope de tout à l'heure, nous sentons le contre-coup direct de chacun des actes de répulsion émis par le patient, la durée décuplée de sa douleur se met à peser aussi sur nous.

Ne dirait-on pas qu'après avoir objectivé en notions de *matières* nos actes de perception, nos sensations, nos images et leurs combinaisons, nous avons objectivé en notion d'*espace* notre faculté même de percevoir, c'est-à-dire d'affirmer et de nier, de reconnaître et de discerner, de coordonner logiquement et systématiquement, et que nous avons conçu, comme objet propre du moi judiciaire, cette possibilité de toutes les coexistences et de toutes les coordinations, où se reflète et se projette, immensément agrandie, notre propre virtualité de systématisation ? Et ne dirait-on pas aussi bien qu'après avoir objectivé en notions de *forces* nos efforts, nos vœux, nos actes de désir, nous avons objectivé notre

faculté même de désirer et de repousser, notre moi volontaire en cet étrange notion du Temps, sorte de Désir universel, sans terme et sans objet, commun à tous les désirs particuliers, de Désir immanent de l'Espace immense. Il est à remarquer que l'un des caractères les plus essentiels de l'Espace, tel que nous le concevons, est d'être *unique* et *identique* à lui-même, précisément comme le moi, et qu'il en est de même du Temps. Nous concevons la matière, la force, le mouvement, comme multiples et changeants, mais l'Espace et le Temps comme l'unité et l'identité nécessaires des diversités et des changements qui s'y jouent. De là, par exemple, cette propriété merveilleuse du temps : *son ubiquité*, la simultanéité de ses instants d'un bout à l'autre de l'immensité. Le temps est la seule chose étendue (car il l'est essentiellement, comme l'espace est essentiellement chronique, et aussi bien comme le jugement est volontaire et la volonté judiciaire) qui ne soit point divisible et morcelable, et qui soit non pas semblable, mais absolument le même et tout entier en chacun des points de l'espace. Si l'on cherche à définir la simultanéité, on verra que cette extraordinaire notion est indéfinissable autrement qu'ainsi : la possibilité (la certitude conditionnelle) pour les phénomènes dits simultanés d'être sentis, perçus immédiatement par un observateur qui embrasserait leurs perceptions immédiates dans un même état d'esprit. L'identité de cet état d'esprit hypothétique est tout le contenu de l'idée de simultanéité, à laquelle nous croyons fermement, comme à nous-mêmes, quoique l'hypothèse sur laquelle elle se fonde soit irréalisable dans la grande majorité ou plutôt dans la presque totalité des cas.

Il n'y a qu'un seul Temps, qui est, je le répète, le même et tout entier en chaque point de l'Espace ; et il n'y a qu'un seul Espace, qui est le même et tout entier en chaque partie du Temps. Ils s'entre-pénètrent comme en nous la Croyance et le Désir. L'Espace, n'est-ce pas l'intelligible par excellence, la comparabilité et la séparabilité universelles, l'assimilabilité et la discernabilité infinies, autant dire l'affirmabilité et la niabilité de toutes choses, leur *crédibilité*, et, en même temps, chose remarquable, leur mesurabilité essentielle ? N'est-ce pas, en d'autres termes, la Raison même, la Raison pure, objectivée et universalisée, avec sa possibilité inépuisable d'assimilations et de discernements, de synthèses et d'analyses ? Et le Temps, n'est-ce pas la Volonté pure, sans but, mais susceptible de tous les buts, l'optatif catégorique, vouloir virtuel de tous les vouloirs ?

Je ne puis entrer dans une discussion approfondie, qui m'entraînerait trop loin, des hypothèses relatives à la formation des idées d'espace et de temps, et, en particulier, de l'idée de distance. Je me borne à indiquer à ce sujet quelques considérations propres à justifier, dans une certaine mesure, les propositions qui précèdent.

Au premier début de la vie mentale, le champ visuel du nouveau-né (et aussi bien son champ tactile) ne peut lui apparaître comme grand ni comme petit, comme éloigné ni comme rapproché ; car ce champ visuel n'a rien que de purement qualitatif, affectif ; et toute idée de quantité en est nécessairement absente, avant que l'enfant ait exercé sur lui, et sur les images de ses visions précédentes, sa faculté de croire et sa faculté de désirer. Mais, dès que ces deux facultés sont

entrées en exercice, grâce aux mouvements de sa tête et de ses bras (plus tard de ses jambes), grâce aussi au transport de son berceau d'un lieu à l'autre, l'enfant commence à *distancier* au lieu de se borner à *différencier*. Et qu'est-ce que la distance, cette différence de degré qui se différencie de plus en plus des différences de nature où elle se mêle intimement? Parmi les taches colorées qui nous affectent, nous distinguons celles que nous pouvons et celles que nous ne pouvons pas toucher avec la main, quand nous cherchons à les attirer ou à les repousser, parce que nous jugeons que leur contact, déjà éprouvé et remémoré, est agréable ou pénible. Mais nous apprenons bientôt que les taches actuellement non tangibles le deviennent ou le redeviennent moyennant les sensations musculaires ou autres qui accompagnent les déplacements de nos yeux ou de notre corps. Nous apprenons aussi qu'en devenant tangibles, elles deviennent plus discernables, susceptibles de donner lieu à un nombre plus grand d'actes de discernement visuel aussi bien que tactile; et qu'en cessant d'être tangibles, elles deviennent moins visibles, moins discernables. En même temps que le nombre des actes de discernement visuel ou tactile, dont une tache colorée peut être l'objet, nous apparaît comme pouvant être accru ou diminué, nous éprouvons que notre degré de foi en sa réalité va en augmentant quand ce nombre s'accroît et en diminuant quand il diminue ; nous éprouvons aussi que notre désir de l'attirer ou de le repousser, croît quand ces augmentations se produisent, et diminue quand se produisent ces diminutions.

C'est en distanciant de la sorte les objets de nous-mêmes

que nous sommes induits à les distancier d'eux-mêmes; autrement dit, c'est le sentiment de la troisième dimension de l'espace, de la profondeur, qui nous suggère celui de la largeur et de la hauteur. Et comment sommes-nous amenés à concevoir la distance en profondeur? Par une nécessité logique, pour sauver d'une contradiction, autrement inévitable, les jugements *perceptifs* et *représentatifs* qui coexistent dans notre esprit à chaque instant. En voyant cette tache bleue que je reconnais mais où je ne distingue rien actuellement, je me représente les choses que j'y distinguais hier et dont ma vision actuelle suffit à me certifier la persistance. Ces choses, ces différences colorées, n'ont pas de place dans mon champ visuel d'à présent, qui est entièrement occupé par d'autres ; et cependant j'affirme qu'elles sont, et qu'elles sont *là*, ce qui serait une contradiction absolue entre ce jugement de localisation et les autres, si, outre les *lieux* dont dispose, en nombre limité, mon champ visuel actuel, je ne concevais une foule d'autres places pour servir de débouché à mon impérieux besoin de localiser, de faire asseoir mes représentations elles-mêmes, sans engager un conflit mortel entre elles et mes sensations. Et ce débouché, sorte d'expansion coloniale de l'esprit, va s'agrandissant à mesure que se multiplie la population intérieure des souvenirs. Les chose que je vois et touche, et dont le nombre est à peu près stationnaire, perdent ainsi chaque jour de leur importance comparées à celles que je sais visibles et tangibles. Ma vision limitée finit par n'être plus qu'un accessoire de ma visibilité, dont l'extension est sans limites.

Mais ce débouché, tout infini qu'il est, ne suffit pas encore

à bannir toute contradiction de mon esprit. Ces champs visuels hypothétiques, innombrables, que j'ai créés pour y loger ceux de mes états de conscience qui ne trouvent pas à se placer dans mon champ visuel réel et n'ont la force d'y déloger aucun des occupants, conviennent à une partie seulement des représentations de ma mémoire, à celles dont j'affirme que leur objet est quelque part, et qu'il est *re-visible*, *re-tangible* sous condition, identiquement le même. Mais il est d'autres souvenirs dont je nie que leur objet existe quelque part, et dont, loin d'affirmer qu'il est susceptible d'être perçu de nouveau sous certaines conditions, j'affirme au contraire qu'il ne saurait me réapparaître identique sous n'importe quelles conditions. Ce sont les souvenirs de mes propres états subjectifs et jugés tels, et, par induction, des états subjectifs que j'attribue aux autres moi, à tous les être en général. Nous créons le temps, pour y placer les représentations si nombreuses de cet ordre et éviter la contradiction des deux jugements opposés qui leur sont inhérents, l'un affirmant leur caractère réel (car on ne les confond pas avec de simples rêves), l'autre le niant. Une ségrégation s'opère ainsi, logiquement, dans notre mémoire, entre les choses passées et les choses éloignées. Celles-ci diffèrent de celles-là en ce qu'elles sont jugées re-perceptibles identiquement, tandis que celles-là sont par nature *irreperceptibles*, car elles font partie d'un ensemble de choses qui, à raison du caractère essentiellement irréversible de cette quatrième dimension de l'espace, le temps, peuvent bien se répéter *semblables* mais jamais les *mêmes*.

En vertu des considérations qui précèdent et d'autres sem-

blables, on peut être porté à admettre que l'étendue et la durée de nos sensations sont des quantités apparentes, où se traduisent purement et simplement, en langage sensationnel, les deux seules quantités vraies de la conscience, croyance et désir. Quoi qu'il en soit cependant, il reste certain que l'opposition du plus et du moins présentée par les impressions de nos sens est bien réelle, et les psycho-physiciens ont eu raison de s'y attacher. Mais il résulte aussi de leurs recherches que, considérée comme susceptible d'augmentation ou de diminution, la sensation est plutôt un *nombre* qu'une quantité. Ce qui est une quantité, une grandeur continue, c'est l'excitation extérieure ; mais, quand elle croît avec continuité, quand, par exemple, l'ampleur des vibrations sonores ou lumineuses va en augmentant, ou la pression d'un poids posé sur notre main, ou la température d'un liquide dans lequel notre main est trempée, l'intensité de notre sensation acoustique, visuelle, tactile, ne la suit pas dans chacun de ses progrès infinitésimaux. Elle ne s'élève que par petits bonds intermittents séparés par des intervalles où elle reste la même quoique sa condition physique ait continué à grandir. A une série continue de l'excitation correspond une série discontinue de la sensation, qui est *nombrée* plutôt que *mesurée* dans la conscience. Et c'est à raison de ce caractère numérique de la sensation que la loi de Weber se vérifie jusqu'à un certain point. En effet, non seulement il faut que l'excitation, à partir du point où elle est perçue, ait atteint un certain degré d'augmentation pour que son accroissement devienne lui-même perceptible, et ainsi de suite, mais encore la quantité dont elle doit s'accroître ainsi, une seconde, une

troisième, une quatrième fois, pour être jugée accrue, ne reste pas fixe au cours de sa progression régulière; elle est proportionnelle à l'excitation déjà produite. Le poids additionnel nécessaire pour rendre sensible un accroissement de poids est plus lourd si la main porte deux kilogrammes que si elle en porte un seul.

Ce que nous appelons l'intensité de nos sensation ne serait donc qu'un total, implicitement senti, de nos actes de jugement successivement portés sur elle à travers ses variations qualitatives.

V

Passons à la question, plus intéressante et plus difficile, de savoir si, dans le domaine des sensations il existe, non pas des augmentations ou des diminutions opposées d'une même quantité, mais des quantités qui s'opposent deux à deux, comme deux électricités positive et négative, comme deux forces quelconques qui se neutralisent. Et demandons-nous si ces oppositions ne sont pas, en définitive, réductibles à celles de l'affirmer et du nier, du désirer et du repousser.

Il y a ici deux couples de contraires apparents qui s'imposent à l'attention : le blanc et le noir, le froid et le chaud. L'ouïe ne présente rien de pareil, les notes graves et aiguës ne s'opposant point, mais formant une même série. Quant aux oppositions du goût et de l'odorat, elles sont vagues et douteuses : est-ce l'acide ou l'amer qui s'oppose au doux? On a émis l'idée qu'il existe un *spectre des odeurs*, et aussi *des interférences d'odeurs* qui se neutraliseraient en se ren-

contrant. Mais quelles sont ces odeurs contraires ou même complémentaires ? Toutefois, au point de vue des *peines* ou des *plaisirs*, des désirs ou des répulsions qu'elles provoquent, les odeurs forment des contrastes fort nets, comme les saveurs, mais variables d'une personne à une autre et d'un moment à l'autre. Il y a certainement des odeurs — comme des saveurs — appétissantes et nauséabondes, agréables ou pénibles, excitantes ou réfrigérantes au point de vue sexuel; mais il n'est pas d'odeur fétide, ni de saveur putride, qui ne puisse être délicieuse à quelqu'un dans certains cas; il n'est pas de parfum qui ne puisse être répugnant à l'occasion. Nous reviendrons plus loin sur ces contrastes des sens inférieurs et sur les notions importantes qu'ils ont suggérées.

La *cénesthésie*, le sens intérieur des fonctions organiques, ne présente pas non plus d'oppositions précises. Tout au plus peut-on opposer à la sensation de la fatigue celle de l'ardeur, du besoin d'activité à dépenser.

Dirons-nous que l'*hyper-esthésie*, en général, s'oppose à l'anesthésie ? Non, ce serait plutôt à l'*hypo-esthésie*, en prenant pour état zéro la sensibilité normale. Seulement, celle-ci est indéterminée dans une large mesure. Le véritable *état zéro*, c'est l'anesthésie. A une hyper-esthésie spéciale s'oppose, à travers une anesthésie spéciale, une hyper-esthésie *en sens contraire* (1). Mais c'est précisément ce sens contraire

(1) Aussi n'est-il pas exact de dire que les hallucinations *négatives*, dont il est si souvent question dans les expériences des hypnotiseurs, s'opposent aux hallucinations *positives*. L'hallucination négative, qui empêche le sujet de voir ce qui est sous ses yeux, est une anesthésie partielle et relative, et l'hallucination positive, qui lui fait voir ce qui n'est pas sous ses yeux, est simplement une *esthésie* imaginaire.



que nous cherchons, et la question qui nous occupe est de rechercher les sensations qui le réalisent.

Parmi les sensations tactiles, autres que celles de température, n'y a-t-il à compter, comme le pense M. Ribot, que des sensations de pression? Et ne pourrait-on pas opposer à celles-ci les sensations de *traction* provoquées notamment par la succion de la peau ou son aspiration dans le vide des ventouses? Pression et traction, avec simple *contact* comme état zéro, forment peut-être un contraste assez intéressant, et qui n'est pas sans jouer un certain rôle dans la vie; toutes les fois, par exemple, qu'on presse un membre d'autrui pour le tirer à soi. C'est souvent pour tirer qu'on presse en serrant. *Serrer* réalise aussi une autre petite opposition tactile, celle de deux pressions en sens inverse. Celle-ci est si importante qu'on a pu fonder la supériorité de l'homme sur l'opposabilité du pouce humain aux autres doigts; exagération manifeste, d'ailleurs. « La preuve, dit Ribot, que ce caractère n'est pas indispensable, c'est que l'orteil n'est pas opposable aux autres doigts du pied et que, cependant, chez des gens amputés des mains, le pied a pu rendre les mêmes services que celles-ci ».

Remarquons aussi que, lorsqu'on *serre* quelque chose, l'opposition des deux pressions inversement dirigées est physique, non psychologique. Il n'en est pas de même de celle du froid et du chaud. Ici nous avons un état zéro déterminé à chaque instant; c'est la température propre de la peau. « Si une partie de la peau, dit Wundt, est échauffée au-dessus de ce point zéro physiologique, la sensation de chaleur prend aussitôt naissance; si elle est refroidie au-dessous de ce point, on a la sensation du froid. Ce point zéro n'est point inva-

riable, mais la peau s'adapte, jusqu'à un certain degré, à la température extérieure. » Est-ce là, cependant, une opposition rigoureuse ? La condition de similitude entre les deux sensations comparées fait absolument défaut; dire que la sensation du froid n'est que celle du chaud renversée, cela n'aurait aucun sens intelligible. Ajoutez que l'une et l'autre, à mesure que la température continue à s'élever ou à s'abaisser, se dénaturent très vite et ne restent pas longtemps semblables à elles-mêmes. L'extrême froid et l'extrême chaud produisent une douleur identique; et, dans les deux cas, c'est une douleur de brûlure. Les deux termes, soi-disant opposés, au lieu d'aller divergeant en accentuant leur opposition, ont fini par se fondre en un seul qui, du reste, n'a rien de commun ni avec l'un, ni avec l'autre, car la sensation de brûlure ne diffère pas moins de celle d'une chaleur douce que de celle d'un froid léger (1).

Parlons enfin du blanc et du noir. Ce fameux contraste visuel, au moins, résistera-t-il à notre analyse ? Dans les théories les plus récentes, on ne regarde plus le blanc, *physiologiquement*, comme formé par la fusion des autres couleurs. Non, l'action de la lumière blanche sur notre rétine est toute différente de l'effet produit par la lumière colorée. Le blanc n'est pas une couleur comme une autre, c'est certain. C'est sous l'influence des théories évolutionnistes qu'on en est venu à regarder le blanc comme une sensation fondamentale et non composée. On a émis l'hypothèse que la rétine avait com-

(1) Remarquons, en passant, que les points de notre peau particulièrement sensibles au froid et au chaud ne sont pas *symétriquement* répartis sur les deux moitiés droite et gauche de notre corps.

mencé (en remontant assez haut dans la psychologie animale), par être un dessin en *grisaille* avant d'être une peinture, qu'à l'origine de la vision, les premiers animaux doués du sens de la vue voyaient tout nuancé de blanc et de noir, et que peu à peu les diverses couleurs sont venues s'y superposer comme un pastel sur un dessin. On a pu considérer comme un retour atavistique au premier état de la vision le cas, très rare, des *achromatopsiens*, daltoniens renforcés. — Si cette hypothèse était vraie, elle pourrait paraître venir à l'appui de mon idée générale. Le blanc et le noir ne sont-il pas deux sortes de quantités qui ont l'air de se combattre ? Il le semble. D'autre part, la superposition des couleurs, si richement diversifiées, sur ce canevas, qui ne paraît servir qu'à les mettre en valeur, ne montrerait-elle pas une fois de plus la subordination de l'opposition à la variation? Mais, hâtons-nous de le dire, rien n'est moins démontré que cette hypothèse. Elle ne repose, au fond, que sur l'évidence de la place à part qu'il convient de donner au blanc et au noir parmi toutes les affections de notre vue. Seule, la sensation de la lumière blanche, par son échelle régulière de degrés de pureté, allant du blanc pur au noir pur, qu'elle monte et descend presque indéfiniment sans se dénaturer, se présente comme une quantité psychologique; et, seule, en se mêlant aux sensations des autres lumières colorées, elle introduit un élément quantitatif dans tout le champ des couleurs. Le blanc et le noir se mêlent à toutes, en effet, — sauf le cas de *saturation* complète — et, suivant qu'elles sont plus ou moins claires ou plus ou moins sombres, elles peuvent se comparer et s'opposer. De là le clair-obscur, qui joue un aussi grand

rôle en peinture que l'antithèse dans la poésie de Victor Hugo.

Mais y a-t-il là vraiment quantité et opposition ? Où est ici l'état zéro ? Voilà la difficulté insurmontable. Si notre corps était lumineux par lui-même, de même qu'il a sa température propre, on pourrait regarder la lumière fixe et normale inhérente au corps sain, ou la lumière variable, mais déterminée à chaque instant, inhérente à la rétine, comme l'état zéro optique, nuance de gris si l'on veut, de même qu'on peut regarder la température fixe et normale du corps sain ou la température variable, mais à chaque instant précise, inhérente à la peau, comme l'état zéro thermique ; et toute élévation lumineuse au-dessus de ce degré s'opposerait à tout abaissement lumineux au-dessous. Mais, cela n'étant pas, la nuance de gris qu'il nous conviendrait de prendre conventionnellement pour point de départ de l'échelle du blanc et de l'échelle du noir, ne saurait être que l'objet d'un choix arbitraire. D'ailleurs, qu'est-ce que le gris ? Un mélange, à doses égales ou inégales, de blanc et de noir. Il n'est donc pas interposé entre eux, il est composé d'eux. En cela il est comparable à tous les mélanges de couleurs. Rien n'empêcherait, par suite, de juger opposées deux couleurs quelconques, en les mêlant l'une avec l'autre à doses régulièrement croissantes ou décroissantes et en considérant l'une des nuances ainsi obtenues, arbitrairement choisie, comme le point de départ d'une double graduation ascendante ou descendante. Complémentaires ou non, n'importe, deux couleurs, le bleu et le rouge, le violet et le vert, le jaune et le pourpre, donneraient lieu à cette illusion de pseudo-quantités formant un pseudo-

contraste. En réalité, le blanc est ou n'est pas, comme le noir, et, pas plus que le noir, il n'est susceptible de degrés d'intensité qui seraient autre chose que des degrés d'impureté, c'est-à-dire de mélange (1). Le blanc pur, c'est, dans un état donné de notre rétine et de l'éclairage extérieur, la sensation de lumière la plus intense que nous puissions éprouver. Ce maximum ne dure qu'un instant, car, si la sensation se prolonge, l'intensité diminue à notre insu, ce qui veut dire que le blanc commence à s'assombrir, à se noircir, et finit par se convertir en noir absolu.

Ainsi, le blanc et le noir ne sont pas des quantités, mais bien des qualités séparément non susceptibles d'augmenter ou de diminuer ; et il n'y a pas d'état zéro entre eux. Les conditions essentielles de l'opposition font donc défaut ici. Mais cela ne les empêche pas de se distinguer des autres impressions optiques par un caractère singulier. Le blanc marque le *maximum* de discernabilité visuelle. C'est sans doute parce que notre soleil est une étoile blanche qu'il en est ainsi ; peut-être les habitants des planètes éclairées par des étoiles rouges ou jaunes, affectent-ils le rouge ou le jaune à signifier la visibilité *maxima*. Le noir, au contraire, c'est le minimum de discernabilité visuelle. Le noir, c'est le signe visuel de l'invisible. Mais le non-visible n'est pas l'anti-visible. Ce serait une erreur de croire que le blanc correspond à l'affirmation et le noir à la négation ; le noir ne correspond qu'à la non-affirmation et à la non-négation aussi bien. En effet, le blanc marque le maximum à la fois de l'*affirmabilité* et de la *niabilité*

(1) Bien entendu, comme le noir et comme toutes les couleurs, il est susceptible de degrés d'extension dans le champ visuel.



visuelle, de la facilité à reconnaître les similitudes et à discerner les différences ; et le noir, le minimum des deux. Il y a donc, dans le double passage du blanc au noir et du noir au blanc, une opposition de degré, du genre précédemment étudié, mais non celle du positif et du négatif, du moins au point de vue de la croyance. Au point de vue du désir, c'est différent, et il est remarquable qu'à cet égard le blanc a, en général, une expression de plaisir, de joie, d'attrait, de beauté ; le noir, une expression de douleur, de tristesse, d'horreur, de laideur, et non pas une simple expression d'indifférence.

Ainsi, le blanc et le noir, subjectivement, offrent cette particularité de refléter le contraste dynamique du désir et du contre-désir, mais non celui de l'affirmation et de la négation, et de ne se comporter comme opposés dynamiquement que par leurs relations avec le désir et la volonté, non avec la croyance et le jugement; mais cela suffit, vu l'importance du côté volontaire et pratique de l'âme, surtout dans le passé de l'humanité, pour que le blanc et le noir, malgré cela, soient *jugés* former une opposition, et même le type le plus parfait de l'opposition universelle — illusion partagée, nous l'avons vu, par le génie même d'Aristote.

Chercherons-nous maintenant dans le domaine des sensations acoustiques, à découvrir des oppositions dynamiques ? Il n'y en a point. Où serait le point de départ d'une double échelle renversée des degrés de l'acuité et de la gravité des sons ? Il n'y a qu'une seule série de notes, divisée en gammes qui, elles-mêmes, ne présentent aucun contraste du genre indiqué. Le *do* ne s'oppose point au *si,* ni le *ré* au *la*, de la même manière que le blanc semble s'opposer au noir, ou le froid au chaud.

Ce qui s'oppose de la sorte en musique, ce ne sont pas les notes isolées, mais les accords, quand les uns sont joyeux, excitants, les autres déprimants, tristes. Il est aussi des accords de couleurs qui plaisent ou qui déplaisent, qui excitent ou qui attristent, et dont le contraste à cet égard peut même se faire sentir au dynamomètre. J'en dirai autant des accords justes et dissonants, ou pour mieux dire *jugés* justes, c'est-à-dire agréables en soi, et *jugés* dissonants, c'est-à-dire désagréables essentiellement ; car cette appréciation, on le voit, est, dans une large mesure, affaire de mode et d'habitude. La peinture abonde en consonances et dissonances analogues. Voici une remarque que j'emprunte à Helmholtz (*l'Optique et la Peinture*). Soient deux couleurs complémentaires, le vert et le rouge, séparées par un millier de nuances intermédiaires. Si l'on essaie de juxtaposer au vert, successivement, chacune de ces nuances, en commençant par les plus rapprochées de cette couleur et en finissant par les plus voisines du rouge, on aura d'abord des rapprochements agréables, de véritables consonances optiques, puis de légères dissonances qui iront s'accentuant, jusqu'à un certain point, puis deviendront de moins en moins choquantes jusqu'à ce qu'elles se changent en consonances nouvelles, d'un autre genre, suivies d'autres dissonances. On aura obtenu ainsi, moyennant une série continue de juxtapositions, des alternances de plaisirs et de douleurs optiques de nature esthétique, c'est-à-dire judiciaire en grande partie, qui ne se localiseront pas de la même manière chez des individus différents, mais qui, chez tous, imprimeront un caractère de contraste dynamique aux rapprochements de nuances où ils seront localisés.

Un mot encore au sujet des couleurs complémentaires. On a dit que, lorsque l'hallucination d'une couleur était suggérée à un sujet hypnotisé et qu'elle se prolongeait au delà d'un certain temps, elle se transformait en l'hallucination de la couleur précisément complémentaire. M. Pierre Janet affirme n'avoir observé cela qu'à l'état d'exception : « Léonie, dit-il dans son livre si intéressant sur l'*Automatisme psychologique*, après l'hallucination du rouge déclare voir du blanc, après le vert du rouge, après le bleu du blanc, après le rouge du vert, après le violet du blanc, après l'orangé du vert, après le vert du bleu. Il n'y a pas là de loi bien régulière. » Pour le goût, même remarque. « Ainsi le goût du sucre (suggéré) a été suivi par le goût du poivre, le goût du vinaigre par le goût du sel, *le goût de la chicorée est suivi par le goût du café, et enfin le goût du café* amène à sa suite le goût du cognac. » Il y a là force associations d'images formées, non par contraste, mais par habitude.

Je ne parle que pour mémoire des phénomènes de *transfert* et de *polarisation psychique* dont on a fait grand bruit il y a quelques années. On est à peu près d'accord pour attribuer ces faits, d'ailleurs indiscutables, à l'action de la suggestion plutôt qu'à celle de l'aimant. Quoi qu'il en soit, « si, dit M. Pierre Janet, on provoque un phénomène à droite sur un sujet, — une pose ou un mouvement du bras, une hallucination du côté droit — on peut le faire passer de l'autre côté dans une position exactement symétrique en approchant un fort aimant du bras gauche ou du côté gauche de la tête. » Ces symétries-là ne sont pas de celles que nous étudions en ce moment, elles se réfèrent à la symétrie morphologique du corps humain

dont elles peuvent servir à éclairer la nature. Ajoutons que, parfois, dans des cas morbides auxquels on a donné le nom d'*allesthésies,* les sensations, d'après M. Ribot, sont localisées non à l'endroit d'où elles émanent, mais à l'endroit symétrique de l'autre côté du corps. Un malade à qui l'on chatouillait la narine droite frottait invariablement la narine gauche.

VI

Mais nous n'avons dit qu'un mot, en passant, des sensations du goût et de l'odorat ; revenons-y avant de terminer l'étude des oppositions propres aux impressions des sens. On appelle inférieurs, en général, les deux sens que je viens de nommer, et supérieurs la vue et l'ouïe, le toucher tenant le milieu et pouvant être regardé comme la source de tous les autres. Mais cette classification hiérarchique est arbitraire et profondément injuste envers les deux sens sacrifiés, à qui nous devons, en dépit de leur infériorité prétendue — comme nous allons le montrer — des notions de premier ordre. La vérité est que nos sens dits supérieurs servent de champ d'exercice à notre faculté d'affirmer et de nier bien plus qu'à celle de désirer et de repousser, que nos sens dits inférieurs, au contraire, mettent en œuvre bien plus notre désir que notre croyance, et que le toucher est, en proportions à peu près égales, un moyen de connaissance et d'appétition, de jugement et d'action. Voilà la distinction vraiment fondamentale. Les formes et les couleurs, les sons, articulés ou non, nous procurent directement nos croyances les plus

fortes, nos jugements les plus arrêtés et les plus nombreux, mais ces sensations ne sont point d'ordinaire très fortement désirées ou repoussées par elles-mêmes, elles *expriment* plutôt qu'elles ne causent des plaisirs et des peines un peu intenses. C'est ainsi que le noir attriste moins qu'il ne signifie la tristesse. Mais les odeurs et les saveurs sont par elles-mêmes, et sans nulle signification étrangère, très agréables ou très pénibles. Il faut une culture spéciale et raffinée de la vue et de l'ouïe, chez les peintres et les musiciens ou les amateurs d'art, pour *intensifier* en eux les plaisirs et les peines de ces deux sens; mais c'est parce que tels accords de couleurs et de notes, tel dessin, telle mélodie, sont conformes ou contraires à des jugements du goût lentement élaborés par leur éducation artistique qu'ils les ravissent ou les font souffrir. Leurs plaisirs et leurs peines de ce genre sont l'effet plus souvent que la cause de leurs jugements préconçus. Et notons les métaphores olfactives ou gustatives dont ils font usage alors pour rendre leurs impressions : « délicieux, exquis, savoureux », ou bien : « cela soulève le cœur ». Un homme « de goût » devant un tableau qu'il déguste ou déprécie fait avec la bouche les grimaces mêmes d'un gourmet qui analyse un vin ou un mets nouveau.

Les sens *inférieurs* sont éminemment affectifs ; et il serait surprenant qu'ayant cette prise particulièrement forte sur le désir, autant dire sur « le cœur », ils eussent joué un rôle individuel et social négligeable. Aussi ont-ils contribué, je le crois, dans une mesure assez grande, et si bizarre que puisse paraître de prime abord cette hypothèse, à la formation de nos idées morales et religieuses. Sans le goût, nous aurions l'idée de

l'utile et du nuisible encore, mais aurions-nous l'idée du *bon* et du *mauvais*, d'où dérive celle du *bien* et du *mal* moral ? Je pose la question sans la résoudre. Quant à l'odorat, nous lui devons certainement une notion beaucoup plus importante encore qu'elle n'en a l'air, l'idée du *sale* et du *propre*, qui tend à diviser le monde en deux grandes catégories, les choses ou les personnes *pures* et *impures*. Certes, les sens intellectuels, la vue et l'ouïe, distillent aussi des notions de haute portée, celles du *beau* et du *laid*, du *faux* et du *vrai*, de l'*accord* et du *désaccord*, mais celles-ci, plus brillantes sans doute, n'ont-elles pas un caractère plus superficiel, moins substantiel, moins *viscéral ?*

Peut-être objectera-t-on que l'odorat, non plus que le goût, n'est indispensable pour nous suggérer l'idée de propreté ou de saleté, et que la simple vue de certains sujets suffit à la provoquer. Mais, quand nous regardons de loin des haillons couverts d'ordure, une charogne, un visage crasseux, ou au contraire du linge bien blanc, du lait frais, une personne sortant du bain, pourquoi songeons-nous à faire une grimace de dégoût dans le premier cas, et à feindre de flairer avec bonheur dans le second, si ce n'est parce que nous avons eu occasion auparavant de voir des choses ou des personnes pareilles d'assez près pour les odorer et pour constater les odeurs nauséabondes ou les odeurs agréables qui émanaient d'elles (à moins que ce ne fût, chose plus recherchée encore que les parfums chez les civilisés, l'agréable absence de toute odeur) ? Notre vue, en ces occasions, n'est qu'un odorat à distance. Notre toucher lui-même ne saurait à lui seul nous faire naître la sensation de saleté et de propreté. Le contact des corps

gluants et visqueux n'est repoussant que par une association d'idées olfactives, parce qu'ils sont ordinairement fétides. Un crapaud, un serpent touché fait ressentir l'impression de l'*odieux*, non du sale. Il y a des bêtes instinctivement répulsives, non comme sales, mais comme dangereuses.

Si nous naissions, donc, dépourvus d'odorat, nous n'aurions jamais l'idée de juger sale ou propre n'importe quoi, distinction d'ailleurs profondément subjective et étrangère à la chimie. Ce qui nous paraît sale pourrait nous paraître *laid* ou *dissonant*, ce que nous jugeons propre pourrait nous paraître beau ou harmonique, mais nous serions incapables de différencier ces distinctions, par la même raison que les daltoniens confondent deux couleurs en une.

Et voyez combien, dans cette hypothèse, l'édifice de nos constructions mentales et de nos institutions sociales serait profondément modifié. Notre conception scientifique du monde et de la vie y aurait gagné peut-être ; mais à coup sûr le développement religieux de l'humanité aurait été atteint dans l'une de ses sources les plus vives et les plus cachées. Suivons, en effet, l'évolution de cette opposition du propre et du sale. Attachées d'abord aux seules peines et aux seuls plaisirs actuels de l'odorat — et tout au plus du goût — ces qualifications s'en détachent peu à peu, par la vertu de l'association des images, et s'étendent aux formes et aux couleurs qui font songer aux peines et aux plaisirs possibles de ces deux sens, surtout du premier. Puis, cette distinction fait un pas de plus, un très grand pas : elle franchit le champ des sensations même de la vue, et, portée dans le domaine des idées abstraites, elle s'applique aux choses invisibles, dissimulées

dans les derniers replis de la conscience, aux intentions, aux inclinations secrètes, aux phénomènes spirituels. Elle devient alors la grande et souveraine dualité religieuse du pur et de l'impur.

Aucune notion n'a été plus puissante que celle-là aux débuts religieux des peuples. Tout est classé dans l'Univers comme pur ou impur, et, par cette opposition, par les sentiments violents d'attraction ou de répulsion caractéristique qu'elle engendre, s'accentuent singulièrement les barrières entre les cercles sociaux primitifs, jusqu'à ce qu'une acception plus large prêtée à la même distinction substitue à ces clôtures d'autres clôtures moins étroites, mais pareillement infranchissables. L'étranger, impur ; et, comme tel, non seulement haï ou redouté, mais répugnant et repoussé comme une pollution sacrilège. Le parent, le concitoyen, pur ; et, comme tel, fraternellement cher, bon à sentir près de soi respirant le même air. Puis, ce n'est plus l'étranger qui devient l'impur par excellence, c'est l'infidèle, l'homme d'une autre religion ; le pur par excellence, ce n'est pas le parent ni le compatriote, c'est le coreligionnaire. Le classement des choses en choses *tabou* et choses *non tabou* n'est pas particulier à la Polynésie, il se retrouve partout dans le passé superstitieux et créateur des peuples. Et son affinité est évidente avec le contraste du pur et de l'impur. L'horreur spéciale qu'inspire le péché au croyant, le dégoût de nausée qu'il soulève en lui, découle de la même source. On ne comprend rien au péché mortel ou véniel, à la casuistique, à l'énergie des sentiments moraux liés aux sentiments religieux, si l'on ne remonte à ce même point de départ, les humbles fonctions

de l'odorat. Aussi est-il à remarquer que chez les mystiques abondent les images empruntées à ce sens, et peut-être même chez eux est-il particulièrement impressionnable. Pour sainte Thérèse, l'enfer « est un lieu qui pue et où l'on n'aime point ». Sentir mauvais et n'aimer point semblent être mis presque sur le même rang. C'est toujours à sa puanteur que le diable est reconnu chez les possédés du moyen âge, tandis que l'on dit toujours d'une sainte qu'elle est morte « en odeur de sainteté », que son cadavre découvert exhalait un parfum de fleurs, etc. (1)

Je ne m'attache à ces considérations, dont je ne veux pas exagérer la portée, que parce qu'elles ont été négligées. Je pourrais développer des considérations analogues — mais je les épargne aux lecteurs — pour montrer l'origine *gustative* des idées du *bon* et du *mauvais*. — Je sais bien que, même si l'homme eût été réduit à ses sens intellectuels, il serait devenu un animal moral et religieux ; sa cristallisation religieuse et morale se serait opérée quand même autour des notions du beau et du laid, de l'utile et du nuisible, du vrai et du faux, qui lui auraient prêté un appui intellectuellement plus fort. Mais je doute que, pratiquement, cela eût mieux valu pour l'avenir humain. La moralité, devenue chose purement esthétique, aurait-elle eu, dans ces temps grossiers, la force de dompter les penchants féroces et cyniques ? C'est peu vraisemblable. Mais, fondée

(1) C'est à se demander si ce n'est pas au développement de son odorat que le plus olfactif des animaux, le chien, doit d'éprouver parfois — pour son maître — quelque chose qui ressemble de loin à notre sentiment religieux. Il est certain que l'odeur de son maître lui est exquise, et qu'il le flaire avec délices, avec adoration.

sur l'horreur sacrée et pour ainsi dire vomitive de l'impur, sur l'attrait en quelque sorte appétissant du pur, elle a pu lutter avec avantage et surprendre le cœur par des miracles d'héroïsme ou de sainteté. Cela se conçoit : la distinction du pur et de l'impur a son fondement dans nos viscères mêmes, dans ce que la vie a de plus essentiel, la nutrition, tandis que la distinction du beau et du laid répond à des besoins de luxe. Par suite, la recherche des moyens de purification est tout autrement anxieuse et angoissante que celle des moyens d'embellissement. L'impureté, c'est la saleté de l'âme (1). Se sentir l'âme sale, c'est éprouver le désir impérieux d'aller se laver ; à ce désir indicible répondent tous les rites des religions, les ablutions symboliques, la prière, les sacrifices, les sacrements, les processions, toute l'évolution du culte public ou privé. Aurait-on jamais pris tant de peine pour se *désenlaidir* l'âme ? La répulsion qu'inspire le laid n'est rien auprès de celle que soulève le nauséabond. Elle est d'une tout autre nature et beaucoup moins profonde.

VII

En résumé, toutes les oppositions que nous avons pu découvrir dans le domaine des sensations et des images, — toutes, sauf les oppositions sérielles, qui sont chose à part — nous ont paru s'expliquer, les unes par la nature homo-

(1) Aussi la purification est-elle toujours conçue comme une lessive symbolique. Le baptême en est une preuve.

gène et quantitative de la croyance et du désir, les autres par le contraste de l'affirmer et du nier, du désirer et du repousser, qui sont essentiels à ces deux quantités fondamentales de la conscience. C'est surtout en ce qui concerne les oppositions appelées par nous dynamiques, les plus importantes de toutes, que nous avons cru pouvoir affirmer notre thèse sans réserve ni restriction. Donc, point d'opposition de ce dernier genre qui soit à proprement parler « sensorielle ».

Nous allons maintenant parcourir le domaine plus vaste des émotions et des sentiments et chercher l'explication des contrastes qui s'y rencontrent. Elle sera plus complète et plus facile encore. Mais, auparavant, indiquons la place et traçons les frontières de cet empire si mal délimité et si ambigu, le sentiment, sur notre carte des états psychologiques.

A partir de la sensation primitive où le croire et le désirer s'entre-mêlent confusément (1), les deux énergies propres de l'esprit se séparent et se développent à part, sauf à entrecroiser et entre-greffer souvent leurs rameaux. Elles se développent, grâce à ces multiples répétitions internes, appelées mémoires ou habitudes, et à l'association de ces souvenirs avec le cours continu de la vie sensitive. Voici les phases successives de leur double développement : 1° Dans l'embranchement de la croyance, nous avons d'abord la *perception*, jugement sensitif, où la croyance s'attache avec

(1) Personne plus que M. Fouillée n'a eu le sentiment de cette féconde confusion, dont il a profondément fait ressortir l'importance dans sa théorie des *Idées-forces*.

une telle force aux sensations immédiates pour les joindre à des images d'autres sensations ou les en disjoindre, qu'elle semble ne pas s'en distinguer; mais elle prouve bien vite le contraire en s'en détachant pour s'attacher, *avec une force non moindre* souvent, à de simples images de la sensation qu'elle unit entre elles ou sépare, puis à des signes d'images, à des ombres d'ombres de plus en plus affaiblies, qui ne l'affaiblissent guère, chose étrange, tout en la multipliant. En effet, les perceptions répétées par la mémoire et généralisées par leur répétition même, donnent lieu aux *percepts* qui devienent les termes de jugements d'un degré supérieurs aux jugements sensitifs. Ces jugements nouveaux, en se répétant, produisent des *concepts* de l'espèce la plus simple, entre lesquels interviennent des jugements d'un ordre encore plus élevé, et ainsi de suite jusqu'à ce que, par des alternatives pareilles de jugements explicites et de jugements implicites, de croyances jaillissantes et de croyances accumulées, on parvienne aux plus hautes abstractions et aux plus hautes propositions théoriques qui se puissent concevoir et formuler. Encore une fois, si la croyance n'était qu'un simple rapport des sensations ou des reflets de celles-ci, elle devrait s'atténuer, s'exténuer, dans la mesure même de leurs affaiblissements, et, quand elles se réduisent à un simple mot, leur substitut verbal, se réduire à presque rien. Mais l'on voit chaque jour des fanatiques du vrai ou du faux se faire tuer pour leur foi en des mots abstraits, pour des dogmes obscurs. Et il n'est pas douteux que, dans cette longue évolution de la première perception à la dernière abstraction métaphysique, l'acte

d'affirmer ou de nier est resté le même au fond, constamment homogène à travers l'hétérogénéité multicolore des états de l'âme : la meilleure preuve en est que, lorsque la foi religieuse ou philosophique est contredite par une expérience, par une perception de l'ordre même le plus élémentaire, le combat s'engage entre les deux, et la question n'est plus que de savoir laquelle sera la plus forte. Ne sent-on pas clairement alors qu'il n'y a entre elles qu'une différence de degré, non de nature ?

2° Dans l'embranchement du désir, nous avons d'abord l'*affection* immédiate du plaisir et de la douleur, la distinction du caractère agréable ou pénible de la sensation. Remarquons que cette dualité du plaisir et de la douleur a pour équivalent une dualité, non moins réelle, mais bien plus inaperçue, que présente la perception. A la perception positive des ressemblances s'oppose, nous le savons, la perception négative des différences, au jugement de reconnaissance le jugement de discernement. Puis, de même que la croyance, le désir, positif ou négatif, après s'être attaché à la sensation, se prend à son image, ensuite à des idées et à de simples mots, substituts d'idées. Dans ses mobilisations successives, il parcourt, à la suite de la croyance, toute la série ascendante de ses conceptions jusqu'aux plus élevées. Il y déroule toute la gamme du sentiment, dont les tons infinis, avec leurs infinis degrés d'intensité, embrassent toutes les émotions, toutes les passions individuelles ou sociales, depuis la peur et la colère jusqu'à l'adoration et au remords, depuis l'amour sexuel jusqu'à la volupté esthétique la plus raffinée ou à la soif passionnée

de vérité et de justice. Et la preuve qu'à travers ces métamorphoses le désir émancipé n'a point changé de nature, c'est que les plus nobles aspirations entrent souvent en conflit, dans notre cœur, avec les plus bas appétits de la chair, et sont tenus par eux en échec.

Mais comment s'opèrent cet affranchissement et cette ascension du désir ? Par la dialectique interne qui donne naissance à la volonté et suscite son évolution, continuellement entre-croisée avec celle du sentiment. La première volition naît, chez l'enfant qui ne parle pas encore, dès qu'il a expérimenté un vague lien de cause à effet, ou simplement de succession habituelle, entre une sensation A et une autre sensation B, par exemple entre la sensation auditive et motrice d'un cri qu'il pousse et la sensation visuelle puis tactile de sa nourrice qui approche et lui tend le sein. Il ne désire pas A, mais, comme il désire B, la représentation du rapport qui lie les deux lui fait exécuter A comme s'il le désirait. Par cet acte du vouloir, tout à fait élémentaire mais déjà distinct, le désir de l'enfant a poursuivi son objet à travers un autre objet. Il s'est *médiatisé*. La médiatisation du désir, c'est la volonté. Je sais bien qu'on la définit d'ordinaire autrement : on voit en elle le choix intérieur qui met fin à la concurrence de plusieurs désirs. Mais, s'il en était ainsi, désir et volonté ne feraient qu'un : il n'est pas de désir qui ne soit le triomphe d'une des nombreuses tendances organiques parmi les tendances rivales, et, quand des désirs, si élevés qu'ils soient, se combattent en nous, le survivant de leur lutte, c'est un désir encore, nullement une volition. Il y a volition quand, un désir

étant parvenu à triompher de ses rivaux, le conflit s'élève en nous entre les différents moyens de le réaliser, c'est-à-dire entre les divers syllogismes téléologiques qui, ayant pour majeure le même désir, mais pour mineure un acte différent, ont pour conclusion l'idée d'une décision volontaire à prendre. La plus forte de ces décisions concurrentes, celle dont la mineure est affirmée avec le plus de certitude, à la suite de la bataille appelée délibération, prévaut et s'accomplit.

Mais revenons aux humbles débuts de notre vouloir, si simple qu'il tient encore du réflexe et de l'acte instinctif. Bien rare alors est la lutte des désirs, mais rapidement se précise et s'accentue, dans les circonstances usuelles de la vie, le lien de cause à effet, interverti en rapport de moyen à fin. A mesure que se multiplient ainsi les expériences et les jugements de l'esprit, le désir réfracté en vouloir se dissémine aussi et, sans perdre beaucoup de son intensité première, se répand à la fois sur beaucoup d'objets. Pourquoi ? Parce que, en se médiatisant, il se mobilise et se transporte ; et, à force d'avoir voulu A en vue de B qu'on désire uniquement, on finit par désirer A pour lui-même. On commence, il est vrai, par n'aimer dans l'idée d'un acte que la possibilité des sensations agréables qu'elle est jugée renfermer, mais bientôt cet acte est désiré immédiatement, et, de la sorte, un désir qui n'a plus rien de sensitif est né d'une volition. Puis ce désir supérieur servira lui-même de majeure à un syllogisme subconscient dont une volition supérieure sera la conclusion, et celle-ci à son tour se transformera par habitude en un désir d'un degré plus élevé

dans l'ordre de l'idéalité ; et ainsi de suite à l'infini. Voilà pourquoi il y a tant de désirs désintéressés, inhérents à des idées dont la réalisation est souhaitée passionnément non parce qu'elle est réputée une source certaine de plaisirs des sens, mais de joies esthétiques, sympathiques, intellectuelles. Parmi ces dernières, citons la recherche ardente, chez les mathématiciens, de l'*élégance* des formules algébriques, et, chez les politiciens, de la symétrie des constitutions politiques. La grande erreur ici est de supposer que la sensation seule peut être désirée ou repoussée comme agréable ou comme pénible par elle-même. Si abstraite que soit une conception, elle peut, moyennant le fonctionnement de la dialectique interne, en arriver à nous émouvoir d'un attrait ou d'une répulsion irrésistibles, tout comme le plus voluptueux ou le plus douloureux des contacts.

Il y a donc, dans le tissu de notre vie morale, une longue alternance de volitions et de désirs, tour à tour générateurs et engendrés, qui vont de notre premier désir à notre passion ou à notre vertu finale, de notre première volition semi-instinctive à notre dernier effort d'intérêt ou du devoir. — Le devoir, en effet, est à la vertu qu'il fait naître par sa répétition devenue facile et douce, ce que la volonté est au désir que son babitude produit ; et la genèse du devoir, je l'ai dit ailleurs, se rattache, comme celle du vouloir, au syllogisme de finatité (1). Ou plutôt le devoir est un vouloir qui a perdu conscience de sa majeure, du Désir qui le meut, parce que ce

(1) Je me permets de renvoyer à cet égard à ma *Philosophie pénale* (chap. sur la responsabilité) et à mes *Transformations du Droit* (chap. sur les obligations).



Désir, souverainement supérieur à tout autre, — le désir du ciel chrétien ou du Paradis musulman, ou de l'honneur militaire, — est le fond même de l'âme. De là son autorité pratiquement absolue qui n'a pas besoin de s'exprimer pour agir et qui donne un air d'impératif catégorique à son dispositif sans motifs apparents. D'ailleurs, le *il faut* de la conclusion est toujours senti comme un *il faut* et non comme un plaisir, et en cela la formation du devoir moral diffère profondément de celle du plaisir nouveau qui naît parfois de l'exercice du vouloir. Le devoir aussi, en s'exerçant, finit cependant par devenir une source de joies inespérées pour l'homme de vertu.

Donc, ne confondons pas le devoir avec le vouloir, ni surtout le vouloir avec le désir. Le vouloir est le désir aiguillé par le jugement (1). Comme le désir, il peut être positif ou négatif. La volonté inhibitoire, négative commence, d'après Preyer, à dix mois, et c'est peut-être bien tôt. Mais le désir inhibitoire, négatif, est, en revanche, ce qu'il y a de plus primitif : l'enfant débute dans la vie en repoussant visiblement quelque chose qui le gêne. — Observons que, dans cette double chaîne croisée de volitions et de désirs dont nous venons de parler, on voit souvent une volition négative au service d'un désir positif ou vice versa.

D'après ce qui vient d'être dit, il semble que la définition du sentiment soit maintenant assez facile : ce serait simple-

(1) D'ailleurs, l'activité judiciaire et l'activité volontaire se mélangent toujours intimement dans la vie sociale. Le *jugement* d'un tribunal quelconque est en même temps une *volition*. Seulement le caractère *judiciaire* est plus marqué dans les décisions des tribunaux civils et le caractère *volontaire* dans celles des tribunaux criminels.

ment la suite des incarnations supérieures du Désir, sous l'action combinée du jugement et de la volonté. Mais, en réalité, le Sentiment est quelque chose de plus caractérisé et malaisé à comprendre. Une foule d'actes volontaires, dans les diverses professions sociales, ont beau se répéter et se consolider en habitudes, ces habitudes ne deviennent jamais des passions, ni des émotions, ni même des impressions tant soit peu neuves. D'autre part, la plupart de nos passions et de nos émotions éclatent non à la suite d'actes volontaires devenus habitudes, mais simplement d'idées apparues, de jugements perçus par l'esprit. Le sentiment a ses racines à la fois dans l'intelligence et dans la volonté, et de là sa complexité, son ambiguïté féconde. Je vois la flamme jaillir de mon toit, aussitôt je suis pris d'un tremblement fiévreux, ma respiration et ma circulation s'accélèrent, je me meurs d'épouvante en songeant que mes enfants sont peut-être là. Pourquoi cette simple perception, la vue d'une flamme, a-t-elle révolutionné ainsi tout mon être ? Je vois, j'écoute une femme charmante, et un trouble non moins organique me saisit. Pourquoi cela ? On ne comprendra jamais cette action si profonde d'un simple état intellectuel, si l'on ne songe que nous portons en nous continuellement, jusque dans les profondeurs de notre organisme, des désirs endormis ou virtuels et des *attentes* inconscientes, qui sont des sécurités. A chaque instant, nous nous attendons à certaines choses auxquelles nous ne pensons pas, et ces assurances virtuelles, ces persuasions sourdes, sont le courant même de notre vie mentale, dont les sensations et les images qui s'y succèdent ne sont que les teintes superficielles ou les miroitants reflets. A chaque instant aussi nous

désirons certaines choses et nous en repoussons d'autres sourdement. Or, quand un fait se montre à nous qui, à la fois, réveille en sursaut quelqu'un de nos désirs virtuels ou assoupis et contredit nos attentes, dément nos sécurités, nous sommes émus. La surprise, le plus élémentaire de nos sentiments, celui qui est à la racine de tous les autres, est la rencontre d'une de nos attentes avec un événement qui la contredit. Elle est d'autant plus forte que l'attente contredite était plus *crue* et que le jugement porté sur la vérité de cette contradiction est plus affirmé. Et disons, à ce propos, que le sauvage, l'enfant, ont des attentes de ce genre beaucoup plus fortes que celles de l'homme adulte et civilisé. A mesure qu'il se civilise, l'homme s'attend de moins en moins fortement aux choses auxquelles il s'attend, précisément parce qu'il s'attend à un plus grand nombre de choses (1). Voilà l'explication du prétendu *misonéisme* des sauvages et des enfants. Ils sont plus heurtés que nous par une nouveauté inattendue, mais ajoutons que ce heurt, s'il leur cause des déplaisirs souvent plus marqués, leur procure souvent aussi des joies beaucoup plus vives. En outre, une foule de choses nouvelles nous étonnent et nous choquent (ou nous font plaisir), qui ne les étonnent ni ne les choquent en rien (ni ne leur sont agréables).

Quand j'ai vu briller la flamme au-dessus de mon toit, qu'est-ce qui s'est passé en moi ? Je m'attendais à trouver mon cabinet, mon appartement, dans leur état habituel, mes enfants en bonne santé, et toutes ces sécurités se changent

(1) De même, plus grossit le nombre de nos désirs, au cours de la civilisation, et plus s'affaiblit en moyenne l'intensité de chacun d'eux.

brusquement en anxiétés, et en même temps ma tendresse pour mes enfants, qui sommeillait au fond de mon cœur, — ma tendresse, c'est-à-dire mon désir de les savoir heureux, de les voir grandir, ma répulsion à l'égard de tout ce qui peut leur nuire — se réveille à l'état aigu. — Et, quand j'ai vu, quand j'ai écouté une femme charmante, que s'est-il passé en moi ? Des désirs qui dormaient sont sortis de leur sommeil, et, en même temps, une perspective, une possibilité de bonheur plein, auquel j'avais renoncé, s'est ouverte à moi, substituant à ma résignation tranquille, qui était une sécurité aussi, l'inquiétude du ballottement entre l'espérance et la crainte. — Passons en revue toutes les émotions, peur et colère, haine et amour, indignation et admiration morale, elles nous montreront toutes ces deux traits communs, d'être le réveil plus ou moins brusque d'un désir et l'ébranlement d'une croyance, le démenti d'une attente, un problème posé.

Une émotion — et on peut en dire autant d'une passion, car une passion, avant de devenir une habitude, est une inquiétude — est toujours une *question*. Peur ou colère, haine ou amour, admiration ou mépris, tristesse ou joie, sont des désirs qui cherchent leur voie d'exécution et qui ne l'ont pas encore trouvée. La joie même est un état de surprise inquiétante qui aspire à s'établir, à se consolider en bonheur et ne sait comment. Aussi, dès que la voie cherchée est trouvée, l'émotion baisse. La fuite diminue la peur, la vengeance diminue ou amortit la colère et la haine ; la possession affaiblit l'amour en tant qu'émotion, si elle le fortifie parfois en tant qu'habitude. On admire moins, et on méprise moins ce

qu'on est parvenu à mieux comprendre, par le développement du sens critique, qui fournit la réponse aux questions de l'admiration et du mépris, de la louange ou de l'indignation.

Mais l'émotion n'est pas seulement une *question*. Si elle n'était que cela, elle ne différerait pas des étonnements continuels qui tiennent l'esprit en éveil et activent la marche de la pensée. Sans doute, cette attitude du moi, la question, a une singulière importance, et d'elle procède, dans l'embranchement de la croyance, l'enchaînement des pensées, comme dans l'embranchement du désir, le déroulement des volontés, la logique de l'action. Mais ce qui, avant tout, caractérise cette dernière, c'est l'intérêt personnel et poignant que nous y prenons. Il y a émotion toutes les fois que le moi est avisé (par une perception ou une simple idée) que ses plus chers désirs ou ses plus chères croyances courent le risque d'être contrariés ou contredits, ou la chance d'être satisfaits ou confirmés, ou sont en voie de l'être. De là, dans les mêmes circonstances critiques, dans un incendie, par exemple, ou une émeute, la diversité des émotions ressenties par les différents acteurs : elle s'explique en partie par la nature si diverse de leurs désirs, qui a son origine dans celle de leurs *caractères*, c'est-à-dire de leurs *groupes d'instincts personnels* (1).

(1) C'est ainsi que, devant un même spectacle, différents esprits se posent des problèmes tout différents, dont la diversité s'explique par celle de leur *nature d'esprit*, équivalent intellectuel du *caractère*. — On s'est beaucoup occupé des *caractères* dans la psychologie contemporaine, pas assez des *natures d'esprit*, qui ont autant d'importance.

VIII

Aussi convient-il de remarquer les rapports intimes de l'émotion et de l'instinct. Ne pourrait-on pas dire que les émotions sont des instincts arrêtés, des réflexes conscients qui, au lieu d'aller jusqu'au mouvement externe, s'arrêtent à la simple tendance inquiète et troublante au mouvement? Si, à mesure qu'il devient plus *sentimental*, l'homme en se civilisant devient en apparence moins *instinctif*, c'est que l'instinct en lui a pris de plus en plus la forme du sentiment. — Or, qu'est-ce que l'instinct? N'est-ce pas une prédisposition innée à penser ou à agir dans un certain sens, à croire ou à désirer certaines choses, à ne pas croire ou à repousser certaines autres choses? On doit y voir une sorte de canalisation naturelle de la force de croire et de désirer qui, sans cela, se répandrait au hasard.

S'il en est ainsi, on doit pouvoir envisager sous un même point de vue les instincts et les sentiments, et les embrasser dans une même classification. On a fait beaucoup de tentatives inutiles pour classer les sentiments, et je ne me risquerai point à proposer un classement nouveau. Mais je ferai observer qu'une première division me paraît s'imposer : celle des sentiments fondés principalement sur des croyances et des sentiments fondés principalement sur des désirs. Parmi les *sentiments-croyances*, il faut citer, notamment, l'orgueil ou l'humilité, l'admiration ou le mépris, les émotions esthétiques du beau et du laid chez le spectateur, la plupart des émotions religieuses dans les races supérieures. Parmi les

sentiments-désirs, la peur et la colère, l'amour et la haine, les émotions esthétiques de l'artiste en train de produire, etc. En réalité, dans les deux cas, il s'agit de notre intérêt personnel ou de l'intérêt des personnes auxquelles nous nous intéressons. Mais cet intérêt est toujours double : ce n'est pas seulement un désir de conservation et de progrès, c'est encore, et avant tout, une foi en notre valeur ou en celle de ce qui nous est cher. Nous avons autant d'intérêt à faire respecter notre foi en nous-mêmes que notre besoin de vivre. Tout ce qui tend, par suite, à faire hausser ou baisser notre croyance en nous-mêmes, en notre puissance ou notre mérite, nous émeut d'une façon à part. Et toutes ces émotions d'amour-propre sont des *sentiments-croyances*. Ajoutons que les sentiments-croyances s'expriment surtout par des attitudes (port de tête de l'orgueilleux), et les sentiments-désirs par des gestes et des mouvements.

Est-ce que la même distinction fondamentale n'est pas applicable aux instincts ? Je le crois. On n'a l'habitude de considérer, il est vrai, que les *instincts-désirs*, parce qu'on n'étudie guère l'instinct que chez les animaux, où les *instincts-croyances*, s'ils existent, ne se manifestent pas à nos yeux. Ce n'est que dans l'homme que ceux-ci peuvent être reconnus. Et, s'ils ne l'ont pas été, c'est qu'on s'est fait de l'instinct une notion trop étroite, pour en avoir cherché les types les plus purs et les plus parfaits dans le monde de l'animalité inférieure. Mais, quand nous observons chez tous les peuples, indépendamment de tout contact et de tout emprunt imitatifs, certaines conceptions spontanément formées, telles que l'animisme anthropomorphique qui a suscité universellement les

religions et les langues, pourquoi cette personnification universelle ne serait-elle pas jugée instinctive au même titre que l'attrait sexuel ? Le génie constructeur des langues ne révèle-t-il pas, en somme, une prédisposition naturelle comparable à celle qui fait construire le nid de l'oiseau ? *Linguification* et *nidification* n'ont-ils rien de commun ? Cela n'empêcherait pas, à mon avis, les langues d'être produites par une accumulation de petites inventions individuelles, mais celles-ci seraient l'exercice d'aptitudes spéciales et natives. En sociologie (1), il y aurait, je crois, à faire la part des instincts-croyances, non seulement en fait de créations religieuses et linguistiques, mais dans l'ordre des faits politiques et moraux. On ne peut expliquer qu'ainsi toutes les similitudes internationales dont le principe de l'imitation ne suffit pas à rendre compte. Le premier, et non le plus important, de ces instincts-croyances collectifs, c'est l'irrésistible erreur de l'orgueil primitif qui pousse toute peuplade, toute tribu, si infime soit-elle, à se regarder comme supérieure à tout le reste de l'humanité et à mépriser notamment tous ses voisins, ce qui sert longtemps à maintenir la pureté de son type. « Tout nous vient de l'orgueil », dit le poète avec plus de raison encore qu'il ne croit, et cela est aussi vrai des peuples que des personnes. Le premier des instincts-désirs collectifs, n'est-ce pas aussi cette antipathie naturelle à l'égard de l'étranger qui, combinée avec une force singulière de sympathie fraternelle pour le compatriote, mais combattue heureusement par le penchant non moins naturel à s'entre-imiter, s'exprime dans

(1) En psychologie aussi, d'abord. Les *Catégories* de Kant, qu'est-ce, sinon des jugements instinctifs, des instincts-croyances s'il en fut ?



l'humanité naissante par une si longue traînée de sang?

Ce double élément instinctif de la vie de l'histoire est, il est vrai, d'autant plus apparent qu'on remonte plus haut aux origines des peuples; mais, s'il semble disparaître à mesure que les peuples se civilisent, c'est parce qu'il s'est peu à peu transformé en ces instincts arrêtés, ou plutôt ambigus et complexes, larges et libres, qu'on appelle des sentiments, alluvion lente et précieuse du courant de la vie sociale. Les orgueils abrupts, les haines féroces des tribus, ne se traduisent plus en guerres continuelles, en sauvages représailles, mais ils subsistent, atténués, élargis, en sentiments patriotiques, le plus souvent inexprimés et inoffensifs, non inactifs cependant et utiles à de nouvelles fins. De même, l'antique instinct, si salutaire longtemps, de vengeance familiale, jadis immédiatement assouvie en assassinats réciproques approuvés et loués par la morale primitive, s'est adouci et s'est survécu sous la forme de nos sentiments d'indignation morale, le plus souvent platoniques, mais encore si justement redoutés de ceux qu'ils flétrissent sans les frapper même. Les sentiments ne seraient donc que la transformation sociale d'instincts collectifs, eux-mêmes dérivés apparemment d'instincts individuels et spécifiques.

La psychologie physiologique est exposée à méconnaître cette origine principalement sociale des sentiments, même individuels; mais la psychologie sociologique, qui la complète, doit mettre en relief ce caractère essentiel. Nos émotions sont certainement liées à des états organiques, à des troubles de la circulation et de l'innervation; mais il n'est pas vrai que nous ayons conscience de ces états comme tels, tan-

dis que nous sommes conscients d'être émus par certains changements apportés ou prévus dans nos relations avec nos semblables. Le plaisir et la douleur physiques ne deviennent *joie* et *tristesse* que par nos rapports avec les autres hommes. La tristesse même de la solitude est sociale, car elle atteste le manque d'une société sympathique dont nous n'aurions pas l'idée si nous n'en avions jamais goûté la douceur. L'ennui, par une raison analogue, est inconnu des animaux. Pour l'amour et la haine, pour l'admiration et le mépris, l'explication sociale est évidente. La peur aussi, quand elle nous saisit dans la solitude et les ténèbres, peuple la nuit d'ennemis imaginaires, de fantômes. La terreur n'arrive à son plus haut degré que lorsqu'un animal se trouve en face d'une autre bête qu'il sait prête à le dévorer. L'effroi produit par les agents physiques, par le tonnerre et la foudre — à moins que ces phénomènes ne soient *animés* et divinisés — n'est rien auprès de celui-là. La *colère* contre les choses est enfantine et serait inexplicable sans cette prédisposition à l'animisme dont je parlais tout à l'heure. C'est parce qu'il anime et humanise tout que l'enfant est si émotif.

Remarquons, à ce propos, que notre force même de croire et de désirer demeurerait enveloppée et immobile sans l'aiguillon des rapports sociaux. C'est seulement dans les efforts que nous faisons pour la traduire en parole et la rendre communicable à autrui, que notre croyance prend la forme d'un jugement affirmatif ou négatif et déploie ses oppositions latentes. Elle ne se déplace, comme nous l'avons dit plus haut, elle ne se transporte d'une sensation à une image, d'une image à une idée, d'une idée à une autre idée, qu'en vue de

se transmettre de notre esprit à d'autres esprits ; ces deux déplacements sont solidaires, et la nécessité du second a fait la possibilité du premier. N'en est-il pas de même de notre désir ? S'il se médiatise et se déplace pour devenir volonté, n'est-ce pas parce qu'il cherche à passer dans autrui ? C'est en donnant des ordres ou adressant des prières autour de lui, à sa mère, à sa nourrice, plus tard à ses saints, protecteurs célestes, puis à ses camarades et à ses maîtres, que l'enfant apprend à vouloir, comme c'est en parlant qu'il apprend à penser.

Peut-être ces considérations sont-elles propres à préparer la solution ou à mieux poser les termes d'un problème difficile de la médecine mentale. On s'est demandé pourquoi la volonté n'agit pas, chez les malades atteints de la « folie du doute » (lisez de l'*hésitation*), ou d'*agoraphobie*, ou de tout autre état cérébral qui met dans l'impuissance de vouloir un acte qu'on sait cependant être nécessaire à la réalisation d'une chose qu'on désire. La réponse de M. Ribot est qu'on ne désire sans doute pas assez fort. Mais cette supposition me paraît démentie souvent par l'observation : beaucoup de malades, au contraire, manifestent un vif désir et ne parviennent pas davantage à prendre la décision qu'ils jugent indispensable. A l'inverse, combien de fois nous arrive-t-il de décider et d'exécuter des actes en vue de fins faiblement désirées par nous ! Mais autre chose est l'intensité du désir, autre chose sa mobilité, sa docilité à l'intelligence qui lui ordonne de se transporter d'A à B, quand B est conçu comme la cause de A. On pourrait rapprocher cette « folie de l'hésitation » des cas où notre croyance elle-même, quoique forte, n'est pas mobilisable. Par exemple, il est des gens qui, tout

en adoptant parfaitement les prémisses d'un raisonnement mathématique ou physique, sont incapables de croire à la conclusion, quand cette conclusion contrarie leurs habitudes mentales enracinées et, par exemple, prétendent les contraindre à affirmer que la terre se meut plus vite qu'un boulet de canon ou que la lumière voyage avec la vitesse inimaginable que l'on sait. Or, cette infirmité qui consiste à croire à la vérité d'un principe et à ne pouvoir admettre celle de sa conséquence logique, est très répandue et très funeste, mais, comme elle ne se traduit par aucune extravagance notable de conduite, elle n'est pas classée par les aliénistes. — Maintenant, d'où vient, dans ces cas plus ou moins exceptionnels, le caractère intransportable de la croyance et du désir ? Pourquoi le malade a-t-il *peur* devant l'acte à accomplir, de même que l'ignorant, autre malade, a peur, lui aussi, devant la conclusion à accepter, qui déroute ses préjugés ? Est-ce que l'anomalie ne s'expliquerait pas, dans un cas comme dans l'autre, par une dualité de la conscience, soit que (dans le cas de la folie de l'hésitation) il y ait là le signe d'une personnalité en train de se rompre, soit que (dans l'autre cas), il s'agisse d'une personnalité encore insuffisamment unifiée ? Le désir et la croyance seraient intransportables des prémisses à la conclusion, de la chose désirée à l'acte d'exécution, par la même raison qu'ils sont si souvent incommunicables d'une personne à une autre.

— Si la dualité de la croyance et du désir établit entre les instincts, comme entre les sentiments, une première division qui leur est commune, une autre division, perpendiculaire pour ainsi dire à la première, à savoir l'opposition du positif



et du négatif, leur est également applicable. Les instincts sont définis par Wundt « les modes d'un désir ou d'une répulsion indéterminés, dans lesquels un sentiment de plaisir ou de déplaisir existant engendre des mouvements corporels, qui ont pour effet de renforcer le sentiment de plaisir ou d'écarter le sentiment de déplaisir. » Il y a donc, d'après lui, deux sortes d'instincts « d'après les deux extrêmes du sentiment. » Et, « comme le sentiment et l'émotion, l'instinct a, en outre, une position d'indifférence entre les deux contraires. Près de cette position d'équilibre neutre, nous nous trouvons, par exemple, dans l'état de simple attente, toutes les fois que simplement une impression quelconque est désirée et que la nature de celle-ci est indifférente. » Est-ce à dire qu'on puisse distinguer trois classes d'instincts : les positifs, les négatifs, et les neutres, ces derniers réalisant l'état zéro dans cette importante opposition ? Non, pas plus qu'il n'est permis d'admettre des sentiments neutres qui consisteraient à n'être affectés ni en bien ni en mal ; pure contradiction dans les termes. On peut dire, il est vrai, en faveur de ce point de vue, que la *permission* donnée à l'animal, dans de certaines limites tracées d'avance, à se déterminer comme il le voudra, atteste, comme les *commandements* et les *défenses* qui lui sont imposés en dehors de ces limites, une même autorité supérieure et mystérieuse à laquelle il resterait soumis même en agissant spontanément dans sa sphère de liberté apparente. Mais il n'en est pas moins certain que les commandements et les défenses sont pareillement des contraintes, tandis que les permissions sont essentiellement des non-contraintes et doivent être mises à part.

Nous ne distinguerons donc que deux classes d'instincts comme de sentiments : les positifs et les négatifs. Parmi les instincts positifs, on doit ranger tous les instincts industriels, producteurs ou migrateurs, la nidification, la mellification, le choix des plantes bonnes à manger, l'attrait sexuel. Parmi les instincts négatifs, tous les instincts destructeurs et belliqueux, le rejet inné de certains aliments, la répugnance innée à certains contacts, la fuite instinctive de certains animaux, l'attaque instinctive de certains autres, etc. A vrai dire, tous les instincts un peu complexes sont à la fois positifs et négatifs, mais à des degrés très différents. L'instinct général de conservation et de progrès auquel ils se ramènent tous, présente une double forme, alternativement offensive et défensive. L'oiseau qui bâtit son nid choisit tel brin de paille, rejette tel fil de fer; l'abeille qui fait son miel s'écarte de certaines fleurs pour pénétrer dans d'autres. Le chien de chasse sait qu'il doit s'arrêter devant tel animal, non devant tel autre. — Et il n'est pas inutile de remarquer que ces divers instincts sont loin d'avoir tous le même degré d'intensité, de force contraignante. Sans cela, lorsqu'ils se trouvent en conflit dans un esprit animal, l'individu serait forcé de rester *en panne*, paralysé entre deux tendances égales et contraires. Puisqu'il en est autrement, c'est que les désirs instinctifs, et aussi bien les croyances instinctives, sont très inégalement intenses. L'hirondelle-mère qui hésite entre l'instinct migrateur et l'instinct maternel, quand ses petits ne sont pas encore drus à l'époque de la migration périodique, n'hésite pas longtemps, et c'est tantôt l'un tantôt l'autre de ces

impérieux commandements intérieurs qui prévaut dans son cœur.

IX

Cela dit sur les contrastes d'instincts, examinons rapidement les contrastes de sentiments. Sentiments-croyances ou sentiments-désirs, tous présentent cette opposition fondamentale du positif et du négatif. Mais commençons par les premiers, quoi qu'il fût plus conforme peut-être à l'ordre chronologique de commencer par les seconds.

L'orgueil et l'humilité s'opposent. L'état zéro ici ne saurait être fixé avec quelque justesse si l'on considère isolément l'organisme individuel, auquel on demanderait les conditions physiologiques et psychologiques d'un juste milieu normal entre les deux excès contraires. D'une époque et d'une région à une autre, le même individu serait jugé très orgueilleux ou très humble, suivant l'avis unanime des gens sensés. Cela dépend d'un certain taux moyen de confiance en soi, qui est répandu parmi les hommes réputés normaux d'une société donnée, et qui varie avec son état social. Les variations de ce taux sont dues au changement des mœurs dans un sens aristocratique ou démocratique, religieux ou libre penseur, qui lui-même a pour cause la diffusion de certaines doctrines ou de certaines voies nouvelles de richesse et de pouvoir. En outre, l'orgueil de l'homme le plus sain, sous l'empire d'influences sociales momentanément plus actives mais plus passagères, dans une foule, dans une assemblée, s'élève souvent à un niveau

qui serait grotesque et pathologique s'il était atteint par des causes organiques. A l'inverse, l'amour-propre individuel, sous le coup d'une humiliation collective, peut subir une dépression qui serait maladive si elle ne s'expliquait par la même contagion imitative. Il en est de même de tous les sentiments. La colère et la peur, sans nul motif raisonnable, peuvent s'élever au paroxysme dans une armée emballée ou atterrée. Il y a beaucoup de *phobies* d'origine sociale qui ne sont assurément pas moins insensées que beaucoup de celles dont les aliénistes se plaisent à allonger la liste : par exemple, « la peur de ne pas paraître assez avancé », ou la peur du jésuite, ou la peur du juif, ou la peur du microbe, cette dernière véritablement délirante dans certaines grandes villes. L'engouement tour à tour et la haine, injustifiés pareillement, d'un peuple pour un homme, ne présentent pas moins les caractères du délire. Si l'on voyait un particulier, dans son appartement, passer, sans rime ni raison, de la confiance la plus aveugle à la méfiance la plus déraisonnable, comme il arrive journellement parmi les gens les plus froids et les meilleurs calculateurs de la Bourse, en proie à des emballements et à des paniques inexplicables, on le ferait enfermer dans un asile. Mais, quand tout le monde est malade à la fois, la maladie devient l'état normal, et l'anomalie consiste à s'écarter de cet état en plus ou en moins, même quand on se rapproche ainsi de la santé, au sens individuel du mot.

Revenons à l'orgueil. J'ai noté ailleurs l'insociabilité primitive des orgueils, convictions qui naissent contradictoires, et la sociabilité essentielle des humilités apparentes appelées

politesse. Paraître humble tout en étant orgueilleux, c'est une condition presque nécessaire de la paix sociale, une hypocrisie obligatoire. L'inverse, paraître orgueilleux tout en étant humble et découragé, se voit aussi, mais seulement quand on cherche à intimider l'ennemi qu'on redoute. En temps de guerre, le plus modeste se donne des airs de jactance, comme, en temps de paix, le plus orgueilleux se donne des airs modestes. — Quoi qu'il en soit, l'orgueil est toujours un jugement porté sur notre supériorité à l'égard d'autrui, au point de vue d'une qualité corporelle ou spirituelle déterminée, et nous avons de la sorte à notre disposition autant d'orgueils de rechange qu'il y a de mérites physiques, intellectuels ou moraux. L'humilité, d'autre part, est un aveu de notre infériorité sous un rapport spécial. Mais il est à remarquer que, si la symétrie en cela paraît complète, elle n'existe que théoriquement ; en fait, le rôle individuel ou social de l'humilité est loin de faire équilibre au rôle individuel ou social de l'orgueil, force créatrice de premier ordre ; et jamais nous ne parvenons à être aussi convaincus de nos infériorités réelles que nous le sommes le plus souvent de nos supériorités, même imaginaires.

Tous les hommes en général, même et surtout les plus débiles, les plus mélancoliques, les plus dégénérés, sont portés à se croire supérieurs aux autres hommes. Cette erreur instinctive se déploie sans danger tant qu'ils restent isolés ; mais, quand la population qui s'accroît les force à se toucher, la contradiction éclate et se résout en conflits sanglants : guerres primitives, duels entre gentilshommes au XVIe siècle, etc. L'accord cependant de ces erreurs-orgueils

est facile à opérer dans le sein du cercle social primitif, de la famille ou du clan. Ils s'accordent tous en leur résultante, un orgueil collectif dont l'âpreté est indicible, et par lequel s'affirme la supériorité de leur groupe sur les groupes voisins. Ainsi, la contradiction n'a été supprimée entre les orgueils de personnes qu'à la condition de réapparaître agrandie dans les relations mutuelles des orgueils de masses. Les premiers, en se réunissant, se sont multipliés les uns par les autres pour enfanter un gigantesque agrandissement d'eux-mêmes. — Mais existe-t-il aussi, quelque part, une *humilité collective* née de la réunion d'humilités individuelles? Nullement. La symétrie fait ici entièrement défaut. C'est ainsi qu'en algèbre, le produit de deux quantités négatives est une quantité positive. Mettez cent, mille pauvres gens ensemble, des anachorètes même humbles séparément et pénétrés du sentiment de leur misère et de leur impuissance ; de leur association va se dégager, par génération spontanée, une fierté collective des plus surprenantes. La plus mince des corporations de l'ancien régime, même celle des savetiers, était infatuée de son importance. Il en est déjà de même de nos plus petits syndicats. La révolte des *Ciompi* de Florence a révélé l'intensité d'orgueil latent qui couvait dans le monde même des parias de cette démocratie. Partout, donc, où vous laissez s'établir une secte, un club, une caste, prenez garde : il va se condenser là de l'orgueil collectif, de l'insociabilité collective, et il va se transformer là de la modestie en orgueil. Vous aurez, il est vrai, dans chacun de ces groupes, rendu les individus plus sociables, mais vous aurez créé des groupes parfois insociables entre eux, et dont l'insociabilité,

si vous n'y veillez avec soin, sera tout autrement difficile à guérir que celle des personnes; car les personnes sont susceptibles d'amitié, de pitié, de sympathie et d'équité entre elles, mais les groupes ne sont capables que de calculs intéressés et d'une politique où n'entre rien de sentimental.

Comment se résoudra cette nouvelle contradiction ? Sera-ce par la formation de groupes de plus en plus vastes et de moins en moins nombreux, comme il arrive sur les continents civilisés où les orgueils patriotiques à concilier se réduisent finalement à cinq ou six grands amours-propres nationaux? Mais, si tout le progrès se borne à cela, il sera nul, car l'ombrageuse et meurtrière rivalité de ces amours-propres géants est proportionnelle à leur taille. Ou bien, comme il arrive aussi au cours de la civilisation, une nouvelle espèce de politesse, une urbanité internationale appelée diplomatie, viendra-t-elle peindre ces orgueils en humilités pour les rendre supportables les uns aux autres? Oui, mais cela même ne suffit pas. Les humilités, après tout, si elles étaient vraies, ne se contrediraient pas moins que les orgueils; et, quand elles sont feintes, comme d'habitude, elles n'abusent personne à la longue. — Une bien meilleure et plus radicale solution serait donnée au problème par la généralisation, aussi bien parmi les États que parmi les particuliers, d'une variété supérieure d'orgueil, non plus sauvage et venimeux, mais greffé et savoureux, étrangement adouci par la culture. Peut-être est-ce à l'élaborer que travaille à son insu notre régime démocratique, pente où l'évolution sociale semble aboutir par tant de chemins. La conviction d'être égal aux plus grands, fondée sur le sentiment

vrai de notre originalité propre, constitue en effet un orgueil égalitaire d'un genre à part, sur lequel la société future devra tendre à s'édifier. Ces orgueils-là, qui, nationaux ou individuels, ne se contrediront point, rendront seuls possibles la pacification et la fédération de l'avenir. — Seulement, on peut se demander comment ce résultat pourra être obtenu si les sociétés continuent à s'assimiler les unes aux autres par la diffusion unilatérale ou mutuelle de leurs exemples, et s'il est vrai que cette assimilation imitative est la condition même de leur progrès en civilisation. Ce n'est pas comme semblables que les individus ou les peuples ont le droit de se croire égaux et de nourrir en eux l'orgueil spécial qui doit cimenter leur lien social; c'est en tant que divers et divergents. En tant que semblables, les États ne peuvent que sentir la profonde inégalité de leurs ressources, de leurs forces physiques ou morales. La réponse est facile: l'imitation n'est un agent de répétition et d'assimilation qu'au profit d'une variation plus haute et plus profonde. A mesure que ses modèles se multiplient, elle choisit plus librement entre eux, s'affranchit des influences extérieures et se met au service de la personnalité originale, soit individuelle, soit nationale, qu'elle accentue par l'accumulation même et la combinaison de ses similitudes élémentaires et superficielles avec autrui.

En somme, l'opposition de l'orgueil et de l'humilité n'a qu'une vérité théorique; et, quant à l'opposition, seule pratique, tout autrement importante, de deux orgueils contradictoires qui se rencontrent, elle doit disparaître avec le temps. Ici encore l'opposition joue un rôle secondaire et subordonné.

Un autre grand couple de sentiments-croyances opposés nous est offert par l'*espérance* et le *découragement*. Bain, en effet, a raison de dire que « le contraire de l'espérance est le découragement, le désespoir, non la crainte » qui est un sentiment-désir. Le découragement, ajoute-t-il, « est aussi une croyance, mais s'appliquant aux malheurs futurs ». L'état zéro, c'est, ou plutôt ce serait une attitude de doute à l'égard des éventualités heureuses ou malheureuses de l'avenir. En réalité, nous espérons toujours, même dans l'abîme des plus grands périls; et l'espérance est le grand ressort de la vie humaine, auquel il serait ridicule de comparer le désespoir, qui ne lui fait jamais contre-poids. Inutile d'insister sur des vérités si connues.

En dirai-je autant de l'admiration et du mépris? Non. La symétrie de ces deux sentiments contraires est aussi importante qu'évidente : ils alternent ou collaborent dans la création des institutions et des États, et on ne saurait dire si c'est en imitant les voisins qu'ils admirent ou en se gardant d'imiter les voisins qu'ils méprisent, que les individus et les peuples travaillent le plus efficacement au déroulement de leurs destinées. Ces deux sentiments sont solidaires : sans le mépris de telle classe ou de telle nation, on n'admirerait point, on n'imiterait point telle autre. Et la civilisation a, ce semble, pour effet de les exagérer parallèlement : dans ses foules agrandies, dans ses masses à la fois plus étendues et plus compactes, elle suscite des acclamations ou des huées dont l'écho se prolonge, et, avec elles, des accès d'engouements et de dénigrements pareillement extraordinaires, des renommées en bien ou en mal également surfaites. La

Presse est-elle une fabrique d'admiration publique plus que de mépris public, de gloire artificielle plus que de diffamation calomnieuse? On ne sait. Mais ce qu'on sait bien, c'est que le trouble causé par cette agitation du cœur public, ballotté de l'apothéose aux gémonies, de l'adoration à l'exécration, pour les mêmes objets, au gré d'une Puissance capricieuse, intangible et impunissable, est l'un des plus grands dangers du temps présent. Il faudra à toute force y échapper ou périr : et l'on n'y échappera que par un frein de fer mis par l'Opinion, encore plus que par le Gouvernement, à l'un des deux pouvoirs de la Presse, à son pouvoir diffamatoire. Alors, la symétrie étant rompue, le progrès social reprendra son cours obstrué pas tant de démolitions haineuses et envieuses. L'humanité vit d'admiration et de respect autant que d'espérance. Quand le mépris, même le mépris moral, l'indignation, y atteint habituellement la hauteur de l'admiration, même de l'admiration morale, du respect, c'est un symptôme des plus alarmants. — L'état zéro, ici, c'est l'attitude critique de l'intelligence qui, en se généralisant, tendrait à tarir les sources à la fois de l'admiration et du mépris. Mais il n'est pas à craindre qu'elle se généralise jamais.

Les sentiments esthétiques présentent un caractère de sentiments-croyances d'autant plus accusé qu'ils se raffinent et s'élèvent davantage. Une chose est-elle jugée belle parce qu'elle est agréable, ou est-elle agréable parce qu'elle est jugée belle ? On peut répondre que le sentiment de sa beauté, toujours fondé à la fois sur un jugement et sur son agrément, l'est de moins en moins sur celui-ci et de plus et plus sur celui-là. La même chose, une cathédrale gothique, par

exemple, ou une montagne des Alpes, peut provoquer, à un siècle de distance, le sentiment général du beau et celui du laid. Ces deux sentiments s'opposent, et il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin le fondement de cette opposition, qui, comme les oppositions précédentes, consiste en ce que l'un de ces sentiments implique la négation de ce que l'autre affirme implicitement. Or il est nécessaire, sans doute, à l'origine, qu'une société organisée, pour maintenir son type organique et esthétique, sente énergiquement le laid, quand elle l'aperçoit, comme contraire au beau qui lui est propre ; mais, aussi longtemps qu'elle reste grande et forte, Athènes sous Périclès, la France sous Louis XIV, elle a les yeux presque toujours attachés sur ce beau qui la fascine et qu'elle a créé pour s'agenouiller devant lui. Les deux sentiments se développent donc dans de très inégales proportions. D'ailleurs, par l'inévitable progrès du cosmopolitisme, chacun de ces *beaux* nationaux, après avoir senti laids tous les beaux voisins, apprend à sentir leur beauté spéciale, à l'accueillir et s'en fleurir, et le renouveau artistique et littéraire qui sort de cet enthousiasme hospitalier est incomparablement supérieur aux antiques éruptions d'art, où le ferment de la laideur sentie de l'étranger était un élément indispensable.

Dans un autre sens, on a pu dire qu'il existe une *esthétique du laid*, opposée et en même temps inhérente à l'esthétique du beau. Ce serait le cas d'agiter la vieille question du réalisme et de l'idéalisme dans l'art. J'en ferai grâce à mes lecteurs. Je me bornerai à dire que le véritable rôle de l'opposition en général nous est clairement révélé dans l'œuvre d'art,

où, par le passage rythmique du rire aux larmes, du grave au doux, par les antithèses d'objets attrayants et répugnants, aimables ou odieux, qu'il fait passer sous nos yeux, l'artiste ne vise qu'à mettre en relief une expression caractérisée, vivante, unique en soi, source pure où se désaltère le sentiment cultivé du beau.

Doit-on voir dans le sentiment du sublime le produit d'une opposition de sentiments combinés ? Non. Les sentiments qui se combinent en lui sont contrastants, mais non précisément contraires. Subjectivement, le sublime est un contraste d'effroi et de ravissement simultanés, de terreur et d'admiration ; objectivement, il est un contraste de laideur et de grandeur. On juge sublime une chose qu'on jugerait laide si elle était petite. On juge laide une chose qu'on jugerait sublime si elle était grande. Supposez un petit ravin, un trou de taupe, agrandi aux dimensions d'une gorge alpestre, d'un cratère volcanique, cela approche de la sublimité. Supposez un Napoléon lilliputien, insulaire, en réduction : ce petit être rageur et agité sera grotesque. Le rire s'oppose-t-il au sentiment du sublime, comme on le croit généralement ? Oui, mais en ce sens seulement que l'un est une surprise admirative, et l'autre une surprise méprisante, et qu'ils s'opposent, par suite, comme l'admiration et le mépris. Il y a toujours, au fond du rire, un plaisir de vanité, et, au fond du sublime, une peine d'humilité impliquée dans l'admiration de la force d'autrui. Le beaucoup plus grand et le beaucoup plus petit que nous, le beaucoup plus fort et le beaucoup plus faible, le beaucoup plus intelligent et le beaucoup moins intelligent que nous, etc., nous donnent l'impression

vive du sublime et du ridicule. L'état zéro, c'est notre taille, notre degré de force, d'intelligence, etc. Mais les deux branches de cette opposition sont loin de croître et de se ramifier parallèlement dans la vie mentale et sociale. En raison inverse plutôt. Aux peuples enthousiastes, graves, peu moqueurs, appartient la force ; pendant que les peuples devenus railleurs et sceptiques perdent l'empire conquis par leurs crédules aïeux. Quand on monte, on regarde au-dessus de soi ; au-dessous de soi, quand on descend. L'office social de l'enthousiasme, d'ailleurs, et celui de la moquerie ne se font point pendant l'un à l'autre, et jamais la seconde n'a tenu le premier en échec, mais elle attend qu'il soit éteint pour dissoudre ce qu'il a créé.

X

Occupons-nous maintenant des sentiments où prédominent les oppositions du désir. Ce sont les premiers qui apparaissent chez l'enfant. La *peur* et son opposé la *colère*, qui se manifestent dès le début de la vie, d'après tous les observateurs de la psychologie infantile, ne manquent à aucun degré de l'échelle animale. Que la peur s'oppose à la colère, cela devient évident sur les champs de bataille où la panique des fuyards et la *furia*, la colère héroïque, des troupes qui chargent, produisent des résultats si nettement opposés. Dans cette opposition, telle qu'elle se déploie ainsi militairement.

on voit à la fois celle des mouvements inverses (avancer, reculer) se combiner avec celle des désirs contraires (se sauver, se risquer), sans compter celle des jugements contraires (nous ne pouvons plus vaincre, nous pouvons vaincre ; nous sommes battus, nous allons battre). Entre ces deux extrêmes, le *sang-froid* est l'état zéro. On ne peut passer de la peur à la colère ou de la colère à la peur sans traverser ce point d'indifférence, mais quelquefois si vite, qu'on ne peut s'en apercevoir. Il y a d'ailleurs plusieurs espèces de colère. La colère courageuse qui s'oppose à la peur ne doit pas être confondue avec la colère-indignation qui s'oppose à la stupeur de l'admiration morale. Il y a aussi plusieurs espèces de peur : la peur de l'enfant qui s'effraie d'une nouveauté est plutôt un accès de méfiance et s'oppose, comme telle, à la confiance, non à la colère. Cette peur-méfiance est un sentiment-croyance ; la peur-alarme est un sentiment-désir.

La civilisation, qui étend sans cesse, avec l'empire du Droit, la sécurité des personnes et des biens, tend par suite à diminuer les occasions d'épouvante et de fureur, et à faire prédominer l'état de sang-froid. Mais, en attendant qu'elle les supprime, elle utilise la colère et la peur. Toutefois, si l'on compare les œuvres sociales de la peur à celles de la colère, on n'aura point de peine à reconnaître la supériorité des secondes. Les œuvres de la peur sont : les formes les plus basses de la religion, les superstitions dégradantes, les sacrifices humains aux dieux en temps de calamités, tous les régimes de Terreur — car c'est par peur, le plus souvent, qu'on est terroriste — et avant tout, l'institution de l'esclavage. Les œuvres de la colère sont : les insurrections, les

révolutions politiques, les propagandes religieuses par le fer et le feu ou par la parole enflammée, les grandes conquêtes, presque toutes civilisatrices, l'émancipation de l'esprit. La peur et la colère détruisent, mais leur manière de détruire est tout autre. La peur, bien plus mauvaise conseillère encore que la colère, laisse démolir et fausser les institutions par des concessions lentes et lâches, et ne sait les étayer que de mensonges conventionnels ; la colère, toujours franche, démolit jusqu'aux fondements, et ses destructions radicales font place nette à des nouveautés, quelquefois préférables. Mais les ruines de la peur sont encombrantes. Ici encore donc, nulle symétrie.

Les œuvres de ce que j'ai appelé la stupeur de l'admiration morale sont tout autrement bienfaisantes que celles de la peur. Nous lui devons le culte des héros dans l'antiquité, le culte des saints au moyen âge, la conception du Paradis. Nous devons à la colère-indignation la conception de l'Enfer, de la damnation éternelle. La civilisation a pour effet d'atténuer cette opposition comme la précédente et de lui substituer le règne d'un état neutre, le sang-froid éthique, pour ainsi dire, qui n'est guère propre à encourager l'héroïsme ni à épouvanter le crime. Aussi l'abîme d'autrefois va-t-il se comblant entre les récompenses, si médiocres, qu'elle offre à l'homme de bien, et les châtiments, si peu effrayants, dont elle menace les malfaiteurs. Mais les châtiments, ce me semble, se sont bien plus adoucis que les récompenses ne se sont amoindries, et les transformations sociales à cet égard ont été bien moins défavorables à l'admiration morale qu'à l'indignation.

La gratitude est le contraire de la vengeance, et ces deux sentiments touchent de très près aux deux qui précèdent. Ils ont, dans la vie industrielle et sociale, la même importance relative. La gratitude, individuellement, reste toujours, hélas! bien inférieure en intensité à la vengeance, malgré le perfectionnement des mœurs. Et, socialement, il en est de même au début de la vie des peuples, où l'on voit la vengeance enfanter le droit criminel, les ordalies, les tortures, le luxe inventif des supplices variés, tandis que la gratitude nationale se borne à quelques couronnes de laurier. Mais dans une société qui se civilise, la gratitude collective a des manifestations qui atteignent et bientôt dépassent en éclat dans la vie journalière celles de la vengeance collective réservée aux jours d'émeute. Les apothéoses des grands bienfaiteurs, les statues qu'on leur érige, les cérémonies du Triomphe romain, les funérailles nationales des modernes, commencent par éclipser ce qui leur fait pendant, les exécutions capitales, les lynchages, les fusillades d'otages, et finissent par leur survivre.

La haine s'oppose à l'affection, l'antipathie à la sympathie, l'envie à la bienveillance. — Mantegazza et Ribot regardent la haine et l'envie comme l'arrêt du développement de la colère, qui serait leur source animale. Il est certain que la colère précède la haine et l'envie; les animaux inférieurs ne haïssent pas; aucun animal, même supérieur, n'envie; tous sont susceptibles de fureur. Mais la haine *arrête* la colère comme le bief arrête le ruisseau, pour le ramasser; elle est de la colère emmagasinée et consolidée. L'envie est de la haine amortie et masquée. Si la haine n'est pas un sentiment élé-

mentaire, l'amour ne saurait l'être non plus, et les deux ne seraient que des composés plus ou moins tardifs. M. Ribot veut qu'on distingue de tout sentiment affectueux la première forme de la sympathie, qui serait, d'après lui, une simple tendance physiologique à la répétition imitative des mouvements, des gestes observés chez les animaux de la même espèce. Faudrait-il donc aussi distinguer de tout sentiment haineux la première forme de l'antipathie, qui consisterait à faire le contraire de ce qu'on voit ses semblables accomplir ? Il me semble que, s'il y a de la colère — et aussi de la peur — dans la haine, il y a aussi de la haine dans la colère et dans la peur, et qu'en réalité ces deux derniers sentiments, comme les autres, sont suscités par la présence, *réelle ou imaginaire*, d'autres personnes. Le fait élémentaire auquel le sentiment affectueux se reconnaît, la tendance au contact, est un phénomène plus primitif que les psychologues ne sont portés à le croire (1), car il doit être ressenti longtemps avant de pouvoir s'exprimer. Dès que l'enfant peut mouvoir les bras ou se soulever, on le voit tendre à saisir des objets, *à prendre*, ne serait-ce que le sein de sa nourrice. Or, n'avons-nous pas des raisons d'admettre que, comme l'humanité primitive, il anime et personnifie instinctivement tout ce qu'il voit ? S'il en est ainsi, il y a un amour embryonnaire dans la tendance qu'il a à saisir n'importe quoi. Il y a du baiser, de la caresse, de l'étreinte affectueuse, dans tout geste par lequel il essaie

(1) D'après Pérez, le meilleur observateur de l'enfance, les premiers *témoignages* d'affection donnés par l'enfant apparaissent dès le dixième mois. Nous sommes loin de Rousseau, qui jugeait l'enfant incapable de tout sentiment affectueux avant la puberté.

de toucher et de prendre des objets quelconques. De même, inversement, chaque fois qu'il s'éloigne ou tend à s'éloigner d'un objet, il ressent pour lui un embryon de haine. Je ne puis comprendre comment, sans un atome d'affection de ce genre, s'expliquerait le penchant si précoce à l'imitation.

Exposer, même sommairement, les destinées de la sympathie et de l'antipathie, leurs œuvres sociales, leur rivalité, leurs conflits sanglants, les péripéties de leurs reculs et de leurs progrès, leurs importantes délimitations de frontières — qui vont se déplaçant en somme dans le sens d'un agrandissement incessant de la sympathie et d'un resserrement de l'antipathie, — ce serait faire un traité complet de sociologie. Je n'y puis songer dans cet ouvrage, et je me borne à cette indication, qui suffit à montrer la dyssymétrie croissante et féconde de ces deux sentiments.

Il semble, à première vue, que l'amour sexuel n'ait pas d'opposé. A quelle haine du même ordre, sexuelle aussi, érotique aussi, ferait-il pendant? Dira-t-on que cette symétrie existe seulement chez les animaux qui, après avoir possédé la femelle, la dévorent, ou chez les sauvages dont le rut est suivi d'une exaspération féroce contre la femme même qui en a été victime, ou enfin chez les monomanes du sadisme? Mais ce serait prendre pour des accès de haine sexuelle de simples accès d'égoïsme où le sexe ne joue qu'un rôle accidentel. En revanche, la pudeur peut être considérée, je crois, comme l'opposé de l'amour purement physique. Leurs manifestations sont précisément inverses : la pudeur n'est-elle pas une inhospitalité corporelle en parfait contraste avec

l'hospitalité corporelle de l'amour? Ce que l'un tend à cacher, l'autre tend à le produire. Mais cette similitude d'opposition symétrique n'est réelle entre eux qu'à leurs plus bas degrés. En s'élevant et s'ennoblissant, l'amour s'individualise bien plus que la pudeur. Sans doute, — ce qu'on aurait pu remarquer, — la pudeur est aussi quelque peu relative et a trait diversement aux diverses personnes, comme l'amour le plus grossier; une femme, si honnête qu'elle soit, a *plus de pudeur* à l'endroit ou à l'encontre de certains hommes que relativement à d'autres, et il en est à l'égard desquels elle ne se sent pas de pudeur du tout, tellement ils lui sont indifférents. Cependant, jamais il n'arrive qu'une femme n'éprouve de pudeur qu'à l'égard d'un seul homme, tandis qu'habituellement, c'est pour un seul homme qu'elle a de l'amour. Les femmes qui ont l'amour le plus exclusif, le plus fixé sur un seul homme, ont la pudeur la plus générale, la plus répandue sur tous les autres hommes. Quant à celles qui aiment tous les hommes à peu près valides et bien faits, ou suffisamment jeunes, elles n'ont de pudeur pour personne. — Du reste, l'évolution historique de ces deux sentiments a accentué leur dissemblance et leur divergence ainsi que l'inégalité de leur importance spécifique et sociale. Sur le développement chrétien de la pudeur s'est édifié le mariage monogame, pierre angulaire des sociétés modernes ; et, si toute pudeur s'évanouissait, la civilisation suivrait de près la dissolution de la famille. Toutefois, dans le passage de la vie barbare ou rurale à la vie civilisée, urbanisée, la pudeur se *désensauvagit* rapidement, et ses déclins sont liés en général aux progrès de l'aisance et de la culture esthétique, pendant que l'amour gran-

dit toujours, surexcité par ses satisfactions mêmes, et que ses progrès en précocité et en prolongement, en intensité et en raffinement, chez les femmes comme chez les hommes, peuvent servir à mesurer ceux de la civilisation. Si l'amour, dans nos sociétés, venait à baisser autant qu'a baissé la pudeur, la source principale de leur activité laborieuse tarirait, la fleur de leurs beaux-arts et de leurs littératures se flétrirait, elles perdraient, avec tout leur luxe et toute leur splendeur, le ressort de leur progrès, leur âme. — Nulle symétrie, donc, ici non plus (1).

Les anciens avaient imaginé l'antithèse d'*Eros* et d'*Antéros*. Ce dernier, petit dieu très peu connu, était frère d'Eros et symbolisait l'amour malheureux. Leur antagonisme — qui donnerait facilement lieu à des observations analogues aux précédentes, sur la très inégale importance des plaisirs et des douleurs d'amour — nous amène à parler de cette grande et fondamentale opposition de la Joie et de la Tristesse, qui, clair-obscur vivant, fait toute la magie, tout l'intérêt, tout le pittoresque de la vie humaine.

(1) M. de Hartmann rapproche ingénieusement ces trois instincts, la crainte de la mort, la pudeur et le dégoût, le premier destiné à nous détourner du suicide, le second à nous éloigner des œuvres de la génération, le troisième à nous faire repousser certains mets. En poussant plus loin cette analogie, ne pourrait-on pas dire, non seulement que la pudeur a pour opposé l'amour et le dégoût l'appétit, mais encore que la peur de la mort a peut-être elle-même un contraire qui lui succède, comme l'amour succède à la pudeur et l'appétit au dégoût, et qui serait une sorte d'amour ou d'appétit de la mort, désir innomé parmi les hommes, parce qu'il est (qui sait ?) le monopole des agonisants et la dernière surprise providentielle de l'existence ?

XI

J'aurais dû, si je n'avais cru devoir lui réserver une place d'honneur, traiter de cette opposition plus haut : la joie et la tristesse, en effet, sont essentiellement des *sentiments-croyances*, et diffèrent en cela du couple dont ils dérivent, du plaisir et de la douleur. La joie est foi avant tout : il y entre de l'espérance, de la confiance et de l'orgueil, combinés en une attente de choses propres à combler des désirs futurs, attente qui, elle-même, parce qu'elle est jugée certaine, comble le désir présent. Ce désir se satisfait continuellement en même temps qu'il s'engendre et se renouvelle sans cesse. Et, assurément, sans lui, la joie, réduite à une froide certitude, ne serait pas ; mais ce qui fait que ce désir est joie, c'est qu'il est foi. Il n'en est pas ainsi du plaisir. On ne saurait confondre les deux, pas plus que la monnaie d'or avec la monnaie de papier. C'est la sensation immédiate de l'odeur de violette qui, indépendamment de tout jugement de localisation, de causalité ou de nomination, me fait plaisir, simplement parce qu'elle a éveillé en moi un désir spécial qu'aussitôt elle satisfait, le désir de sa durée. On songe à peine, ou on ne songe pas, à désirer la durée d'une certitude joyeuse, car on sent qu'elle est vôtre, qu'elle fait partie de vous-même au lieu d'être, comme une sensation, de provenance étrangère et accidentelle. — Ce que je dis de la joie et du plaisir s'applique, inversement, à la tristesse et à la douleur.

La joie et la tristesse accentuent d'autant mieux leur caractère de sentiment-croyance, leur opposition se rattache d'au-

tant plus clairement à celle de l'affirmer et du nier, qu'on les considère sous une forme plus pure et plus nette, plus dégagée de leur premier trouble. Tous les sentiments, en effet, passent de l'état aigu à l'état chronique, et c'est ce dernier qui les caractérise le mieux. On connaît les hommes bien moins d'après leurs émotions vives que d'après la traînée qu'elles laissent et prolongent en eux. A la suite d'une série d'*enorgueillissements* ou d'humiliations, un homme s'installe en un orgueil paisible ou une humilité habituelle qui s'incorpore à son caractère inné. Le sentiment paternel ou même maternel a été peu à peu formé en chacun de nous par une suite de petites ou grandes émotions causées par les enfants. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de « mémoire affective » dans le sens où l'entend M. Ribot, il y a à coup sûr, une *habitude affective* qui importe plus que ses sources (1). Or la joie causée par une bonne nouvelle qui tout à coup change à nos yeux avantageusement notre position sociale, qui nous délivre de préoccupations d'avenir, n'est vive qu'au début; mais elle va se répétant et s'accumulant, à mesure qu'elle perd de sa vivacité initiale, dans les profondeurs de notre conscience, j'allais dire de notre organisme, dont elle modifie le rythme respiratoire et circulatoire, et où elle dépose en quelque sorte des sécurités, des certitudes chroniques, alluvion de nos certitudes aiguës du premier moment. De même, notre douleur, notre tristesse aiguë, à la suite d'une nouvelle

(1) Les sentiments sous ce rapport ressemblent aux jugements et aux perceptions. Nos perceptions, jugements *aigus*, se consolident par la répétition interne, en jugements subconscients, organisés, *chroniques*, dont la présence n'est sentie que lorsqu'une brusque contradiction les réveille en sursaut.



désastreuse, qui ébranle nos confiances les plus chères et les remplace par des convictions contradictoires, ne subsiste pas longtemps en sa vivacité naissante, mais elle descend peu à peu dans le fond de notre être, vitalement déprimante parce qu'elle est, pour ainsi dire, une inquiétude, une insécurité passée dans le sang.

On peut faire, à l'occasion de ces deux sentiments, une remarque d'une vérité générale. Si l'on n'avait pour les distinguer d'autre pierre de touche que la différence des états physiologiques qui les accompagnent, on serait souvent exposé à les confondre. D'une part, des sentiments psychologiquement identiques ont des conditions physiologiques différentes ou même inverses ; d'autre part, des sentiments psychologiquement distincts ou même opposés se traduisent par des perturbations analogues de l'innervation ou de la circulation. Un jeune psychologue (1) signalait dernièrement deux sortes de joie, l'une et l'autre identiques pour la conscience, mais liées à des conditions corporelles en partie contraires. Dans l'une, qui est la joie vraie, saine, normale, « d'origine centrale », c'est-à-dire où l'apparition d'une idée est le phénomène déterminant, la tension artérielle est au-dessus de la moyenne. Dans l'autre, de nature morbide et « d'origine périphérique », la tension artérielle est au-dessous de la moyenne (2). Le même auteur assure que, dans la tristesse

(1) V. *Revue philosophique*, juin 1896, étude de M. G. Dumas, sur *la Joie et la Tristesse*.

(2) Dans l'un et l'autre cas, d'ailleurs, le résultat est une circulation plus abondante du sang dans le cerveau, une « hyperhémie cérébrale » ainsi qu'une accélération de la respiration. Dans le second cas, « la nature a imité la joie... elle l'a falsifiée... et l'esprit du sujet est dupe ». C'est le cas des paralytiques

comme dans la joie, la tension artérielle peut varier indifféremment d'un excès à un autre, monter ou descendre beaucoup au-dessus ou au-dessous du niveau normal sans que ces émotions changent de nature intime. En général, les effets ou les accompagnements physiologiques des émotions opposées n'ont rien d'opposé. La colère, d'après Wundt, agit sur le foie, et la peur sur l'intestin. En quoi ces deux actions, aussi bien que ces deux organes, peuvent-elles être réputées contraires ? La douleur agit sur les glandes lacrymales, le plaisir ou la joie fait sourire. En quoi le sourire et les larmes sont-ils opposés physiologiquement ? « L'anxiété de l'attente agit sur les reins et la vessie. » Soit, mais l'attente confiante, opposé de l'attente anxieuse, par quel organe s'exprime-t-elle ? Peu nous importe au fond, au point de vue qui nous occupe. — Reconnaissons cependant que, dans l'ensemble des fonctions vitales, l'opposition des sentiments ne laisse pas de se traduire par une *excitation* ou une *dépression* des forces, et cette antithèse est surtout visible quand il s'agit des sentiments *chroniques*, spécialement de la tristesse et de la joie à demeure. Mais une dyssymétrie d'un autre genre, tout autrement intéressante que cette symétrie, apparaît alors : l'ombre portée des émotions joyeuses et des émotions tristes, chez une même personne, se prolonge très inégalement et subit des déformations qui n'ont rien de comparable. Il est rare qu'un violent plaisir laisse en nous des traces durables, et qu'un violent chagrin n'y creuse pas un lit profond, d'une longueur mesurée à sa

généraux, des mégalomanes qui s'attribuent toutes sortes de propriétés imaginaires pour s'expliquer à eux-mêmes des sensations internes liées normalement à la joie vraie.



profondeur. « Le cours ordinaire d'une joie ardente, dit Wundt, consiste en un étourdissement subit, voisin de l'effroi et qui graduellement s'efface devant la succession rapide d'images gaies, enfantées par l'imagination. Dans l'émotion pénible subite, les premières représentations, qui l'ont engendrée, maintiennent entièrement leur puissance, et la conscience, qui se recueille par degrés, se défend contre cette puissance. » Attitude défensive, qui persiste longtemps, qui correspond non à une attitude offensive, mais à une dissipation dispersive et passagère dans le cas de l'émotion joyeuse.

A propos des sentiments qui nous occupent, on pourrait, aussi bien qu'au sujet des sensations, agiter une question très débattue entre psychologues : celle de savoir s'il y a des *états neutres*, ni agréables ni pénibles. Là-dessus Horwicz et Wundt sont en contradiction l'un avec l'autre, d'autres avec eux-mêmes ; Ribot, comme Wundt, est pour l'affirmative ; et l'on peut s'étonner que leur thèse ait pu être contestée. Dans le passage de l'état agréable à l'état pénible d'une même sensation dont l'intensité augmente par degrés, il y a évidemment un moment rapide, mais inévitable, où cette sensation cesse d'être agréable et n'est pas encore pénible. Un si étrange problème n'a pu être posé et discuté que parce qu'on a commis l'erreur de considérer le plaisir ou la douleur comme une *propriété* de la sensation, au lieu d'y voir le résultat de sa combinaison avec le désir ou la répulsion (1). A ce faux point

(1) C'est qu'en réalité, en tant que sensations, les états dits neutres sont eux-mêmes *qualifiés* comme le gris lui-même est une couleur. Y a-t-il des plats absolument insipides ? On peut en douter, car une *saveur insipide* est une contradiction dans les termes. Mais certainement il y a un état zéro entre l'appétit et son contraire qui est l'état de nausée. Cet état zéro est même l'état habituel

de vue, on peut trouver inadmissible qu'il existe des sensations indifférentes par *elles-mêmes ;* aussi l'observation n'en montre-t-elle aucune de ce genre, mais elle fait voir que toutes sont susceptibles un jour ou l'autre de présenter cet état de neutralité accidentelle. Ce sont les impressions des sens supérieurs qui le présentent le plus souvent. Pourquoi? Parce que, se combinant davantage avec la croyance, elles doivent se combiner moins avec le désir. Ce qui correspond aux odeurs ou aux saveurs agréables et pénibles, ce sont les sensations visuelles affirmatives ou négatives, reconnues ou discernées, et qui ont aussi leur état neutre, quand, par hasard, apparues pour la première fois ou suggérant des réminiscences contradictoires, elles ne se lient à aucun jugement d'affirmation ou de négation. Cette remarque, entre parenthèses, indique non seulement qu'il y a deux sortes de neutralité, l'une affective, l'autre judiciaire, mais encore que chacune d'elles se divise en deux : de même qu'il y a le repos par absence de forces et le repos par équilibre de forces qui se font obstacle l'une à l'autre, il convient de distinguer l'indifférence par absence de désir et de contre-désir, de croyance affirmative ou négative, et l'indifférence par équilibre de désirs ou de croyances contraires.

Mais l'indifférence par équilibre paraît ne pas s'appliquer

et normal de notre vie, où, dans l'intervalle de nos repas, nous n'avons ni faim ni dégoût. De même, on peut dire que, pour une femme galante, il n'y a pas de milieu entre le plaisir que lui font les caresses de certains hommes et la répugnance que lui causent celles de certains autres, et que jamais de telles relations ne lui sont indifférentes. Mais, quand elle passe ainsi du désir à la répulsion, elle traverse toujours un état neutre — l'état normal pour tout le monde, sauf pour les érotomanes — où elle ne désire ni ne repousse rien de pareil.



aux sensations et semble réservée aux images, aux idées, aux états de conscience supérieurs. Quoi qu'il en soit, en nous élevant à cette sphère, nous voyons s'étendre et rayonner le champ des états neutres *affectifs*, dont il serait puéril de mettre en doute la réalité. Plus un homme, plus un peuple devient sérieux, et plus se développe la part de sa vie qui, absorbée par le travail et les affaires, n'est ni triste ni joyeuse, du moins dans le sens où la joie et la tristesse sont comprises comme des désirs, des mouvements de l'âme. Car, en tant que croyances — et nous savons que c'est là leur caractère dominant, et celui qui va s'accentuant dans leur transformation en états chroniques — ces deux sentiments ne cessent de s'étendre, par les progrès de la prévoyance, dans la vie des civilisés, et de se mêler intimement à leurs travaux Quand la civilisation est en hausse véritable, l'accroissement général de sécurité et d'espérance entretient partout un air de satisfaction paisible, de bonheur non senti et d'autant plus sûr comme la santé dont on n'a pas conscience. Quant aux états neutres *judiciaires*, qui consistent en imprévoyance indifférente de l'avenir dont on n'espère ni ne redoute rien, dont on n'affirme ni ne nie rien, ils occupent la majeure partie de l'existence chez les sauvages et disparaissent peu à peu quand les hommes se civilisent.

Ainsi, à mesure que les sociétés et les individus s'assagissent, ce que leurs joies perdent en vivacité de passion, elles le regagnent, et peut-être au delà, en solidité de certitude. Mais cette compensation, qui, pour les sociétés, est susceptible de se continuer indéfiniment, ne va pas loin pour les individus, qui, en vieillissant, voient s'approcher leur inévi-

table abîme. Leurs espérances déclinent alors avec leurs plaisirs, et, si l'ancienne acuité de leurs souffrances s'est aussi amortie, ils doivent presque le regretter, tombés dans une insipidité croissante. Aussi est-ce contre le prolongement de l'état neutre qu'ils doivent lutter, et la santé qui le leur procure n'est pas toujours pour eux le plus précieux des biens. Les personnes d'une santé délicate et instable, habituées à gravir de temps en temps la douce pente ensoleillée de la convalescence et à redescendre le versant opposé — qui n'a pas de nom et en mérite bien un — font en quelque sorte des voyages psychologiques incessants, intéressants, qui les maintiennent jusqu'à la vieillesse en appétit de vivre. Les gens doués d'une santé inébranlable, au contraire, sont arrêtés, dès leur maturité, en un sentiment d'équilibre monotone, dont la monotonie se fortifie en avançant en âge. Mais les tempéraments plus pittoresques, qui passent plusieurs fois par an à travers des périodes de rajeunissements passagers, et très divers, doivent à ce sentiment exquis de renaissance intermittente, de goûter plus longtemps la saveur de la vie, et ainsi parfois, moralement, de vieillir moins vite. Quand même, donc, il serait vrai que la civilisation a pour effet d'ébranler l'organisme, de le rendre plus nerveux, plus fragile, plus impressionnable, il ne faudrait pas trop le lui reprocher, puisqu'en aiguisant de la sorte et prolongeant notre aptitude à souffrir, elle avive et alimente notre faculté d'être heureux et retarde l'extinction finale du cœur.

Mais elle tend surtout à raffiner la culture de la joie dans une autre direction où la tristesse et le chagrin ne se développent pas en même temps ; et c'est dans la voie esthétique

qu'elle trouve les plus merveilleuses solutions de ce problème malaisé. Par toutes les formes de l'art, qui remplissent l'artiste toujours, et de plus en plus le public, d'une joie pure et vive, elle fait servir la peinture même de la douleur à nourrir ce plaisir subtil et complexe. Il y a des arts-désirs et des arts-croyances, des arts d'impression et des arts d'expression; ceux-ci plus intellectuels et ceux-là plus affectifs ; et un art s'élève quand, tout en devenant plus impressionnant, il devient encore plus expressif. Les arts les plus intellectuels, théâtre et littérature, sont aussi ceux que l'évolution sociale fait prédominer. Mais il est remarquable que, par exception, la musique, art-désir par excellence, impropre à rien affirmer, à rien nier, et seulement apte à traduire avec une incomparable puissance la tristesse ou la joie, la douleur et le plaisir, est peut-être celui des beaux-arts (les arts littéraires étant mis à part et bien au-dessus) qui a été favorisé par notre siècle des plus heureux développements. Elle partage ce privilège avec la peinture de paysage, le plus affectif et le moins instructif des arts visuels, fixation colorée d'*états d'âme*. — C'est que le besoin s'est fait sentir de réagir contre l'hypertrophie de l'intelligence et de l'imagination même, nourries de conceptions abstraites ou idéales aux dépens du cœur atrophié; et, surtout par l'expansion de l'immense marée musicale, ce siècle a organisé un vaste effort destiné à refouler l'insensibilité envahissante, le glacier scientifique.

La joie et la tristesse, le plaisir et la douleur, peuvent se prendre mutuellement pour objet; et la musique est un bon exemple de quelques-unes de ces combinaisons dont nous avons à dire un mot. Les psychologues admettent un plaisir

de la douleur et une douleur du plaisir, mais ils les étudient presque exclusivement dans la vie individuelle, soit normale, soit pathologique. C'est pourtant dans la vie sociale que ces phénomènes atteignent leur plus haut point de clarté et d'intensité ; et c'est par la comparaison avec la vie sociale que ces faits, sous leur forme individuelle, s'éclairent et s'expliquent. — A propos des plaisirs destructeurs (1) de l'individu (ceux de la boisson chez l'alcoolique, de l'amour chez le phtisique, du suicide aussi chez certains aliénés), M. Ribot dit très bien que, chez ces sujets comme chez les normaux, le plaisir est causé par un accroissement d'activité vitale, mais que cet accroissement senti est lié à une déperdition de forces qui est supérieure et qu'on ne sent pas. Il en est de ces plaisirs, dirai-je, comme de ces brillantes fêtes de cour qui, pareilles en cela à toutes les fêtes, sont liées à un afflux de richesse momentané là où elles se produisent, chez les courtisans, et à un appauvrissement du reste de la nation (2).

(1) Il y a aussi des joies destructrices de la personne morale et sociale : les joies de la méchanceté, de l'envie, du mépris, du vice.

(2) Plus justement encore on comparerait les effets physiologiques du plaisir et de la douleur en général aux effets sociaux du *bien* et du *mal*. Ces effets physiologiques, surexcitation ou dépression des forces vitales, dilatation ou rétrécissement des artères, etc., correspondent à ces effets sociaux, augmentation ou diminution de la richesse, de la population, de la puissance, tendance à la prospérité ou à la ruine. Seulement nous connaissons bien mieux le comment (tout logique et téléologique) de ces phénomènes sociaux que celui des phénomènes vitaux correspondants. Et, en outre, ils nous permettent de voir à quoi tiennent les exceptions réelles ou apparentes que présente la règle indiquée. Car il peut se faire que bien des actions jugées bonnes soient accompagnées d'un déchet de l'intérêt général, de même qu'un plaisir produit parfois une déperdition de forces, même immédiate. Mais nous savons la cause de la première de ces deux exceptions : c'est que beaucoup de nos vertus survivent à leur raison

Mais un plaisir destructeur n'est pas nécessairement un *plaisir douloureux*. Y a-t-il des plaisirs douloureux? Oui, et la vie sociale, à commencer par la vie amoureuse, en est toute remplie. Il n'est pas jusqu'à l'amour heureux qui, dans ses premières prises de possession, n'inflige à l'un des amants quelque souffrance qu'il se plaît à souffrir. Dans l'amour contrarié ou malheureux, il serait plus exact de dire qu'il y a *douleur plaisante* que plaisir douloureux. L'attente, par exemple, est une douleur plaisante; douleur vive souvent, quand la personne attendue tarde à apparaître et que pourtant on continue à espérer sa venue; puis, quand tout espoir est perdu, douleur poignante. L'absence, avec l'espérance de lettres furtives, autre source de souffrances voluptueuses. Si désespéré qu'on soit en amour, on aime son mal et on repousse l'idée d'en guérir. Dans une sphère plus haute d'émotions, un apôtre, un ardent missionnaire du vrai, est heureux de souffrir pour sa cause; le martyr, sur la croix, atteint parfois l'extase. Sur un champ de bataille, si l'on pouvait, après une charge héroïque, recueillir les impressions des blessés qui voient le triomphe de leurs camarades, combien de phénomènes du même genre se révéleraient! Qu'on relise les *Mémoires de Marbot*. Mais c'est surtout dans les manifestations nationales d'un de ces grands amours collectifs, de ces adorations en masse, suscités par les dompteurs de

d'être et que la morale est même toujours, dans ses lentes transformations, en retard sur l'évolution des intérêts sociaux dont elle a la garde. L'honneur chevaleresque et militaire, en se survivant dans une démocratie, y fait faire quelques sottises, comme les plaisirs de l'amour, en se prolongeant chez un vieillard, l'affaiblissent étrangement Les plaisirs, comme les vertus, ont une tendance à se survivre.

foule, par les despotes et les conquérants de génie, c'est surtout alors que s'accentuent et se produisent à la lumière de l'histoire les sentiments contradictoires dont il s'agit. Alors apparaissent, en un prodigieux agrandissement, dans les rapports du maître et des esclaves enthousiastes, les délices et les supplices compliqués, combinés réciproquement, auxquelles donnent lieu les relations de deux amants dont l'un seul est épris : joie d'obéir, plaisir d'être battu, d'être humilié, volupté de l'avilissement qui boit à longs traits sa honte. Que l'on compare ces attitudes de tout un peuple à celles de la « liberté ».

Mais soyons plus précis. Plaisir de la douleur ou douleur du plaisir, cela peut signifier deux choses bien différentes : 1° la coexistence d'un plaisir et d'une douleur associés l'un à l'autre, mais ayant séparément des objets distincts (c'est l'acception habituelle et banale) ; 2° le plaisir ayant pour objet propre une douleur, ou la douleur un plaisir. C'est là le sens le plus spécial et le plus intéressant. Or, à ce point de vue, une nouvelle distinction s'impose. Mon plaisir peut avoir pour objet soit une douleur mienne (l'amour nous a fourni des exemples du fait), soit une douleur d'autrui (c'est la source des plaisirs esthétiques du drame et aussi des joies cruelles de la haine et de la vengeance) ; et une douleur peut avoir pour objet, soit mon plaisir (remords pieux des plaisirs passés), soit un plaisir d'autrui (haine et envie). Toutes les fois qu'un peuple se scinde en deux grands partis hostiles, tout ce qui réjouit l'un afflige l'autre, et s'il est vrai, comme l'affirme Sumner-Maine, que la démocratie tend à généraliser l'esprit de parti, on peut craindre qu'elle ne contribue à

répandre les joies et les souffrances antisociales dont il s'agit.

Ce n'est pas tout. Mon plaisir peut avoir pour objet *un autre plaisir* soit mien soit d'autrui, et ma douleur une autre douleur soit mienne soit d'autrui. Il y a, en effet, des plaisirs de plaisir et des douleurs de douleurs, de même que, et parce que, il y a des désirs de désir, des répulsions de répulsion et aussi bien des croyances de croyance, des négations de négation. Ce ne sont pas là de vains jeux de mots, et ces *auto-combinaisons* psychologiques, qui ne sont pas sans rappeler certaines auto-combinaisons de la chimie contemporaine, ont une fécondité inaperçue. On peut leur attribuer en partie les notions capitales du *vrai* et du *bien*. « Le juste, le bon, le *désirable*, c'est tantôt ce que l'on *croit désiré* par un nombre indéfini, pratiquement infini, de compatriotes, tantôt ce dont le *désir*, soit en nous soit en autrui, n'étant pas éprouvé, est *désiré* par nous en vertu d'un jugement de finalité. Un musulman pieux, mais sensuel, à l'époque du Râmadan, juge bonne et juste la sobriété qu'il n'aime pas, et il la juge telle parce qu'il désirerait l'aimer, comme propre à lui mériter le paradis qu'il souhaite. — Le vrai, le *croyable*, c'est tantôt ce que l'on *croit cru* par l'immense majorité des hommes, tantôt ce dont la croyance immédiate, la perception, soit en nous, soit en autrui, est conditionnellement affirmée par nous, en vertu d'un jugement d'identité. Qu'est-ce que j'entends en tenant pour vraie la rotation de la terre autour du soleil ? Ceci, au fond : je crois à la croyance immédiate que j'en aurais s'il m'était donné d'avoir des yeux assez gigantesques et une vue assez télescopique pour voir le mou-

vement de la terre comme je vois une hirondelle tourner sur un lac. » (*Essais et mélanges sociologiques*, p. 248. Je m'excuse de me citer ainsi moi-même, pour m'éviter d'inutiles répétitions.)

L'amour donne lieu à bien des auto-combinaisons du plaisir et de la douleur. Dans le triomphe de l'amant, il y a la joie de ses sens et la joie que son cœur et son amour-propre éprouvent de les ressentir; à l'inverse, l'amant abandonné a l'amour-propre et le cœur souffrants de la souffrance de ses sens qui ne seront plus satisfaits. La sympathie sociale n'est pas autre chose, en somme, que le plaisir d'un plaisir ou la douleur d'une douleur. L'antipathie est le plaisir d'une douleur et la douleur d'un plaisir.

Pas plus dans le cas des combinaisons réciproques que dans celui des auto-combinaisons dont il s'agit, il n'y a d'opposition psychologique véritable. Il y a opposition psychologique lorsque le *même objet*, vu sous le même rapport, est *désiré* et *repoussé*, c'est-à-dire est agréable et pénible; et il ne saurait l'être *à la fois* que par deux individus distincts, non par une même personne. C'est donc seulement sous leur forme sociale que les combinaisons de la douleur et du plaisir, non leurs auto-combinaisons, peuvent être regardées comme renfermant des oppositions. Quand deux hommes se sont antipathiques, ce que l'un désire est précisément ce que l'autre repousse; et, en ce sens, présentés en ces termes de désir et de répulsion, le plaisir que goûte l'un à la peine de l'autre et la peine de celui-ci éprouve au plaisir de celui-là sont de parfaits contraires. Aussi est-il à propos de remarquer de nouveau la fécondité croissante de la sym-

pathie, ou, en général, des auto-combinaisons dont nous venons de parler, et l'infécondité relative et croissante de l'antipathie. Celle-ci, ferment utile de l'histoire, par les rivalités nationales qu'elle stimule, par les guerres qu'elle suscite, a surtout joué un rôle éliminateur à l'origine, puis de plus en plus destructeur. Mais la sympathie, c'est l'imitation, ouvrière paisible et continue du tissu social que les combats déchirent. Et quelle société pourrait se passer des notions du vrai et du bien dont nous avons dit la nature ?

On peut se demander si la succession des joies et des tristesses est rythmique dans le cours de la vie individuelle. Elle ne l'est que dans la mesure où l'homme primitif, asservi encore aux conditions extérieures de sa sensibilité, s'attriste à l'hiver, se réjouit au printemps, s'épouvante le soir, se rouvre à l'espérance le matin, et, dans son cycle intérieur, reproduit ainsi le vague reflet du cycle astronomique. Mais, au fur et à mesure que l'homme se civilise, ce rythme servile s'efface peu à peu. Peut-on dire au moins que, dans la vie sociale, les joies et les tristesses se balancent et, alternativement ou simultanément, se font compensation ? Il le semble, à première vue, si l'on considère que, tout étant gain et perte, victoire et défaite, dans les affaires ou les luttes quelconques de la vie, les uns ont autant de raisons de s'attrister que les autres de se réjouir. Mais les raisons auraient beau être les mêmes, les hommes n'auraient garde d'être également sensibles aux unes et aux autres, enclins comme ils le sont à l'espérance jusque dans le fond du désespoir; et d'ailleurs il n'est pas vrai qu'elles soient les mêmes. Dans les relations d'échange, qui empiètent toujours davantage sur les relations

de lutte et de guerre, les deux co-échangistes gagnent à la fois, quoique inégalement ; il est extrêmement rare que l'un ne trouve aucun genre de bénéfice à l'opération qu'il a consentie. Il en est ainsi dans les périodes de civilisation ascendante. La question reste, il est vrai, de savoir si elles n'appellent pas inévitablement des périodes de déclin, et si le rythme de la joie et de la tristesse, chassé de la vie individuelle, ne reparaîtrait pas agrandi dans la vie collective. C'est possible, mais non certain. Rien de régulier, en tout cas, ne se laisse apercevoir dans ces alternatives, et elles ne semblent servir qu'à mettre en relief l'originalité des peuples, qui, comme la beauté d'une statue, doit être éclairée successivement de plusieurs côtés, à droite et à gauche, pour être saisie en entier. Ce qui importe, ce qui va s'accentuant par le progrès historique, c'est moins la prédisposition, très variable, des divers peuples à l'optimisme ou au pessimisme, à la gaîté ou à la sombreur, que la tonalité propre et comme le timbre psychique de leur tempérament optimiste ou pessimiste. Et c'est en se combinant, comme nous l'avons dit, avec le reflet des tempéraments voisins ou inverses, que chacun de ces tempéraments se nuance de la sorte et se complique par l'effet de la culture intense. Comparée aux littératures antiques, toutes en sentiments relativement simples, gais ou tragiques, la riche orchestration de nos littératures modernes, harmonie de dissonances, voix nationales timbrées des échos de cent autres nations, exprime bien cette mutuelle réflexion des âmes et des races et ce repli de chacune d'elles sur elle-même, en vue de leur croissante accentuation. L'attrait de la mélancolie, le savourement des amertumes de la

mémoire, l'effroi résigné et la voluptueuse défaillance de la vie qui se sent s'écouler, qui se sent mourir en rêvant d'éternel, n'est-ce pas là la plus profonde source et la plus habituelle, avec l'amour, de notre poésie? Celle-ci, en poussant à bout les complications de cet ordre, ne s'est pas dirigée dans la voie des oppositions, mais au contraire s'est détournée de plus en plus des vaines antithèses, du balancement rythmique entre le rire et les pleurs.

XI

— Dans cette longue revue des sentiments, j'ai omis jusqu'ici le plus important peut-être et qui se rattache à la fois, également, à la croyance et au désir: le sentiment religieux. Je n'en dirai qu'un mot, car il serait impossible de le creuser sans remuer à fond tout le terrain de la science sociale. Sous son aspect-croyance, il implique certains jugements préconçus, préjugés instinctifs maintenus désespérément, contre l'assaut grandissant des sensations puis des sciences hostiles, par la ténacité du cœur : la foi en des esprits maîtres des choses, protecteurs ou menaçants, en un monde invisible non pas contrepied mais correctif de l'Univers visible, refuge contre le sort et contre la mort. Sous son aspect-désir on peut distinguer, avec M. Ribot, deux sentiments qu'il contient toujours, mais à doses très variables, la peur et l'amour. Il n'y a ici qu'une opposition très imparfaite, l'amour s'opposant à la haine et non à la peur, la peur à la colère et non à l'amour; mais, par leurs effets, ces deux

émotions contrastent fort, l'une exaltant le fidèle que l'autre déprime. Les moyens physiques mis en œuvre par les croyants pour faire naître ou renforcer en eux ces deux états forment une antithèse assez frappante : d'une part, les austérités, les macérations effrayantes de l'Inde et de l'Europe du moyen âge ; d'autre part, les danses religieuses, les orgies des bacchantes, les processions, la musique, l'ivresse, les procédés d'extase. Mais il est à remarquer que cette opposition presque symétrique va se *dyssymétrisant* à mesure que le sentiment religieux évolue dans le sens de l'amour aux dépens de la peur. Les mystiques, précurseurs de cette évolution consommée, peignent avec force cette orientation décidément amoureuse de la piété. Leurs écrits sont remplis de plaintes aussi, il est vrai, mais non de craintes, et ce dont ils se plaignent, c'est seulement d'avoir à traverser des états de langueur, de sécheresse, d'insuffisante tendresse, pour parvenir à leurs cîmes de joie aiguë et inénarrable, où leur âme, qui se dédouble dans sa solitude, est persuadée de s'unir délicieusement avec l'âme universelle et, par elle, en même temps avec toutes les autres âmes fraternelles. Les hymnes liturgiques de la peur, le *Dies iræ, dies illa Solvet sæclum in favillâ*, ne s'entendent plus que dans le lointain, comme un murmure, quand les cantiques mystiques et délirants de l'amour ont commencé à retentir : *Dilata me in amore ut discam interiori cordis ore degustare quàm suave sit amare et in amore liquefieri et natare.*

— En résumé, il résulte de toute notre étude sur les sentiments que, si leurs oppositions deux à deux sont bien



réelles, comme celles de la croyance affirmative ou négative et du désir positif ou négatif, d'où elles dérivent, elles s'effacent, au lieu de se fortifier, par l'effet de leur culture individuelle et sociale, et se résolvent en produits supérieurs et compliqués qui ne présentent plus rien d'antithétique. On pourrait cependant me faire une objection d'apparence sérieuse. Les statisticiens démographes ont établi que, malgré leur diversité infinie, les tailles des individus au-dessus ou au-dessous de la moyenne se répartissent en séries numériques symétriquement opposées des deux côtés de la taille normale; il en est de même de tous leurs autres caractères physiques. On ne saurait donc, ce semble, par une sélection artificielle ou naturelle, diminuer, par exemple, le nombre des très petites tailles sans diminuer d'autant, par suite d'une mystérieuse corrélation, le nombre précisément égal des tailles très élevées. Quelle raison y a-t-il de penser que les qualités morales échappent à cette règle ? N'est-il pas hautement probable que, si l'on dressait la statistique des variations sentimentales présentées par les individus d'une nation donnée, si l'on comptait leurs tendances à la cruauté ou à la bonté, à l'égoïsme ou à la générosité, à la débauche ou à la chasteté, à la perfidie ou à la loyauté, ainsi qu'à la tristesse ou à la joie, au découragement ou à l'espérance, à l'humilité ou à l'orgueil, on les verrait se coordonner en séries pareillement symétriques? Coordination d'un grand intérêt ; car il y aurait d'importantes conséquences à en tirer : que la société et l'individu s'efforcent en vain de se soustraire au joug de la symétrie, que leur affranchissement est illusoire, et que leur labeur séculaire en vue

de l'amélioration profonde de la nature humaine n'est pas moins inutilement dépensé, puisque, si nous parvenions à diminuer, par exemple, les prédispositions criminelles, nous aurions raréfié dans la même proportion les caractères héroïques, et que, lorsque nous croirions avoir favorisé la propagation héréditaire de certaines vertus, nous aurions du même coup multiplié certains vices. — Mais, si le lecteur s'est donné la peine de bien entendre notre pensée, il lui sera facile d'écarter cette objection tout en admettant la possibilité de cette hypothèse. D'abord, la taille moyenne, et en général le type moyen physique ou moral, choisi pour état normal à une époque donnée, varie d'une époque à une autre, et il n'est ni sûr ni probable, surtout dans l'espèce humaine, que ses variations en un sens soient nécessairement suivies de variations compensatrices. Or, si ce point médian suit une marche irrégulière, la coordination régulière des autres points à sa droite et à sa gauche n'est qu'une illusion mathématique due au maniement des nombres, et n'empêche point une réelle progression de leur groupe en masse soit vers la droite soit vers la gauche d'un point fixe et permanent, non dans les deux sens à la fois. Puis, fût-il vrai que l'hérédité fournît continuellement à la société des tempéraments et des caractères divisés en nombres bilatéraux, distribués comme la limaille de fer autour des pôles d'un aimant, l'emploi qu'en fait la vie sociale, étouffant les uns, développant et répandant les autres par la vertu de l'imitation, n'en resterait pas moins essentiellement sélectif et diversifiant, destructeur de cette régularité qu'il utilise.

XII

Après avoir étudié, sous les noms de *sensations* et de *sentiments*, les produits les plus immédiats de la combinaison de la croyance et du désir avec les données des sens perçues ou remémorées, il nous reste à parcourir rapidement les résultats d'un exercice plus libre et d'une plus intime union de ces deux forces de la conscience, quand, se subordonnant tour à tour l'une à l'autre et s'utilisant réciproquement, elles produisent, l'une l'enchaînement logique des jugements et des notions, des notions et des jugements, jusqu'au plus haut point de généralisation, l'autre l'enchaînement téléologique des desseins et des moyens, des moyens et des desseins, jusqu'au plus haut degré de puissance. On remarquera qu'à ce niveau supérieur la démarcation entre l'activité intellectuelle et l'activité volontaire est bien plus tranchée que plus bas. Les jugements appartiennent bien plus nettement à la croyance et les desseins au désir que les sensations-perceptions n'appartiennent à la première et les sentiments au second. Aussi avons-nous pu parler de sentiments-croyances et de sensations-désirs, tandis que nous ne parlerons pas de jugements-désirs ni de desseins-croyances.

Mais disons d'abord que le rapport de la téléologie, logique de l'action, avec la logique proprement dite ou logique de la pensée, est précisément celui de la croyance avec le désir. C'est une erreur de confondre ces deux choses en une seule,

comme le fait M. Paulhan, qui me semble leur appliquer indistinctement le nom de *tendances*, ou bien de les lier l'une à l'autre si étroitement que l'influence de l'une d'elles sur l'autre, du désir sur la croyance, par exemple, ou de la croyance sur le désir, soit irrésistible; et c'est une erreur non moins grande de les opposer l'une à l'autre comme si elles étaient deux contraires, ou bien, sans les opposer, de creuser entre elles un fossé si profond qu'il serait pratiquement infranchissable. Toutes ces erreurs ont été émises et accueillies, et doivent être écartées avant d'aller plus loin. Les efforts faits pour réduire à l'unité la dualité de la croyance et du désir ne sont pas sans rappeler ceux des physiciens qui se tourmentent en vain pour dissoudre le concept de masse dans celui de force motrice, la matière dans le mouvement. Il n'est pas vrai non plus que l'*on croit ce qu'on désire croire :* s'il en était ainsi, il y a longtemps que toute ombre de liberté politique laissée aux vaincus aurait disparu de la surface de la terre. Car cette indépendance du jugement à l'égard de la volonté, cette impuissance où est le despote de nier toujours le droit qui le gêne, est la seule garantie vraiment efficace qui reste aux gouvernés. C'es dans la dualité dont il s'agit, non dans la trop fameuse division des pouvoirs, qu'il faut chercher le fondement des libertés publiques. Qu'on n'objecte pas, en faveur de la thèse combattue, la persistance de la foi religieuse en dépit des contradictions de la science. La foi religieuse ne subsiste intacte que là où les arguments scientifiques qu'on peut invoquer contre elle sont ignorés ou incompris ; et elle ne se maintient partiellement que dans la mesure où elle paraît

n'être pas contredite par le savoir. Ce qui subsiste, chez le philosophe qui a perçu ou cru percevoir le démenti donné par telle ou telle science à tel ou tel dogme, ce n'est point la foi religieuse mais le sentiment religieux, la tendance à regretter la foi perdue. Combien de gens ne croient pas qui de tout leur cœur désireraient croire ! Autre considération : on voit des personnes très autoritaires, très volontaires, âprement désireuses, présenter un grand scepticisme, un état fréquent de doute. On voit l'inverse encore plus souvent, des dogmatiques dénués de caractère et d'énergie. Tel qui a l'esprit tranchant a la volonté hésitante. Il est très rare d'être habituellement douteur et irrésolu au même degré. — L'erreur inverse consiste à prétendre que les croyances et les désirs évoluent séparément sans jamais s'influencer, comme deux rivières parallèles, sans canaux ni confluent. Chose étrange, je la trouve implicitement sous la plume de psychologues qui sont tombés dans l'erreur précédente : après avoir asservi la croyance au désir, ils admettent que la logique des idées n'a rien à voir avec celle des sentiments. Nous savons cependant que le syllogisme téléologique, et aussi bien sentimental, ne diffère point du syllogisme logique si ce n'est par l'addition d'une volonté et que l'une de ses prémisses est empruntée aux résultats fournis par le travail intellectuel. — Enfin, la croyance et le désir, qui contiennent des oppositions, n'en forment pas une à eux deux. On aurait tort, en effet, de ramener la croyance à une action centripète des nerfs sensitifs au cerveau, et le désir à une action centrifuge du cerveau aux nerfs moteurs. Ce serait répéter ce qui a été déjà réfuté plus

haut, à savoir que la croyance est proportionnelle à l'intensité de l'image ou de la sensation. Le cerveau n'est pas plus passif dans sa réaction-croyance que dans sa réaction-désir ; il est actif dans les deux, mais ses deux genres d'activité sont différents et complémentaires.

Occupons-nous maintenant des oppositions présentées par les jugements et par les desseins.

La volonté, comme le désir, est double. La langue latine distingue avec juste raison le *velle* et le *nolle*, et je demande la permission d'opposer aussi à la volonté la *nolonté*, à la volition la *nolition*. Car *ne pas vouloir*, c'est tout autre chose que *vouloir non*, et c'est cette volonté négative dont le nom manque en français. Son absence d'ailleurs suffit à nous avertir que le *velle* et le *nolle* ont une importance très inégale, et que, malgré leur symétrie théorique (1), il n'est pas permis de les mettre sur le même rang. J'entends par là que, dans la vie individuelle et dans la vie sociale, la volonté d'initiative l'emporte et tend à l'emporter de plus en plus sur la volonté de contrainte, la volonté-fouet sur la volonté-frein. Le contestera-t-on en se fondant sur ce que la volonté, d'après les physiologistes, est essentiellement un pouvoir *d'inhibition*, une pédale sourde mise sur les *impulsions* des centres

(1) M. Ribot, qui explique la volonté par des « images motrices », est bien obligé de reconnaître que son explication est inapplicable à la moitié de son sujet, à la volonté considérée comme pouvoir d'arrêt (au *nolle*). Ici, en effet, point d'images motrices, suivant lui. La vérité est, ce me semble, qu'il y a des « images motrices » même dans le cas de la *nolonté*. Seulement, quand je me retiens de donner un soufflet à quelqu'un, par exemple, l'image motrice des mouvements du bras et de la main nécessaires pour souffleter, m'apparaît comme *repoussée* et non comme *désirée*.



nerveux ? Mais ne confondons pas le phénomène psychologique avec les fonctions physiologiques qui le conditionnent. Des forces ne peuvent être dirigées sans être comprimées dans une certaine mesure, mais c'est de la *direction* qu'il s'agit ici et non de la compression qui en est le procédé cérébral. Or, cette direction peut tendre à ce qu'un acte soit accompli, ou ne soit pas accompli, par nous ou par autrui. Mais, toujours, la direction positive est la règle, et la direction négative l'exception, plus ou moins fréquente du reste. Celle-ci abonde dans les relations internationales. Il n'est point rare que, devant une entreprise d'un peuple, se dresse la résistance de ses voisins. S'il veut s'annexer tel territoire ou nouer telle alliance, ceux-ci veulent qu'il ne s'annexe pas ce territoire, qu'il ne conclue pas cette alliance. C'est un *casus belli* si la seconde de ces volontés égale en intensité la seconde. Mais, par bonheur, les desseins nationaux ainsi entravés par les contre-desseins des nations rivales sont en petit nombre, et le progrès de la civilisation tend à les raréfier en substituant à ces duels meurtriers de volontés et de *nolontés* collectives une rivalité féconde d'initiatives concurrentes et parfois collaboratrices.

Des desseins contradictoires du même genre peuvent-ils coexister dans le même cerveau ? Oui, peut-être, dans le cas de folie, où la personne se rompt parfois en adversaires acharnés à se combattre de leurs résolutions contraires. La *délibération*, chez les gens sains d'esprit, est l'atténuation normale de ce conflit, et sa seule utilité est de conduire à la résolution finale où il s'évanouit. Si elle n'y aboutissait jamais, elle serait elle-même un cas pathologique. La déli-

bération, nous l'avons dit ailleurs (1), est un duel de syllogisme téléologique dont les conclusions se contredisent, et dont celle qui est le plus riche de désir et de foi a la victoire. Mais nous délibérons rarement avec nous-mêmes ou avec les autres, et le plus souvent nous agissons sans résistance intérieure ou extérieure, cédant aux sollicitations de notre caractère et des circonstances. Dès le berceau, nous sommes ainsi sollicités à agir, dans un sens déterminé, bien plus qu'à n'agir pas dans le même sens. Et l'on peut dire qu'il y a autant de desseins positifs à priori que de fonctions vitales que la nature nous pousse à remplir : chercher la nourriture, le vêtement, l'abri, marcher, chanter, aimer, procréer, élever des enfants, etc. Car il est surprenant, remarquons-le, qu'on ait cru découvrir des jugements à priori et qu'on n'ait pas pris la peine de se demander s'il existe aussi des desseins à priori. L'existence de ceux-ci est pourtant bien moins conjecturale que celle de ceux-là. Notons aussi que les prétendus jugements à priori ne seraient jamais négatifs, ce qui a lieu d'étonner. Quant aux desseins à priori, ils le sont souvent, chez l'enfant et surtout chez l'animal : ne pas manger telle plante, ne pas boire tel breuvage, ne pas aller vers ce lion ou ce serpent, ne pas tomber du nid, ne pas se laisser rouler du haut de ce rocher, etc. Il semble même, à première vue, que l'à priori ici soit plutôt négatif que positif, par la même raison que nos législations renferment plus de défenses expresses que d'ordres formels, quoiqu'elles s'adressent à des peuples bien plus volontaires que *nolontaires*.

(1) Voir notre *Logique sociale*.

A vrai dire, il n'y a pas de desseins ni de jugements à priori, mais il y en a qui, à la rencontre d'un même objet, se forment les mêmes spontanément chez tous les individus de la même espèce, chez tous les hommes. Et cela est surtout vrai des desseins. Cependant, il en est fort peu qui atteignent ce degré de généralité. Disons, avec plus de précision, qu'il est des desseins dont la formaticn est spontanée chez tous les individus ayant le même *caractère*. Pareillement, mais moins exactement, il est des jugements qui se forment à peu près les mêmes, avec une spontanéité plus ou moins accusée, chez tous les hommes présentant la même *nature d'esprit*. Une différence essentielle est à noter à cet égard : avec le progrès de la culture, l'esprit se dégage de plus en plus, dans la formation de ses jugements, surtout scientifiques, des influences innées dues à ses préférences intellectuelles, à sa nature d'esprit; mais le progrès de la volonté n'a pas le moins du monde pour effet de diminuer l'action exercée par le caractère sur la formation des desseins. Au contraire, il la fortifie et la déploie. Voilà pourquoi on s'abuse en se persuadant que la propagation des sciences suffit à la transformation et à la moralisation des âmes.

XIII

Notre sujet, on le voit, nous entraîne à parler de la classification des caractères, ou, plus généralement, des types psychiques, qui est si débattue entre psychologues. On a essayé trop souvent de la rattacher à celle des tempéraments

par un lien indissoluble, et, à propos des deux, s'est donné carrière d'autant plus librement le penchant de l'esprit humain aux oppositions symétriques, qu'il s'agissait ici pour les psychologues d'échafauder plus que de bâtir. Il y a toujours, en effet, et c'est une observation importante à notre point de vue, plus de symétrie dans les échafaudages, même utiles et nécessaires, de la science, que dans ses constructions, — dans ses hypothèses provisoires que dans ses théories définitives, — et plus une classification devient naturelle, plus elle perd de son aspect architectural: rien de plus symétrique, partant de plus clair ni de plus commode, que la classification dichotomique, et rien de plus artificiel. Wundt, qui se range, comme à peu près tout le monde, à la distinction antique des quatre tempéraments, croit y apercevoir une double opposition, que M. Ribot juge factice, celle de deux tempéraments forts opposés à deux tempéraments faibles et celle de deux tempéraments lents opposés à deux tempéraments prompts. Plus profondément, M. Fouillée les ramène au rythme fondamental de la vie, à l'antithèse vivante de l'intégration et de la désintégration de substance et de force; par suite, il distingue les « tempéraments d'épargne » (sensitifs) et les « tempéraments de dépense » (actifs) et les subdivise d'après le même principe. A cette division bipartite ne correspond qu'imparfaitement sa division tripartite des caractères, classés suivant que domine en eux la sensibilité, l'intelligence ou la volonté. De là, les sensitifs, les intellectuels, les volontaires. Avec M. Ribot, nous revenons à la bipartition, mais qui ne présente plus les caractères d'une antithèse: les *affectifs* et les *actifs* forment la grande dualité, et

l'intelligence n'intervient que comme un élément subsidiaire de distinction. M. Paulhan classe tous les types psychiques d'après leur nature et leur degré de cohésion systématique... Mais je ne veux pas discuter ces classements, tous excellents à certains égards, et je me borne à indiquer leur multiformité, que je vais accroître en osant proposer à mon tour, en quelques mots, une classification différente, peut-être assez propre à s'assimiler ce que les précédentes ont de plus réel et de plus vrai.

Il convient de distinguer les personnes d'après leur *manière de croire* et leur *manière de désirer*. Voilà la grande division. Quant à la *manière de sentir*, elle ne saurait être mise sur le même rang, car elle dérive en partie des deux autres, la sensation et le sentiment étant partiellement composés de jugements et de désirs. Nous y reviendrons. Par manière de croire, il faut entendre une prédisposition à l'énergie ou à la faiblesse des convictions, à leur formation précipitée ou lente, à la concentration tenace ou à la dispersion changeante de leurs objets. Par manière de désirer, il faut entendre, de même, une prédisposition aux désirs forts ou faibles, impétueux ou lents, tenaces ou changeants, concentrés ou dispersés. Mais, comme ce qui nous importe particulièrement, ou plutôt ce qui importe essentiellement quand il s'agit d'un être essentiellement social, ce sont nos rapports avec nos semblables, notre manière de croire et notre manière de désirer doivent avant tout se caractériser d'après leur mode d'action sur celles d'autrui ou réciproquement. La tendance, l'aptitude de l'individu à imprimer ses croyances et ses désirs sur ceux qui l'entourent ou à recevoir l'empreinte de leurs

croyances et de leurs désirs, est un des traits de caractère les plus innés et les plus constitutifs ; on naît meneur ou mené, professeur ou disciple, maître ou sujet. Bien que le nombre des menés soit toujours très supérieur à celui des meneurs, c'est le groupe de ceux-ci qu'il est essentiel de subdiviser surtout. Car ce type comporte des variétés, toutes les variétés de missionnaires et d'ambitieux, d'apôtres et de conquérants, qui se sont vus : le dogmatique et le persuasif (Bossuet et Fénelon), le despote et le diplomate (Napoléon et Talleyrand) ; le grand convertisseur de foules, à la Saint-François Xavier, dont les conversions durent peu, et le convertisseur obscur, plus profond, d'âmes individuelles et choisies, à la façon des directeurs jansénistes ; le grand conducteur des masses, mieux doué pour une fascination collective que pour une action personnelle ; et l'intrigant, plus propre à conduire les hommes un à un, isolément, qu'à les gouverner ensemble. Ces diverses variétés, et bien d'autres, qu'une race donnée produit toujours, mais très inégalement, sont, en outre, très inégalement favorisées par les circonstances historiques ; et de la nature de celles qui triomphent dans la continuelle lutte des meneurs pour la direction des menés, dépend le sort des peuples.

On voit pourquoi la *manière de sentir*, d'être *affecté*, indépendamment de tous jugements et de tous désirs liés aux impressions du sens et du cœur, importe moins. C'est que les affections, comme telles, ne sont pas en général communicables. Elles le sont cependant, par exception, à raison de leur intensité et de leur expressivité remarquable, chez les artistes qui, peintres, musiciens, poètes, tendent et parvien-

nent souvent à généraliser dans le public leur forme de sensibilité particulière, et dès lors vraiment *caractéristique*.

Les meneurs, comme les menés, ont deux façons réellement opposées de l'être. Chez les premiers, comme chez les seconds, peut prédominer le penchant soit à l'affirmation, soit à la négation, — soit à la volonté, soit à la *nolonté*. Mais, si réelle que soit cette opposition, elle s'incarne en caractères et en natures d'esprit d'une importance des plus inégales, et dont l'inégalité rompt en fait cette symétrie tout idéale. Les meneurs affirmatifs et volontaires, sont les inventeurs, les initiateurs enthousiastes et entreprenants, les grands hommes de gouvernement ; les meneurs négatifs *nolontaires* sont les grands critiques religieux, philosophiques, scientifiques, littéraires même, et les *leaders* influents des oppositions politiques. Ces deux catégories mentales se complètent encore plus qu'elles ne se combattent, et les critiques épurent l'œuvre des inventeurs comme les opposants redressent les fautes des gouvernants. Chez les menés, distinguons aussi les disciples-nés et les contradicteurs-nés. On peut subir l'empreinte d'autrui soit en acceptant ses idées et ses désirs, soit en prenant précisément le contre-pied des uns ou des autres (1). L'esprit de contradiction et de blâme, propre aux personnes appelées *paradoxales*, n'est, en somme, que l'esprit d'acquiescement et d'approbation retourné. Ce dernier attire moins l'attention parce qu'il est plus fréquent, et c'est

(1) Chez les négatifs meneurs, la contradiction est liée à une thèse dont elle est le verso, et qui la soutient. Il y a un peu d'invention au fond de cette contre-imitation.



fort heureux ; car, si l'esprit de contre-imitation n'était pas infiniment plus rare que l'esprit d'imitation, la société serait impossible (1). Meneurs ou menés, donc, ce sont les affirmatifs et les volontaires qui font marcher le monde social ; les autres, menés ou meneurs, peuvent prétendre tout juste à l'utilité d'être souvent d'excellents freins. Les sceptiques et les paresseux, les douteurs et les indifférents, qui se balancent sans cesse entre le oui et le non, le vouloir et le *nouloir*, ont une importance sociale bien supérieure à celle des contradicteurs et des révoltés de naissance ; car leur scepticisme, celui d'un Montaigne ou d'un Renan, et leur paresse, celle d'un La Fontaine ou d'un Musset, sont bien autrement contagieux et dangereux que la contradiction et la révolte, parce qu'ils s'allient souvent à bien plus de richesse intellectuelle et parfois même de délicatesse morale. Les civilisations devenues esthétiques propagent ce type, qui hâte leur déclin. Et c'est alors que les caractères tirés de la manière de sentir prennent une prépondérance exagérée dans certains milieux de culture intense.

La trempe d'intelligence et la trempe de volonté font deux, et, s'il est inexact que l'une soit l'inverse de l'autre, il n'est pas plus vrai qu'elles soient solidaires. Tel, très tranchant d'esprit, est de caractère malléable ; tel autre, de résolution tenace et forte, est d'opinion faible et mobile. Les

(1) Nous pouvons distinguer aussi, en dehors de toute relation sociale, les esprits *analogiques* et les esprits *antithétiques*. Mais ce ne sont pas là deux familles distinctes d'esprits. En général, le goût prononcé des rapprochements et des comparaisons s'accompagne, chez les poètes comme chez les philosophes, d'un amour immodéré des contrastes violents. Plutarque, dans ses parallèles, tire de très loin les analogies aussi bien que les oppositions de ses héros.



natures d'esprit doivent donc être envisagées à part des *caractères* proprement dits et non confondues avec ces derniers. Par exemple, en fait de natures d'esprit, distinguons les gens dont l'esprit se satisfait *par peu d'idées très logiquement liées*, ou par *beaucoup d'idées faiblement liées :* ceux-ci plus littéraires, ceux-là plus scientifiques. Une troisième catégorie est celle des esprits philosophiques, qui ont besoin de *beaucoup d'idées très fortement liées*. Chaque tempérament intellectuel, en effet, a son espèce de saturation particulière, et qui le caractérise. Ces distinctions-là marquent des types supérieurs en généralité compréhensive à ce qu'on appelle les *vocations*, où l'on voit les prédispositions mentales dont il s'agit se spécifier par leur application soit à telles images ou idées visuelles et acoustiques (peintres, musiciens, architectes), soit à telle catégorie d'idées plus ou moins abstraites (mathématiciens, naturalistes, sociologues). De là les *talents*, qui résultent de cette spécialisation d'une nature d'esprit dans un certain domaine de la sensibilité, de l'imagination ou de l'intelligence. Le même penchant à la systématisation étroite et intense, ou large et faible, ou vaste et forte à la fois, peut se faire jour en peinture, en musique, en architecture, en poésie, dans une branche de sciences quelconque. Un fin critique n'aura pas de peine à dire quel genre de talent auraient déployé Racine ou Corneille en mathématiques, ou Pascal en poésie dramatique, s'ils avaient changé de vocation. Tel sonnettiste ciseleur eût pu être un Benvenuto Cellini ou un monographiste distingué ; Bossuet eût été facilement un Auguste Comte, ou plutôt un Cuvier.

Il en est des vertus et des vices comme des talents (1). Ces vocations morales résultent d'une application des manières de vouloir à tel ou tel genre d'objets du désir, à telle ou telle forme de l'activité. Un homme se livre à l'alcool, au jeu, au libertinage, à l'ambition, à l'avarice, ou est sobre, prudent, chaste, modeste, généreux, avec l'emportement ou la douceur, la mobilité ou la persévérance, la logique ou l'incohérence de son caractère. Une conversion n'est pas un changement du caractère, mais plutôt son déplacement. A la manière dont une femme se livre à la galanterie, on peut conjecturer l'espèce de dévotion ou de sainteté dont elle édifiera ses compagnes dans un couvent si jamais elle y entre. Il n'y a pas un caractère spécial pour les criminels, mais la carrière criminelle est l'emploi anormal de beaucoup de caractères normaux. Toutefois il est certain que tous les caractères sont susceptibles de se modifier par la culture, et de même toutes les natures d'esprit. A toutes les distinctions qui précèdent, il convient donc d'ajouter celles des caractères *bruts* et des caractères taillés pour ainsi dire, des natures d'esprit brutes et des natures d'esprit cultivées. La croyance sauvage est brusque et soudaine dans son ascension à la conviction, mais la culture retarde sa marche. La croyance civilisée gravit cette côte pas à pas et la redescend, en revanche, plus facilement. Le désir sauvage est violent et brusquement chan-

(1) Y a-t-il des *contre-talents* , comme il y a des vices opposés aux vertus? Oui, l'on peut donner ce nom à ces vocations artistiques qui consistent à *faire laid*, et à ces vocations scientifiques qui consistent à *penser faux*. Il y a des esprits justes et des esprits faux, et il faut savoir gré à M. Paulhan, dans un ouvrage récent, de s'être attaché, avec succès, à préciser cette opposition vague.



geant, pierre très dure mais gélive. Le désir civilisé s'est à la fois adouci et consolidé.

Une dernière et capitale distinction s'impose. Si indépendants l'un de l'autre que soient la nature d'esprit et le caractère, ils se touchent et cherchent mutuellement à s'employer. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui l'emporte. Dans un cas, nous avons les théoriciens, qui mettent leur caractère au service de leur esprit ; dans l'autre cas, les hommes pratiques qui mettent leurs croyances au service de leurs désirs. Mais ils ne s'opposent pas, ils se complètent et s'entr'aident.

A un point de vue différent, il est une autre division dichotomique des types psychologiques qui ne manque pas de vérité et qui, faiblement apparente dans les natures normales, s'accuse en traits d'une netteté frappante dans les asiles d'aliénés: c'est celle des *excités* et des *déprimés*, des agités et des mélancoliques (1). C'est là une opposition des plus profondes, dont l'état zéro est fourni par l'état moyen. Mais il est visible que les termes extrêmes, pas plus ici qu'ailleurs, ne s'équivalent: aux excités, aux actifs, sinon aux agités, appartient le monde.

Ajoutons que les caractères normaux individuels ne sont

(1) Un des meilleurs signes et des plus sûrs de la graphologie est tiré de l'écriture *ascendante et descendante* : l'ascendante est significative de la gaieté, de l'excitation, de l'optimisme, de la bienveillance (suivant les cas); la descendante de la tristesse, de la dépression, du pessimisme, du dénigrement (*idem*). Observons en passant que les graphologues, grâce à leur psychologie un peu trop sommaire peut-être, ont échappé, en général, heureusement pour eux, à l'attrait de l'idée d'opposition. Elle les a pourtant quelquefois induits en erreur, comme, par exemple, lorsqu'ils ont prétendu voir dans le caractère lâché ou serré de l'écriture le signe *certain* de la prodigalité ou de l'avarice.

jamais des associations de contraires : ils combinent des traits différents, non opposés. C'est le propre de la folie d'introduire en nous la contradiction, non pas seulement celle, inconsciente et accidentelle, d'idées ou de desseins accueillis à la légère, mais celle, bien autrement grave, de systèmes d'idées et de groupes de tendances incompatibles. Telle est l'alternance rythmique de deux personnalités, si bien étudiée de nos jours, ou la *folie circulaire* qui fait passer tour à tour le malade à travers toutes les phases de la dépression et de l'excitation successives « inverses l'une de l'autre trait pour trait » (Ribot). Mais ce transport alternatif d'un pôle à l'autre de l'âme est si contraire à la nature des choses qu'il finit toujours par se résoudre en une fixation définitive de l'esprit délirant à l'un des deux.

Ce que j'ai dit des caractères normaux individuels, on peut le dire aussi bien des caractères ethniques ; car les nations, comme les individus, ont leur caractère propre et leur nature d'esprit particulière, sur lesquels il est inutile de s'étendre après tant de dissertations récentes sur la psychologie des peuples. Disons seulement qu'à ce nouveau sujet s'adapteraient sans peine bien des considérations émises plus haut. N'est-ce pas surtout par leur manière de croire, étroite et tenace, ou large et agile, que l'Hébreu diffère du Grec, ou l'Égyptien du Persan ? Et n'est-ce pas surtout par leur manière de désirer, encore plus que de sentir, que l'Anglais diffère du Français, ou l'Allemand de l'Italien ? Chaque peuple a sa vocation et son talent spécial, et, par ce côté, sert de modèle aux autres peuples ; mais, considérés dans l'ensemble de leur activité, les peuples sont initiateurs-nés ou imitateurs-

nés de leurs voisins ; ils peuvent être imitateurs d'idées quoiqu'initiateurs d'actes, comme les Romains, ou, inversement, être bien plus inventifs d'esprit que de volonté, par exemple, les Grecs. D'autre part, les peuples inventifs et entreprenants, imaginatifs et actifs, ne doivent pas être confondus avec les peuples qui ont plus de goût encore que d'imagination, plus de force de résistance que d'audace et de persévérance dans les projets. Enfin, n'y a-t-il pas les peuples gais et les peuples tristes, les peuples nés enthousiastes et les peuples nés découragés ? Mais, avant tout, ce qui frappe, à regarder les races nationales, n'est-ce pas la diversité de leur physionomie, la singularité unique en soi de leur visage collectif, aussi reconnaissable entre mille que le visage individuel le plus marqué ?

XIV

Nous avons été conduits à nous occuper des types psychologiques et de leurs oppositions réelles ou imaginaires, à propos des jugements et des desseins en apparence à priori dont ils expliquent la formation. Terminons ce chapitre en nous occupant plus spécialement des jugements, des notions, et de leurs oppositions vraies ou apparentes.

Ici, il semble que j'aurais à traiter surtout des fameuses antinomies de Kant. Mais elles ont été discutées si souvent, et si vainement agitées, que je m'en dispense. Il suffira de rappeler que, d'après le grand penseur allemand, elles consistent en une sorte de lutte héroïque que se livreraient éter-

nellement dans notre esprit, comme les éternels combattants du Walhalla, des thèses contradictoires relativement à certains problèmes insolubles. Les néo-criticistes n'admettent pas cette insolubilité, cette absurdité métaphysique du *oui* et du *non* coexistant nécessairement et à jamais au centre de notre raison, en son domaine le plus propre et le plus pur. Ils ont raison, mais on pourrait entendre autrement l'idée de Kant, et si, au lieu de considérer l'opposition de ses thèses antinomiques sur l'infinité ou la finité de l'espace et du temps, sur la liberté ou la non-liberté du vouloir, etc., comme une *lutte*, on la considère comme un *rythme*, comme le balancement alternatif de notre raison entre ces pôles opposés, rien ne paraît plus incontestable à première vue. Toutefois, si l'on étudie historiquement les variations de la pensée philosophique ou populaire à l'égard de ces problèmes, on s'aperçoit qu'il s'agit là, non d'oscillations tant soit peu régulières, mais d'alternance sans nul caractère de périodicité, ou plutôt de véritables transformations survenues dans la position de problèmes dont les termes changent à chaque horizon nouveau ouvert par les sciences, et dont les solutions se diversifient bien plus qu'elles ne se répètent. Tout le moyen âge, après toute l'antiquité, a cru à la finité du monde dans l'espace et dans le temps, mais sous les formes les plus différentes, les plus originalement distinctes, et il a fallu les premières découvertes de l'astronomie naissante, la trouée des cieux de cristal de Ptolémée par le télescope, pour précipiter la pensée enthousiaste, avec Giordano Bruno, dans l'hypothèse enivrante de l'Univers infini. Chaque grand penseur, comme chaque grand peuple, a adopté, entre les deux solutions oppo-

sées, celle qui convenait ou souriait le mieux à son humeur rêveuse ou pratique, à son besoin de plénitude ou de perfection, de grandeur indéfinissable ou de solidité précise, et, en l'exprimant à sa manière, y a imprimé sa teinte spéciale.

Mais laissons là les antinomies encore une fois, puisque nous n'avons pas le temps de nous attarder à cette question, et descendons à des considérations beaucoup plus modestes.

J'accorde volontiers à M. Renouvier que l'opposition ordinaire du *sujet* et de l'*objet*, du moi et du non-moi, est un écueil dangereux de la spéculation qui, mettant un seul être vis-à-vis de tous les autres, comme s'il suffisait à les équilibrer tous, a contribué à susciter la chimère de l'idéalisme subjectif. Mais, quoique l'objet et le sujet ne s'opposent pas (1), objectiver et subjectiver constituent certainement une opposition véritable et fondamentale. Ces deux opérations, l'une extériorisante, l'autre intériorisante, sont contraires comme la nutrition et la génération considérées à ce point de vue. On me demandera où est l'état zéro entre objectiver et subjectiver. Mais n'est-ce pas l'état de la pensée embryonnaire qui n'objective encore ni ne subjective ; et, dans nos moments de rêverie, ne traversons-nous pas souvent un état pareil ? Il y a, du reste, des degrés de subjectivation et d'objectivation, une subjectivation maxima qui est la souffrance aiguë, jugée *nôtre* éminemment, et une objectivation maxima, qui est la perception nette d'une forme ou d'un

(1) On peut dire qu'ils s'opposent vaguement, au début de la vie mentale, chez les enfants et les sauvages, qui se projettent eux-mêmes en tout objet extérieur par la personnification universelle et continue, origine de l'animisme et du fétichisme. Mais le progrès de la pensée a pour effet de rendre l'objet de plus en plus dissemblable au sujet.

mouvement dans l'espace. L'acte par lequel nous nous approprions exclusivement nos sensations de plaisir et de douleur est intellectuellement de même nature que celui par lequel nous attribuons à une figure telle possibilité de sensations tactiles ou musculaires; ou plutôt les appropriations multiples, d'où résultent à la longue nos idées abstraites de plaisir et de douleur sont précisément le pendant des localisations multiples d'où se dégagent nos idées d'étendue, de poids, de mouvement, toutes nos notions physiques. Mais, s'il en est ainsi, on pourrait s'étonner que les deux groupes de notions élaborées par des actes de l'esprit si semblables n'eussent aucune similitude entre eux. Et quelle similitude établir entre le plaisir et la douleur d'une part, l'espace ou le mouvement de l'autre? Il y en a une pourtant, c'est que le plaisir et la douleur, aussi bien que l'étendue, le poids, la vitesse, nous paraissent susceptibles de degrés indéfinis et plus ou moins exactement mesurables. Leur ressemblance apparaîtra mieux si nous rapprochons de l'espace, par exemple, un terme qui joue relativement aux *biens* le même rôle que l'espace relativement aux *corps*, la valeur. L'idée d'espace naît de la comparaison des divers corps comme l'idée de valeur naît de la comparaison des divers genres de plaisirs et de maux, et il y a une science, l'économie politique, qui consiste à développer tout le contenu de l'idée de valeur comme la géométrie à déployer tout le contenu de la notion d'espace. A chaque direction dans l'espace s'oppose une direction inverse; à chaque espèce de plaisir s'oppose une espèce de douleur; et les variétés d'agréments ou de désagréments ne sont pas moins innombrables que celles des direc-

tions extérieures. La valeur relative des biens même les moins comparables et les plus incommensurables est conçue comme pouvant toujours être comparée et mesurée, de même que le volume relatif des corps les plus hétérogènes.

Toutefois, c'est là une similitude bien superficielle, et bien dépourvue de précision. Malheureusement pour l'idée de valeur, elle ne se forme en nous qu'assez tard et ne peut participer à ce privilège d'autorité absolue, de clarté intense, d'immutabilité rigide, qui est propre aux notions formées en bas âge. Comme, dès notre première enfance, nous faisons des comparaisons entre les corps offerts à notre vue, la notion d'espace est déjà mûre en nous et fixée depuis longtemps, quand l'analyse scientifique s'avise de la cueillir et de l'ouvrir. Impossible désormais d'y rien changer au fond ; et, si quelque géomètre paradoxal imagine un espace extravagant où les parallèles se rejoindraient, sa tentative reste sans grand succès dans le public. La tâche des économistes est moins simple. Quand ils s'emparent de l'idée de valeur, ils la trouvent encore embryonnaire et confuse en nous ; ils doivent commencer par la préciser, l'achever, la définir, et leurs définitions sont loin de s'accorder. Aussi ne faut-il demander à la valeur ni la netteté extrême, ni l'identité singulière, ni la riche complexité de l'espace, et il serait puéril de pousser plus loin ce rapprochement.

A première vue, l'opposition du subjectiver et de l'objectiver est irréductible à celle de l'affirmer et du nier, mais, à la réflexion, on voit que celle-ci est impliquée dans celle-là. Je n'ai conscience de m'attribuer subjectivement, en étudiant la physique, les sensations de couleur, de son, de chaud ou

de froid, que parce que je me mets à nier qu'elles appartiennent aux objets extérieurs; et je n'ai conscience d'attribuer à ces objets leur figure, leur masse, leur mouvement, que parce que je nie que ces propriétés m'appartiennent au même titre que mes plaisirs ou mes douleurs. Ce n'est pas que le *moi* ou le *mien* soit nécessairement conçu comme le terme positif, et le *non-moi* ou le *non-mien* comme le terme négatif. Les deux s'affirment à la fois, chacun d'eux en niant l'autre. Aux yeux de l'enfant, comme aux yeux du savant, la réalité des êtres extérieurs n'est pas moins positive que la sienne. L'idéalisme subjectif de quelques philosophes, né par négation du réalisme objectif inhérent à la science comme au sens commun, ne prévaudra point contre lui ni ne l'équivaudra.

La logique repose sur un certain nombre de termes corrélatifs qui ont l'air de s'opposer. Le principe d'identité et le principe de contradiction, qui se font pendant, s'opposent réellement, mais seulement en tant qu'ils supposent l'exercice alternatif de l'affirmation et de la négation, de la *reconnaissance* et du *discernement*. La *proposition affirmative* s'oppose parfaitement à la *proposition négative*. Mais la proposition universelle s'oppose-t-elle à la proposition particulière? Nullement. Où serait l'état zéro? L'opposition des propositions affirmative et négative n'a d'ailleurs rien de symétrique, et la seconde est évidemment subordonnée à la première, qui porte tout le poids du raisonnement. Le rapport de cause à effet est-il un rapport d'opposition ? Non ; de répétition plutôt. C'est quand l'effet répète sa cause que la causalité nous apparaît le plus nettement; quand il varie sa

cause, cela signifie qu'il est le confluent de plusieurs causes, la combinaison de plusieurs répétitions partielles. La *cause* et la *fin* forment-elles une opposition ? Pas davantage : elles forment une adaptation. La finalité, c'est l'emploi de la causalité ; je bois pour me désaltérer parce que je sais que boire désaltère. Le rapport de moyen à fin n'est que celui de cause à effet. Ce dernier, il est vrai, a l'air de se reproduire dans le premier en s'y renversant, mais cette apparence tient à ce que l'effet, en tant que fin, est conçu avant sa cause, dont il réveille l'idée, ce qui n'empêche pas la cause-moyen d'être conçue comme antérieure à l'effet-fin.

C'est donc se laisser prendre au leurre métaphysique de la symétrie, que de mettre sur le même rang, en deux catégories affrontées et contraires, les principes de causalité et de finalité. J'en dirai autant de la corrélation entre la cause et la substance, où se reproduit extériorisée (comme dans celle du temps et de l'espace, quoique sous de nouvelles formes), la dualité interne du désir et de la croyance, qui, nous le savons, ne s'opposent pas. D'autre part, la substance et le phénomène ne s'opposent pas plus que la cause et l'effet : le phénomène, c'est l'*apparence*, le portrait, la répétition plus ou moins exacte de la substance, comme l'effet la répétition de la cause.

Voici comment peut s'expliquer la formation de ces deux couples de rapports. Avant tout, il faut qu'une chose, pour être une chose, entre dans un jugement. Elle est, non pas. comme le disait Mill, une possibilité de sensations, mais une possibilité de jugements. Elle n'est jugée réelle que comme *justiciable* de l'esprit. Mais un jugement suppose

deux termes (1). Si la chose se présente ou se représente comme formant unité, elle n'est qu'un terme; il reste à trouver l'autre, qui permette aux deux d'exister. Mais plusieurs chemins peuvent conduire l'esprit à sa découverte. Il peut, (par une objectivation inconsciente de son côté-désir) chercher ce terme dans le temps passé ou futur; si c'est dans le passé, ce second terme sera posé comme cause; si c'est dans le futur, comme effet ou comme fin. Mais, si l'idée du temps n'intervient pas, le besoin de l'esprit se satisfera également, c'est-à-dire passagèrement et pour un instant toujours. Conçu comme simultané, ce second terme sera jugé le *genre* dont le premier sera l'*espèce*, ou l'espèce dont le premier sera le genre; ou bien, variété importante de la même distinction au fond, il sera jugé la substance dont le premier sera le phénomène, ou le phénomène dont le premier sera la substance; autant dire, dans les deux cas, le modèle dont le premier sera la copie ou la copie dont le premier sera le modèle (2). Ainsi, par la voie de la causalité comme par celle de la classification hiérarchique des genres et des espèces, ou des substances et des phénomènes, l'esprit poursuit sa propre satisfaction, mais toujours en vain (3), car, lancé dans l'une ou dans l'autre, il lui est impossible de s'arrêter, et l'enchaî-

(1) Pour la lutte comme pour l'amour, il faut être deux et n'être que deux; pour le travail, on peut être plus nombreux ou être seul. Pour la pensée, il faut deux termes; en cela la pensée se présente comme un amour ou une lutte interne, plutôt que comme un travail.

(2) L'*espèce (species)* est l'*apparence* du genre, le *phénomène* du genre.

(3) Je vois une poire; pour que cette impression visuelle entre réellement dans ma pensée et en fasse partie, il faut que je la rattache à autre chose. Si je songe à la fleur qui l'a précédée, je dirai : Cette poire provient de cette fleur. Mais le plus souvent je l'accouplerai à une idée plus générale, et je me

nement des causes et des effets, comme l'emboîtement des genres et des espèces ou des substances et des phénomènes, est une progression à l'infini, à laquelle la raison ballottée croit couper court par la conception de la cause ou de la substance Eternelle et Divine.

Suscitée de la sorte, nécessairement, dans notre esprit, la notion de l'infini s'y manifeste par des oppositions d'une nature nouvelle, dont il nous reste à dire un mot.

Remarquons qu'en général, l'état zéro d'une opposition donnée peut être pris comme premier terme d'une opposition d'un nouveau genre dont l'autre extrême sera fourni par l'idée de l'infini. Prenons, par exemple, les oppositions suivantes, d'une importance très inégale d'ailleurs :

Supériorité, égalité, infériorité.
Différence (en un sens), similitude, différence (en sens contraire).
Être (d'une certaine manière), néant, être (d'une manière opposée).
Distance à droite, contiguïté, distance à gauche.
Mouvement de A à B, repos, mouvement de B à A.
Force de faire, impuissance, force de défaire.
Bien, non-bien, mal.
Moyen, inutilité, obstacle.

dirai *in petto* qu'elle est une espèce du genre des fruits bons à manger. Ces jugements *de nomination* suffisent à la plupart des esprits. Un chimiste sera plus exigeant, mais, au fond, lui-même, en rattachant cette poire aux substances chimiques dont elle est composée, établira entre elle et celles-ci un rapport d'espèce à genre. Puis, si ce chimiste est imaginatif, il ne verra dans les substances chimiques actuelles elles-mêmes que des phénomènes par rapport à quelque substance plus profonde, et ainsi de suite, *in infinitum*, et, de même, le naturaliste classificateur ne cessera de gravir l'échelle des genres de plus en plus élevés, ou le naturaliste évolutionniste de remonter la série des transformations paléontologiques de la poire.

Je pose l'état zéro, le moyen terme, de chacune de ces oppositions, comme premier terme des oppositions qui suivent :

Egalité, inégalité, incommensurabilité (inégalité infinie).
Similitude, différence, hétérogénéité (différence infinie).
Néant, être, infini.
Contiguïté, distance, distance infinie.
Repos, mouvement, ubiquité (vitesse infinie).
Impuissance, force, toute-puissance.
Non-bien, bien et mal, perfection.
Inutilité, obstacle, indispensabilité.

Ces dernières opposition sont-elles absolument stériles et imaginaires ? Si l'on en croit les imprécations proférées par l'école néo-criticiste contre la notion capitale d'où elles émanent toutes, cela n'est pas douteux. Mais, en réalité, ces oppositions *infinitistes* ont un sens plus profond que les oppositions finies, si souvent superficielles. Peut-être, le vrai rythme de l'Univers, est-il la tendance alternative du néant à l'infini (expansion) ou de l'infini au néant (concentration), plutôt que la vibration de droite à gauche ou de gauche à droite, ou le passage du plaisir à la douleur ou de la douleur au plaisir, du oui au non ou du non au oui. Ou plutôt, peut-être la vie universelle a-t-elle un sens décidé, une orientation vraiment divine, et, dans cette hypothèse, les oppositions nouvelles dont nous venons de donner quelques exemples bien imparfaits sont-elles propres à nous révéler le véritable rôle des oppositions ordinaires, puisque celles-ci leur fournissent leur terme médian et apparaissent de la sorte comme un simple moyen en vue de la fin universellement attirante, l'impossible idéal, la plénitude du désir et de la foi.

Assurons-nous si cette vue est vraisemblable en parcourant quelques autres oppositions pareilles.

De celle-ci :

Affirmer, douter, nier,

je tire :

Douter, juger, savoir (affirmer ou nier infiniment).

De cette autre :

Vérité, ignorance, erreur,

je tire :

Ignorance, connaissance, omniscience.

L'humanité savante fait-elle autre chose qu'aspirer de l'ignorance à l'omniscience ?

Quand les deux foyers d'une orbite planétaire arrivent momentanément à se confondre à force de se rapprocher, l'orbite devient circulaire ; puis les deux foyers s'intervertissent, et une nouvelle ellipse se produit, inverse de la première. Appelons la première ellipse A, la seconde Z, nous avons :

Ellipse A, cercle, ellipse Z.

Mais cette opposition se produit sur un seul diamètre du cercle ; une infinité d'autres oppositions semblables sont donc possibles, et le même cercle s'interpose, comme état zéro, au milieu de chacun des couples de ces termes opposés. Le cercle *nie* une infinité d'ellipses. Maintenant, si, dans chacune de ces ellipses, la distance de l'un des foyers à l'autre, à force de croître, devient infinie, l'ellipse devient parabole. Nous pouvons donc poser :

Cercle, ellipses, parabole.

Paraboles innombrables, dirigées dans tous les sens et réduites par leur prolongement, par leur effilement graduel, à n'être en définitive que des lignes droites, des rayons s'éloignant du centre. — Au fond, cette triade symbolise peut-être la destinée des systèmes solaires : rotation circulaire de la nébuleuse, puis gravitation elliptique des planètes de plus en plus rapprochées du soleil, enfin chute des planètes sur l'astre central, embrasement, explosion et rayonnement dans les espaces (1). Il est remarquable que le cercle lui-même se présente ainsi comme ayant un opposé. De prime abord, on croirait que cette figure — où le mystique génie de Keppler s'est trop longtemps complu — se suffit à elle-même, qu'elle fait univers à part. Cependant à cette plénitude apparente il manque quelque chose d'essentiel, l'avidité infinie et insatiable. C'est ainsi que le bonheur plein, momentané, nous ouvre le cœur aux aspirations impossibles.

Évolution, équilibre, dissolution:

de cette triade, où se résume en trois mots le système de Spencer, nous pouvons en tirer deux nouvelles.

Soit celle-ci :

Équilibre, évolution, perfection ;

soit cette autre :

Équilibre, dissolution, absolu du mal.

(1) Notons que l'idée de l'espace infini devait naître de la même manière, inévitablement, par opposition à l'idée du point. De la triade : forme (d'une certaine étendue), point (inétendue et sans forme), forme inverse, on a tiré : point, volume, *espace*.



Les deux expriment l'ensemble des systèmes panthéistes qui, partant d'un âge d'or initial, harmonieux équilibre, d'où l'absolu serait tombé dans un long circuit de déséquilibrations et d'épreuves, aboutissent les uns à la réalisation d'un monde divinement parfait où le progrès en se consommant s'arrête, les autres à la précipitation de l'Univers dans un abîme satanique d'horreurs, cauchemar des pessimistes de l'Inde ou de l'Allemagne moderne. Mais le pessimisme, heureusement pour l'humanité, a été moins souvent inspirateur que l'optimisme, et, bien que la doctrine chrétienne ait longtemps oscillé entre les deux, inclinant même parfois au premier avec la préoccupation dominante de Satan et le dogme du petit nombre des élus, le catholicisme, de même que le protestantisme, y a accentué le triomphe définitif de l'Espérance sur la Terreur, surtout depuis la défaite du jansénisme. On a vu Saint-Anselme et Descartes déduire de l'idée même de l'Être infiniment parfait son existence ; on n'a vu aucun docteur tant soit peu célèbre conclure de l'idée de l'Être infiniment mauvais son existence aussi. Et cependant, comme le remarque un philosophe allemand, ce dernier argument, semblable et opposé à l'autre, serait exactement de la même force.

Dans le domaine de la sensation et du sentiment, de l'intelligence et de la volonté, nous trouvons de pareilles oppositions. De la triade :

Plaisir, état neutre, douleur,

tous les peuples ont tiré celles-ci :

1° État neutre, plaisir, ciel ;
2° État neutre, douleur, enfer.

L'idée de l'infini devait nécessairement conduire tous les peuples à concevoir un ciel et un enfer. De la triade :

Amour, indifférence, haine,

on a tiré :

1° Indifférence, amour, adoration;
2° Indifférence, haine, exécration.

Celle-ci, haine infinie, s'est incarnée dans la damnation éternelle. De la triade :

Commandement, indépendance, obéissance,

on a tiré :

1° Indépendance, commandement, royauté (pouvoir suprême et infini);
2° Indépendance, obéissance, esclavage.

Il y a de l'infini dans la conception des pouvoirs du roi et des devoirs de l'esclave. De la triade :

Production, inertie, destruction,

on a tiré :

1° Inertie, production, création;
2° Inertie, destruction, anéantissement.

L'activité créatrice ou anéantissante attribuée à Dieu procède de la même source que l'autorité royale et l'abjection servile.

Variation, imitation, variation inverse :

Voilà la vie sociale de tous les jours. Mais il y a autre chose :

Imitation, variation (directe ou inverse), invention.

L'invention, à proprement parler, est une variation infiniment profonde, et, à cet égard, peut être rapprochée de la

production d'une nouvelle espèce vivante qu'on a appelée, non sans raison, une *création* de la vie. En général, la triade :

Variation, répétition, variation inverse,

donne :

Répétition, variation, rénovation.

Voilà la vie universelle.

La probabilité d'un événement a ses degrés comme son improbabilité, et entre les deux s'interpose sa possibilité pure et simple où les chances pour et contre se balancent. Posons donc :

Probabilité, possibilité, improbabilité.

D'où nous déduisons :

1° Possibilité (contingence), probabilité, nécessité ;
2° Possibilité, improbabilité, impossibilité.

Les notions du nécessaire et de l'impossible, fondement du déterminisme scientifique, impliquent, on le voit, l'idée de l'infini, comme les notions précédentes, et cette origine ainsi que ce rapprochement ne sont pas faits, à première vue, pour les recommander. Rien de moins vraisemblable ni de moins séduisant qu'un monde où la prédétermination des phénomènes, la rigueur de leur enchaînement, serait absolue et égale pour tous, et où il n'y aurait point de milieu entre le nécessaire et l'impossible. Si l'on fusionne nos deux dernières triades (ce qu'il est loisible de faire aussi plus haut), on obtient une série de cinq termes où l'on voit la contingence tenir le milieu :

Le nécessaire,
le probable,

le *possible*,
l'improbable,
l'impossible.

La question, si discutée dans l'école néo-criticiste, de savoir si la contingence a sa place dans le monde phénoménal entre la nécessité et l'impossibilité, a donc un fondement sérieux. On ne peut le nier à priori ; et c'est pourtant sur la raison beaucoup plus que sur l'expérience qu'on s'appuie quand on le conteste. Subjectivement, il n'est point douteux que nos affirmations et nos négations absolues, infiniment certaines à nos yeux, sont les deux extrémités de deux échelles de croyances se touchant à leur pied par l'état de doute, non moins réel qu'elles-mêmes. Objectivement il peut n'en être pas ainsi, et l'expérience semble l'attester ; mais nous ne savons rien, après tout, des forces extérieures qui poussent les phénomènes au seuil de l'existence ou les en excluent, si ce n'est que nous les avons créées à notre image, par projection de nos énergies propres, toujours susceptibles de degré. Ce qui rend le déterminisme scientifique si cher à l'homme de science, c'est qu'il est lui-même un idéal, comme toutes les notions ci-dessus obtenues de la même manière, un idéal de certitude infinie, positive ou négative, où la science, partie de l'indéterminisme d'une pensée constamment incertaine, aspire toujours péniblement, d'hypothèses en hypothèses, de théories en théories, à travers tous les degrés du probable ou de l'improbable. Il est seulement fâcheux, pour l'idée de contingence, que son sort ait paru lié à celle du libre arbitre et qu'elle n'ait été soutenue que pour renforcer celle-ci. L'idée de lois naturelles, très inégalement impérieuses et obéies, peut

être admise même par ceux qui regarderaient comme illusoire la conscience du libre vouloir. Si les lois naturelles se sont formées à la longue, au lieu de naître *ex abrupto* et de jaillir toutes faites d'un cerveau divin, elles ont dû commencer par être des habitudes naissantes, des tendances faibles et souvent contrariées, peu à peu fixées et consolidées. Et, s'il est vrai que ces règles sont à présent sans exception, que ces habitudes sont irrésistibles, cela signifie simplement que l'Univers, étant très vieux, a eu le temps de réaliser son idéal de nécessité où notre idéal de certitude se projette et se mire.

CHAPITRE VI

OPPOSITIONS SOCIALES

Bien qu'à propos de psychologie et de toute autre science, nous ayons fait de fréquentes incursions dans le domaine social, il nous reste à explorer ce dernier, ou du moins à le parcourir aussi rapidement que nous le permettra sa grande étendue. Nous allons traiter successivement : 1° des oppositions sérielles ; 2° des oppositions quantitatives ; 3° des oppositions dynamiques, que présentent à notre observation la vie des sociétés. Ce sont là trois catégories d'oppositions sociales d'un intérêt bien inégal. Les premières soulèvent la question, importante à coup sûr, mais avant tout théorique, de savoir ce qu'il y a de *réversible* et *d'irréversible* en histoire. Les secondes, d'une importance déjà plus pratique, ont trait à la hausse ou à la baisse incessante de richesse, de lumière, de puissance, d'influence, de gloire, au progrès ou au déclin de la population, à tous les côtés de la vie sociale que la statistique peut éclairer. Les dernières vont nous mettre en face de problèmes tout autrement profonds et anxieux : le rôle, nécessaire ou non, utile ou non, substituable ou non, de la concurrence et de la guerre, de la lutte sociale sous toutes ses formes.

I

Si bizarre que puisse être une série de phénomènes, il est toujours loisible d'imaginer leur succession retournée ; si pittoresque que soit un sentier qu'on vient de suivre, on peut supposer qu'on le parcourra en sens inverse. Et même, quand il s'agit des chemins de l'histoire, c'est surtout aux suites capricieuses et irrationnelles de faits qu'il est permis de prêter l'hypothèse de telles rétrogradations. Plus leur tracé se régularise et semble se diriger vers un but, moins se montre probable ou concevable même le retour après l'aller. Ils ressemblent alors aux cours d'eau qui ne remontent jamais vers leur source. Le caractère irréversible des faits sociaux en ce qu'ils ont de plus essentiel et de plus important découle de leur caractère logique. Ils sont irréversibles en tant que logiques, il sont logiques en tant que vraiment et essentiellement sociaux. Mais, si les fleuves ne rétrogradent point, cela ne les empêche point d'avoir des remous partiels ; et il en est de même en histoire, où le courant de l'évolution se déroule sans contre-courant, mais non sans une multitude de petits tourbillons accidentels et transitoires.

De toutes les œuvres sociales, la plus logique est l'évolution des sciences depuis les premiers balbutiements antiques des mathématiques jusqu'aux ébauches actuelles de la sociologie, en traversant les progrès successifs de l'astronomie, de la physique, de la biologie, de la psychologie. C'est un grand arbre généalogique de découvertes qui se sont succédé dans

l'ordre de leur généralité décroissante et de leur complexité croissante, suivant la loi d'Auguste Comte, et dont les précédentes appelaient les suivantes, appel auquel l'accident du génie individuel pouvait seul répondre dans certains cas, mais sans lequel le génie eût fait une inutile apparition. Ce n'est pas que, dans le détail, tout soit logiquement enchaîné, et Comte s'abuse quand il croit démontrer que la découverte de la circulation du sang, par exemple, devait nécessairement précéder celle de toutes les autres fonctions du corps. Mais, dans leur ensemble, les connaissances scientifiques forment une chaîne rationnelle dont le premier anneau est fourni par les données primitives des sens; et c'est, avec le développement de l'industrie qui en est la conséquence, l'enchaînement le plus rigoureux que présente la vie sociale. Or il n'est pas de côté de l'évolution sociale qui, plus que le côté scientifique, exclue l'idée de réversion, et qui donne un démenti plus complet au préjugé d'une ressemblance symétrique entre l'évolution et la dissolution. Personne encore n'a osé imaginer que, dans une société parvenue à notre degré de lumières et en train de se dissoudre, la perte graduelle des connaissances et des théories s'opérerait dans l'ordre précisément inverse de leur acquisition et nous ramènerait, en chimie, aux idées de Berzélius, puis de Stahl, puis de Raymond Lulle; en astronomie, au système de Ptolémée; en anatomie, aux idées de Galien et d'Hippocrate. Si l'on adopte la loi des trois états, incontestable à certains égards, on ne croira jamais que chaque science, après avoir atteint sa phase positive, reculera vers la phase métaphysique ou théologique de ses origines, ou, si l'on admet la

possibilité de ce recul, ce sera sous des formes si nouvelles, qu'il y aura plutôt transfiguration (1). Mais laissons cette loi discutable ; ce qui est certain, c'est que, si la tradition de nos sciences et de nos industries modernes venait à se perdre comme s'est perdue sous le Bas-Empire la tradition des arts anciens, l'on ne verrait pas les découvertes les plus récemment acquises disparaître les premières, ni les plus anciennes survivre le plus longtemps. Les survivantes, jeunes ou vieilles, n'importe, seraient celles qui se trouveraient répondre seules aux besoins nouveaux, vices de décadence non appétits d'enfance.

Au contraire, rien de moins logiquement lié que la succession des modes féminines. Aussi la voit-on fréquemment s'intervertir, dans une certaine mesure au moins (2).

Cependant, la réversion répugne tellement à la nature des choses que, même là où elle serait le plus aisée à concevoir, elle est habituellement évitée en fait. Quoi de plus arbitraire que l'ordre dans lequel se succèdent les lettres de notre alphabet depuis les Phéniciens : *aleph*, *beth*, *ghimel ; alpha*, *bêta*, *gamma ; a*, *b*, *c*... ? On a cru, dit Eichoff à ce sujet, « pou-

(1) On objectera peut-être que le fondateur même du positivisme lui a donné pour couronnement une organisation religieuse, retour non seulement à la hiérarchie catholique du moyen âge, mais au fétichisme des premiers temps. Seulement, cette réversion n'a jamais existé que dans les rêves de Comte ; et, du reste, le culte du *Grand fétiche* qu'il imagina n'a que le nom de commun avec les pierres et les troncs d'arbres divinisés par les sauvages. On ne saurait donc voir dans les constructions néo-théologiques du grand sociologue qu'un remarquable exemple de la puissance d'aberration exercée sur un génie philosophe de premier ordre par l'idée d'opposition.

(2) Dans les *Lois de l'Imitation* (vers la fin), j'ai consacré quelques pages à ce sujet.

voir l'attribuer soit à une phrase ou prière consacrée par les navigateurs phéniciens, soit à la série des astérismes lunaires que les Chaldéens préposaient à chaque jour du mois, comme plus tard douze constellations formèrent le zodiaque de l'année. » Quelle que soit l'explication vraie, voilà, en tout cas, une coïncidence des plus fortuites qui a été la source d'une des régularités les plus invariables et les plus persistantes de la mémoire humaine.

— On comprend mieux la persistance, dans chaque langue, de l'ordre habituel des mots, car il est, comme le dit très bien M. Raoul de la Grasserie, caractéristique de l'esprit d'un peuple. « Le sujet et ses compléments, puis le verbe et les siens, en commençant par le direct et finissant par les indirects et les circonstanciels », voilà l'ordre français. Et il n'est pour ainsi dire jamais renversé dans notre langue. L'ordre allemand, également presque irréversible en allemand, est presque inverse. « On peut affirmer sans aucune exagération que le français et l'allemand pensent dans un ordre absolument contraire, et que, quand ils veulent former non pas encore dans leurs paroles mais dans leur esprit, la même pensée entière, ils la déroulent en sens opposé. » Quoi qu'en dise l'auteur cité, cette assertion est visiblement exagérée. Dans la mesure où elle est vraie, on peut se demander si ces deux ordres presque opposés sont également naturels, et à cette question il est malaisé de donner une réponse appuyée sur des preuves. Sayce, il est vrai, la prétend résolue (1) par l'observation des sourds-muets qui

(1) *Principes de philologie comparée*, trad. fr., p. 263.

placent invariablement le verbe à la fin de la phrase comme en allemand, et non au milieu comme en français et en anglais. Mais le fait est-il exact? Les conditions mentales des sourds-muets sont, d'ailleurs, si exceptionnelles que leur exemple n'aurait rien de décisif. En revanche, on n'a pas tort de penser généralement que l'ordre français et anglais est le plus logique, et c'est sans doute pour cela qu'il est le plus contagieux.

Nous ne savons au juste par quelle série de changements accumulés s'est formée la conjugaison ou la déclinaison compliquée des anciennes langues ; nous savons plutôt par quelles étapes s'est opérée la simplification de leur conjugaison ou la perte complète de leur déclinaison. Y a-t-il lieu de supposer que ce travail de décomposition relative a été l'inverse du travail de croissance caché dans la nuit des âges antérieurs à toute histoire? Pas le moins du monde. La déclinaison s'est perdue soit parce que ses délicates distinctions ont cessé d'être perceptibles à des esprits grossiers, soit parce qu'elles ont trouvé de nouveaux moyens d'expression. Il est à croire que les formes de la déclinaison, quand elles ont apparu, ne se sont substituées à aucun procédé antérieur propre à exprimer les mêmes rapports, et qu'elles ont apparu sous l'empire d'un esprit non pas inverse, mais profondément différent de l'esprit qui les a fait disparaître. En naissant, elles ont répondu à un besoin d'esthéticisme verbal, qui devait régner à des époques préhistoriques où, en l'absence de tous autres plaisirs spirituels, la parole était l'art humain par excellence, merveilleux et spirituel bijou qu'on ne se lassait point de ciseler.

En disparaissant, elles ont cédé à un besoin d'utilitarisme linguistique qui traitait le langage comme un simple moyen de communication, non comme une œuvre d'art. Il y a là une application entre mille de la loi psycho-sociologique qui veut que tout ce qui a commencé par être fin devienne moyen, que tout ce qui a commencé par être proposition devienne notion, et non *vice versa*.

Classées d'après leurs organes d'émission, les articulations se divisent en labiales, dentales et gutturales ; et, d'après leur force d'émission, en faibles, fortes et aspirées. Ces diverses classes de lettres concourent, très inégalement et très arbitrairement dans chaque idiome, à son orchestration particulière pour ainsi parler. Mais on a remarqué que, dans leur permutation d'un idiome à un autre, sans sortir des bornes d'une même famille, elles suivent certaines voies régulières que les linguistes ont formulées. Et il se trouve que ces voies sont circulaires, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait réversion, car jamais, à notre connaissance, le cercle dont il s'agit n'est parcouru en sens inverse. « En passant, dit Eichoff, du domaine indien, grec, romain ou slavon, dans le domaine germanique, la faible se change en forte, la forte en aspirée, et l'*aspirée en faible.* » Voit-on la faible, au contraire, se changer en aspirée, et l'aspirée en forte ? Non, en général. On peut, il est vrai, exprimer cette loi d'une autre manière, et dire que, « en passant du domaine germanique au domaine indien, grec, romain, la faible se change en aspirée, l'aspirée en forte, et la forte en faible », mais alors c'est l'inverse de cette rotation de métamorphoses qui sera contraire aux faits.

II

Il n'est pas d'aspect de la vie sociale qui se prête avec plus de facilité que le langage à être traité comme un organisme vivant. Eh bien, c'est cependant aux langues surtout, parmi les choses humaines, qu'il est impossible d'appliquer jusqu'au bout la loi des âges, la nécessité de la mort. Ne voit-on pas tout idiome, arrivé à un certain point de maturité, d'équilibre mobile, s'y tenir indéfiniment s'il est parlé par un peuple prospère ou s'il passe d'un peuple prospère à un autre, et ne périr en somme que de mort violente ? La langue ressemble en cela non pas à l'individu vivant, — auquel il faudrait plutôt comparer peut-être le mot pris à part — mais à l'espèce vivante qui, elle aussi, semble n'être pas nécessairement vouée à la mort en un temps donné, puisque rien n'indique le moins du monde qu'il y ait une proportion quelconque entre le temps (inconnu) de la formation de ces types et leur durée prodigieusement inégale, qui, pour quelques-uns d'entre eux, a traversé plusieurs périodes géologiques. Il n'apparaît même pas que la langue, non plus que l'espèce, vieillisse. On sait ce qu'on entend, au moins métaphoriquement, par le vieillissement d'une littérature et d'un art, d'un régime politique, d'une religion, d'où peut suivre leur mort naturelle, ce qui ne veut pas dire nécessaire et inévitable toujours. Mais quels caractères distinctifs désigne-t-on quand on parle de la décrépitude d'un idiome ? Qu'est-ce qu'on entend par là, au fond, si ce n'est la décrépitude littéraire, politique, religieuse,

économique, du peuple qui le parle ? Quoi qu'il en soit, rien n'autorise à penser que le dépérissement linguistique, fût-il jugé inévitable, est inverse de la croissance linguistique.

Même pour les mots isolément considérés, il n'est pas vrai que la vieillesse et la mort soient la suite fatale de la naissance. S'il en est qui périssent, il en est beaucoup plus qui se perpétuent depuis les origines les plus reculées, comme le montre l'identité des racines aryennes, dont le son ni même le sens, dans nombre de cas, n'ont changé. En outre, quand ils périssent (1), quand on cesse de les prononcer, c'est pour des raisons tirées non de la nature et du génie de la langue, d'une nécessité interne, mais de circonstances extérieures, telles qu'une conquête qui, en abaissant la condition sociale des vaincus et en rétrécissant leur horizon intellectuel, réduit au rang de patois leur idiome et rend inutile une grande partie de leur ancien vocabulaire, consacrée, à des idées qui leur sont devenues étrangères. C'est ainsi qu'ont dépéri les dialectes de la langue d'oc, pendant que ses sœurs l'espagnol et l'italien, grâce à des circonstances plus favorables, s'acheminaient vers de hautes destinées.

Y aurait-il mort naturelle d'une langue quand l'observation montre que, sans conquête ni persécution, elle est parlée par un nombre d'hommes régulièrement décroissant ? Non, pas même alors. Car il s'agit ou bien de peuplades insulaires, polynésiennes notamment, dont la langue ne se

(1) Il y a aussi des résurrections de mots : *Multa renascentur*. La plupart des vieux mots français dont La Bruyère déplorait la mort ont été remis en usage.



perd que parce que leur population décroît en vertu de causes physiologiques ou autres qui n'ont rien de linguistique, — ou bien de peuples qui se sont laissé peu à peu gagner par la contagion d'un idiome voisin, parce que le hasard a fait que celui-ci présentait certains avantages sur leur langue maternelle. Il n'est pas de langue qui, sur ses frontières, ne livre d'incessants et invisibles combats avec ses voisines, sous la forme de *duels logiques* ou téléologiques (1) qui s'opèrent entre deux mots différents s'offrant à la fois pour exprimer la même idée. De l'issue générale de ces duels, dans la moyenne des cas, dépend le recul ou la progression d'une langue. Cette frontière des langues est la zone critique où se jouent leurs destins, le champ de bataille où elles cherchent réciproquement, sous des apparences pacifiques, à s'exterminer.

Une langue, — sauf le cas où sa population vient à disparaître — ne peut donc jamais mourir que tuée par une autre langue, puisque l'homme doit toujours parler à moins de cesser d'être homme. Une langue peut se modifier, se trans former, elle ne peut pas se suicider.

Mais, au fond, n'en serait-il pas de même d'une religion, d'une philosophie, d'une constitution, d'une législation, d'une morale, d'un art ? Une religion, jusqu'à l'avènement de la libre pensée, ne meurt, cela est certain, que tuée par une autre religion ; et, quand la libre pensée apparaît, le conflit qui s'engage entre elle et son adversaire est dû à ce qu'une religion a suscité une forme d'irréligion précisément op-

(1) Voir à ce sujet nos *Lois de l'Imitation*, chapitre intitulé « Les lois logiques de l'imitation ».



posée et pareillement fanatique (1). Une philosophie non plus ne meurt que tuée par une autre : il a fallu le cartésianisme pour abattre le péripatétisme scolastique. On dit, il est vrai, de certains gouvernements qu'ils se sont suicidés ; mais, malgré l'accumulation de leurs fautes, ils auraient continué à vivre si la vue d'un gouvernement étranger ou le souvenir d'un gouvernement ancien n'eût suscité la conception, à la fois imitative et inventive, d'un nouveau système politique. Malgré tous les défauts de l'ancien régime français, il vivrait encore si l'exemple fascinateur de la constitution anglaise combiné avec le modèle imaginaire des républiques de l'antiquité n'eût suggéré les constitutions révolutionnaires. Il n'y a pas de mort naturelle des États ; l'histoire n'enregistre que leur mort violente ou accidentelle.

Or celle-ci n'est jamais l'inverse de leur naissance et de leur croissance. Je sais bien, cependant, qu'au progrès de la population pendant la croissance s'oppose le déclin de la population pendant la décadence, mais cette opposition numérique, bien que née de causes en parties sociales — et qui d'ailleurs ne sont pas inverses — n'a rien de social par elle-même ; et est-ce que la population, en devenant de moins en moins nombreuse (parce que la fécondité des mariages a continué à décroître, parce que la productivité de certaines inventions, ou de la découverte de nouvelles terres, a continué à diminuer), présente des caractères sociaux opposés à

(1) « Il est permis, dit Cournot, de rapprocher des formes de religion les formes d'irréligion qui les accompagnent et qui en dérivent par une réaction inévitable. » C'est, ainsi dit-il, que le catholicisme est accompagné du voltairianisme, etc.



ceux qu'elle présentait — ou qu'elle présentera de nouveau peut-être (1) — en devenant de plus en plus nombreuse? Est-ce que, par exemple, après avoir émigré de plus en plus des campagnes vers les villes pendant sa période ascendante, elle émigrerait de plus en plus des villes vers les campagnes pendant sa période déclinante? Nullement; au contraire, l'urbanisation alors se continue et devient fiévreuse. Je sais bien aussi que l'activité et la diversité des productions agricoles ou industrielles vont en augmentant pendant la première phase de progrès et en diminuant pendant celle de *regrès* (pour employer le néologisme expressif de M. de Greef); mais les articles de luxe, les derniers apparus, sont-ils les premiers à disparaître? Point du tout.

— Sous une apparente persistance, les institutions sociales subissent des altérations continuelles, qui consistent surtout en ce qu'on pourrait appeler le déplacement de leur *accent*. Tandis que, dans les langues, l'accent proprement dit reste fixé ou est ce qui change le moins, les religions déplacent souvent l'accent qu'elles mettent toujours, pour ainsi dire, sur un dogme ou sur un autre, mais rarement sur le même à deux époques successives. Dans la primitive Église, « on mit l'accent, dit très bien Harnack (2), sur la résurrection de la chair ». Plus tard, ce fut sur l'enfer ou le purgatoire, sur le diable; sur la chute et la rédemption, etc. En fait

(1) Il suffirait pour cela d'une invention nouvelle qui vînt redoubler l'activité du pays et la demande de bras.

(2) *Précis de l'histoire des dogmes* (1893).

de morale religieuse, l'accent a porté d'abord sur la chasteté et les mortifications ; puis sur la crainte de Dieu, sur l'amour de Dieu ensuite ; de nos jours, il porte sur la charité et l'amour du prochain. Ces pérégrinations de l'accent sont la plus inaperçue et peut-être la plus profonde des transformations que les religions traversent ; et il serait intéressant d'en noter la série. Cette série est-elle réversible? En théorie, oui, mais en fait, non. Assurément, quelles que puissent être les palingénésies du christianisme, on ne reverra plus la résurrection de la chair ni l'enfer y jouer le rôle d'idée maîtresse. Il en est de cette série des dogmes majeurs comme de celle des crimes majeurs, qui vont du sacrilège, du vol, de la sorcellerie, de la bestialité, à l'assassinat par cupidité, et ne reviendront certes jamais à leur point de départ.

En fait d'institutions politiques, juridiques, économiques, esthétiques, il existe aussi un accent, qui se déplace plus ou moins lentement d'âge en âge. La vie politique n'est presque pas autre chose que ce mouvement du foyer de la rétine publique qui se dirige à chaque instant vers le point attaqué par l'opposition, dont le programme, « la plate-forme », change sans cesse. Ce même foyer se meut aussi, assez rapidement, dans le champ de l'art ou de la littérature, et c'est toujours le genre littéraire ou la manière artistique en discussion qui attire cette vive conscience du monde des lettrés et des artistes. En apparence, c'est le même Racine, le même Corneille, le même Fénelon, le même Bossuet, que la France admire depuis Louis XIV ; en réalité, c'est une suite de qualités différentes qui, sous chacun de ces noms consacrés, alimente et renouvelle son admiration. Le Fénelon mystique

et utopiste que le XVII[e] siècle redoutait n'a rien de commun avec le Fénelon philanthrope et sentimental qui faisait venir des larmes aux yeux des lecteurs de Florian, ni avec le Fénelon sec, diplomate, astucieux, « pareil au serpent d'avant la chute, sans perfidie mais non sans tortuosité » que Joubert et M. Brunetière ont découvert. Or, la succession des nuances diverses de beauté qu'on goûte dans ces grands écrivains, ou des nouveaux aspects de vérité qu'on aperçoit chez les grands philosophes, tels que Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, est-elle susceptible de se retourner? Non, dans son ensemble, dans la mesure où elle répond à un certain ordre logique des admirations et des questions et n'est pas une simple affaire de mode. — Depuis le prémier empire jusqu'en 1851, la politique de la France a été accentuée tour à tour, même sous une identité apparente de constitution, dans un sens d'abord autoritaire, puis libéral, puis égalitaire, enfin humanitaire; à partir de 1851, la série recommence, autorité, liberté, égalité, humanité, nous en sommes-là; elle recommence, mais elle ne s'intervertit pas. Il semble qu'il y ait là une pente irrésistible, dans notre siècle au moins.

Suivant Lange, l'évolution qui entraîne la pensée philosophique du matérialisme comme port d'embarquement à l'idéalisme comme Ithaque de l'Odyssée de la raison, serait irréversible. Les exemples abondent en effet sous sa plume; et, s'il reconnaît des exceptions à sa règle, notamment Strauss, il s'en étonne. Chez Strauss, dit-il, « le matérialisme n'est que le résultat final d'un long développement. Cela peut paraître surprenant, car le matérialisme représente naturellement la forme primitive, la forme la plus grossière de la

philosophie ; en le prenant pour point de départ, on peut aisément passer au sensualisme et à l'idéalisme, tandis qu'aucun autre point de vue logique ne peut, par simple agrandissement de la sphère d'expériences ou par une élaboration intellectuelle, être ramené au matérialisme ».

III

— L'évolution économique est-elle réversible ? On l'a dit, sur la foi d'analogies superficielles et sous l'empire de cette obsédante idée de symétrie qui hallucine l'esprit humain. Que certains théoriciens du collectivisme s'y soient trompés et que, pour concilier avec leur dogme du progrès indéfini leur programme d'expropriation universelle, de retour à la propriété collective des temps primitifs, ils aient formulé la nécessité de pareilles régressions en vue du Progrès même, on ne saurait en être surpris. Mais une illusion analogue se fait jour parmi les esprits les plus pénétrants, et, par exemple, les nouveaux économistes ont cru apercevoir que les perfectionnements de l'échange nous ramènent au troc des premiers âges. Le régime de la monnaie métallique et même fiduciaire, à ce point de vue, pourrait être considéré comme un moyen terme interposé entre le troc initial, usité chez les sauvages, et le troc final, déjà pratiqué sous forme internationale, en attendant qu'il soit seul connu (?) de nos petits-neveux. M. Gide, dans ses *Principes d'économie politique*, signale bien d'autres cas de réversion. « L'évolution sociale constitue d'abord une classe de marchands ayant pour fonction de

faciliter les relations entre producteur et consommateur, puis elle tend aujourd'hui à éliminer peu à peu cette classe et revient, par des procédés plus simples et moins coûteux, à la mise en relation directe du producteur et du consommateur. — L'association coopérative a été une des premières formes de la production, et pourtant nous voyons en elle celle de l'avenir. » Il ajoute : « On pourrait trouver dans les autres sciences sociales bien d'autres exemples non moins curieux : le formalisme littéral des législations primitives tend à revivre dans les législations avancées sous forme de mentions inscrites sur des registres ; le gouvernement direct par le peuple des cités antiques reparaît dans le *referendum* des nations modernes ; le service militaire obligatoire pour tous nous ramène antérieurement à l'institution des armées permanentes, etc. » Mais, si l'on regarde de près à chacune de ces prétendues similitudes d'extrêmes, on verra qu'elles se réduisent à des similitudes de noms. Aussi le sagace auteur de ces remarques, en général bien plus solide, a-t-il eu soin de les rejeter dans une note.

— L'homme a demandé ses substances alimentaires : 1° à l'homme lui-même (anthropophagie) ; 2° à l'animalité (période pastorale) ; 3° à la végétation (période agricole) ; et, si le rêve de M. Berthelot se réalise, la nourriture humaine sera empruntée enfin : 4° au règne minéral. Dans le même ordre, l'industrie de l'homme a tiré successivement ses matières premières et ses forces motrices de ces quatre sources différentes. Il s'est vêtu de peaux de bêtes et de tissus de laine avant d'apprendre à tisser la toile et le coton ; il s'est éclairé d'huiles animales avant de recourir aux plantes

oléagineuses et plus tard aux lacs de pétrole ; il s'est aidé, pour ses travaux, d'abord de ses esclaves, puis de ses bêtes de somme, puis des chutes d'eau, de la vapeur d'eau et de l'électricité. Il a eu pour armes ses seuls bras d'abord, auxquels se sont ajoutés d'âge en âge la dent féroce de ses chiens, les massues et les arcs empruntés à ses forêts avec les poisons végétaux de ses flèches, enfin la poudre et autres substances explosibles. Il a eu pour outils, pour instruments durs et résistants de ses volontés capricieuses, ses seuls membres d'abord, ses os, ses dents, ses ongles, avec l'aide successive, en premier lieu, des leviers, des marteaux, des couteaux, des aiguilles naturels que lui procuraient en premier lieu les os longs, la corne, les défenses, les arêtes, etc., des animaux chassés ou pêchés par lui, en second lieu les branches de certains arbres, les enveloppes ou les noyaux de certains fruits, enfin la nature inorganique; et les trois âges de la pierre éclatée et polie, du bronze, du fer, ne sont que la subdivision de cette dernière période. Cette subdivision présente d'ailleurs une série aussi naturelle que la précédente, qu'elle complète ; les substances minérales ont dû se suivre dans l'ordre de leur difficulté d'extraction ou de fabrication combiné avec celui de leur utilité. Notons qu'un âge du cuivre assez court a précédé parfois l'âge du bronze.

On pourrait multiplier facilement les applications de l'espèce de loi qui vient d'être indiquée, de même qu'il serait facile d'y noter maintes exceptions : il ne me paraît pas certain ni probable, par exemple, que l'homme ou l'anthropoïde primitif se soit servi d'os longs avant de faire usage du bâton ; et, s'il est vrai que l'homme a bâti des maisons en bois

avant de les bâtir en pierre, puis en fer, il n'est pas moins démontré qu'il a commencé par habiter des grottes qu'assurément il clôturait par des murs grossiers longtemps avant de savoir construire une hutte. Mais, dans leur ensemble, les séries dont il s'agit sont conformes aux données archéologiques et révèlent un véritable versant de la préhistoire et de l'histoire. Cette pente générale peut-elle être remontée, et y a-t-il lieu de penser qu'elle l'a été ou le sera ? Évidemment, non. Si quelque catastrophe engloutissait tous les secrets de la civilisation, l'homme, retombé brusquement au bas de son échelle, se remettrait à la gravir, mais on ne le verra point, en vertu d'un déclin continu, la redescendre échelon par échelon. Si la métallurgie moderne se perd jamais, elle ne sera point remplacée par un retour au bronze des palafittes, puis au silex poli, puis au silex éclaté, puis au bâton de l'orang-outang. Jamais on n'abandonnera le fusil pour revenir à l'arbalète, et à l'arc, puis à la massue d'Hercule. Par paresse d'esprit, par assoupissement intellectuel dû à l'appauvrissement ou à l'excès même du bien-être, le civilisé déchu pourra bien oublier ses sciences supérieures, mais il retiendra toujours les secrets de fabrication raffinée qui en sont l'application industrielle et dont il continuera à vanter l'utilité. Il y aura des photographes longtemps après qu'il n'y aura plus de chimistes. Cette paresse dont je parle, après tout, n'est, sous un autre nom, que le mobile même du progrès, la tendance, par laquelle s'explique l'évolution économique tout entière, à produire avec un effort donné un effet plus grand, ou, avec un effort moindre, un effet donné. En tant qu'opérées sous l'empire de ce mobile, toutes

les transformations économiques sont ce qu'il y a de plus téléologique, c'est-à-dire de plus logique, et leur suite comme leur irréversibilité se justifie par là.

Le transformisme économique peut être envisagé par bien des côtés et présente, par conséquent, autant de séries unilinéaires ou multilinéaires d'états successifs, qui toutes se prêtent à des formules, parmi lesquelles la précédente, relative à l'origine des substances et des forces employées par l'industrie, n'est qu'une des plus singulières de prime abord, mais non assurément des plus exactes ni des plus profondes. On a jugé plus important, mais à tort, je crois, un ordre soi-disant historique de culture des divers terrains, qui a été formulé par Ricardo à son point de vue spécial, et qui peut être étendu à l'industrie tout entière. Cet ordre, qui irait nécessairement des terres les plus fertiles aux moins fertiles, serait irréversible. Après avoir été longtemps répétée comme un dogme, cette prétendue loi a été contredite par Carey, suivant qui c'est dans l'ordre précisément inverse qu'aurait lieu le défrichement des terres, les plus fertiles étant au début, comme le dit M. Gide, « celles qui, en raison même de leur fécondité, sont les plus difficiles à défricher : végétation exubérante, forêts gigantesques, marais, miasmes et fièvres. » En réalité, Ricardo et Carey ont tort et raison à la fois, tous deux conformément à la loi du moindre effort et du plus grand effet; mais l'ordre indiqué par Carey se vérifie plutôt dans les pays neufs, celui de Ricardo dans les vieux continents. Est-ce à dire qu'il y ait là opposition sérielle? Non, ni l'une ni l'autre de ces deux formules ne s'applique avec un degré notable d'approximation, et le problème est plus complexe qu'elles ne le laissent

supposer. C'est en raison de leur degré de sécurité, de protection efficace, c'est-à-dire de leur proximité d'une ville, d'un château fort, d'un monastère, que certaines terres ont été défrichées et cultivées avant certaines autres, à degré de fertilité égal. Or, à ce point de vue, les accidents historiques de la victoire et de la défaite jouent un rôle immense, et, assez souvent, le plus souvent même, les lieux élevés étant les plus forts militairement, il doit arriver que les plateaux ou les pentes des collines, quoique peu fertiles, soient, même sur les vieux continents, cultivés avant les terres basses et grasses. L'influence de la fertilité et celle de la sécurité se balancent donc fréquemment et donnent une résultante des plus variables.

Il en est des emplacements successifs de l'industrie comme de ceux de l'agriculture. L'industrie va-t-elle toujours des endroits les plus productifs aux moins productifs, comme il arrive, ce semble, pour les mines, dont les plus superficielles et les plus rémunératrices sont exploitées avant les plus profondes ? Oui, mais dans le rayon des pays où l'on jouit de la protection des lois, car des mines moins riches dans un pays plus sûr sont préférées à des mines plus riches dans une région mal protégée. En outre, les emplacements industriels les plus productifs et les plus sûrs sont choisis *parmi tous les emplacements que l'on connaît*. Mais la science, le flair, le hasard, peuvent faire connaître un emplacement nouveau, un gisement métallifère par exemple, à la fois supérieur en richesse et en sécurité à tous ceux qui sont déjà connus : c'est le cas de beaucoup de mines d'or ou d'argent. Il dépend aussi d'une invention, qui transforme une industrie par

l'introduction d'une machine ou d'un nouveau procédé, de rendre très avantageux un emplacement jusque-là sacrifié et d'annihiler les avantages d'une situation auparavant privilégiée. La découverte d'un gisement de phosphate, d'un nouveau mode de culture, ou, ce qui revient au même, l'importation d'une nouvelle plante, d'un nouveau plant de vigne américain, d'un nouvel engrais, suffit pareillement à bouleverser et intervertir la valeur relative des terrains.

IV

L'ordre d'apparition des inventions et des découvertes : voilà, au fond, la cause principale, ou l'une des deux principales causes, d'où découlent toutes les séries déroulées par l'évolution économique (1), non seulement celles qui précèdent, mais bien d'autres, et de plus importantes, concernant les transformations internes de chaque industrie, le passage de la petite à la moyenne et à la grande, l'agrandissement incessant des marchés et des débouchés, l'extension du crédit, l'accroissemeut du capital, etc. La richesse humaine est fille du génie humain. Or, quel est l'ordre dans lequel se succèdent les manifestations scientifiques et industrielles de ce génie ? C'est un ordre à la fois accidentel et rationnel, multiforme et réglé, capricieux et convergent, qui, comme l'arbre généalogique des espèces vivantes, aux ramifications touffues et non sans des régressions partielles, est, dans son en-

(1) Voir, à ce sujet, *Logique sociale* (chap. sur l'Economie politique), *Lois de l'Imitation*, *Transformations du droit*, etc.

semble, aussi essentiellement irréversible qu'essentiellement pittoresque et variable. Il ne faut donc pas s'étonner si les séries économiques qui en dérivent offrent au même degré, malgré des rétrogradations de détail, les mêmes caractères d'irréversibilité et de variabilité essentielles (1).

Encore ici faut-il faire des distinctions, car la série des découvertes et des inventions est de deux sortes : une accumulation ou une substitution. La série historique des théorèmes de géométrie, du premier au dernier, du plus simple au plus compliqué, est leur accumulation graduelle ; la série des systèmes de philosophie ou des hypothèses de l'ancienne chimie, ou des cultes religieux, est la substitution des uns aux autres. On peut regarder une machine moderne, telle que la locomotive, comme accumulant et synthétisant en elle des machines plus simples et successivement apparues dans le passé : la machine à vapeur, la voiture suspendue, le char, le rail, le piston, la roue, etc. Elle ne s'est pas substituée à ces antiques inventions, elle s'y est ajoutée. Il se peut donc fort bien que celles-ci lui survivent si elle vient à n'être plus fabriquée, ce qui ne veut pas dire qu'elles lui auront succédé. On aurait beau dans l'avenir faire en voiture suspendue, puis en char ou en charrette même, les grands voyages qui s'exécutent maintenant en chemin de fer, il n'y aurait pas là à proprement parler réversion. Mais une ma-

(1) Aussi ne sont-elles irréversibles que dans la mesure où elles dépendent de la logique des inventions. D'ailleurs, je ne vois aucune difficulté à admettre que la civilisation, au point de vue économique comme à tout autre égard, après avoir marché du sud au nord et de l'est à l'ouest, redescende du nord au sud, comme elle commence à le faire déjà, et revienne à son berceau oriental.

chine peut être aussi regardée comme se substituant à d'autres machines qui, comme elles, accumulaient et synthétisaient, seulement d'une autre manière, des inventions antérieures : en ce sens, la locomotive s'est certainement substituée à la diligence et à la chaise de poste. Si quelque catastrophe sociale frappait de paralysie l'industrie des chemins de fer, qui suppose une sécurité vaste et profonde, verrait-on reparaître les diligences précisément et les chaises de poste? C'est possible, parce qu'ici l'idée de revenir à un procédé si simple s'offrirait d'elle-même. Il est plus probable cependant qu'on inventerait autre chose. Et il est certain que, lorsqu'un procédé en même temps plus simple et meilleur, tel que la lampe à pétrole, s'est substitué, comme il arrive souvent, à un procédé moins bon et moins simple, à la lampe modérateur ou à la lampe Carcel, on ne reviendra jamais en arrière. On n'abandonnera pas le télégraphe électrique pour revenir au télégraphe aérien. De même, quand une vérité relativement simple, comme il arrive plus souvent encore, se substitue à une erreur compliquée (le système de Newton au système de Ptolémée, la cosmogonie scientifique à une cosmogonie mythologique), il est inadmissible, il est contraire à la loi du moindre effort (1), que l'esprit humain rétrograde à cet égard. Mais, si une erreur simple et claire, telle que certains dogmes ou certaines idées métaphysiques, a été péniblement délogée des esprits par une vérité scientifique obscure et

(1) Autre conséquence de la loi du moindre effort : chez les anciens comme chez les modernes, ainsi que le remarque Roscher, les impôts directs ont précédé les impôts indirects. Verra-t-on cet ordre s'intervertir conformément au vœu de nombreux réformateurs ?



enchevêtrée, la rétrogradation n'a rien d'invraisemblable.

Après l'ordre d'apparition des découvertes et des inventions, la seconde cause principale de l'évolution économique, c'est l'ordre de leur propagation successive parmi les hommes. J'ai dit dans mes *Lois de l'Imitation*, et je n'y reviendrai pas, comment elles se propagent suivant certaines pentes générales qui favorisent la diffusion imitative des unes au détriment des autres, toutes aspirant d'ailleurs à une progression géométrique et s'alliant ou se combattant pour la conquête. On les voit notamment se répandre de haut en bas de la nation, soit de l'élite aristocratique aux couches moyennes et populaires, soit des capitales aux grandes et petites villes et aux campagnes ; et on voit, dans le groupe fraternel des nations d'une même civilisation chrétienne, islamique, bouddhique, une nation donner toujours le ton aux autres, qui reçoivent plus d'exemples d'elle qu'elles ne lui offrent de modèles. C'est en vertu de cette loi que, comme l'a remarqué Roscher, la production industrielle, chez les anciens, a débuté par les industries de luxe, et qu'il en a été de même dans les temps modernes, où les manufactures répondant à des besoins aristocratiques ont précédé les fabriques et les usines consacrées à des articles de première nécessité. — J'ai cru montrer aussi que l'exercice de l'imitation conformément à ses lois, le croisement et l'élargissement continuels des exemples, l'alternance de l'imitation-mode et de l'imitation-coutume, avaient pour résultat nécessaire d'agrandir continuellement le champ social, d'abord réduit à la famille ou au clan, puis à la cité, puis à une petite nation, et étendu enfin à une fédération ou à un vaste Empire, sinon à toute l'huma-

nité (1). C'est toujours dans des enclos, il est vrai, que la civilisation fleurit depuis ses plus humbles jusqu'à ses plus hautes fleurs, en vertu du penchant de l'homme à se recueillir finalement dans l'imitation-coutume, dans l'imitation héréditaire, harmonie du social et du vital; mais c'est dans des enclos dont les murs se renversent de temps en temps et ne se redressent qu'en se reculant d'âge en âge. On n'a pas eu tort de dire qu'après s'être resserrée dans un bassin de fleuve, elle s'était déployée ensuite dans le bassin d'une mer intérieure, et qu'elle aspirait maintenant à embrasser plusieurs océans. Ce caractère successivement fluviatile, méditerranéen, océanique de la civilisation, s'explique parfaitement d'après ce que nous venons de dire. — Je me borne à constater que les séries imposées par les lois de l'imitation sont, autant et plus nettement encore que les séries, produites par les lois de l'invention, irréversibles.

V

Le rapport de l'ordre au progrès dans nos sociétés, si l'on admet que le premier est pour le second, est propre à confirmer la subordination de l'opposition à la variation. L'ordre, en effet, la conservation sociale, provient souvent d'un balancement ou d'un équilibre de tendances contraires, d'où résulte

(1) Les conséquences économiques de cette assimilation graduelle des besoins et des idées sont incalculables. La première condition pour que l'atelier familial devienne atelier *vicinal*, puis manufacture, puis machinofacture, c'est que les besoins de consommation correspondante se soient assimilés entre voisins, entre concitoyens, entre compatriotes, entre contemporains...



la constance des moyennes statistiques; le progrès, au contraire, l'accumulation des initiatives réussies et d'accord entre elles, a pour cause une série de forces dissymétriques. Une remarque très juste et très profonde de Stuart Mill me semble venir à l'appui de cette vue. « Quoique, dit-il dans sa logique, *les variétés de caractères existant entre les individus ordinaires se neutralisent réciproquement*, quand on les considère sur une vaste échelle, les individualités hors ligne ne se neutralisent pas. On n'a pas vu un autre Thémistocle, un autre Luther, un autre Jules César, *ayant avec des facultés égales des dispositions contraires*, contre-balancer exactement les Thémistocle, les Luther, les César antérieurs et les empêcher de produire un effet permanent. »

Entendons-nous bien sur ce point, car l'observation de Mill exige un petit commentaire qui la rectifie. S'il n'est pas vrai qu'il apparaisse des anti-César et des anti-Luther, il ne l'est pas davantage qu'il y ait des anti-Pierre ou des anti-Paul quelconques; jamais le contraire d'un individu, pris dans son ensemble caractéristique, ne se réalise. Ce qui se produit, c'est le contraire de chacun des traits particuliers et élémentaires dont se compose une personne individuelle : si ce caractère diffère *en plus* de la moyenne de la race, on peut être sûr qu'un autre individu présente le même caractère *en moins* : à tel excès de taille, de mémoire, de volonté, etc., s'oppose tel défaut correspondant. Et il en est des plus grands hommes à cet égard comme des plus petits. Seulement, et c'est une différence très importante, tandis que les variétés symétriquement opposées des individus ordinaires, imitatifs, présentant de faibles différences en plus et en moins, s'écartant peu de

la moyenne, peuvent être toutes utilisées dans la vie sociale, et, en réalité, trouvent toutes leur emploi dans une société bien ordonnée, les variétés extrêmes, dont l'écart est très grand, ne sauraient jouer des rôles sociaux équivalents. Ces variétés extrêmes, en effet, sont, d'une part, les aptitudes éminentes, les dons exceptionnels, des hommes de génie ou des héros, d'autre part les infirmités intellectuelles ou morales des fous et des scélérats. Aussi n'y a-t-il aucune symétrie à établir entre les premiers, qui remplissent le monde de leur gloire et du rayonnement de leurs exemples, et les seconds, qui peuplent nos prisons ou nos asiles d'aliénés.

Ainsi, l'évolution progressive, qui n'est ni réversible ni semblable d'une civilisation à une autre, s'opère par une suite d'*anomalies* individuelles dont les contraires ne jouent aucun rôle social et ne parviennent jamais à les neutraliser. Et, quand ces anomalies heureuses ont émis des initiatives fécondes, le rayonnement imitatif de celles-ci se répand parmi les individualités dites ordinaires, c'est-à-dire présentant des caractères moins tranchés — non moins précieux ni moins personnels pour cela — et se conserve grâce, en partie, au balancement symétrique des variétés faibles incarnées dans ces individus. Par la variation dissymétrique se créent les nouveautés, par l'opposition elles se conservent. Le progrès est dû à la rupture intermittente d'un équilibre conservateur.

Qu'on me permette ici d'ouvrir une parenthèse.

La question du rôle des grands hommes, à propos de laquelle Stuart Mill fait la remarque citée plus haut, est d'ordinaire fort mal posée : on demande si c'est par des *causes générales* ou par des *causes individuelles* que les faits sociaux

sont produits. Mais, je vous prie, qu'est-ce que les causes générales elles-mêmes, si ce n'est des groupes et des amas de causes individuelles? Qu'est-ce que « l'esprit d'une époque » ou « le génie d'un peuple », si ce n'est l'ensemble des idées et des tendances inhérentes à chacun des individus qui vivent à cette époque, qui composent ce peuple? On doit donc opposer non pas les causes générales aux causes individuelles, mais les causes individuelles isolées, *ut singulæ*, aux causes individuelles rassemblées, groupées, agissant en masse. Seulement, en postulant ce groupement, on ne s'aperçoit pas qu'on élude la question majeure et préalable, qui est de savoir comment il s'est formé, comment cette similitude de tant d'individus divers, sous des rapports si particuliers d'idées et de besoins, s'est produite en tel siècle et en telle nation, non ailleurs ni en d'autres temps. Et c'est à cette question que je me suis surtout efforcé de répondre. Or cette réponse montre la part prépondérante et nécessaire qui appartient aux *inventeurs*, aux initiateurs, aux novateurs, — lesquels ne sont pas toujours de grands hommes, il est vrai, mais le sont assez souvent, — dans la production de ces similitudes précises, caractéristiques, vraiment sociales, dues à l'imitation. Ceux qui nient en cela l'influence efficace des grands hommes, ceux qui les considèrent comme une simple *expression* inerte et passive des besoins et des idées de leur milieu (comme si l'existence de ces besoins et de ces idées généralisés dans ce milieu pouvait se comprendre autrement que par une accumulation de grandes initiatives dans le passé) peuvent être comparés aux psychologues qui regardent la conscience et la volonté comme

un *épiphénomène*, une superfétation des phénomènes physiologiques, dont le sentir et le vouloir ne seraient que la traduction pure et simple.

Or cette comparaison même est trop avantageuse aux sociologues dont il s'agit. Car, en réalité, il est très vrai que la conscience et la volonté sont, en un sens, de simples moyens d'expression et de concentration puissante des énergies vitales, sans lesquelles elles ne seraient rien ; mais les grands hommes seraient quelque chose, ils seraient même tout ce qu'ils sont, individuellement, sans l'appui et l'écho de la société, quoique, dans ce cas, ils fussent réduits à l'impuissance d'agir.

Aussi faut-il louer Stuart Mill, entre autres marques qu'il a données de sa supériorité pénétrante, d'avoir prêté sa ferme et forte adhésion à la thèse de l'efficacité éminente des grands hommes. Il critique à cet égard Macaulay. Et, de fait, on peut s'étonner qu'un historien, un historien anglais surtout, ait pu méconnaître le fait d'initiatives tout individuelles ayant eu sur le développement social une influence prolongée et toujours croissante. Il n'en est peut-être pas de meilleur exemple historique que l'entreprise de Guillaume le Conquérant. Quelle raison a-t-on de penser que, si Guillaume n'eût pas songé à conquérir l'Angleterre, ce projet eût été repris plus tard et exécuté ? Pas la moindre. Mais, dans cette hypothèse, que devient l'histoire d'Angleterre ? Que devient l'empire britannique de nos jours, le déluge anglais à la surface de la planète ?

Stuart Mill, cependant, me semble s'être abusé sur un point : il estime que, plus la civilisation progresse, et plus

s'amoindrit la part de l'action personnelle dans sa direction. « Bien que le cours des choses, dit-il, ne cesse jamais d'être susceptible d'altération, tant par l'effet d'accidents que par celui de qualités personnelles, la prépondérance croissante de l'action collective de l'espèce sur toutes les causes moindres tend constamment à pousser l'évolution générale de la race dans une direction qui dévie de moins en moins d'une route certaine et déterminée d'avance. » Remarquons qu'alors même qu'il en serait ainsi, ce fait même, la difficulté croissante pour un individu de dévier le courant de l'impulsion collective des idées et des desseins, attesterait l'action décisive des individus marquants dont les innovations accumulées et propagées dans le passé ont creusé le lit de ce courant. Mais, ajoutons que, si ce courant, né et grossi de l'imitation des inventions anciennes, est rendu de plus en plus fort par l'extension imitative du champ social, en revanche les ressources mises à la portée des gouvernants ou des hommes influents d'à présent qui songeraient à le dévier, à le canaliser, sont de plus en plus puissantes. Certes, pour remuer les masses d'aujourd'hui, qui se comptent par centaines de millions dans le monde européen, pour susciter en elles un élan révolutionnaire qui les porte, par exemple, vers un essai général de collectivisme, il faut une force immense. Mais la presse est cette force. Est-il certain d'ailleurs que, pour imprimer à nos nations européennes cette déviation incalculable de leurs destinées, il faille plus d'énergie qu'il n'en a fallu aux Pierre l'Ermite du moyen âge pour lancer l'aventure des Croisades ? N'oublions pas que, plus les peuples s'intellectualisent ou se civilisent, et plus ils deviennent instables, mobiles, désireux

de changement. Il devient donc de plus en plus aisé de les détourner de leur voie soi-disant « tracée d'avance ». Mais hâtons-nous de fermer cette parenthèse.

— Stuart Mill paraît croire, dans sa *Logique*, que la sociologie n'a à choisir qu'entre deux hypothèses fondamentales : celle d'un changement circulaire, périodique, des sociétés, revenant sur lui-même à la façon des *ricorsi* de Vico, et celle d'une trajectoire en quelque sorte hyperbolique ou parabolique des phénomènes sociaux, conformément à l'idée du Progrès indéfini esquissée par Condorcet, développée par Auguste Comte. Mais il y a d'autres conceptions possibles. La seconde suppose arbitrairement qu'une seule Evolution sociale existe, formée par l'ensemble de toutes les sociétés, qui jouent ou aspirent à jouer chacune un rôle dans ce grand Drame, dans cet unique et immense Mystère. On peut croire à la multiplicité, à la variété, à l'indépendance des tragédies historiques jouées ou jouables. On peut, d'autre part, tout en rejetant l'idée du Progrès indéfini, soit unique, soit multiple, ne pas accepter celle d'un cycle réversible des faits sociaux. Rien n'interdit de conjecturer que, par des chemins parallèles ou divergents, semblables ou dissemblables, les sociétés tendent, non à un état adulte suivi d'une période fatale de vieillesse et de mort, inverse de leur naissance et de leur croissance, mais bien à un équilibre mobile et susceptible en soi de durer et de varier indéfiniment. quoique, en fait, il périsse le plus souvent de mort violente, et même doive toujours, un jour ou l'autre, rencontrer un obstacle majeur à la prolongation de sa durée. Aussi, le point de vue de Mill de-

mande à être élargi. Il y a, non pas deux, mais au moins sept hypothèses possibles ou concevables :

1° Celle d'évolutions sociales multiples mais semblables, suivies de dissolutions inverses ;

2° Celle d'évolutions sociales multiples et différentes, suivies de dissolutions inverses ;

3° Celle d'évolutions sociales multiples, soit semblables, soit différentes, aboutissant à un équilibre stable et mobile ;

4° Celle d'évolutions sociales multiples, indéfiniment progressives ;

5° Celle d'une Evolution sociale unique, indéfiniment progressive ;

6° Celle d'une Evolution sociale unique, aboutissant à un équilibre stable et mobile ;

7° Celle d'une Evolution sociale unique, suivie d'une dissolution inverse.

Quelles sont celles de ces conceptions qu'il convient d'éliminer ? Toutes, je crois, sauf la troisième.

VI

Les oppositions quantitatives des sociétés méritent qu'on s'y arrête un moment. Simultanées ou successives, symétriques ou rythmiques, rythmiques surtout, elles ont une réalité et une importance qu'il s'agit de bien définir et délimiter. Quelles sont, d'abord, les quantités sociales ? Quelle est leur nature et leur relation avec les quantités psychologiques des êtres sociaux et les quantités physiques dont ils dis-

posent? Sous quelque aspect qu'on la considère, une société laisse apercevoir facilement des choses qui augmentent ou diminuent, des hausses ou des baisses, parmi lesquelles il en est un petit nombre seulement que la statistique parvient à mesurer; ce qui ne veut pas dire que celles-ci soient des quantités plus pures ou plus réelles que les autres. Leur privilège de mesurabilité leur vient le plus souvent de quelque signe extérieur et commodément saisissable qui les désigne au calcul, en dépit de leur homogénéité insuffisante, tandis que d'autres, bien plus homogènes, mais moins visibles, échappent aux calculateurs.

La population progresse ou décroît; une religion gagne ou perd des fidèles; un parti politique des adhérents. Une langue est parlée par un nombre croissant ou décroissant d'individus. L'enseignement primaire, secondaire, supérieur, se répand ou décline. La production, la consommation d'une denrée, d'une étoffe, d'un article industriel quelconque, augmente ou diminue (1). Un vice, tel que l'ivrognerie ou l'alcoolisme, une espèce de crime, tel que l'attentat à la pudeur sur des enfants, se propage ou se raréfie. Voilà bien des choses qu'on peut appeler des *grandeurs*, puisqu'elles sont susceptibles d'augmentation et de diminution, mesurées par la statistique ; et il en est une foule d'autres qui, sans être mesurables statistiquement, ne sont pas moins certaines.

(1) La vie économique est toute pleine d'oppositions quantitatives des plus précises. Par exemple, le papier sur l'étranger se négocie tantôt de plus en plus au-dessus du pair (du pair, qui est ici l'état zéro), tantôt de plus en plus au-dessous. Le premier effet se produit quand les dettes envers l'étranger se trouvent sur le marché plus nombreuses que les créances sur l'étranger ; le second effet a lieu dans le cas précisément inverse.



Mais, ce sont là des grandeurs dérivées et complexes, où le physique et le vital se mêlent au social ainsi que l'hétérogène à l'homogène, et il importe de dégager ce qu'il y a en elles de vraiment quantitatif et de vraiment social. Dirons-nous que ce quelque chose est l'une ou l'autre des deux quantités psychologiques que nous connaissons, la croyance et le désir? Non; car, bien que ces deux quantités psychologiques se rencontrent toujours combinées et sommées dans les quantités sociales, celles-ci s'en distinguent profondément, précisément parce qu'elles en dérivent et qu'elles en sont l'addition et la combinaison : l'addition, grâce à la propagation imitative, la combinaison, grâce à la logique. Ce n'est pas même, à proprement parler, remarquons-le, parce qu'il existe des quantités psychologiques, qu'il existe des quantités sociales; mais c'est parce qu'il existe des choses mentales, soit quantitatives, soit qualitatives même, qui se répètent, et s'additionnent en se répétant. Alors même que tout serait affectif et sensationnel en chacun de nous, sans rien d'homogène, il suffirait à nos cerveaux de s'entre-refléter, de se communiquer les uns aux autres leurs états d'âme, pour que la propagation imitative de chacun de ces états devînt une grandeur exprimable en nombres croissant ou décroissant régulièrement. Au fond, sommes-nous jamais sûrs, même en physique, que sous les quantités mesurées par nous, intensité d'une lumière ou hauteur d'un son, ne se dissimulent pas des réalités compliquées, pittoresques, mais plus ou moins semblables et répétées en nombres toujours si élevés, que leur discontinuité réelle prend un faux air de continuité? En chimie, il est bien probable que les éléments

d'une substance sont de petites individualités différentes, mais semblables par quelques côtés, sous lesquels nous les envisageons quand nous donnons le nom de quantité à leur groupe, à leur *masse*.

Il en est de même des hommes. La statistique les dénombre, en tant que semblables comme français, comme anglais, comme russes, ou comme agriculteurs, comme commerçants, comme industriels, ou comme récidivistes criminels ou correctionnels. Dans ces divers dénombrements, la statistique manie des quantités vraiment sociales. Mais, si elle dénombre pêle-mêle des Français, des Chinois, des Polynésiens, des nègres, ou si elle n'a égard qu'à la race dans le sens physiologique et non ethnique du mot, sans distinction des nationalités, des classes, des cultes, des professions, elle n'envisage les hommes que par le côté de leurs similitudes vitales, et ce sont alors des quantités vitales, non sociales, qu'elle étudie.

Ajoutons une remarque essentielle. Si la similitude des êtres ou des phénomènes est ce qui permet de les nombrer et de les traiter comme des grandeurs, les nombres ainsi obtenus auront une tout autre signification suivant que cette similitude aura été fortuite, produite par la rencontre non cherchée de causes différentes, ou qu'elle aura été l'effet direct et en quelque sorte intentionnel d'une même cause, telle que l'élasticité, cause de la répétition des ondes lumineuses ou sonores, la génération, cause de la répétition héréditaire des phénomènes vivants, ou la sympathie (1), cause

(1) La sympathie dans le sens le plus large du mot, dans un sens abusif, si l'on veut, dans lequel on peut dire qu'il y a une sympathie *envieuse* et non pas seulement admirative, — haineuse même parfois.



de la répétition imitative des actes et des pensées, des sentiments d'autrui. Dans le premier cas, le nombre n'exprime qu'un groupement subjectif; mais dans le second, il saisit une réalité objective distincte des unités dont il se compose. Ainsi, quand un physicien nous donne le chiffre des ondulations lumineuses par seconde dans un même rayon parti d'un même foyer, ou le chiffre des ondulations sonores par seconde émanées d'une même corde ou d'un même tuyau d'orgue, il sait que ce nombre optique, la couleur, ou ce nombre acoustique, la note, ne sont pas de pures entités. De même, quand Malthus et Darwin parlent de la progression géométrique du nombre des individus d'une espèce vivante non entravée par la concurrence d'espèces voisines, ils savent bien que ce *nombre spécifique*, tout hypothétique qu'il est, est réel au plus haut point. Et, pareillement, quand une idée nouvelle, telle que le marxisme ou l'anarchisme, quand une passion nouvelle, telle que la passion de la locomotion pour la locomotion, ou celle du changement pour le changement, de la révolution pour la révolution, a été lancée par quelques grands théoriciens, mécaniciens ou politiciens, nul ne doute que les progrès de sa propagation dans les masses populaires, le nombre de ses exemplaires projetés dans les têtes et dans les cœurs, ne soit une réalité sociale de premier ordre.

Qu'on ne vienne donc plus me reprocher, soit dit en passant — et je réponds à ce reproche une fois pour toutes — d'avoir absorbé la sociologie dans la psychologie parce que je ne me crois pas obligé, comme d'autres sociologues, pour faire à cette dernière venue des sciences un siège bien à

elle, de lui refuser tout élément psychologique, et de la vider de toute substance pour rehausser son originalité. Je n'ai pas eu à poursuivre cette pierre philosophale, la « chose sociale toute pure », pure et purgée, par hypothèse, de toute réalité individuelle. Il m'a suffi de voir qu'avec de l'individuel, avec du mental, les hommes rassemblés font du social, en vertu de leur sympathie animale et pré-sociale, et que *la* chose sociale est distincte *des* choses psychologiques, précisément parce qu'elle en est composée, parce qu'elle en est la synthèse non factice, l'union vraie, le nombre objectif et (ce que je n'ai pas encore montré) l'agrégat logique. Mais revenons.

Donc, il existerait ou pourrait exister des quantités sociales alors même qu'il n'en existerait pas de psychologiques; et, de fait, avec la diffusion imitative de certaines prédilections esthétiques de l'oreille ou des yeux, les grands artistes créent des forces sociales tout aussi dignes du nom de forces, tout aussi capables de croître et de décroître avec régularité, que les énergies d'un être vivant. Mais il n'en est pas moins vrai que ce que les phénomènes psychologiques ont de quantitatif est de beaucoup ce qu'ils ont de plus aisément et rapidement communicable d'esprit à esprit, de plus reconnaissable comme identique chez tous les esprits, de plus propre à s'unir en unions logiques fécondes, fécondes en produits, appelés idées et besoins, qui se propagent et se combinent avec la même facilité, et ainsi de suite à l'infini. Il n'est rien de plus contagieux d'homme à homme que la foi, si ce n'est la passion. Les sensations ne le sont pas, et on n'est jamais sûr qu'elles se transmettent sans de fortes

altérations : en passant d'un *visuel* à un *auditif* ou à un *moteur* une image se dénature. Dans une foule surexcitée, ce ne sont pas les sensations à proprement parler qui s'avivent mutuellement ; ce sont les croyances et les désirs, qui, par leur simple contact et leur conscience réciproque, en arrivent à s'exalter à tel point que leur total est plutôt leur *produit* que leur *somme*. Par suite, et si imparfaite que soit toujours l'expression mathématique de tels phénomènes, c'est surtout grâce aux courants de croyance et de désir qui circulent en eux, qu'il est légitime de nombrer les hommes, leurs actions ou leurs œuvres, et de prétendre par ces dénombrements mesurer des réalités sociales incontestables.

VII

De là ces deux grandes quantités sociales, qu'on pourrait appeler *la vérité* et *la valeur*, dans le sens le plus large de ces deux mots, ou bien, en termes plus concrets, *les lumières* et *les richesses*. En cette dualité fondamentale (1), d'où découlent toutes les variétés de grandeurs mesurées ou non par les statisticiens, se reflète celle de la croyance et du désir, mais en s'y transfigurant. La sociologie n'est pas seulement de la psychologie agrandie, comme je l'ai dit ailleurs ; elle est avant tout de la psychologie extériorisée, supérieurement utilisée et transcendante. Les quantités sociales que je viens de nommer sont composées de quantités

(1) La *puissance* est réductible à une combinaison de lumière et de richesse ayant à son service la force armée.



psychologiques, mais elles en diffèrent, d'abord parce qu'elles supposent et affirment l'homogénéité des croyances et des désirs des individus distincts dont elles sont le faisceau vivant; ensuite, parce que ce qui les caractérise, c'est la communicabilité de ces croyances et de ces désirs de cerveau à cerveau. La *vérité* n'est pas autre chose. La quantité psychologique, c'est la croyance ou le désir en tant que passant ou susceptible de passer, dans le même individu, d'un groupe de sensations ou d'images à un autre groupe, sans s'altérer à fond. La quantité sociale, c'est la croyance ou le désir en tant que communiqué ou communicable d'un individu à d'autres individus sans changer de nature. En s'accumulant dans l'individu, la croyance devient conviction ; en se répandant et s'intensifiant dans les masses, elle prend le nom de vérité (1). Ce nom est justifié si l'idée jugée vraie est non seulement la plus répandue, mais la plus apte à se répandre universellement en dépit de toutes les contradictions : car cette aptitude n'appartient qu'aux idées scientifiquement, expérimentalement démontrées. — Le désir d'une chose, en s'accumulant dans l'individu, devient *besoin spécial de cette chose;* en se répandant au dehors dans un groupe de gens, il devient *valeur de cette chose.* Par la connaissance que chacun a que cette chose est désirée ou désirable par autrui, ou par le jugement que chacun porte sur l'aptitude de cette chose à satisfaire un désir de soi-même ou d'autrui, il s'opère ici une combinaison de croyance et de désir qui est

(1) Rappelons que la *conviction* individuelle vient de la *vérité*, chose sociale, bien plutôt que celle-ci de celle-là. Il est infiniment rare qu'on soit convaincu tout seul sans savoir que d'autres le sont aussi ou pourraient l'être.



essentielle, autant que la communicabilité de la croyance et du désir, à l'idée de valeur. Dans l'idée de vérité, il y a aussi, mais moins visiblement, une combinaison des deux quantités psychologiques ; une croyance n'est jugée vraie qu'autant qu'elle répond au moins à une curiosité de l'esprit, et même le plus souvent — s'il s'agit de « vérités » religieuses ou morales — à certaines aspirations élevées de la conscience, à certains besoins impérieux du cœur.

La vérité d'une idée, au sens social du mot, augmente dans la mesure où la foi en cette idée se répand dans un plus grand nombre d'esprits d'égale importance sociale et se fortifie en chacun d'eux. Elle diminue dans le cas inverse. La valeur, ou, pour parler plus exactement, l'utilité d'un produit augmente ou diminue dans la mesure où le désir de ce produit, ainsi que la foi en lui, se propage ou se resserre. Les lumières ne sont donc pas moins une quantité que les richesses. Comment se fait-il, cependant que l'on parle couramment du chiffre de la fortune publique, que l'on puisse évaluer à 200 milliards environ la richesse nationale de la France, et que personne n'ait songé à dresser, même avec le degré le plus lointain d'approximation, l'inventaire de la Vérité nationale, la statistique de ses accroissements ou de ses déchets ? Parce qu'il existe une mesure commune des richesses, la monnaie, et qu'il n'existe pas de mesure commune des connaissances. Mais pourquoi cette monnaie spirituelle n'existe-t-elle pas ? Parce que le besoin ne s'en est pas fait sentir ; car, à la différence des richesses, qui ne peuvent s'échanger que moyennant le sacrifice des unes aux autres, et qui, par suite, ont besoin d'un mètre sur lequel on

s'accorde pour régler l'étendue de ce sacrifice, l'échange des connaissances est leur mutuelle addition, non leur mutuelle soustraction, excepté quand elles se contredisent ; mais alors il n'y a pas échange, il y a duel à mort, soit dans le champ clos de l'esprit individuel, soit sur les champs de bataille des luttes de sectes ou de partis et des guerres religieuses. Or, tandis que le progrès des richesses consiste à multiplier leurs échanges coûteux, le progrès des lumières consiste à raréfier ces duels dont je parle, autant qu'à multiplier les vérités échangeables gratuitement, susceptibles de s'additionner ensemble sans contradiction. Par vérité, on entend cet accord des connaissances entre elles, comme par utilité et valeur on entend l'adaptation des produits les uns aux autres — les uns aux autres, grâce à leur échange qui fait que chacun d'eux est approprié non seulement au besoin corespondant mais encore, en un sens différent, à tous les autres produits contre lesquels il s'échange. — A certains égards, cependant, il est vrai de dire que l'individu, entre deux hypothèses partiellement contradictoires, après une hésitation pacifique, comparable à un marchandage, opte souvent, échange l'une d'elles contre l'autre en renonçant à celle-ci ; et, même quand deux idées ne se contredisent en rien, ne sommes-nous pas obligés pour penser l'une de renoncer momentanément à penser l'autre, et, par conséquent, d'évaluer leur importance relative ? Oui, mais ce sont là des hésitations et des immolations tout individuelles, qui ne requièrent qu'un mètre tout individuel de la vérité, de la valeur intellectuelle, des idées. Si l'on ne pouvait apprendre d'autrui une connaissance nouvelle qu'à la condition d'en

oublier une qu'on possède déjà et à s'en dessaisir en faveur d'autrui, alors on serait forcé d'inventer un mètre social de la vérité, de la *crédibilité générale* des idées, comme on en a imaginé un de l'utilité, de la *désirabilité générale* des produits.

C'est donc en raison de son caractère éminemment libéral. de sa supériorité évidente, que la Vérité, au sens où je l'entends, a été déchue du rang sociologique qui lui appartient, et qu'elle a joué dans les essais de construction de la science sociale un rôle si inférieur à celui de la valeur. Il ne s'est trouvé personne, en effet, pour essayer de bâtir sur elle la sociologie tout entière, après que tant d'économistes ont cru pouvoir universaliser la notion de Valeur ou de Richesse, et systématiser sur ce seul fondement la science sociale, au risque de mutiler l'esprit humain. Pourtant il eût été facile de voir, malgré l'absence d'une monnaie spirituelle acceptée par tous, qu'il est permis d'embrasser sous un point de vue commun, de totaliser les connaissances quelconques des hommes, leurs idées les plus hétérogènes, religieuses, linguistiques, juridiques, scientifiques ou autres, envisagées par leur côté-croyance, et que cette synthèse est tout aussi légitime que celle des satisfactions quelconques du désir humain, alimentaires, amoureuses, luxueuses, militaires, industrielles, etc., considérées par leur côté-désir. Il est fâcheux qu'on ait négligé la première de ces deux généralisations et totalisations diversement utiles : elle eût pu suggérer des observations intéressantes, celle-ci, par exemple, que la part proportionnelle de la Vérité totale représentée par les divers grands domaines de l'activité mentale, langue, religion, sciences,

Droit, varie considérablement d'un siècle à un autre, et que, chez les anciens, le capital le plus important de vérité, de beaucoup le plus important, était de nature linguistique et religieuse, ce qui explique notamment le caractère tout grammatical des spéculations de la métaphysique grecque. La langue était le trésor magique où l'on fouillait pour trouver la clef de tous les problèmes, comme nous fouillons le sol pour savoir les secrets de la géologie. Chez les enfants, la langue conserve cette puissance de fascination et absorbe la plus grande proportion de la croyance, attachée au sens des mots.

Y aurait-il un sens à ces déplacements séculaires de la vérité majeure, tour à tour incarnée dans les mythes et les vers, dans les formules de Droit, dans les maximes morales, dans les règles de l'art ? Il le semble. Et, si l'on compare les deux synthèses que j'ai rapprochées, il semble aussi que le progrès des lumières précède le progrès des richesses plutôt qu'il ne le suit. Mais laissons ces questions.

— La statistique sociale, j'ai cru le montrer ailleurs (1), ne doit jamais perdre de vue sa mission propre, qui est de mesurer le plus exactement possible, par tous les procédés directs ou indirects à sa portée, la propagation imitative d'une croyance ou d'un désir, d'une idée ou d'une espèce d'acte. Mais elle présente à cet égard de grandes lacunes, dont quelques-unes ne seront peut-être jamais comblées, et qui s'expliquent soit par l'inutilité pratique, apparente ou réelle, de certains enregistrements, soit par la difficulté pra-

(1) Je me permets de renvoyer le lecteur aux *Lois de l'Imitation*, chap. sur *l'archéologie et la statistique* (*Qu'est-ce que l'histoire ?*).



tique de les opérer. Il serait intéressant de chiffrer, de dix ans en dix ans, la hausse ou la baisse de la foi religieuse attestée par les entrées dans les divers temples, par le nombre des confessions et des communions. Il serait du plus haut intérêt, pareillement, d'avoir une bonne statistique de la librairie, qui nous renseignât, d'après le chiffre des exemplaires vendus, sur la hausse ou la baisse de la curiosité et de la faveur publiques à l'égard de telles ou telles classes de publications, romans, voyages, récits philosophiques, poésies, journaux de telle ou telle nuance. On apercevrait alors clairement les variations de l'esprit public et le sens de ses transformations. Mais des investigations aussi indiscrètes atteindraient difficilement leur but. — Il n'y a pas de statistique de la moralité, tandis que celle de la criminalité est déjà ancienne et minutieuse : c'est pour une autre raison, et pour une raison assez semblable, en somme, à celle qui explique l'absence d'une mesure commune des lumières. Si l'on ne tient pas registres des actes vertueux, c'est que leur enregistrement est moins nécessaire que celui des actes criminels ; et il l'est moins, ou a paru l'être, parce que la contagion des actes de vertu est moins à espérer que celle des crimes n'est à redouter, et qu'il est moins urgent, en tout cas, de récompenser les auteurs des bonnes actions pour pousser autrui à les imiter, que de punir les auteurs des mauvaises pour décourager leurs imitateurs éventuels. A l'appui de cette distinction, on peut invoquer cette observation de fait : la charité privée vaut mieux que la charité publique, tandis que la justice publique vaut mieux que la justice privée, la justice criminelle du moins.

Linguistiquement, la statistique ne nous fournit presque pas d'informations. Elle ne nous donne que des chiffres approximatifs sur le nombre de gens parlant français, allemand, anglais, espagnol. Elle devrait au moins, sur la frontière de langues contiguës et rivales, fonctionner soigneusement pour noter les empiètements d'un idiome sur l'autre. On verrait si c'est toujours le même qui empiète en plusieurs endroits différents, au nord comme au sud, à l'ouest comme à l'est ; ou bien si c'est tantôt l'un tantôt l'autre. Dans le premier cas, on aurait lieu de penser que cela tient à quelque avantage intrinsèque de l'idiome conquérant ; dans le second cas, à des influences extérieures. Mais nous reviendrons plus loin, à propos des oppositions dynamiques, sur ces batailles de langues. — En ce qui concerne chaque langue prise à part, si l'on pouvait noter et chiffrer jour par jour l'emploi de chaque mot, de chaque tournure de phrase, par chacun de ceux qui la parlent, on aurait en colonnes de chiffres, effrayantes de longueur à la vérité, le tableau le plus fidèle des transformations internes de l'idiome. Entre l'expression ancienne et l'expression nouvelle d'une même idée, on saurait les péripéties de leur lutte silencieuse, la vitesse d'accroissement de l'innovation et la rapidité de désuétude du terme archaïque. Mais, encore ici, c'est une opposition dynamique qui s'offre à nous comme cause d'une opposition quantitative, d'une baisse succédant à une hausse. Et cela ne doit pas nous surprendre : peut-être, au fond, en est-il toujours ainsi. Nous le verrons tout à l'heure.

La statistique de l'industrie et du commerce, sur laquelle roulent les instructives publications de l'Office du Travail et

de plusieurs ministères, est traitée avec un grand luxe de détails, que nous vaut la passion actuelle des questions ouvrières. En ce qu'elle a de plus clair, elle nous démontre la propagation imitative, année par année, de chaque production industrielle ou de chaque consommation, ou d'un chômage (grèves) ou d'un salaire, c'est-à-dire la diffusion d'une opinion ou d'une résolution, d'une croyance ou d'un désir. En somme, l'idéal d'une statistique, ce serait de pouvoir remonter, en fait de religion et de science, de langage, comme en fait d'industrie, à l'origine de chaque innovation théorique ou pratique, de chaque découverte petite ou grande, ou de chaque invention petite ou grande, et de la suivre, à partir de son premier auteur jusqu'à nos jours, en traçant la courbe variable du nombre de ses adhérents, et en expliquant les variations de chacune de ces courbes par les variations semblables ou inverses d'une autre courbe ou de plusieurs autres.

VIII

Après avoir démontré, défini, classé et expliqué les quantités sociales, nous avons à nous demander si les oppositions qu'elles nous présentent, leurs accroissements et leurs décroissements, sont symétriques ou non, quel est leur rôle, et quelle est la loi qui semble les régir. On paraît persuadé généralement qu'en vertu d'une sorte de nécessité intérieure, tout ce qui a grandi jusqu'à un certain point tend de soi-même à s'abaisser, comme l'être vivant, après avoir gravé la colline de la vie, aspire, pense-t-on, à la redescendre. Je ne

croirai pas avoir perdu mon temps si je parviens à faire apercevoir le peu de fondement de ce préjugé populaire, adopté par la plupart des esprits systématiques, et d'autant plus irrésistible qu'il est plus irréfléchi. Mme de Sévigné, quand elle disait : « Racine passera comme le café » était certainement, comme tout le monde, abusée par le mirage de l'idée d'opposition. Elle se persuadait qu'un succès régulier et rapide devait nécessairement aboutir à une défaveur régulière et rapide aussi. Elle s'est trompée : après avoir longtemps grandi, le rayonnement littéraire de Racine a atteint son zénith où il se maintient, et où il ne donne pas le moindre signe d'affaiblissement, pas plus que la renommée de Shakspeare et de Corneille. Quant au café, son usage continue à se répandre en France, ainsi que celui du tabac, et il est peu probable, d'après l'exemple des peuples voisins, que ce tonique et ce narcotique, après avoir atteint une certaine limite, reviennent à reculons jusqu'à leur point de départ. Ils ne la dépasseront pas, voilà tout.

Une pierre tombe dans un lac, on voit les ondes circulaires s'étendre, se multiplier en s'élargissant, jamais revenir d'elles-mêmes sur elles-mêmes. Si elles rétrogradent, comme les ondes sonores de l'écho, c'est qu'elles ont heurté un obstacle avec force ou que l'expansion d'une autre série d'ondes les aura refoulées partiellement. — Une espèce, une race nouvelle de plantes naît quelque part, progresse peu à peu, et tend à progresser indéfiniment jusqu'à ce qu'elle ait rempli toute la région où sont circonscrites les conditions de son développement ; et cet équilibre stable, stable et mobile, est destiné par nature à durer toujours. Si cette espèce recule un

jour et disparaît, c'est qu'une autre espèce rivale et hostile l'aura, en progressant à son tour, expulsée de sa patrie. Une espèce ne meurt pas, on la tue. — Une théorie, une machine, la théorie de la Sélection, par exemple, ou la bicyclette, apparaît un jour dans un cerveau humain, suscitant une foi nouvelle, un besoin nouveau, qui, comme elle, va se multipliant et se répandant et tend à se répandre sans fin ; et si cette théorie ou cette machine est refoulée un jour et disparaît, c'est qu'une conception plus puissante, une invention préférable, l'aura supplantée en fournissant une solution plus satisfaisante du même problème ou du même besoin. Le bicycle est mort ainsi, et la bicyclette à caoutchouc plein ou creux ; le « pneu » règne maintenant et régnera toujours si nul autre type de vélocipède ne parvient à refaire ce qu'il a fait, la conquête du monde.

Il ne faut donc pas mettre sur le même rang, symétriquement, les progressions et les régressions sociales, pas plus que naturelles. Une progression a sa cause interne ; une régression, quand elle a lieu, a une cause extérieure, qui est une autre progression ou d'autres progressions, et toute sa réalité consiste à être l'image renversée, et ordinairement très inexacte, de celles-ci. L'inverse n'a jamais lieu ou n'est qu'apparent et illusoire. La progression est le fait initial, normal, positif, essentiel ; la régression est le fait secondaire, anormal, négatif, accidentel.

Et cette thèse n'est pas sans portée. Appliquons-la, entre autres sujets, à la question de la population, l'une des plus poignantes pour la France à cette heure. Notre population a cessé d'augmenter, et tout le monde semble convaincu, en

vertu du préjugé que je combats, qu'elle va inévitablement se mettre à décliner.. Et je crois en effet qu'il est fort possible qu'elle décline, mais je dis qu'elle est poussée à croître par ses causes naturelles et aussi par des causes sociales en progression constante, telles que le désir de perpétuer son nom, sa foi, sa mémoire, ses traditions ; et qu'il a fallu, pour paralyser l'action de causes si fortes, la progression d'autres forces sociales, de certaines idées fausses, de certains besoins funestes, calculs d'égoïsme ou besoins de luxes (1), sur lesquels il est bien fâcheux que la statistique ne promène point sa lanterne sourde. Sans doute, j'avouerai que cette constatation n'est point une consolation suffisante ; mais est-il indifférent de savoir que le déclin prévu, et dont nous nous attristons d'avance, n'est point fatal, et que, s'il a lieu, il sera contraire à la nature des choses ? Au lieu, donc, de couver la pensée décourageante qu'il est vain de chercher à remonter un courant irréversible, nous croirons, nous saurons que la nature des choses combat pour nous, et que, si nous luttons, nous serons secondés par elle.

Les causes qui produisent les lumières et les richesses, et

(1) Malheureusement, parmi les progressions qui contrecarrent celle de la population, il en est d'excellentes, *à cela près*. Par exemple, les démographes ont établi un rapport inverse entre la marche de la natalité et le développement de la prévoyance : les départements français où le nombre des enfants par ménage va diminuant le plus vite sont ceux qui se signalent par la multiplication des livrets de caisse d'épargne et de polices d'assurance. — Notons, à ce propos, le goût des statisticiens pour les *rapports inverses*, souvent imaginaires. Les criminalistes italiens en ont imaginé entre le mouvement du suicide et celui de l'homicide, entre la courbe des crimes contre les personnes et celle des crimes contre les propriétés. Je n'examine point ces inversions plus ou moins chimériques ou exagérées, ni beaucoup d'autres du même genre.



aussi bien la population, la santé, la vigueur, l'intelligence, le caractère, ont-elles une tendance à régresser après avoir progressé et par le fait même qu'elles ont progressé ? Voilà la question. Je réponds non. Je sais bien que beaucoup de peuples, après avoir eu une natalité abondante, des enfants robustes, des caractères énergiques, de la loyauté, de la moralité, de la prospérité, ont vu, à un tournant de l'histoire, l'ombre portée de quelque autre peuple, l'influence léthifère de vices ou de luxes étrangers, de doctrines fatales, stériliser leurs mariages, énerver leur courage, paralyser leurs énergies. Mais ne pouvaient-ils absolument éviter ce contact funeste, qui les a tués ? La grande raison qu'on croit avoir ici de désespérer, c'est la décevante comparaison de la société avec l'individu vivant, je ne dis pas avec l'espèce vivante, comme nous l'avons vu. Ne semble-t-il pas qu'une même cause interne fasse vieillir l'individu après l'avoir fait grandir ? Eh bien, je ne suis pas même bien sûr de cela, malgré l'apparente nécessité de la mort chez les êtres vivants supérieurs. Si nécessaire qu'elle puisse sembler *en fait*, la mort, même celle qui est appelée naturelle, est toujours, *en droit*, une chose contre nature, objet des protestations obstinées de tout l'être vivant jusqu'à son dernier souffle (sauf peut-être dans les dernières minutes de sa vie) et que la coalition de tous les autres phénomènes ambiants et hostiles, toujours victorieuse d'ailleurs un jour ou l'autre, rend seule inévitable. *Mort violente*, cela signifie mort causée par le choc d'un seul être ou d'un seul phénomène hostile ; *mort naturelle*, mort causée par une conspiration d'hostilités anonymes et de toutes parts environnantes. Mais, quand même il faudrait faire une excep-

tion pour l'individu vivant, faisons-la pour lui seul, et ne nous hâtons pas de généraliser sans motif la nécessité de la décrépitude et de la mort.

De cette tendance presque universelle des choses à progresser, non à régresser, à s'arrêter en un équilibre indéfini, non à rétrograder et à mourir, il suit que la régression, quand elle se produit, et elle ne se produit pas toujours, est d'ordinaire bien moins régulière que la progression correspondante, à laquelle presque jamais elle ne ressemble, comme le montrent souvent les courbes de la statistique. Regardez monter, en tout pays, les nombres où s'expriment les impôts, les dettes publiques, les dépenses publiques, les effectifs militaires. Est-ce qu'il y a rien de plus tristement et régulièrement croissant? Et voit-on jamais, en quel pays a-t-on vu, les impôts, les armées, les emprunts, diminuer avec une régularité pareille ? Ce qu'on voit, c'est, à certains moments, un krack financier ou militaire, la banqueroute, un désarmement de gré ou de force, brusque et général, tel que celui de 1815 (1), après quoi une nouvelle progression, analogue à la précédente, commence à se faire jour et grandit bientôt. Ou bien, par hasard, un peu de sagesse s'impose aux gouvernements, et l'on ouvre une caisse d'amortissement, par exemple, qui fonctionne un certain temps, avec la plus grande peine

(1) Dans son *Europe politique et sociale*, qui a été publiée *en 1869*, M. Maurice Block se récrie contre l'exagération des forces militaires, de la France surtout. « Mais, ajoute-t-il, le moment est arrivé *où il n'est pas possible d'aller plus loin;* on est donc bien forcé de s'arrêter et de *songer à revenir sur ses pas.* » Hélas ! le savant économiste, on le voit, partageait les illusions du temps et parlait des armées européennes comme Mme de Sévigné du café.



du monde, car la « nature des choses », malheureusement, lui est très contraire ici.

Tantôt une progression lente et graduée est suivie d'une régression brusque et rapide ; c'est le cas de la plupart des fortunes particulières qui se détruisent, quand elles se détruisent (par la dissipation ou par le jeu), beaucoup plus vite qu'elles ne se sont formées (par l'épargne et le travail, ou même par une suite d'heureuses entreprises). Dans leur ensemble, elles vont s'accroissant avec lenteur, jusqu'à un effondrement général. — Tantôt, à une progression rapide succède une régression lente. En une cinquantaine d'années, au XVI[e] siècle, la richesse, la puissance, la gloire espagnoles ont atteint leur apogée ; et elles ont décliné pendant deux siècles. La foi chrétienne, en Irlande, en Bretagne, un peu partout, a progressé avec une vitesse incroyable depuis les premières prédications de ses apôtres jusqu'à son point culminant, où elle s'est maintenue pendant des siècles, et, quand elle a commencé à s'affaiblir, parce que d'autres idées contradictoires ont commencé à s'y répandre, son déclin, entrecoupé de retours agressifs, a été et est toujours d'une remarquable lenteur. Je pourrais citer une foule d'autres exemples.

Ce défaut de similitude entre la progression et la régression tient à ce que celle-ci a pour cause non la progression correspondante, mais une progression ou des progressions étrangères, et, par suite, différentes, dont elle reproduit l'allure au rebours. Si la reculade, ou plutôt la déroute des diligences, après l'apparition des chemins de fer, a été beaucoup plus rapide que n'avait été leur développement antérieur, c'est

qu'elle a été l'effet du développement des voies ferrées, qui a marché d'un pas tout autrement accéléré que le leur. Si la foi religieuse, ou générale, se retire des masses et s'y affaiblit beaucoup moins vite qu'elle ne s'y est étendue et enracinée, si son reflux est beaucoup plus lent que ne l'avait été le débordement soudain de sa marée montante, c'est qu'il est dû à ce qu'il y a d'antireligieux dans les idées scientifiques ou philosophiques, dont la propagation dans les foules est tardigrade. Si la régression avait sa raison d'être unique ou principale dans la progression correspondante, c'est-à-dire si elle avait une cause intrinsèque, la dissemblance que je signale n'aurait pas lieu.

Il résulte de ce qui précède qu'une régression peut être aussi régulière qu'une progression, quand elle dépend d'une seule progression dont elle est la traduction retournée pour ainsi dire. Ainsi, la diminution de la consommation du seigle dans certains pays offre la même régularité, ou à peu près, que l'augmentation de celle du froment ; dans tout pays divisé en deux partis politiques seulement, la statistique électorale indique le caractère pareillement graduel des voix gagnées par l'un et perdues par l'autre ; d'après la statistique de la navigation, la marine à voiles a diminué en nombre de vaisseaux et en tonnage à peu près aussi régulièrement que la marine à vapeur augmentait ; la fabrication de l'acier par l'ancien procédé de la trempe a décru, à partir de la découverte Bessemer, aussi graduellement qu'a grandi l'aciération par ce procédé nouveau, etc. Mais ce cas est exceptionnel, parce qu'il suppose la prise à partie directe et complète d'une ancienne invention par une nouvelle, une lutte circonscrite

entre ces deux adversaires et une lutte à mort, sans que nulle autre invention, ancienne ou nouvelle, intervienne au cours de ce combat singulier pour porter secours à celle qui est attaquée et l'aider à reprendre force ou à chercher refuge ailleurs. En général, une invention ancienne, déjà établie, n'est combattue que partiellement ; délogée de sa place, elle trouve autre part, après une exode plus ou moins agitée, à refleurir ; ou bien elle se retranche, inexpugnable, et se cantonne dans une partie de son ancien domaine, comme l'art des copistes nonobstant l'imprimerie, ou la couture en dépit de la machine à coudre. En se cantonnant, elle regagne parfois en profondeur ce qu'elle a perdu en surface ; en se déplaçant (comme fera peut-être la foi religieuse, qui se déplace plutôt qu'elle ne décroît), elle rencontre de nouveaux alliés et de nouveaux agresseurs, et, secondée par les uns, contrariée par les autres, elle présente un cours accidenté que traduisent aux yeux les courbes pittoresques de la statistique, avec leurs *montées*, leurs *plateaux* et leurs *descentes* si irrégulièrement alternatifs (1). En somme, même là où les conditions du duel à mort ci-dessus indiqué semblent se réaliser, ou à peu près, il est rare que la régression soit aussi régulière que la progression dont elle est la suite. On n'a pas fait de statistique à ce sujet, mais, je le demande, le travail des copistes a-t-il décru aussi régulièrement que celui des typographes a augmenté ? le travail des couturières a-t-il décru aussi régulièrement qu'a augmenté celui de la machine à coudre ? le tra-

(1) J'ai montré, dans les *Lois de l'Imitation* (chapitre indiqué ci-dessus) que les *montées*, figurant toujours, au fond, des propagations imitatives, étaient la partie essentielle à considérer, la clé du reste.

vail des cochers a-t-il décru, si tant est qu'il ait décru, aussi régulièrement qu'a augmenté celui des conducteurs de locomotives ?

IX

La question que nous traitons touche, on le voit, à celle, si débattue, de la concurrence que les machines font aux ouvriers, et notre solution peut n'être pas inutile à résoudre celle-ci ou à la mieux comprendre, ainsi que beaucoup d'autres problèmes économiques qui s'y rattachent. Ce qu'il importe de bien voir, c'est qu'une invention ancienne, représentée par les ouvriers qui incarnent son imitation, tend toujours à croître par elle-même, comme le besoin qui lui correspond dans le public, et que son heurt meurtrier ou blessant contre une invention nouvelle représentée par une machine, est réellement un pur accident au cours de ses destinées, un accident contre lequel il est naturel que cette invention ancienne, en possession légitime de son domaine, proteste de toutes ses forces, soutenue dans cette lutte par la « nature des choses » qui a fait le *vouloir vivre* et le *vouloir croître* universel. Il ne faut pas dire : « ce métier perd chaque jour du terrain maintenant, comme autrefois il en gagnait ; après tout, l'un est aussi naturel que l'autre. » Non, la destination naturelle d'une industrie qui a son fondement dans la nature humaine, c'est de progresser ou de persister toujours : son refoulement est contre nature. Aussi est-ce à tort qu'on s'étonne de la voir se débattre avec frénésie et prolonger d'ordinaire son existence beaucoup plus que la supériorité

souvent écrasante de sa rivale ne lui permettait raisonnablement de l'espérer, à moins que, de désespoir, affolée, elle ne se suicide pour ainsi dire, quand il lui restait encore des chances de vie et de succès.

On comprend, par des motifs analogues, les clameurs des ouvriers quand, par hasard, leurs salaires baissent; car il est naturel que les salaires s'élèvent ou se maintiennent, et non qu'ils descendent, l'évolution sociale ayant pour effet d'augmenter ou de maintenir, jamais de diminuer, le nombre des besoins et des consommations imités d'autrui, de compliquer, non de simplifier les conditions du bien-être élémentaire. Voilà pourquoi, en vertu des lois de la propagation imitative, les salaires, quand ils décroissent, décroissent bien moins régulièrement et continûment qu'ils ne croissent, comme ils le font en vertu de leur tendance propre et à peu près irréversible. Au contraire, le taux de l'intérêt a une tendance incontestable, historiquement démontrée, à s'abaisser sans cesse jusqu'à un minimum d'où il n'est pas probable qu'il remonte jamais, s'il ne survient quelque grande catastrophe ou quelque afflux inouï d'inventions capitales, révolutionnaires de l'industrie; mais cette baisse n'a que l'apparence d'une régression, elle est l'expression mathématique de véritables progressions, et je laisse le soin de le prouver à M. Paul Leroy-Beaulieu, qui, dans son grand traité d'économie politique, a fait toucher du doigt les vraies causes de cet abaissement séculaire et normalement nécessaire du revenu des capitaux : ces causes, en définitive, se réduisent à des propagations imitatives, notamment la productivité décroissante des inventions industrielles par

suite de leur exploitation plus étendue et plus générale (1).

Le nombre des polices d'assurance, des livrets de caisse d'épargne, des membres des sociétés de secours mutuels, va toujours croissant, et il est à présumer qu'il s'arrêtera ; mais rétrogradera-t-il, et avec la même régularité ? C'est peu vraisemblable. Une panique générale peut, un beau jour, faire retirer tous les livrets à la fois, résilier toutes les polices d'assurance, dissoudre toutes les sociétés de secours mutuels ;

(1) Voyons-nous, par une série d'oscillations, l'intérêt des capitaux aller s'élevant et s'abaissant tour à tour? Oui, mais ces oscillations, d'ailleurs très irrégulières, sans nulle symétrie, ne sont que secondaires et en quelque sorte intermédiaires entre l'intérêt maximum qui est situé au début même de l'évolution économique que l'on considère (non au milieu) et l'intérêt minimum vers lequel tend incessamment cette évolution comme à son terme final. L'opposition, l'inversion, le rythme, ici comme partout, se présente comme un moyen terme. — Les causes qui produisent ces deux effets inverses, la hausse et la baisse du taux de l'intérêt, sont-elles inverses elles-mêmes? Non. Prenons un exemple : une invention industrielle, celle des chemins de fer, apparaît. A mesure que le *besoin de consommation* auquel elle correspond se propage, des couches supérieures ou plus riches aux couches de moins en moins fortunées, il faut que le prix s'abaisse pour être accessible à des fortunes de plus en plus étroites, d'où résulte une diminution du bénéfice proportionnel que recueillent les exploiteurs de cette invention et leurs bâilleurs de fonds. D'autre part, à mesure que le *désir de produire* des chemins de fer se propage lui-même, autant et plus que le besoin de s'en servir, la concurrence que se font les exploiteurs, ainsi que la nécessité où ils sont tous de se conformer aux vœux de plus en plus impérieux d'un public de plus en plus nombreux, les oblige à abaisser les prix, et par suite la rémunération des nouveaux capitaux engagés dans l'entreprise. Ainsi, la propagation des besoins soit de consommation, soit de production, suscités par les inventions, tendent à l'abaissement des taux de l'intérêt. Et pour le relever que faut-il? Un afflux de nouvelles inventions qui détrônent les anciennes et conquièrent, suivant les mêmes lois de progression imitative, tout ou partie de leur domaine. Or, entre les phénomènes imitatifs, continus et constants, et les éruptions intermittentes d'inventions, il y a la même différence qu'entre les formations sédimentaires et les formations éruptives de la géologie.



mais, à moins que des procédés nouveaux n'apparaissent, propres à répondre aux mêmes besoins de sécurité ou de protection, et à les satisfaire d'une manière jugée préférable, on ne verra point ces procédés anciens tomber d'eux-mêmes, peu à peu et graduellement, en désuétude. Pourquoi ? pourra-t-on me demander. Parce que, ceux qui seraient dans le cas d'avoir un livret de caisse d'épargne, notamment, ont à opter entre l'exemple de ceux qui ont suivi ce courant d'exemples et l'exemple de ceux qui s'en sont abstenus ; mais la non-imitation d'un fait, exemple négatif, est toujours bien moins contagieuse que son imitation. Aussi je suis bien disposé à penser que, si jamais on voit enfin les récidives criminelles diminuer, ou les divorces, ou les suicides, leur régression sera irrégulière, intermittente, capricieuse, et n'aura rien de la continuité frappante qui caractérise leur progression.

L'*opulence* a pour opposé l'*indigence*, et l'état zéro entre ces deux extrêmes est l'*aisance*, dont le niveau varie d'après les pays et les âges, mais qui, en moyenne, s'élève toujours. Une question anxieuse est de savoir quel est le rôle économique et social de cette séculaire opposition. Est-elle nécessaire ? est-elle utile, et à quoi ? Remarquons qu'elle ne saurait être, rigoureusement, poussée à l'infini, que suivant l'une de ses branches, celle de l'indigence. *Manquer de tout*, c'est l'infini de la pauvreté, et cet infini se réalise quelquefois, trop souvent. *Tout posséder* est un idéal que les milliardaires même n'atteignent pas. Mais, pratiquement, on peut dire que, lorsqu'ils *ont trop de tout*, la plénitude de la richesse et du luxe est réalisée, comme ailleurs la plénitude de la misère. L'homme, dans sa carrière économique, tend de l'infini

de la misère à l'infini du luxe, et, si on lui supprimait la perspective de cet idéal, si on prétendait limiter ses vœux à un degré précis de bien-être, qui, en lui montrant une barrière, lui ferait naître le désir impérieux de la franchir ou la douleur de la savoir infranchissable, on amortirait son activité. Mais, d'autre part, quel scandale qu'un tel écart entre le plus pauvre et le plus riche, et comment se résigner à admettre que, nécessairement, inévitablement, il doit aller en grandissant au cours de la civilisation et de la richesse croissantes ! (1) Cela ne se peut ; il est impossible que, dès le jour où il a été mesuré, où la vue de cette disproportion a saisi les consciences et révolté le sentiment civilisateur par excellence, le sentiment de la justice, cette inégalité ne s'atténue pas sans cesse, non, il est vrai, par une diminution des grandes fortunes, mais par l'élévative graduelle des fortunes moyennes et la suppression de la pauvreté.

Et il en sera ainsi nécessairement d'après nos principes, par suite des lois de la propagation imitative des inventions civilisatrices qui tendent à opérer le nivellement graduel des besoins et des ressources, combiné avec leur commune ascension.

En résumé, il n'est pas vrai que, dans le monde social au moins, au point de vue de la quantité comme à tout autre, le déclin soit la suite inévitable du progrès et que, lorsqu'il lui succède, il lui soit comparable. L'obsession de l'idée de symétrie entraîne, ici encore, l'esprit humain à de grandes erreurs, l'élite comme la foule. Stuart Mill a eu

(1) « Le progrès de la misère est parallèle et adéquat au progrès de la richesse », disait Proudhon, sauf à se contredire un instant après.



raison de le dire, le niveau normal pour tout homme est le plus haut point qu'il puisse atteindre. Monté sur son faîte relatif, il se peut qu'il en tombe, précipité et brisé, mais non qu'il en redescende échelon par échelon, comme il y est monté. Quand le patricien romain avait, de dignité en dignité, parcouru jusqu'au sommet le *cursus honorum*, la colère du prince pouvait l'envoyer dans un cachot, en exil, au supplice, mais a-t-il jamais reparcouru sa carrière en sens inverse ? Il en est de même des familles et des sociétés, groupes de familles ; il en est de même de toutes les choses humaines, considérées sous tous leurs aspects. Progresser ensemble, j'entends les survivantes, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à s'équilibrer, comme les astres d'un même système solaire, en une harmonie stable, thème et théâtre nécessaire de modulations, de variations indéfinies : voilà leur nature essentielle, contre laquelle des accidents, même fréquents, ne sauraient prévaloir.

X

Les oppositions quantitatives, nous venons de le voir, sont produites, dans les sociétés comme ailleurs, par des oppositions dynamiques, par des luttes de forces. Toutes les fois qu'il y a une *augmentation*, c'est qu'il y a eu une victoire remportée par l'agent de la chose qui augmente ; il y a *diminution* dans le cas contraire. Arrivons maintenant à ces dernières oppositions, les plus importantes de toutes, surtout sous les formes qu'elles revêtent dans le monde social.

Une explication tragique de l'histoire par des combats de principes contraires ou par des contrastes violents, a inspiré tous les essais spontanés de la sociologie populaire et religieuse. Je n'en citerai qu'un exemple, mais bien propre à montrer les conséquences sociales que peut avoir une opposition artificielle, accréditée par la religion : le gnosticisme nous le fournit.

Quand, aux IIe et IIIe siècles de notre ère, le grand mélange des civilisations orientales et occidentales dans l'Empire romain suscita le besoin d'assimiler tout cela en une puissante synthèse, la pensée grecque, dialecticienne subtile, s'offrit pour la fusion de ces éléments hétérogènes. Alors le noyau des premiers dogmes chrétiens servit de ferment principal à cette fermentation, de levain à cette pâte. Le gnosticisme, avec ses différentes écoles, fut l'agent de cette élaboration. Dans son amalgame se sont rencontrés, avec les habitudes de l'esprit platonicien, les matériaux fournis par la pensée sémitique et la vie du Christ. Il est remarquable que, dans son vaste système, se révèlent à la fois un profond besoin d'universaliser la connaissance et un besoin non moins accusé de la symétriser, de la fonder sur des vis-à-vis de forces antagonistes. On y voit l'Esprit et la Matière s'opposer éternellement, et le monde résulter d'un choc de ces deux contraires. Aussi toute la vie cosmique est-elle suspendue à l'issue du long combat qui s'engage entre les puissances spirituelles et matérielles. Mais, grâce à l'intervention du Christ, les puissances spirituelles, peuvent, si elles luttent avec lui contre la matière par des rites sacrés, par la chasteté, par l'ascétisme le plus austère, parvenir à leur céleste

affranchissement (1). Et voilà pourquoi le christianisme, sorti en partie de ces spéculations gnostiques et retenant toujours quelque chose de cette origine, a outré si étrangement le mépris de la chair, flétri l'amour, et compromis de la sorte, inutilement, son empire sur les âmes. C'est parce qu'il a plu à la pensée spéculative des gnostiques, pour apaiser son besoin de symétrie, d'opposer la Matière et l'Esprit en un Duel éternel et imaginaire.

Il y a aussi une sociologie latente, éminemment manichénne, chez les grands révolutionnaires, chez Roussau et chez Robespierre comme chez Luther et Calvin, chez Proudhon, chez Karl Marx: pour eux tous, l'évolution historique se partage en états sataniques et en états divins, en incarnations sociales de l'enfer terrestre ou du paradis terrestre, de l'Iniquité et de la Justice, prédestinés à se combattre éternellement. D'autre part, là où s'exprime cette vision utopique d'un avenir de félicité anarchique ou socialiste, qui succède et ressemble au rêve hébraïque du Messie, il n'est pas rare qu'elle suggère par symétrie la notion d'un âge d'or primitif. Les Juifs croyaient tout ensemble au messianisme et à l'Éden, de même que Rousseau à la perfection de l'homme pré-social, et à celle de l'homme futur, conforme par hypothèse à ses enseignements. Même chez les sociologues les plus froids,

(1) Chez Origène notamment, on voit, dit Harnack, « se dégager de l'histoire expérimentale une histoire plus haute, transcendantale, cachée derrière. » Cette histoire *nouménale* en quelque sorte, prétendue explication de l'histoire *phénoménale*, a l'avantage de pouvoir être impunément symétrisée; et c'est précisément celle que beaucoup de nos transformistes s'amusent à nous tracer en élégantes formules, à la suite de Hégel et, plus qu'ils ne croient, à son exemple.

cette tendance est très accusée. Hégel fonde toute sa philosophie de l'histoire sur l'opposition de l'Occident et de l'Orient qui a eu un succès si disproportionné à sa très minime part de vérité (1). Entre les Aryens et les Sémites, Renan imagine une opposition non moins factice. L'Italien Ferrari, hégélien verveux, voit partout et toujours la vie de l'histoire naître du conflit entre une royauté et une république, couple éternel. Taine a eu le mérite, dans sa division tripartite des facteurs de l'histoire, d'échapper à cette obsession de l'idée de lutte. Le côté remarquable de la sociologie d'Auguste Comte, comme de celle de Bossuet, c'est aussi de concevoir l'histoire moins comme une bataille que comme une procession d'idées se déroulant suivant une série orientée et irréversible. Mais ce sont les économistes surtout qu'il faut louer d'avoir, dans leur sociologie prématurée et inconsciente, renoncé absolument à faire de la guerre le procédé essentiel de la dialectique sociale. Jamais le Dieu des combats n'a rencontré d'athées plus résolus. Seulement, comme pour mieux faire éclater l'empire de l'idée d'opposition sur ses plus grands adversaires, on les a vus, après avoir anathématisé la guerre, entonner des hymnes à la Concurrence, cette autre forme, bien atténuée, du conflit des volontés.

(1) Tous les peuples, avant de se connaître, ont un penchant à imaginer entre eux et les peuples étrangers, voire même voisins, comme pour alimenter leurs antagonismes, des antithèses forcées. Les Français ont cru longtemps que les Anglais avaient des mœurs précisément opposées aux leurs, qu'ils avaient le *spleen* continuellement, qu'ils se suicidaient par plaisir, etc. On a cru jusqu'à notre siècle que les Chinois étaient en tout le contraire des Européens, sur la foi de certaines singularités telles que celle de manger le potage à la fin du dîner. A mesure que l'on se connaît mieux, on se reconnaît beaucoup moins *contrastants*, mais peut-être plus *dissemblables* qu'on ne l'avait pensé.

Malgré tout, la lutte des forces allait être remise à sa vraie place, quand le darwinisme est venu, puis l'odieuse guerre de 1870. Et partout, depuis lors, au milieu d'armements formidables, se sont dressés, dans les *templa serena* même de la science, des autels à la Discorde divinisée, au Massacre providentiel, à la Destruction créatrice, à Siva-Brahma, adoré à genoux comme le seul auteur de tous les progrès de la nature et de l'histoire. Lisez, par exemple, un des sociologues les plus récents, religieux pourtant et fils de la peu belliqueuse Angleterre, M. Kidd : vous le verrez, dans son *Évolution sociale*, faire honneur à la fameuse bataille pour la vie du développement même de « l'altruisme » qui a pour résultat de l'adoucir ou de la supprimer. Réciproquement, il vous apprendra que tous les bons effets des sentiments de la justice, de la bienfaisance, de la pitié, largement répandus, consistent à permettre « au peuple, jusque-là tenu à l'écart, de prendre part au combat pour la vie ! » Ainsi, c'est la bataille qui aurait attendri les cœurs, et l'attendrissement des cœurs aurait rendu la bataille plus générale et plus grandiose ! (1) Le darwinisme social n'a pas seulement justifié le militarisme, il en a fait une religion, source d'un mysticisme nouveau, d'un délire farouche. « Hors de la guerre point de salut ! » c'est la devise de cette école.

Il y a d'inoffensives erreurs, mais celle-là n'est pas du nombre. Il faut la combattre, puisque combat il y a ; ou plu-

(1) M. Kidd oublie ici qu'il a, en d'autres pages de son livre, souvent si bien inspiré, expliqué la diffusion de la bonté par celle des religions. — Il croit à l'extension croissante des pouvoirs de l'État, mais il croit aussi qu'elle aura pour seul effet d'égaliser les conditions sociales de la lutte pour la vie, nullement de la restreindre.

tôt il faut lui faire sa part de vérité, circonscrire l'utilité relative et subordonnée de la lutte sous toutes ses formes, distinguer entre ses formes, et interpréter comme il convient, là où elle apparaît, sa nécessité temporaire.

Il est certain que le monde social, sous tous ses aspects, fourmille de conflits : mais les sociologues se sont trompés en n'y cherchant que de grandes oppositions volumineuses et peu nombreuses ; il y a, avant tout, dans la vie sociale habituelle, d'innombrables petites oppositions qui se posent et se résolvent à chaque instant et qui ont une tout autre importance que les batailles rangées, voire même que les débats parlementaires. Ce sont les *duels logiques* et téléologiques (1) à la suite desquels, entre deux expressions verbales, l'une ancienne, l'autre nouvelle, d'une même idée, le parleur choisit l'une d'elles, — ou, entre un rite ancien et un rite nouveau, le fidèle fait aussi son choix, — ou le fabricant entre un ancien et un nouveau procédé, — ou le consommateur entre un ancien et un nouvel article répondant au même usage — ou le plaideur entre deux voies juridiques d'engager son action, — ou l'honnête homme entre deux devoirs contraires qui le sollicitent à la fois, et le malfaiteur entre deux tentatives criminelles simultanées, — ou l'artiste entre deux styles, deux écoles, deux prosodies. Dans les transformations graduelles d'une langue, d'une religion, d'une industrie, d'un droit, d'une morale, d'un art, les duels de ce genre ont une efficacité incontestable (2). Mais ce sont là des

(1) Voir à ce sujet : *Lois de l'Imitation*, chapitre sur les lois logiques de l'imitation ; et aussi : *Logique sociale*.

(2) En un autre sens, il est visible que la langue, la religion, le droit, etc.,



combats tout intérieurs, livrés et tranchés dans le champ clos du cerveau individuel. Reconnaîtrons-nous le même rôle aux luttes d'individu à individu, ou de groupe d'hommes à groupe d'hommes, qui ont lieu moins souvent, plus visiblement, sous la forme de discussion, de procès, de concurrence, de polémique, de guerre, et qui attendent, pour éclater, que les luttes précédentes soient résolues ? (1) Est-ce

contiennent une foule d'oppositions vraies. « Un philologue subtil, M. Paul Ackermann, dit Proudhon dans ses *Contradictions économiques*, a fait voir, par l'exemple du français, que chaque mot d'une langue ayant son contraire, ou, comme dit l'auteur, son *antonyme*, le vocabulaire entier pourrait être dis-disposé par couples et former un vaste système dualiste (Voyez *Dictionnaire des antonymes*, Paris, Brockhaus et Avenarius, 1842). » — On peut dire, assurément, et avec plus de vérité, que la langue est la virtualité d'innombrables thèses et antithèses opposables par couples et formées par toutes les propositions formulables auxquelles il est toujours loisible d'opposer une contradiction. On en peut dire autant de la religion, où tout a été affirmé et nié ; du droit, où abondent les prétentions juridiques diamétralement contraires, et où tout ce qui est ordonné est susceptible d'être défendu, etc. Seulement, prenons bien garde qu'on aurait tort de prêter une importance égale aux choses ainsi opposées symétriquement. Par exemple, dans la langue, je vois bien que le verbe possède les modes par lesquels *on affirme* ou *on nie* (indicatif), ainsi que ceux par lesquels *on ordonne* ou *on défend* (impératif, optatif), et que les idiomes se distinguent d'après leur délicatesse à traduire les degrés de l'affirmation et de la négation, ou de l'ordre et de la défense, ou de la prière de faire et de ne pas faire. Mais l'affirmation dans le langage, dans la religion, dans la science, partout, joue un tout autre rôle que la négation, tandis que souvent, à l'inverse, dans le droit notamment, en morale religieuse, la défense est le fait capital, supérieur à l'ordre. — Le subjonctif présente une idée de doute et d'hésitation ; l'état zéro des deux oppositions fondamentales trouve là son expression.

(1) Il est évident, en effet, je l'ai expliqué ailleurs, que c'est seulement quand chacun des parleurs a pris parti entre deux modes d'expression que les discussions grammaticales peuvent naître entre eux, — que c'est seulement quand chaque homme a pris parti en religion, en politique, en industrie, en art, en morale, et a battu en lui-même un adversaire intérieur, qu'il est prêt à se dresser pour combattre un autre homme, délivré comme lui de son propre conflit intime, de son schisme caché.

que ces conflits extérieurs, parfois sanglants, sont utiles aussi bien, et utiles de la même manière? Et, s'ils ne le sont pas, est-il vrai pourtant qu'ils soient inévitables ? Enfin, est-ce qu'on ne s'est pas mépris en prêtant à ces duels logiques et téléologiques de toute nature, soit entre hommes, soit même dans le sein de chaque homme, une grande partie sinon la totalité de l'action salutaire qui appartient légitimement aux *accouplements logiques* et téléologiques (1), aux alliances et aux accumulations d'idées d'accord entre elles, d'actions concourantes et convergentes ?

Que les contradictions internes d'un homme avec lui-même soient nuisibles à lui-même et à la société, qu'elles doivent être éliminées et remplacées par l'harmonie intérieure, cela n'est point douteux. Mais on semble penser qu'il en est autrement des contradictions d'homme à homme, et que, le jour où l'on cesserait de se battre, de plaider, de discuter, il n'y aurait plus de progrès possible. Est-ce vrai? Est-il vrai que le progrès d'une langue soit dû aux disputes des grammairiens, le progrès d'une science aux polémiques des savants, le progrès d'une religion aux querelles des théologiens, le progrès d'un droit aux procès, le progrès d'un gouvernement aux guerres civiles, le progrès d'une industrie à la concurrence, le progrès d'un art aux mutuelles injures des artistes? Non. Une langue progresse quand un nouveau mode d'expression, conforme à son génie, y est *ajouté* et non substitué aux précédents, quoique la substitution puisse être heureuse si elle ajoute une nuance de plus, une force de plus. au

(1) Voir encore à ce sujet les deux ouvrages ci-dessus cités.



vocable précédemment usité. — Une religion progresse quand de nouveaux docteurs et de nouveaux saints y insèrent des dogmes et des exemples qui fortifient le système des anciens dogmes ou la finalité générale du culte et de la morale religieuse; et ce n'est pas à cela qu'ont servi les flots de sang versés dans les guerres de religion. — Une science progresse quand une nouvelle vérité d'expérience ou d'observation y est révélée, qui confirme les autres et s'y ajoute; et, si grands que soient les noms de Descartes, de Newton, de Leibniz, de Pasteur, ce ne sont pas les longues polémiques des cartésiens et des newtoniens à propos de l'attraction, de Newton et de Leibniz au sujet du calcul infinitésimal, des newtoniens encore et des disciples de Hooke ou de Huyghens au sujet de l'ondulation, de Pasteur et de Pouchet au sujet de la génération spontanée, qui ont fait avancer les mathématiques, l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle; mais ce sont les découvertes de faits qui ont mis fin à ces discussions en venant grossir le trésor séculaire des vérités démontrées. La question, il est vrai, peut s'élever de savoir dans certains cas si, sans ces disputes qui ont surexcité les amours-propres, les expériences difficiles qui ont fait découvrir ces faits décisifs auraient été tentées; mais, en aucun cas il n'apparaît que, sans ces disputes, ces expériences, occasionnées non causées par elles, n'auraient pu avoir lieu, et, dans beaucoup de cas, on sait que, sans nulle querelle, des expériences ou des observations non moins révélatrices se sont produites au cours du développement des sciences. — Un droit progresse quand de nouvelles lois ou de nouvelles pratiques, complétant les anciennes ou les expliquant,

sont venues s'y ajouter, ou ne s'y sont substituées qu'en y ajoutant un meilleur ajustement du vêtement juridique au corps national. Je sais bien que, d'après Sumner-Maine, les procès, les prétentions contradictoires d'intérêts contraires, auraient précédé la coutume, source de la loi, et l'auraient suscitée. C'est possible, mais ils ne l'ont pas suscitée seuls : n'oublions pas les ordres des chefs, ordres devenus lois en se répétant et se confirmant sans jamais se contredire Et comment l'auraient-ils suscitée, si ce n'est en faisant appel à l'esprit conciliant des arbitres ou à l'autorité logique des gouvernements, soucieux les uns et les autres de se mettre d'accord avec eux-mêmes ou leurs prédécesseurs ? Et, ce qui est certain, c'est que de nos jours, depuis que l'histoire du droit nous est bien connue, jamais la législation n'a été l'effet direct, ni même le plus souvent l'effet indirect, de la jurisprudence des tribunaux, qui elle-même s'est fixée sous l'empire d'une cour suprême, non sous l'action des plaideurs. Est-ce dans les pays les plus processifs que le droit est le plus progressif?

Un gouvernement, une constitution politique progresse quand son principe se déploie en un suite de perfectionnements administratifs ajoutés les uns aux autres par des hommes supérieurs, qui ont pu être, à la vérité, des chefs de parti, mais qui n'agissaient pas comme tels, quand ils ont introduit successivement, collaborateurs en cela et non antagonistes, ces réformes complémentaires les unes des autres. Le progrès politique a lieu quelquefois par substitution d'un principe meilleur, plus vaste et plus coordinateur, à un principe plus étroit et plus incohérent; mais, loin d'avoir engendré

cette idée plus haute, les luttes des partis et les révolutions sont nées d'elle plutôt et auraient pu n'en pas naître : elle est née, elle, d'hommes supérieurs qui l'ont lancée dans les esprits où, imitativement, elle a fait son chemin longtemps avant d'éclater en émeutes. Si sa propagation a été marquée par une série de duels logiques engagés et résolus, il n'est pas vrai que ceux-ci, tout psychologiques et individuels, devaient *nécessairement* se transformer en combats de rues. La diffusion de l'idée pouvait s'opérer aussi bien et plus sûrement sans cette transformation qui souvent l'a entravée, et cette diffusion importait seule à l'amélioration dont il s'agit.

Une industrie progresse quand un inventeur petit ou grand y ajoute un procédé nouveau ou le substitue à un procédé ancien mais moins perfectionné, et c'est une grande erreur de penser — je le montrerai tout à l'heure — que la concurrence est la condition indispensable, ou même habituelle, de ces inventions. Les grandes évolutions ou révolutions de l'industrie humaine sont marquées par certaines inventions capitales, telles que celle de la charrue — qui n'a pas jailli certainement de la concurrence des agriculteurs primitifs, — du moulin à eau, — du métier à tisser, — de la machine à vapeur, que le génie de Papin et de Watt explique seul, et non la cupidité des maîtres de forge, etc., etc. — Est-il nécessaire de dire qu'un art progresse, non quand les écoles se disputent, mais quand des œuvres géniales surgissent entre les combattants, et en dehors d'eux, révélant de nouveaux modèles à imiter et diversifier, et propres, comme les anciens modèles classiques auxquels ils s'ajoutent, à produire sous un nouveau jour le génie de la nation ?

Enfin, ce qui est topique, le progrès militaire lui-même résulte, non des batailles, mais d'inventions principalement industrielles, artistiques ou autres, que la guerre n'a en rien produites ni favorisées, qu'elle a au contraire fait avorter souvent, et dont elle a seulement suggéré çà et là l'application à l'armement et à la tactique. Les batailles navales ont englouti, pendant l'antiquité et le moyen âge, d'innombrables escadres sans modifier le type de la trirème. Ce n'est pas elles, non plus, qui ont fait découvrir la boussole, la navigation à vapeur, l'hélice. La boussole a été inventée par les Chinois, le plus pacifique des peuples, dès le IIIe siècle de notre ère ; la navigation à vapeur, par le marquis de Jouffroy, un ingénieur, et par Fulton, un américain ; l'hélice, par un capitaine du génie français, il est vrai, mais dont l'idée serait morte avec lui si le commerce étranger ne s'en fût emparé. L'invention de la poudre, très probablement née de rêves d'alchimistes, a révolutionné l'art de la guerre comme l'invention de la vapeur l'industrie. Et toutes les inventions pastorales, agricoles, industrielles, ont indirectement, mais non moins profondément, métamorphosé le démon de la guerre en lui proposant de nouveaux mobiles, de nouveaux buts d'expédition : razzias de troupeaux, pillages de greniers, vols de trésors, traités de commerce spoliateurs, etc. Les peuples auraient pu s'entre-tuer pendant des siècles sans faire avancer d'un seul pas cet art homicide si, malgré leurs tueries, dans les éclaircies de leurs massacres, n'étaient écloses les idées fécondes qui ont donné au capital, nerf de la guerre, un développement énorme, et permis, grâce aux chemins de fer et au télégraphe, des rassemblements, des approvision-

nements de troupes si rapides, si prodigieux. Qu'on me cite une grande bataille qui ait fait faire un progrès décisif à l'art militaire. Je vois bien des batailles où la victoire a été due à ce qu'une armée possédait seule une arme nouvelle déjà inventée, à ce que son chef a le premier mis en pratique une tactique déjà connue, déjà inventée soit par d'autres soit par lui-même ; mais une bataille qui, par elle-même, aurait provoqué, tiré du néant un progrès militaire, je n'en vois pas. Les champs de bataille ont été des champs d'expériences pour l'esprit observateur et réfléchi de certains hommes de génie qui, s'exerçant sur le souvenir de ces horreurs, y ont puisé des remarques profondes, constaté des faits généraux; mais elles n'ont été que l'occasion de ces observations dont la vraie cause est la méditation harmonieusement systématique d'un cerveau génial, et qui, d'ailleurs, n'ont contribué que pour une faible part à l'évolution militaire.

En somme, le progrès en tout genre est le fruit non de la lutte, non de la concurrence, non de la discussion même, mais de la série des bonnes idées apparues dans d'ingénieux cerveaux et appropriées à leur temps. Et dire cela, c'est dire que l'adaptation, non l'opposition, est la voie du progrès, en dépit du darwinisme social. — On est convenu néanmoins d'appeler « hommes d'action » les hommes qui, s'agitant beaucoup les uns contre les autres, aboutissent d'ordinaire à se neutraliser réciproquement, pendant que les hommes dits de pensée, par l'accumulation de leurs efforts, par l'enchaînement de leurs découvertes, mènent le monde.

XI

Mais cette courte démonstration d'une thèse si importante ne saurait suffire. J'ai besoin d'y revenir sur deux points particulièrement intéressants : la concurrence et la guerre. La concurrence d'abord.

La concurrence est le choc des intérêts ; par elle-même elle est donc un démenti donné à cette harmonie naturelle des intérêts que proclame l'école de Bestiat. On peut, par suite, s'étonner de voir ces économistes louer à la fois cet accord et le choc qui la contredit. Une seule considération, indiquée par Lange, dans son chapitre intitulé. *La dogmatique de l'égoïsme*, pourrait sembler de nature à concilier ces deux points de vue. Il serait très possible, dit-il, que, compensation faite de la perte de force résultant des cas où les intérêts se heurtent et du gain de force obtenu par leurs accords, le gain fût supérieur à la perte. Mais, s'il en était ainsi — et Lange montre le contraire — la concurrence n'en demeurerait pas moins un mal, seulement compensé par un plus grand bien (1). C'est d'ailleurs une concession que Bas-

(1) Dans le même chapitre, le sagace critique examine curieusement l'hypothèse où le progrès moral de l'avenir, conforme aux vœux des économistes classiques, consisterait à « refouler les instincts qui nous portent à nous dévouer pour le prochain » et où l'homme trouvera la force nécessaire « à cette victoire sur soi-même » dans la considération du mécanisme universel « dont l'harmonie serait troublée si nous suivions les élans du cœur que l'on avait coutume de louer jadis comme des actes nobles, désintéressés, magnanimes ». La sympathie serait alors le « péché originel » à effacer par le baptême de cette morale de l'égoïsme purifié de tout sentiment étranger. — Les économistes répondent à cela qu'on les a mal compris, et c'est possible ; mais la vé-



tiat repousse à priori. Après avoir cru prouver que la concurrence est indestructible, il ajoute : « Oserez-vous dire qu'un phénomène indestructible, *et par conséquent providentiel*, peut être malfaisant ? »

Dans ses développements à ce sujet, il dit un mot en passant, tout à fait incidemment, des inventions qui, dit-il, une fois imitées, tombent dans le domaine commun « grâce à la concurrence » des industriels qui les exploitent. Si ce grand esprit, — digne, je me hâte de le dire, de beaucoup plus de respect qu'on ne lui en témoigne de nos jours — eût arrêté son attention pénétrante sur ce point, il n'aurait pas manqué de s'apercevoir qu'il confond ici, manifestement, deux choses bien distinctes : les bons effets incontestables de la propagation imitative des inventions et les conséquences, beaucoup moins louables, beaucoup plus discutables, de leur concurrence, qui s'établit entre les co-producteurs d'un même article. Ce n'est pas parce que ceux-ci cherchent à s'enlever réciproquement leur clientèle et à se faire tout le mal commercial possible, que le bénéfice d'une invention relative à la fabrication de cet article devient d'individuel social. C'est au contraire, parce qu'ils ont commencé par avoir connaissance de cette invention, c'est parce qu'elle s'est propagée peu à peu, en copies successives, de l'inventeur à eux, qu'ils ont songé à faire concurrence à celui qui, auparavant, l'exploitait seule. Tant que ce dernier en a eu le secret, la concurrence avec lui a été impossible ou désastreuse. Il faut

rité est qu'ils se sont surtout très mal compris eux-mêmes, très mal entendus avec eux-mêmes. Quant aux *darwinistes sociaux*, c'est une morale du despotisme pur de toute pitié qu'il conviendrait d'esquisser à leur usage.



aussi tenir grand compte de la diffusion imitative, dans le public consommateur, du besoin spécial auquel cette invention répond. Si, après l'invention de la locomotive, le désir de monter en wagon ne s'était pas répandu et généralisé, comme le supposait M. Thiers, à quoi eût servi aux constructeurs de locomotives de s'entre-ruiner en se faisant concurrence, et au public d'assister au spectacle de cette mutuelle destruction? Ou bien dira-t-on que c'est cette concurrence même qui a causé la propagation de ce besoin? Mais l'on sait bien qu'il n'en est rien, que cette invention a été monopolisée à peu près partout dès ses débuts et que, presque en tout pays, la construction des chemins de fer a été précédée par une fièvre, par une frénésie de ce genre de locomotion. L'exemple choisi est bien propre à faire voir comment le bénéfice d'une invention, sans nulle concurrence, se socialise. Ainsi, sans l'imitation, et d'abord sans l'invention imitée, la concurrence est impuissante ou malfaisante, tandis que, même sans concurrence, l'invention et l'imitation sont toutes-puissantes et, finalement, bienfaisantes.

Qu'on me cite un véritable progrès industriel qui aurait été la conséquence d'une grève. Cependant, si la concurrence a l'efficacité inventive qu'on lui prête, la grève, qui est une des grandes formes collectives de la concurrence dans le sens large du mot, devrait participer à cette fécondité. Mais ce n'est pas l'avis des apologistes de la concurrence qui, par une inconséquence à noter, dénigrent fort la grève, et, tout en reconnaissant qu'elle est un droit, lui imputent des pertes le plus souvent sans profit. Tout ce qu'on peut leur accorder, c'est que les grèves, comme la concurrence en général, ont

été *par elles-mêmes* stériles en véritables perfectionnements. Dans l'ardeur de la lutte, patrons et ouvriers armés les uns contre les autres, ont bien pu imaginer de ressusciter des procédés anciens, de faire revivre des espèces démodées et inférieures de production; mais inventer du nouveau, et du nouveau viable, jamais. C'est au cours du travail, à l'atelier, c'est durant le fonctionnement de la coopération harmonieuse entre le patron et ses ouvriers (ou entre ceux-ci seulement, s'il s'agit d'une société coopérative), que les bonnes idées jaillissent, que les améliorations naissent et s'accumulent. Loin de susciter de nouvelles inventions, les grèves ont maintes fois eu pour objet la destruction des machines rénovatrices.

Tout autrement fécondes que les grèves, sont les *Trade-Unions* et autres associations ouvrières ou même patronales. Une des raisons qui ont porté M. Godin à fonder son *familistère* est qu'il pensait, dit M. Paul Leroy-Beaulieu, « que la participation induirait les ouvriers à inventer de nouveaux instruments, de nouvelles applications, de nouvelles méthodes. » Et il paraît que cet espoir n'a pas été déçu. — Mais peut-être m'objectera-t-on que les Trade-Unions et, en général, toutes les corporations industrielles sont nées des nécessités de la lutte et pour l'entretenir — pour entretenir les grèves en particulier — et qu'il en a été en cela de ces corps collectifs comme des organismes, qui seraient nés, suivant les Darwiniens, de la concurrence vitale et pour la concurrence vitale. Mais, là comme ici, on a fait honneur à la lutte des bienfaits de l'alliance. D'abord, les Trade-Unions sont à la fois des sociétés de secours mutuels et des armées,

et de ces deux caractères, le premier l'emporte de beaucoup sur le second (1). Les fonds de ces sociétés ont été employés toujours jusqu'à concurrence des trois quarts pour la partie philanthropique de leur institution. En second lieu, les *Trade-Unions* procèdent historiquement, d'après M. Howell, des associations ouvrières du moyen âge, Town-Guilds, Marchant Guilds; car leur apparition brusque dès le lendemain de la loi de 1824 qui les autorisa, ne doit pas faire illusion. Elles préexistaient à cette loi, mais en se cachant. Or les anciennes guildes étaient, avant tout, on le sait, des confréries, des sociétés de paix plus que de combat, ou, du moins, de défense bien plus que d'attaque.

Bastiat n'a point tort de dire que tous les dons naturels, tous les avantages locaux, tous les privilèges artificiels eux-mêmes, tendent en somme, malgré des obstacles évidents, à devenir gratuits et communs après avoir été longtemps coûteux et monopolisés. Mais c'est un paradoxe d'attribuer ce résultat à la mêlée des égoïsmes. Il est dû à l'imitation, née de l'instinctive sympathie qui rend l'homme sociable. Le fait seul que le désir d'un genre de consommation, hier luxueux, demain vulgaire, descend imitativement, sympathiquement à vrai dire, dans des couches de la nation de moins en moins fortunées et de plus en plus nombreuses, a cette conséquence que le producteur de cet article, fût-il même monopoleur, baissera peu à peu ses prix, car il y aura intérêt. A l'inverse, tant que le désir d'un produit de luxe res-

(1) Voir à ce sujet le grand *Traité d'économie politique*, si riche de documents et d'idées, de M. Paul Leroy-Beaulieu (notamment t. II, pp. 416 et 425).— Voir aussi pp. 411 et 412.



tera confiné dans un groupe spécial de personnes, sans nulle tendance à rayonner au dehors, on verra, si ce groupe est riche, les fabricants de ce produit, même rivaux, tenir très haut le prix de cet article, bien plus haut en tout cas que si ce besoin était partagé par des classes moins aisées.

Au demeurant, la concurrence n'est qu'une forme hybride et mitigée de la lutte. Elle n'a lieu qu'entre collègues et d'habitude entre compatriotes ; elle implique donc, en même temps qu'une contrariété partielle de leurs vœux et de leurs efforts, une solidarité générale de leurs âmes et de leurs vies. La concurrence est liée à la *convivance*. Or est-ce en tant que contradiction de désirs qu'il est permis de la réputer à certains égards utile ? Voilà la question (1). Je la résous par la négative. Tout nouveau-né est un concurrent de vie pour tous les vivants déjà installés sur la terre ; ce qui ne les empêche pas de célébrer sa venue par des fêtes. Et, dans beaucoup de professions, on salue aussi par des réjouis-

(1) Une question toute semblable peut être posée à propos de la *discussion libre*, à laquelle certains publicistes de grande valeur, M. Bagehot par exemple et, plus récemment, M. Gaston Richard, ont voulu attribuer en politique un rôle au moins égal à celui que les économistes attribuent à la libre concurrence. « Le régime de la discussion, dit M. Richard, est le grand agent du progrès *sous toutes ses formes*... C'est ainsi que, dans les temps modernes, l'Espagne, la France et l'Angleterre, *pour avoir plus ou moins compris le rôle de la discussion*, ont eu des destinées si différentes. » On devine tout ce que, si j'avais le temps d'examiner cette thèse, je pourrais y répondre ; mais, dans la mesure où il est certain que la liberté de discuter a produit de bons effets (assurément bien inférieurs et bien subordonnés à ceux du génie inventif et initiateur en tout genre, car, que serait l'Angleterre même avec tout son parlementarisme, si elle n'avait pas eu son Watt par exemple), on peut se demander ceci : est-ce en tant que *contradiction* d'idées, ou n'est-ce pas plutôt en tant que similitude de connaissances, *communauté d'instruction* et d'éducation, que la discussion parlementaire est salutaire?



sances l'arrivée d'un nouveau collègue. C'est qu'en effet ou la civilisation n'est qu'un vain mot, ou elle a pour effet d'adoucir l'âpreté des fruits sauvages du cœur, de glisser dans la compétition des intérêts une huile de bonté qui les tempère, atténue leurs frottements, supprime le *votum mortis* et réduit leur conflit sans fiel ni haine à n'être plus qu'une émulation généreuse, une course où les coureurs sont toujours tout prêts à s'arrêter pour secourir leurs rivaux blessés. Un pas de plus, et nous arrivons à un état de choses où l'aspiration des désirs contraires est de s'affirmer conformes et de superposer, de substituer à la confusion des intérêts concurrents le cadastre de droits juxtaposés, délimités nettement. Ainsi s'est formé, en tout pays, l'ordre juridique, terme et idéal de la liberté économique. Il est remarquable que, dans la vie civilisée, nul intérêt n'ose décemment se montrer que vêtu d'un droit dont il prend le nom ; et cela prouve l'universelle répugnance de l'humanité à l'antagonisme et à la lutte ; car, si nous savons que les intérêts sont souvent contraires, nous prétendons que les droits ne le sont jamais, qu'ils ne peuvent l'être, que leur essence est d'être d'accord entre eux, si bien que, lorsqu'ils viennent à se combattre en apparence, le résultat de leur apparent combat est un jugement qui déclare l'un d'eux non pas vaincu par l'autre mais inexistant, imaginaire. Telle est bien la singularité éminente, l'originalité frappante de la notion du droit : il est curieux et admirable qu'au milieu d'une nature anarchique où tous les êtres se sont hostiles, pourvus de propriétés qui se combattent, l'homme ait conçu l'harmonie préétablie de ces propriétés supérieures qu'il s'attribue à lui-même, ses droits.

Tous les métiers sont, en un sens, des fonctions publiques; et toutes les fonctions publiques, en un autre sens, — en tant que chaque exercice de leurs pouvoirs rend service à des particuliers déterminés, — sont des fonctions privées. La seule différence qu'il y ait entre les fonctions dites publiques et les autres professions, c'est que le caractère d'utilité générale inhérent aux premières est plus direct ou plus visible. Mais, peu à peu, à mesure qu'ils se syndiquent, les membres de la plus humble des professions prennent conscience de ce qu'il y a d'indirectement ou d'éventuellement utile à tous dans l'accomplissement de leur besogne. Dès lors, ils aspirent, sinon à grossir précisément les rangs déjà si encombrés des fonctionnaires, du moins à être respectés comme ceux-ci et réglementés à leur tour. Le premier effet de cette conscience qu'ils prennent de leur valeur sociale, c'est qu'ils tendent à amoindrir la concurrence qu'ils se font entre eux, comme se la faisaient jadis les fonctionnaires publics eux-mêmes. En effet, ces juges de tout ordre, civils, commerciaux, administratifs, criminels, dont les attributions et les juridictions sont aujourd'hui si parfaitement réglées, malgré quelques rares conflits, ont passé, sous l'ancien régime, une notable partie de leur vie judiciaire à se batailler, à se disputer les procès. Et il se trouvait, je n'en doute pas, des magistrats persuadés que ces disputes, voire même celles de préséance, étaient nécessaires à l'activité des parlements et des cours, faisaient partie intégrante de leurs libertés les plus précieuses. Plus on remonte vers le moyen âge, plus on voit se multiplier ces rivalités interminables; et il en est de même des rapports entre les employés de n'importe quelle administration. Les

préfets de nos jours ne se disputent plus les affaires administratives, ni les prélats et les abbés les affaires ecclésiastiques; autrefois c'était là l'occupation habituelle des intendants et des évêques.

Ainsi, en ce qui concerne les fonctions directement publiques, le progrès est allé d'un régime de rivalité confuse à un régime de délimitation précise et de solidarité sentie. En sera-t-il de même des professions quelconques? Dans une certaine mesure, — car c'est ici une question de mesure avant tout, — oui, je le crois. A première vue, on pourrait penser le contraire, en songeant aux corporations de l'ancien régime suivies d'une ère de concurrence industrielle. Mais, en réalité, la suppression des corporations anciennes a été une révolution qui a non pas complété, mais supprimé une évolution depuis longtemps parvenue à son terme, et inauguré une nouvelle évolution. Or celle-ci, à y regarder de près, est le recommencement de la première, et les deux sont conformes à notre point de vue. Les corporations avaient été précédées par une coexistence anarchique d'ateliers ennemis, dans chaque industrie d'une même ville; et, si le régime corporatif, dès le haut moyen âge, s'est répandu partout, c'est que les avantages qu'il présentait, l'esprit d'union relative qu'il faisait régner entre les membres de chaque corps, — je ne dis pas, certes, entre les divers corps (1), — avaient été évidents pour tous. Maintenant, retombés en anarchie, les ouvriers de

(1) Les procès d'ancien régime entre corporations différentes pour se disputer du travail ne sont pas comparables aux conflits des juges de divers ordres qui se disputaient les affaires. Ces luttes judiciaires étaient des guerres civiles; les autres étaient des guerres extérieures; et c'est précisément l'apaisement des troubles civils qui rend possible la guerre contre l'étranger.



chaque catégorie se remettent à s'agréger corporativement et s'efforcent par tous les moyens licites ou non, louables ou coupables, tyraniques parfois, d'atteindre un certain état juridique dont le rêve les obsède et dont la formule, par malheur, est loin d'être trouvée. Là où cette tendance est le mieux accusée et le plus près d'être réalisée, c'est peut-être où elle a été poursuivie sans combats, le moins révolutionnairement du monde : dans l'industrie de la locomotion. Autant les anciens voituriers se faisaient une concurrence acharnée, autant les employés de chemins de fer, même entre compagnies rivales — rivales et cependant collaboratrices, et de plus en plus collaboratrices, de moins en moins rivales — se sentent solidaires et se solidarisent chaque jour davantage. Aussi ces voituriers galonnés sont-ils devenus des espèces de fonctionnaires, regardés comme tels par tout le monde. Il y aurait là vraiment de quoi justifier en partie, — en bien minime partie, je l'avoue — ce penchant irrésistible au fonctionnarisme universalisé, qui, dit-on, caractérise les Français, et qui pourrait bien, avant peu, caractériser tous les peuples. En cela, comme à tant d'autres égards, aurions-nous eu le malheur ou le mérite d'être des précurseurs ?

Nous ne pouvons, à propos des oppositions d'ordre économique, éviter de dire un mot des *crises*. Les crises commerciales et financières se rattachent-elles à notre sujet ? Oui et non. Ces maladies économiques résultent bien, il est vrai, d'un resserrement du crédit et de la consommation succédant à un abus du crédit et de la dépense, d'une contagion de pessimisme succédant à une contagion d'optimisme sur le marché d'une région plus ou moins étendue (moins étendue à

mesure qu'on remonte dans le passé, qui a aussi connu ses crises, et de plus en plus étendue à mesure qu'on avance vers l'avenir). Mais, d'autre part, ce n'est point la coexistence et la lutte du pessimisme et de l'optimisme, de l'excès de confiance et de l'excès de méfiance, qui constitue la crise, car l'excès de confiance est tombé quand la crise éclate, et c'est précisément parce qu'il tombe, qu'elle naît. Il y a donc ici opposition-rythme, mais non opposition-lutte. Il y a désaccord, désadaptation, déséquilibre; il n'y a point contradiction et neutralisation. Il y a bien dépérissement et annihilation de valeurs, comme l'indiquent les cotes de la Bourse, où des chutes soudaines et multipliées jettent l'épouvante ; mais il n'y a pas, à proprement parler, destruction mutuelle de valeurs, comme il arrive quand la concurrence de deux articles similaires fait baisser les prix des deux. En cas de crises, la concurrence des producteurs qui offrent les articles au rabais joue un grand rôle sans nul doute, mais elle-même n'est que l'effet d'une production disproportionnée aux besoins de la *consommation correspondante au prix que les productions concurrentes avaient tous en vue*, et c'est cette disproportion, non la rivalité des productions, qui a produit l'avilissement des articles.

Aussi faut-il bien distinguer de ces crises commerciales et financières (finement étudiées par M. Clément Juglar) des crises d'un tout autre genre que M. Paul Leroy-Beaulieu a raison de mettre à part et qui mériteraient peut-être un nom distinct. Je parle de ces troubles profonds du régime économique et moral d'un peuple où une conversion religieuse, une transformation politique, l'apparition simultanée de plu-

sieurs grandes inventions rénovatrices, introduisent brusquement des convictions nouvelles et des besoins nouveaux, qui impliquent la négation partielle ou la partielle suppression des principes et des coutumes jusque là régnantes. Cette transformation brusque de la foi et du cœur publics, toujours violente et précédée de guerres intérieures sinon de combats dans la rue, a pour effet de susciter une foule de produits nouveaux qui *détruisent* véritablement la valeur des produits anciens. Ainsi ont été détruites, par la conversion du monde romain au christianisme, d'immenses richesses païennes accumulées sous forme de cirques, de théâtres, de thermes mêmes, d'objets sans nombre servant aux cérémonies des temples. De même, quand l'importation des idées et des modes européennes a débordé sur le Japon, toutes les conditions de sa vieille vie économique ont été bouleversées par suite de la contradiction aperçue entre tant d'institutions féodales du passé japonais et les institutions modernes apportées de l'étranger. Du jour au lendemain, alors, des milliers et des millions d'objets précieux ont perdu leur prix (sauf à le retrouver plus tard, mais à un autre titre, à un point de vue tout archéologique et esthétique), et cette dépréciation a été, je le répète, une véritable destruction.

Ce sont ces dernières sortes de crises qui, seules, appartiennent à notre sujet. Or, devons-nous croire qu'elles sont inévitables, nécessaires, que le progrès humain leur est dû? La question est grave et ne saurait être résolue en quelques mots. Qui dira, avec impartialité, au lendemain d'une révolution triomphante, si, compensation faite de ses destructions et de ses créations — quand création il y a — l'humanité a

plus gagné que perdu à son triomphe ? Le plus souvent, le défaut de commune mesure entre les biens détruits et les biens acquis rend le problème absolument insoluble. Quand il peut être résolu, la superstition révolutionnaire empêche de voir la vraie solution. Inutile d'insister ici.

XII

Parlons enfin de la plus grandiose des oppositions sociales : la guerre. Quand une volonté et une *nolonté* collectives se sont longtemps amassées, accumulées, dans deux nations, comme des électricités de noms contraires dans deux nuages, elles finissent par s'incarner en deux armées qui marchent l'une contre l'autre : opposition gigantesque où les termes extrêmes sont représentés par les peuples belligérants et leurs alliés respectifs à divers degrés, et l'état zéro par les nations neutres, qui jouent le rôle de l'*hésitation* dans l'opposition psychologique correspondante. La guerre, emploi social de toutes les oppositions mathématiques et physiques que nous connaissons, par des chocs de forces contraires, par des symétries de troupes affrontées, la guerre est en même temps le confluent et la consommation suprême de toutes les oppositions sociales poussées à bout : contradictions d'idées ou contrariétés de desseins, si l'on n'y prend garde, toutes aboutissent là, et se résolvent là. Et que faut-il pour qu'elles se précipitent en cet abîme ? Toujours la même condition, dont la réalisation dans certains cas semble bien, à première vue, inévitable. Il faut, mais il

suffit, pour voir se convertir en un grand Duel de nations ou de partis, les innombrables duels logiques ou téléologiques de personnes privées, dont se compose la vie de tous les jours, que tous ceux qui professent la même opinion ou partagent le même désir, la professent ou la partagent en même temps et acquièrent la conscience de cette simultanéité, de cette identité. On s'est battu pour un iota dans les rues d'Alexandrie parce que les partisans et les adversaires de ce iota l'étaient à la fois et le savaient. Si nos plaideurs français ne se battent pas en batailles rangées à propos de l'interprétation d'un texte juridique, c'est que les nombreux procès où l'une des deux opinions litigieuses est invoquée par l'une des parties et l'autre par l'autre, ont lieu séparément, à des dates différentes, et que les demandeurs ou défendeurs qui sont du même avis ne se connaissent pas. Supposez qu'il se connaissent et qu'ils plaident à la fois, bientôt il y aura deux camps, et le sang va couler. Le sang coulerait même pour de simples dissidences de langage, pour les questions de vocabulaire et de grammaire les plus simples, si elles étaient agitées simultanément et publiquement. Au temps de Vaugelas, les problèmes de ce genre ont passionné l'opinion.

Quand se fait jour une innovation artistique, en musique, en peinture, en poésie, le monde des artistes et des amateurs se divise en deux partis, ceux qui accueillent cette nouveauté et ceux qui la repoussent. Mais, tant que ces adhésions et ces répugnances se produisent séparément, dans une lecture silencieuse au coin du feu, ou une audition de musique de chambre, devant un tableau que l'on regarde en passant, ce dissentiment reste assez calme et n'éclate pas au dehors. Il

éclate, il devient violent, quand les partisans des écoles rivales sont réunis dans une même ville, dans une enceinte telle qu'un théâtre, où les uns et les autres expriment à la fois et très haut leur enthousiasme ou leur mépris. Voilà pourquoi ces batailles esthétiques, par exemple les scènes épiques de la première représentation d'Hernani, se livrent surtout en fait de drames, jamais à propos de poésie lyrique ou de romans, quoique le roman de nos jours intéresse bien plus que le drame. Mais le roman passionne un public *dispersé*, le drame un public *rassemblé*. — Aussi longtemps que les marchandages entre acheteur et vendeur, entre patron et ouvrier, ont lieu à part les uns des autres, ils ont beau être très vifs et très fréquents, beaucoup plus vifs même et plus fréquents que de nos jours en Europe, ces débats économiques ne font qu'entretenir une animation paisible et continue de la vie sociale. Mais, dès que la Presse centralise les prétentions contraires et les publie, on en arrive à des grèves qui sont des occasions d'émeutes sanglantes. — Il y a, en fait de mœurs et de morale comme en matière d'art, des innovations (la bicyclette pour les femmes, le divorce, l'amour libre), au sujet desquelles des discussions s'engagent partout. Elles restent privées jusqu'à ce que la Presse les convertisse en agitation féministe par exemple.

Cependant, il est à remarquer que les questions morales, quoique infiniment plus importantes que les questions politiques ou même économiques, suscitent beaucoup moins de conflits sanglants que celles-ci et surtout que celles-là, parce qu'il est dans la nature des problèmes moraux de ne comporter en fait que des solutions éparses et individuelles, comme il est dans la nature du roman d'être lu en particulier

et non en public. Si les contradictions d'ordre politique entre les citoyens pouvaient ne se produire qu'à huis clos, à des dates et en des lieux différents, sans que les partisans d'une même opinion eussent connaissance de leur conformité d'idée, elles resteraient elles-mêmes paisibles et inoffensives, comme la plupart des contradictions d'ordre esthétique ou juridique. Mais, par suite des discours du forum dans l'antiquité, des articles de journaux dans les temps modernes, les questions politiques, comme je l'ai déjà fait observer dans un autre chapitre, au lieu de se présenter pêle-mêle, confusément, sont posées chacune à son tour et à tout le monde à la fois (1). De là le caractère particulièrement dangereux des dissidences politiques, alors même qu'elles ont trait à des objets frivoles ou abstraits, peu propres en elles-mêmes à toucher fortement le cœur des hommes. Si, parmi les questions politiques, les questions internationales sont la source habituelle des guerres, c'est qu'il leur est essentiel, dès le premier moment où elles naissent, de s'imposer aux citoyens pris en masse, jamais aux citoyens *ut singulis*.

On va me dire que tout cela démontre l'inévitable nécessité de la guerre dans beaucoup d'occasions, et dans des occasions qui doivent devenir plus impérieuses, sinon plus nombreuses, au cours de la civilisation : n'est-ce pas les engins

(1) Tout ceci suppose qu'il ne s'agit pas d'une nation soumise à un autocrate qui déclare une guerre par pur caprice. Le cas est d'ailleurs fort rare, car, même dans les monarchies les plus absolues, le roi ne fait que se conformer aux vœux, sinon de son peuple, au moins de sa noblesse ou de son entourage, en se lançant dans une expédition militaire; et il s'y décide parce que, dans ce public spécial, les partisans de l'opinion qui a motivé la guerre se sont connus, se sont parlé et l'ont emporté ainsi sur les partisans de l'opinion contraire.



civilisateurs par excellence. la Presse et les autres moyens de communication, qui opèrent cette conversion des conflits d'individus en conflits de masses, cette multiplication et non pas seulement cette addition des passions ou des convictions individuelles en lutte? A coup sûr, il ne peut pas être question, pour prévenir les conflits belliqueux, de bâillonner la Presse ou d'arrêter les chemins de fer; car, si ces grands procédés de concentration et de vulgarisation magnifient quelquefois le duel logique, ils ont pour résultat plus souvent encore de magnifier l'*hymen logique*, de le convertir en associations de tous genres, en alliances, en fédérations. Ce dont on a le droit de s'étonner, c'est que les agents de l'assimilation imitative des classes et des peuples, qui est éminemment pacifiante, soient aussi les ouvriers de leur opposition belliqueuse. Lié au nivellement des mœurs et à la culture de la sociabilité, comment le développement de la conscience collective peut-il être une cause de guerres?

Il devrait être, c'est certain, une cause de paix, en faisant sentir de mieux en mieux que le degré de violence généralisée des querelles ne se proportionne pas à leur importance véritable, que les plus sanglantes sont souvent, comme la guerre de Trente ans, les moins importantes, et que les plus importantes même, d'ordre moral, savent fort bien se résoudre et s'apaiser sans combats. Et, de fait, ce sentiment de l'inutile barbarie des batailles envahit de plus en plus profondément tous les cœurs pendant que tous les bras s'arment. Comment donc et pourquoi s'arment-ils? Parce que l'explication que je viens de donner plus haut de la guerre, à vrai dire, est incom-

plète : il y manque l'élément essentiel. Supposez qu'avant ce jour, il n'y ait jamais eu de guerre en Europe, ou bien que, par une sorte d'amnésie universelle, nous venions à oublier tout à coup toutes nos batailles d'autrefois ; assurément, dans cette hypothèse, la presse et les chemins de fer auraient beau centraliser, attiser les griefs des partis et des peuples, jamais personne n'imaginerait que le meilleur moyen, l'unique et nécessaire moyen de mettre fin à cette discorde, de faire régner l'unanimité, fût de rassembler de part et d'autre des millions d'hommes jeunes, valides, gais, sans nulle haine réciproque, et de les forcer à s'entre-égorger. On n'imaginerait pas plus cette monstruosité que deux députés n'auraient l'idée, après un échange d'injures parlementaires, d'aller se tirer des coups de pistolet pour pouvoir se serrer la main après, s'ils ne savaient que c'est là un vieil usage. Nul exemple ne montre mieux de quels poids le passé pèse sur nous, quelle est à notre insu sur notre conduite l'oppression des précédents. La guerre est une survivance comme le duel. On se bat parce qu'on s'est battu, et il n'est peut-être rien de plus fort à dire contre la guerre que cette perpétuité du levain belliqueux qu'elle laisse après elle, et qui montre l'inanité de cette prétendue solution. La guerre serait impossible, inimaginable, inconcevable, si elle n'était un souvenir devenu un préjugé universel, d'autant plus tenace que plus général, comme tous les préjugés, en dépit de son absurdité manifeste. Encore le duel, à force d'adoucissements, est-il à présent un procédé de réconciliation, doublé de réclame, assez pratique après tout et pas trop dangereux, aux applaudissements de la galerie. Et il en était de même de la guerre aussi, au

bon vieux temps de la chevalerie, quand on se fracassait tout le jour les armures, presque sans mort d'homme. Mais aujourd'hui quelle boucherie atroce !

La guerre, même au milieu de la sauvagerie la plus stupide, ne serait jamais née si elle eût été, à ses débuts, aussi absurde que maintenant. Sa folie a grandi avec ses proportions. Aussi a-t-elle commencé par avoir une raison d'être à l'origine, et c'est cette raison d'être qu'il convient de chercher pour voir si, à cette lointaine époque même, elle était inévitable, absolument nécessaire au progrès humain. Si, en effet, elle l'a été alors, cela suffit pour sa justification, même présente.

Trois thèses sont possibles : 1° le progrès humain, dès l'origine, pouvait s'opérer sans la guerre ; 2° la guerre a été nécessaire pendant les premiers stades du progrès humain, mais elle est destinée à être remplacée, nuisible ou inutile à présent, par d'autres formes de la lutte (Novicow) ou par les diverses formes de l'alliance ; 3° la guerre a toujours été, est encore et sera toujours nécessaire (Joseph de Maistre, Proudon, le Dr Le Bon). Aux esprits modérés semble sourire la solution éclectique, la seconde. La troisième plaît mieux, malgré son horreur, aux radicaux, conservateurs ou révolutionnaires, mystiques ou darwiniens ; la première, quoique radicale aussi, n'attire personne, ou presque personne, parmi les penseurs, en raison de son apparence idyllique. On aime encore mieux avoir l'air féroce qu'innocent. Pourtant, c'est à cette opinion ingénue que je me range, après réflexion. Mais je conviens qu'en général la guerre a porté malheur à ses détracteurs, écrivains assez médiocres, tandis qu'elle a heu-

reusement inspiré ses apologistes, souvent éloquents. La concurrence, au contraire, a été combattue plus brillamment qu'elle n'a été défendue. Chose étrange, il est bien plus facile de trouver de bons arguments populaires contre la concurrence que contre la guerre. Et, chose fâcheuse aussi, en fait de peuples pacifiques, on ne découvre sur la terre que des peuples assez médiocres eux-mêmes et plats, les Chinois et les Esquimaux. C'est une erreur de penser qu'on pulvérisera la gloire militaire, qu'on vulgarisera l'horreur du militarisme et le mépris des vertus guerrières, en déroulant des récits de massacres et de pillages empruntés à toutes les tribus et à toutes les nations anciennes ou modernes. Il n'est vraiment pas permis, même au service de l'idée la plus louable, d'assimiler l'homicide réciproque, mutuellement absous d'avance, à l'homicide unilatéral, seul criminel, le vol réciproque au vol vrai (1), le duel à l'assassinat, et de ne voir dans une bataille qu'une collection de forfaits. Plus vous entasserez d'atrocités dans vos tableaux repoussants, et plus on admirera la bravoure du soldat qui, pour protéger sa patrie, n'a pas reculé devant la perspective de telles douleurs.

Sans doute, il pouvait être fait un meilleur emploi du courage, de l'esprit de protection domestique ou de solidarité

(1) Même quand le massacre belliqueux est unilatéral et a le vol pour objet, il peut se faire qu'il ne soit en rien assimilable à nos crimes. Dans le poème d'Antar, d'après Letourneau, on voit des Arabes, ruinés par l'exercice de l'hospitalité, se livrer au brigandage, au pillage des caravanes, pour faire de nouveau fortune et pouvoir se permettre d'être hospitaliers comme autrefois envers ces étrangers même qu'ils pillent à présent. Est-ce que ce *vol* guerrier ayant la *donation* pour but et répondant au devoir de l'hospitalité est comparable aux soustractions frauduleuses de nos cours d'assises ?



civique ; mais la première chose, avant d'employer utilement ces vertus, c'était de les déployer fortement quelque part. Or, au début des sociétés, quand nul lien profond n'agrège encore les hommes, quand il n'y a ni agriculture ni art pastoral même, quelle est l'*œuvre commune* à laquelle un grand nombre d'hommes peuvent prendre part ensemble, en une collaboration simple, facile, aisément extensible, apprenant par là à s'associer, à s'aimer, à se dévouer les uns pour les autres ? Quelle peut-être cette œuvre, me demandera-t-on, si ce n'est un fait de guerre offensive ou défensive ? Et je le reconnais, la guerre apprend à l'homme à être beau joueur, à jouer gaiement le tout pour le tout. Elle est le *beau risque* sur lequel Guyau, écho de Platon, voulait fonder sa morale idéale. Elle est l'école du Devoir et du Dévouement, qui, s'ils doivent la tuer, sont cependant nés d'elle (1). — Seulement, n'y avait-il pas d'autre école possible du Dévoûment et du Devoir ?

Il est certain que, sans la guerre, le cours de l'histoire eût été singulièrement changé. Mais la question est de savoir si le progrès humain eût nécessairement été moindre. Si les Anglo-Saxons n'avaient derrière eux des siècles de piraterie conquérante, ils ne déploiraient pas aujourd'hui l'esprit d'entreprise, l'audace industrielle qui les distingue ; et, en général, si « avoir du caractère » signifie manquer de cœur,

(1) Je passe certains arguments accrédités en faveur de la guerre. Après tout, dit-on, ceux que la guerre a tués seraient morts sans elle, et peut-être plus douloureusement, après les longues déchéances de la décrépitude. Mais le raisonnement serait tout aussi bon en faveur de l'assassinat. Et l'on peut dire pareillement du vol que ceux qu'il dépouille n'auraient pas manqué d'être dépouillés par la mort un jour ou l'autre.



suivant une notion que s'en font inconsciemment certains auteurs, il faut avouer qu'une vie batailleuse est pour les peuples l'apprentissage indispensable du *caratère*. Mais je ne vois aucun mal à ce que les nations de *cœur* eussent pris le pas sur les nations de *caractère* et couvert le monde de leurs enfants à la place de ces dernières. La culture de la bonté, plus que de la volonté âpre et tenace, importe au progrès. — Il est certain aussi qu'une pente presque fatale, sinon tout à fait irrésistible, poussait l'homme primitif aux combats. D'abord, il a suffi, parmi cent tribus laborieuses, paisibles et sans armes, d'une seule tribu pillarde, pour forcer toutes les autres à se militariser pour se défendre ; et de la défense à l'attaque il n'y a qu'un pas. Puis, le plus noble instinct de l'homme, le sentiment de la Justice, faisait franchir ce pas. Un peu partout dans les tribus sauvages, la guerre semble née d'un sentiment grossier mais profond de la Justice pénale, du besoin de talion, de symétrie entre l'agression et la riposte : on s'arme par vendetta familiale pour venger le sang par le sang, et peut-on dire ici que la guerre est fille de la cruauté et de la rapacité, qu'elle est l'organisation du crime collectif ? Enfin, l'idée, la tentation de guerroyer était naturellement suggérée à des peuplades qui étaient habituées à chasser et ne pouvaient vivre qu'en chassant.

Est-ce la chasse qui a donné l'idée de la guerre, ou la guerre qui a donné l'idée de la chasse ? C'est certainement la chasse qui a précédé : la dispersion, l'éloignement des premiers groupes humains, leur isolement au sein de l'animalité fauve contre laquelle ils avaient à lutter, aux dépens de laquelle ils devaient s'alimenter, avant toute domestication,

ne laissent pas de doute à ce sujet. C'est pour batailler contre les lions, les tigres, les éléphants, les rhinocéros, que l'homme pour la première fois à dû s'unir à l'homme et s'enrégimenter. Mais, après s'être durci le cœur dans ces chasses guerrières, l'homme, dès la première recontre et la première querelle avec une autre tribu, devait être entraîné à chasser l'homme. La chasse, donc, portait la guerre dans ses flancs ; et il semble, dès lors, que la nécessité de celle-ci en découle, puisqu'il était impossible à l'homme naissant de croître sans exterminer des animaux. Mais la question, fût-elle résolue en ce sens, ne serait encore que reculée. Admettons que la guerre ait été la suite fatale de la nécessité pour certains vivants de manger d'autres vivants pour vivre. Pourquoi cependant cette loi physiologique du meurtre animal ? Est-ce donc que le progrès des espèces vivantes ne pouvait s'opérer que par cette voie meurtrière et qu'il eût été absolument impossible au génie de la vie d'épancher sous le soleil sa force d'inventions spécifiques sans y être contraint par les besoins du meurtre réciproque et de la mutuelle manducation ? Est-ce qu'une animalité exclusivement herbivore eût été nécessairement stationnaire ? Le contraire est démontré. Ne pourrait-on pas regarder l'apparition des espèces carnivores, soit parmi les poissons, soit parmi les oiseaux, soit parmi les mammifères, ou dans les embranchements inférieurs, comme une aberration délirante ou criminelle de la nature qui s'est laissée égarer, hors de ses voies normales, dans ces odieuses impasses ? Le crime appelle le crime. Une fois entrée dans la route de l'assassinat, la nature vivante s'y est dénaturée, démoralisée, elle a perdu ce qui été jusque-là son caractère le

plus essentiel et tend toujours à réapparaître sous l'étouffement des instincts cruels et péniblement acquis, la bonté, la sympathie, l'amour. Mais cette perversité accidentelle et lamentable de la vie, cette dépravation sanguinaire, était-elle inévitable et est-elle incurable ? Non, l'apparition de l'homme, et, auparavant, de toutes les autres espèces sociales, ne serait-elle pas l'indice d'un séculaire effort de la vie pour se relever de sa chute, après une longue suite d'expiations douloureuses, par l'établissement lent de cet ordre social universellement pacifique où tend l'humanité ?

Avouons-le, la nécessité, je ne dis pas seulement de la guerre, mais aussi de la concurrence, de la lutte destructive, sous toutes ses formes, — si elle était démontrée, — serait la preuve qu'il n'existe pas de direction générale des phénomènes, c'est-à-dire pas de *législation* de l'univers. Car, appeler lois, comme nous le faisons, les séries de répétitions et les amas de similitudes que présentent les actes individuels à partir d'un acte initial et victorieux dans sa lutte avec d'autres entreprises vaincues, n'est-ce pas, à vrai dire, une antiphrase ? Est-ce que ces soi-disant lois ne sont pas un nom donné à l'absence même de lois, à l'*anomie* du monde ? Nous n'avons le droit d'appeler loi qu'un ordre supérieur, qui, obéi, exécuté, supprime la lutte entre les gouvernés et la remplace par la convergence des efforts ou du moins par leur délimitation précise et respectée. L'ambition universelle des éléments, leur lutte nécessaire par conséquent, ou leur accord, quand il a lieu, résultent uniquement de la victoire de l'un d'eux et de ses empiètements sur ses rivaux : est-ce que ce grand fait, qui paraît indéniable, ne serait pas la démonstration navrante

de l'athéisme, de l'universelle anarchie ? A moins de supposer un Dieu altéré de sang, qui a voulu la guerre pour la guerre, et qui se joue de nos douleurs ? Il le semble, et cependant, à y réfléchir mieux, est-ce que le fait seul que la lutte est possible n'atteste pas une commune origine ? Est-ce que ce qui rend possibles la conquête, l'appropriation, l'assimilation de certains éléments par un seul d'entre eux, ce qui permet à celui-ci de rayonner dans les autres par la transmission de sa forme de mouvement ou de pensée, ce n'est pas une certaine ressemblance préexistante et innée, d'où provient leur sympathie, leur antipathie même? La sympathie des éléments, qui fait leur sociabilité, n'est pas moins universelle ni moins profonde que leur ambition ; et d'où peut-elle naître, si ce n'est d'une âme de bonté inhérente à la Puissance unique qui se serait morcelée en elles et pulvérisée, on ne sait pourquoi ni comment, pour se diversifier peut-être ? Mais comment et pourquoi de cette Bonté la férocité des combats est-elle éclose ?

En présence d'une telle antinomie, que je ne me charge pas de résoudre, on s'explique la solution désespérée de Hegel dogmatisant l'absurdité et la proclamant raison supérieure. Et, certes, il y a quelque chose de terriblement vrai au fond de la dialectique hégélienne. Je ne puis lui accorder, pourtant, qu'il soit dans la nature de toute idée qui s'affirme, de toute volonté qui s'exprime, de susciter une idée, une volonté diamétralement contraire. Ce serait dire, par exemple, que la contre-imitation, phénomène en somme exceptionnel et secondaire, doit être mise socialement sur le même rang que l'imitation ; ce qui est manifestement faux. On ne saurait

dire combien a fait commettre de fautes, en politique, l'erreur vulgaire de penser que la prétendue loi de la réaction égale et contraire à l'action s'y applique. Une affirmation suscite habituellement sa répétition, elle ne suscite que très rarement sa négation, mais, un peu moins rarement, elle la *rencontre*, chose bien différente. Et de cette rencontre, qui aurait difficilement pu être évitée dans certains cas, facilement dans d'autres, un combat résulte qui se termine par quoi ? Par la *synthèse* des deux combattantes ? Nullement, mais par la défaite complète ou partielle de l'une d'elles. Défaite partielle et victoire incomplète ont beau se confondre en un traité de paix ; je vois là mutilation réciproque plutôt que conciliation. Il n'y a conciliation vraie, synthèse vraie, que par l'Invention, fille de la paix, qui fait s'embrasser les adversaires en supprimant leur cause de conflit. — Et je dirais volontiers que la série des inventions réussies, imitées, est la série des synthèses de Hegel, si une invention nouvelle n'éliminait ses devancières presque aussi souvent qu'elle les totalise en les étreignant. — Mais ce qu'on ne peut contester à Hegel, c'est que le oui et le non coexistent dans le monde, que toutes les oppositions s'y réalisent et que, si l'on regarde l'Univers comme une réelle Unité, on doit le concevoir comme une somme de contradictions, synthèse d'ailleurs unique et terminale à laquelle rien ne s'oppose. Si, sans aller jusqu'à personnifier l'Univers, on personnifie au moins l'Humanité comme l'a fait Comte, on ne peut que se faire une conception au fond hégélienne de ce *Grand fétiche* du positivisme. Quoi de plus incohérent, de plus dément, de plus continuellement discordant, que la vie de cet Être majestueux, tissu de batailles, de disputes, de

conflits sanglants et sans fin ? Sans atteindre ce degré d'incohérence, la vie d'une nation, si l'on se borne à personnifier la Nation, est elle-même une suite, sinon un faisceau, de contradictions. Cette « douce France » pour laquelle tant de héros sont morts, et morts avec amour, cette France si vivante au cœur de ses enfants, qu'est-elle autre chose elle-même qu'une succession de révolutions contradictoires, quand ce n'est pas une mêlée de partis qui s'entre-déchirent ?

XIII

Et, par paresse, par lâcheté d'esprit, on se laisse aller à croire ces discordes nécessaires, ces horreurs salutaires ! Je cherche à me garantir contre l'étrange séduction de cette idée, qui s'explique peut-être par cette passion pour l'idée de liberté dont notre siècle a donné le spectacle. Entre liberté et concurrence, entre liberté et combat, une association en apparence indissoluble s'est formée. Mais on doit la rompre. Liberté signifie essentiellement non pas lutte, mais diversité, originalité, caractère. Et c'est dans les voies de la paix et de l'association, non sur les champs de bataille, que les originatités s'accentuent, que les aptitudes spéciales, caractérisées, s'utilisent et se développent réciproquement. La guerre les fauche. Laissons la Nature tranquille et cessons de nous demander si elle ne s'est pas égarée parfois dans son évolution tâtonnante ; mais nous pouvons dire au moins que l'humanité naissante s'est trouvée dans un carrefour, qu'elle avait à opter entre deux chemins de développement et qu'il n'est pas

sûr qu'elle ait fait le meilleur choix possible, ni même, à vrai dire, qu'elle ait fait son choix. Ces deux chemins étaient : la culture à outrance de l'égoïsme par la guerre, l'anthropophagie, l'esclavage, le despotisme asiatique, et la culture à outrance de la sympathie par la religion, le droit, le commerce, la science, la morale, l'art. Elle n'a pas choisi entre eux, elle a pris tantôt l'un, tantôt l'autre, les unissant et les coupant par des sentiers de traverse. Elle a ainsi masqué sous des institutions adultères, sous des compromis sacerdotaux et superstitieux, ou guerriers et chevaleresques, la divergence radicale de ces deux carrières, et elle a fausssé par là le sentiment religieux qui est au fond, essentiellement, non la peur, mais l'amour, l'ouverture du cœur, le besoin d'étendre sans cesse le champ social de la sympathie. La religion primitive, née de l'ancêtre divinisé, puis piété filiale agrandie, source d'une amitié fraternelle étendue aux étrangers, aurait pu être uniquement et toujours, ce qu'elle a été souvent et en partie, le grand bien international des hommes, le grand auxiliaire de l'imitation mutuelle qui, sans nulle guerre, les prépare et les pousse à se fédérer, à substituer au morcellement initial des états un vaste Empire final et civilisateur. Que si l'on m'objecte qu'il fallait des rois pour cela et que la guerre seule a fait la royauté, je nie le fait : est-ce que l'origine de la monarchie patriarcale, aussi loin que nous pouvons remonter dans son passé hellénique, par exemple, ne nous apparaît pas comme plus religieuse encore que militaire ? On dit couramment, sans s'apercevoir de la contradiction, que les rois sont nés de la guerre et puis que la guerre est née de la royauté. La vérité est que, s'il n'y avait pas eu de rois chefs, il

y aurait eu des rois prêtres, et cela eût mieux valu, surtout si le prêtre, faute de guerres, n'eût pas été sacrificateur. Car c'est la guerre qui a barbouillé de sang les dieux, en imaginant la barbarie de sacrifices humains d'abord, animaux ensuite. Voyez les Grecs : est-il permis de dire que, sans leurs interminables tueries, restés purement religieux par hypothèse, ils ne seraient jamais arrivés à s'unifier en quelque vaste corps social égal à l'empire d'Alexandre ? Mais de tout temps, c'est la guerre qui les sépare, c'est la religion, qui, en dépit d'elle, dans les armistices, les unit autour de quelques jeux sacrés, occasion d'un vaste marché, d'une vaste exposition périodique où le commerce, l'industrie, l'art se déploient. Ainsi, il y a lieu de penser que l'homme, pour se civiliser, eût pu se développer dans le sens religieux seulement, et que, dans ce cas, la religion, démilitarisée, eût été infiniment meilleure. La religion, après tout, est plus essentielle à l'homme que la guerre : on a vu, on voit encore, de très grands peuples non belliqueux, on n'en voit pas de non religieux. On pourra en voir d'*irréligieux*, ce qui est tout autre chose.

Il faut reconnaître que, sans la guerre, la distinction des nations serait moins tranchée, leur fossé moins profond, leur patriotisme moins âpre, moins fier, moins insociable. Peut-être bien, si les États n'avaient jamais guerroyé, la métaphore de *l'organisme social*, ou, plus généralement, la notion *ontologique* de la société sous une forme quelconque, n'aurait jamais pu s'exprimer. La vie de régiment, en effet, et de combat a seule pu faire considérer le groupe social, conçu à son image, comme un tout plus réel, plus personnel, que ses

unités, dont il ne serait pas seulement le rapport intime et complexe, mais la cause et le principe supérieur. Et il est certain qu'à l'inverse, la guerre, après avoir fait les patries et les patriotismes tels qu'ils sont, contradictoires et insociaux essentiellement, est rendue par eux nécessaire et inévitable, trouve en eux sa raison d'être et sa justification apparente. Si les sociétés sont, je le répète, des êtres supérieurs et distincts, conditionnés mais non constitués par les êtres individuels dont ils ne seraient pas seulement la mutuelle pénétration mentale et morale, mais la sublimation et la transfiguration *réelles*, existant en dehors de la conception que chacun d'eux s'en fait, le sacrifice des intérêts individuels, des vies individuelles, même en totalité, aux fins, aux simples caprices, de ces êtres transcendants, est la chose la plus naturelle du monde. La guerre, à ce point de vue, est la forme que doit nécessairement et légitimement revêtir d'une manière permanente l'opposition dynamique, en s'élevant à la sphère sociale. Réciproquement, si l'on juge que la guerre, l'immolation gigantesque, le massacre généralisé et mutualisé, est une fonction normale et hautement nécessaire de la vie des sociétés, c'est qu'on regarde les sociétés comme des personnes quasi divines qui n'ont nullement à se soucier du salut des individus, leurs sujets, et des intérêts infimes de ce vil troupeau. On voit l'importance pratique de cette question de la société-organisme, que les sociologues agitent et qui, à première vue, pouvait paraître une simple matière à discusion scolastique.

Mais, pour faire justice à la fois de ces deux thèses du militarisme nécessaire et de l'ontologisme social, il nous suffira

de signaler leur lien indissoluble. La guerre, certes, ne saurait être justifiée par son propre effet, par le caractère agressif, férocement égoïste, qu'elle a imprimé au groupe social, par l'aspect régimentaire dont elle a masqué et faussé sa vraie nature de confrérie ou d'atelier, ouvert et hospitalier aux groupes extérieurs. Il faut la maudire, au contraire, en raison de tout ce mal qu'elle a fait, de ces murs escarpés qu'elle a élevés entre les hommes, de tant d'obstacles qu'elle a opposés à la libre expansion de leur sympathie naturelle.

A première vue, les Italiens peuvent penser qu'ils doivent à la guerre l'unité italienne, les Allemands l'unité allemande, les Français l'unité française. En fait, la guerre n'a fait que consacrer, après les avoir compromis, et consacrer en les mutilant, les résultats de pacifiques conquêtes opérées par l'expansion imitative de la religion combinée avec celle de la langue, des usages, des mœurs. A coup sûr, les Européens ne doivent pas à la guerre la civilisation européenne. Les patries les plus vraies, les moins arbitrairement découpées, sont celles que trace la frontière des grandes religions, sans tenir compte, bien entendu, des simples dissidences de sectes. Il y a un monde chrétien, un monde islamique, un monde bouddhique. Voilà les continents de la mappemonde sociale. Et, si la science les ronge et les mine toutes, c'est en tant qu'elle est saluée comme une religion embryonnaire et supérieure, susceptible d'achever l'œuvre que le sentiment religieux poursuit depuis des siècles et que les religions organisées ont laissée incomplète : l'unité sociale du genre humain. En attendant, les religions vivent ou se survivent, et le miracle de leurs ruines indestructibles trouble la raison. C'est que, si

elles nous trompent, elles ne nous mentent pas comme la haine et l'envie, et leurs espérances, en tout cas, nous abusent moins que les ambitions belliqueuses. Si toutes les nobles âmes vraiment religieuses qui dorment dans les cimetières pouvaient renaître, est-ce qu'ayant expérimenté par leur sommeil posthume, sans récompense ni châtiment, l'inanité de plusieurs de leurs croyances antérieures, sur lesquelles leur vie a paru se régler, elles changeraient de conduite tout à coup, se repentiraient de leur charité, de leur abnégation, se lanceraient dans une vie de calculs égoïstes et de grossier libertinage? Non, la plupart d'entre elles se remettraient à faire par amour, par pur amour, ce qu'elles avaient cru faire par désir du salut, et aucune d'elles peut-être ne maudirait son erreur passée. Mais, si ceux qui sont morts vaillamment dans les combats, surtout dans les guerres civiles, les ligueurs, les fanatiques guerriers de tout temps, venaient à ressusciter, combien ne jugeraient-ils pas insensée, en voyant le produit net et définitif de leur héroïsme, la fureur des batailles!

Encore s'il était démontré que le résultat certain ou seulement probable de cet enchaînement de tueries est, finalement, une conquête universelle, suivie d'une nouvelle *paix romaine* agrandie! On pardonnerait alors à la guerre, en songeant qu'ayant enfin détruit son propre ouvrage, les murs de clôture hérissés et crénelés entre États, elle a laissé le champ libre au rayonnement imitatif de la sympathie humaine, au principe vraiment civilisateur. Mais non, la paix romaine n'a été due qu'à un concours de circonstances exceptionnelles. L'effet direct, l'enfant légitime de la guerre, ce n'est point un

empire unique, c'est un petit nombre d'empires partiels et rivaux, entre lesquels s'établit ce rapport monstrueux, essentiellement immoral, purement mécanique et brutal, dont *l'équilibre européen* est l'échantillon le plus fameux et le plus caractéristique (1). Faire ainsi, avec des millions de *personnes* humaines agglomérées, pétries ensemble, quatre ou cinq *Puissances* sans âme, sans foi ni loi, qui cherchent à s'entre-dévorer comme de grands reptiles des anciens âges, ou à s'entre-appuyer comme de grands blocs de rochers, physiquement, mécaniquement, voilà l'œuvre propre du militarisme. Valait-il la peine de verser tant de sang pour aboutir à cette monstruosité calamiteuse?

XIV

Les nations, à cette heure, s'arment jusqu'aux dents pour la guerre des nations, les classes pour la guerre des classes ; et la paix armée des classes, prélude, dit-on, de la catastrophe sociale qui s'annonce, est encore plus effrayante que

(1) J'accorde aussi volontiers aux apologistes de la concurrence qu'elle ne tend pas nécessairement à l'établissement d'un monopole absolu et unique. Les raisons qu'ils donnent à cet égard sont excellentes, malheureusement pour la concurrence peut-être; car un monopole absolu et unique, s'il pouvait s'établir, finirait par s'adoucir et se faire pardonner ses premiers excès. Mais la vérité est qu'elle aboutit seulement à quelques grands colosses industriels ou commerciaux qui exercent, chacun dans un certain rayon, un monopole relatif et partiel et entre lesquels se nouent des relations quasi diplomatiques, pour maintenir leur *équilibre européen* à eux. Mais je ne veux pas poursuivre ce rapprochement entre la guerre et la concurrence : il serait très injuste pour cette dernière dont les développements se lient à ceux de la *convivance*, comme il a été dit plus haut, et qui, *comme telle*, a rendu d'immenses services pratiques.



la paix armée des États. Est-elle inévitable pourtant, cette lutte formidable et inexpiable, le plus colossal des fratricides que la terre aura jamais vus ? Non, pas plus que l'autre ; et, ici comme là, notre avenir est entre nos mains. Mais là, comme ici, le plus grand danger peut-être provient de la fatale magie exercée par l'idée d'opposition, par l'hallucination que nous avons vue si souvent entraîner le monde, en vue du progrès, à des guerres toujours suivies d'une rétrogradation momentanée ou durable. Je ne vois pas pourquoi les apologistes de la guerre, prôneurs de ses vertus civilisatrices, n'élèvent pas la voix pour célébrer aussi l'utilité, la nécessité bienfaisante de la guerre sociale où l'on dit que nous courons. Mais, s'ils ne le disent pas tout haut, ils le pensent tout bas, et c'est cette sombre erreur qu'il s'agit de tuer dans l'œuf, comme le plus venimeux des reptiles. Car on est enclin, par de paresseuses habitudes d'esprit, à juger nécessaire ce qu'on voit probable (1), et à juger bienfaisant ce qu'on croit néces-

(1) Bien que tout le monde soit d'accord pour dire que l'avenir est un mystère impénétrable et que tout essai de prédiction est insensé, il n'est point d'époque où l'on s'abstienne de prophétiser, je ne dis pas seulement où fassent défaut les prophètes isolés, mais où la généralité des hommes ait la prudence de ne pas prédire les événements futurs. En effet, toute nation, en tout temps, s'est *attendue*, avec une conviction plus ou moins sourde, à quelque chose d'important qui lui paraît à la veille de se réaliser. Quand ce n'est pas au jugement dernier, comme au moyen âge, c'est à une révolution sociale, comme de nos jours ; et, certainement, la peur de l'an mille — en partie imaginée après coup — n'a jamais eu au xe siècle l'importance et la généralité de la foi de nos contemporains en une catastrophe socialiste. — D'autres peuples et d'autres temps, plus heureux, ont cru à l'arrivée prochaine d'un Messie, d'un Sauveur, à une Restauration monarchique et triomphante ou bien à un Paradis terrestre tel que celui qui éblouissait l'imagination de nos aïeux de 1789. Quant aux sociétés assises et stables, telles que la société française sous Louis XIV ou sous saint Louis, elles ont cru, elles, à la durée éternelle de leur

saire ; et, endormies, paralysées par cette persuasion énervante, les volontés, qui pourraient se roidir encore sur la pente du gouffre, cèdent au vertige, comme des canotiers qui descendraient en chantant sur des barques de plaisance le courant du Niagara en amont de sa chute.

Or, non seulement il n'est pas prouvé que la catastrophe partout prédite encore plus que maudite, de moins en moins redoutée à mesure qu'elle semble approcher, sera l'enfantement de la félicité universelle, mais il est certain au contraire que le bénéfice le plus clair de cet effondrement de notre civilisation serait un prodigieux recul vers la barbarie. D'abord, est-il le moins du monde probable que l'effet immédiat de la guerre des classes soit la victoire des déshérités les plus malheureux sur les privilégiés les plus indignes, et, par suite, un progrès de la justice distributive ? Nullement. Dans la complication des événements, comme en toute suite un peu prolongée de discordes civiles, les partis se segmenteront, et dans chacun d'eux se produiront des conspirations, des alliances secrètes, toutes sortes de perfidies qui s'entrelaceront aux cruautés pour en redoubler l'horreur. Pendant la guerre de Cent ans, pendant les guerres de religion, on ne savait plus, disent les chroniques, à qui se fier ; les habiles changeaient de parti d'un jour à l'autre suivant les péripéties de la lutte, et, finalement, c'étaient les bons, les francs, les justes, qui étaient spoliés et immolés, pendant que les fri-

stabilité relative et passagère ; et cette *attente*, non moins trompeuse que les autres, a, non moins que les autres, pesé d'un poids considérable dans la détermination pratique des hommes de ces temps paisibles, comme dans les méditations et les systèmes de leurs penseurs.

pons et les audacieux triomphaient. On peut s'attendre à ce qu'après bien des batailles ou bien des émeutes, tout ce qu'il y a de plus véreux dans notre ploutocratie actuelle, s'étant rallié à temps aux vainqueurs et les ayant aidés de sa bourse, surnagera et se retirera de la lutte plus fort que jamais, tandis que les soldats obscurs et dévoués de l'un et de l'autre camp, prolétaires ou propriétaires, couvriront le sol de leurs dépouilles ou de leurs cadavres. Puis, en admettant même qu'il n'en soit pas ainsi, ce qui est pourtant attesté par l'expérience des révolutions, une chose au moins est hors de doute, c'est que la lutte, comme toute lutte, aurait pour effet d'arrêter cette extension continuelle du cercle social, dont je parlais tout à l'heure, cette inondation lente et vraiment bienfaisante qui tend à fondre ensemble les strates superposées de la société, qui a successivement supprimé, en les assimilant, l'esclavage antique, le servage féodal, et travaille maintenant à effacer les dernières démarcations inégalitaires. Un rétrécissement du champ social : voilà ce qu'on verra sûrement à la suite des grandes guerres du Prolétariat et du Capital. Il s'ensuivra une telle accumulation de haine et de vengeance dans le cœur des vaincus, quels qu'ils soient, que les vainqueurs, fussent-ils même généreux, seront forcés, par le souci le plus élémentaire de leur sécurité, de les traiter toujours en ennemis, de les soumettre à une condition d'infériorité et d'oppression, seule garantie de leur innocuité. Si l'esclavage antique n'est pas rétabli de nom, il le sera de fait comme il l'a été, — en des circonstances pareilles, au degré près — dans plusieurs cités grecques de l'antiquité.

— Une chose peut nous rassurer : l'évolution historique

de la guerre. Car elle évolue, n'en déplaise à M. Letourneau (1). Elle a évolué presque autant que le travail, plus que l'amour et les beaux-arts et beaucoup plus que le crime. A-t-elle évolué dans le même sens que ce dernier, ou en sens inverse ? La criminalité, en se civilisant, perd de sa violence vindicative et revêt un caractère ou un déguisement plus astucieux, plus érotique, plus cupide. La guerre commence bien aussi par être haine et vengeance et finit par être cupidité et rançon. Mais la criminalité débuta par de grandes bandes de brigands et de nos jours elle est plus individuelle que collective ; c'est le contraire pour la guerre que l'on voit passer de l'ère des *guerillas* à celle des grandes guerres, des armées de plus en plus démesurées. La guerre a souvent emprunté, à l'origine, une fausse, très fausse, mais profonde couleur religieuse, qu'elle a perdu à la longue et que n'a jamais eu le crime. — L'évolution de la chasse ne diffère pas moins de celle de la guerre. La chasse, faite en troupes au début et très dangereuse, est devenue individuelle et récréative, pendant que la guerre, chose privée primitivement, est devenue chose de plus en plus sociale, de plus en plus sérieuse et terrible.

(1) Le savant professeur le sait si bien, du reste, qu'après l'avoir nié dans la préface de son livre sur *la guerre* (Battaille, éditeur, 1895), il intitule plusieurs chapitres : « Évolution de la guerre chez les nègres, chez les races jaunes, chez les Sémites, » etc. En cela, il semble reconnaître enfin que l'évolution suit de multiples voies. Seulement il se trompe, je crois, en se persuadant que chaque race a sa voie spéciale. Il n'est rien qui, plus que les institutions et même les mœurs guerrières, se joue des barrières de races : les Romains et les Carthaginois, les Macédoniens et les Perses, les Egyptiens et les Assyriens, se sont réciproquement emprunté leurs armements et leur tactique, et, de nos jours, le Japon s'est militarisé, avec le succès qu'on sait, à l'instar de l'Europe.

Tout y change d'une époque à une autre, d'un pays à un autre, les moyens employés et les buts poursuivis. Les armes d'abord : ici la fronde, là le boomerang, ailleurs la sarbacane ; l'arc, puis l'arquebuse, puis le fusil. L'art des fortifications et des sièges ensuite ; les procédés de tactique, la discipline, les manœuvres préparatoires, les cérémonies préliminaires, *féciales* ou diplomatiques, le nombre et l'organisation hiérarchique des corps d'armée, le recrutement. Enfin les mobiles et la visée directe : au milieu de beaucoup de transformations lamentables, n'y a-t-il pas à s'applaudir de voir le but immédiat se réduire à mettre hors de combat les ennemis, à leur épargner le plus possible après le combat la souffrance et la mort ? Est-il rien de comparable, dans les camps des Iroquois ou des Maoris, à nos ambulances, à nos conventions de Genève ? Chez les Peaux-Rouges, il s'agit, en se battant, de faire avant tout souffrir le prisonnier, de le faire mourir à petit feu. C'est ainsi que la justice criminelle d'autrefois recherchait fréquemment la *mort exquise*, précédée de tortures sans nom. A présent, juges et soldats veulent mettre le coupable ou l'ennemi hors d'état de nuire, voilà tout, et, sans le haïr, cherchent à le désarmer.

Reste à savoir si la guerre, précisément parce qu'elle est devenue infiniment plus humaine malgré sa puissance supérieure de destruction, n'est pas devenue en même temps plus difficile à extirper tout à fait, par la même raison que la peine de mort, réduite comme elle l'est à la décapitation ou à la pendaison sans souffrance, résiste plus que jamais aux efforts tentés pour la supprimer. Mais non, son absurdité, sa monstruosité, à vrai dire, atteint le comble. Sans haine,

scientifiquement, massacrer des milliers d'hommes semblables à vous ! Leur fracasser la tête, les bras, leur déchiqueter le ventre et les poumons avec des éclat d'obus, plus tortionnaires que tous les bourreaux d'ancien régime ! En vérité, cela ne peut plus se soutenir ; il faut, pour se faire à cette idée, ne s'être jamais représenté un champ de bataille moderne, être absolument dépourvu d'imagination visuelle. Et, comme la proportion des *visuels* ou du moins la culture de la mémoire et de l'imagination visuelles tendent à s'accroître avec le progrès de la vie civilisée, il ne me paraît pas douteux que la force des répulsions même physiques, du soulèvement général du cœur provoqué par la guerre, ne doive devenir à la longue insurmontable.

Quelle que soit la diversité des changements traversés par la guerre dans les diverses régions du globe, il y a assurément quelque chose d'irréversible dans son évolution générale. Des guerres sauvagement juridiques où le but est le talion, des guerres anthropophagiques où le but est d'alimenter les festins des chefs et des dieux, on passe aux guerres esclavagistes où le but est le domestiquer l'homme après les animaux, puis aux guerres politiques ou aux guerres religieuses, puis aux guerres esthétiques en quelque sorte, où la guerre est pour la guerre comme au beau temps de la chevalerie, enfin aux guerres industrielles et commerciales. Tout le monde sent bien que nous ne reviendrons plus aux guerres de religion, par exemple. On a renoncé à jamais aux batailles pour *contradiction de croyances*. L'esprit de tolérance les a rendues impossibles. Est-ce qu'on ne verra pas un jour l'analogue de la tolérance, un certain esprit de patience, de patience dans la

ténacité, se répandre de proche en proche et tarir la source des batailles pour *contradiction de désirs ?* Pourquoi les oppositions des désirs seraient-elles insolubles pacifiquement, quand il est prouvé que les oppositions de croyances ne le sont pas ? La patience nationale, qui dira sa puissance, l'irrésistible efficacité des moyens dont elle dispose pour arriver à ses fins autrement et plus sûrement qu'en tuant des hommes ? Les peuples prospères, de nos jours, sont ceux qui ont mis le plus largement en pratique les vrais substituts actuels de la guerre : l'émulation dans l'enrichissement et le savoir, dans le travail, dans la propagande de ses sentiments, de ses convictions, de ses mœurs, et avant tout, dans le progrès de la population, qui a pour effet non pas de tuer les adversaires vivants, mais d'empêcher leurs enfants de naître en prenant d'avance leur place au soleil. Hélas !

XV

La Justice surtout, mieux comprise et plus répandue dans les cœurs, tuera la guerre. Mais là encore des difficultés se présentent. D'abord, la Justice elle-même commence par être conçue comme une opposition, une symétrie. Les peuples sauvages, dans leurs conflits belliqueux, qui sont si souvent leurs seuls premiers contacts, la conçoivent sous la forme d'une symétrie de préjudices, le talion ; puis, à mesure que leurs rapports commerciaux empiètent sur leurs rapports militaires, ils la conçoivent deplus en plus comme une sy-

métrie de services, l'échange ; deux symétries (1) qui se font pendant l'une à l'autre. Mais s'arrête-t-on là? Non. De moins en moins, dans les pays riches et producteurs, le sentiment du Juste est satisfait *quand on a reçu autant qu'on a donné;* car, en général, on reçoit bien davantage. Dans une bonne affaire ordinaire de vente et d'achat, de louage, de prêt, les deux parties à la fois gagnent au change, et vont gagnant toujours davantage. Avant tout, on se préoccupe *de recevoir autant que ses collègues ou ses pairs ont reçu.* L'égalité de traitement entre co-producteurs et entre co-consommateurs, bien plus que l'équivalent des services, répond au nouveau sentiment de la Justice. Viendra-t-il un moment où la maxime « à chacun selon ses besoins » sera prise en considération beaucoup plus que celle des saint-simoniens « à chacun selon ses œuvres »? C'est bien possible. En tout cas, nous nous éloignons fort, et chaque jour un peu plus, de la notion symétrique de l'Équité. En se raffinant, la Justice devient chose très dissymétrique et différenciée. Notre penchant français à la symétrie dans la rédaction de nos constitutions et de nos Codes a donc quelque chose de rétrograde ou d'attardé.

Remarquons aussi que le problème du juste prix, et, spécialement, du *juste salaire*, est indéterminé en soi et ne saurait être tranché que par des conventions après débats. Mais c'est dans ces débats préalables que semble apparaître

(1) Il y a progrès de l'une à l'autre, c'est-à-dire amoindrissement de la symétrie. Les services échangés peuvent être égaux, mais ils sont toujours dissemblables, tandis que les préjudices échangés sont à peu près semblables autant qu'égaux.



l'insolubilité rationnelle du problème : car quel autre moyen de triomphe s'offre aux débattants, que d'user de leurs avantages naturels ou acquis, c'est-à-dire d'abuser de leur force ? Supprimez ces soi-disant libres débats, et le traité de paix appelé convention, contrat, marché, qui leur succède, vous ne le pourrez que par une règle légale, qui elle-même aura été le triomphe d'un parti à la suite de luttes parfois sanglantes. A beaucoup de petits marchandages et de petites escarmouches privées aura été substituée une grande bataille de masses, voilà tout : toujours le droit de la force. La nécessité de la guerre sociale suivrait donc de là ? — Mais ce serait oublier un élément essentiel : un principe spécieux de paiement se présente toujours à un moment donné, et, grâce à la sympathie imitative, se répand contagieusement dans les esprits. Il fournit la majeure du syllogisme dont la conclusion sera le prix ou le salaire cherché. Les prédications des économistes ou des socialistes, des moralistes ou des sociologues, ont pour effet de faire prévaloir, après débats intellectuels, mais purement individuels, après conflits psychologiques et pacifiques, une notion de la Justice grâce à laquelle les débats sanglants des volontés pourront être prévenus. Il n'est rien de tel que de convertir un *duel téléologique* en *duel logique* pour faciliter la pacification sociale. C'est là l'avantage du point de vue juridique. Aussi les juristes, s'ils étaient plus sociologues, pourraient-ils travailler à la paix plus utilement que les économistes (1). Ceux-ci,

(1) Ce qu'il sont pu, par leur seule autorité personnelle, pour adoucir les guerres internationales, pour pacifier les rapports internationaux, montre ce qu'ils pourraient, à fortiori, pour amortir le choc des partis et des classes.

malgré l'excellence de leurs intentions, sont moins propres à résoudre les difficultés sociales qu'à les soulever, parce qu'ils attaquent les questions sociales par leur côté le plus abrupt et le moins maniable, le côté téléologique, désirs, besoins, volontés, choses nées souvent en lutte. Mais le juriste baptise tout cela droits, choses réputées toujours d'accord. Et, par un travail de déduction analogue à celui du géomètre, il détermine facilement ce qui est juste, en partant du principe accrédité qui s'offre toujours à lui, à un moment quelconque. Il y a seulement cette différence, que les axiomes géométriques ne changent pas, tandis que les axiomes juridiques se modifient lentement, suivant une pente d'ailleurs irréversible.

Où nous conduira cette évolution de la Justice et de la Morale ? Je n'en sais rien ; mais je sais bien qu'elle travaillera toujours dans l'avenir, comme elle a toujours travaillé dans le passé, à élargir par degré le cercle social et à y orienter les désirs individuels dans les directions où ils s'accordent le plus, où ils se heurtent le moins. A ce dernier point de vue, n'est-il pas clair que les activités sont plus aisées à accorder que les avidités? Ce n'est donc point, je crois, dans le sens du communisme, du désir de possession surexcité, mais plutôt dans le sens de la coopération, du désir d'action stimulé, que le courant nous porte (1). Les perspectives de

(1) A propos de coopération, je ne puis passer sous silence les idées de M. Gide sur l'avenir des sociétés coopératives de production. On verra alors, dit-il, le capital servant d'instrument au travail, tandis que, sous le régime actuel, ou plutôt passé déjà, on voit le travail servir d'instrument au capital. Vraie ou non, l'assertion implique une inversion remarquable. Entre les deux termes de cette opposition s'interpose comme état zéro une étape que nous traversons maintenant : à savoir, le capital et le travail se servant mutuelle-



la sensation sont courtes, elles s'arrêtent aux quelques années ou aux quelques jours qui nous restent à vivre. Mais les perspectives de l'action sont illimitées, elles s'étendent aux générations indéfinies qui nous succéderont et qui pourront recueillir, conserver, accroître, l'héritage de nos efforts. C'est en s'orientant vers cet *au delà* terrestre que les aspirations des travailleurs modernes, si elles ne peuvent plus s'orienter en haut, vers le ciel religieux, pourront encore converger ensemble sans se croiser et se briser ; c'est seulement ainsi qu'ils retrouveront « l'espérance immense » nécessaire à nourrir en eux la vertu et la joie de l'abnégation, quand le devoir l'exigera. Rien ne sera perdu, par suite, comme le disait le vieux Cournot, tant que la richesse sera poursuivie comme puissance plutôt que comme plaisir. Car, si tyrannique que cette puissance soit à l'occasion, elle ne

ment et également d'instrument l'un à l'autre. La *participation aux bénéfices* représenterait ce stade. Ainsi, *salariat*, *participation aux bénéfices*, *coopération* : ce serait là une triade économique en train de se développer dialectiquement. M. Gide ajoute que l'évolution économique correspond en ceci à l'évolution politique : *monarchie absolue*, *régime constitutionnel*, *république*. Cette dernière triade ne constitue une opposition qu'en ce sens : le monarque absolu possède tout le commandement, et le peuple ne peut qu'obéir ; en république, tout le gouvernement appartient au peuple, et il n'y a plus de roi ; dans le régime constitutionnel, le roi et le peuple se partagent le pouvoir. Ainsi comprise, cette opposition rentre dans la catégorie des oppositions infinitistes que nous connaissons. En effet, du néant de pouvoir, le peuple passe à l'infinité des pouvoirs, et l'entre-deux est la limitation de ses pouvoirs. Or, nous savons que, dans les oppositions infinistes, le terme qui représente la réalité, toujours finie, c'est le terme moyen. Entre *o* et infini, c'est *m* qui signifie le réel. Il s'ensuivrait donc (?) que le régime constitutionnel, malgré son caractère de transition apparente, serait susceptible, en oscillant, d'une durée prolongée, et exprimerait le gouvernement *positif*. Mais peut-être bien cela prouverait-il surtout qu'il faut se méfier de l'attrait de l'opposition et de ses faciles jongleries.

pourra manquer d'être parfois, souvent même, éminemment salutaire. Je dis qu'elle ne pourra pas manquer de l'être, parce que les fins égoïstes de l'activité sont brèves, qu'on en a tout de suite fait le tour, et qu'à une ambition agrandie par ses propres succès il importe de reculer sans cesse l'horizon de ses vœux, en s'affranchissant de sa personnalité étroite par des générosités à longue portée. Voilà pourquoi, comme remède à ses excès, la Richesse croissante soulève inévitablement çà et là, parmi des milliers d'égoïstes et de médiocres indignes d'elle, quelques larges âmes ambitieuses, généreuses à force d'ambition, qui l'emploient à secourir les misérables, à planter des œuvres de bienfaisance destinées à fleurir plus tard, longtemps après elles. Ce n'est donc point le désir de la richesse qui est à blâmer et à réfréner, c'est le désir de la richesse pour la jouissance exclusivement ou principalement.

Mais quel est le genre d'activité qui nous divise le moins ? Il faut l'avouer, les productions se combattent comme les consommations, et, si les ouvriers d'un même atelier collaborent, surtout quand ils sont intéressés à ses bénéfices, si, par conséquent, l'agrandissement des ateliers agrandit le champ de l'harmonie sociale en ce qui les concerne, la lutte n'est que plus redoutable entre les ateliers rivaux. Quoi qu'on fasse, on ne détruira pas cette cause de conflit. Que faut-il donc faire pour l'atténuer et l'empêcher de devenir sanglant ? — Par deux moyens, non pas opposés, non pas inverses, mais corrélatifs et complémentaires en apparence, on poursuit en ce moment l'amélioration sociale : par l'accroissement des salaires et par la diminution des heures de travail. Lequel vaut le

mieux ? L'accroissement des salaires, s'il est général, ne pourra être accompagné ou suivi que d'une augmentation de travail pour répondre aux besoins nouveaux qu'il aura fait naître en permettant de les satisfaire. Mais l'augmentation des travaux, c'est la diminution des loisirs, des occupations extraprofessionnelles. Or c'est la vie professionnelle, concours et concurrence des efforts, emploi et conflit des volontés, qui, en somme, nous divise le plus. Et c'est à la prépondérance croissante de la vie esthétique, fille des loisirs, qu'il faut viser si l'on cherche sérieusement la paix sociale. Elle seule, parmi ces chocs et ces accords d'égoïsme, fait entendre le concert de sensibilités ou d'activités nuancées, différenciées à l'infini, qui, si elles peuvent bien s'être sympathiques ou antipathiques, donnent lieu à une solidarité et à une hostilité de tout autre nature, l'une et l'autre désintéressées, à une attraction de génies divers et à une émulation de talents semblables, le tout pour le plus grand charme de l'existence. Cette forme esthétique de la lutte est la plus haute et la dernière des transformations de la guerre.

En résumé, la lutte des forces, dans le domaine social pas plus qu'ailleurs, ne nous apparaît comme le procédé principal du progrès. Sous sa forme la plus aiguë et la plus formidable, la guerre, comme sous sa forme infiniment moins âpre et moins dangereuse, la concurrence, elle n'a été qu'un agent subordonné et médiateur de la logique sociale, et a bénéficié injustement des réels services rendus par l'invention, cette forme sociale de l'adaptation, et par l'imitation, cette forme sociale de la répétition universelle, qui elles-mêmes ont tra-

vaillé à leur insu pour le déploiement de l'universelle variation.

On pourra trouver une confirmation de cette manière de voir dans le Drame, cette floraison supérieure de l'art, ce miroir esthétique de la logique sociale en œuvre. A première vue, cependant, il semble nous démentir. La rencontre de deux convictions ou de deux passions contraires, la conscience qu'elles prennent de leur opposition, le combat, toujours sanglant, qui s'ensuit et les péripéties de la lutte : n'est-pas toute la conception du drame ? C'est le duel logique ou téléologique, avant tout, suivi de son dénouement inévitable. Si donc l'histoire est toute pleine de drames, qu'il s'agit seulement d'y découper, c'est qu'elle est chose essentiellement antinomique et contradictoire. Mais, d'abord, il ne faut pas nier que le conflit des volontés et des esprits ne soit, en fait d'art, plus intéressant que leur accord, bien qu'il y ait beaucoup d'œuvres d'art *processionnelles* en quelque sorte, comme la *Divine comédie* (1), qui nous intéressent sans lutte

(1) Et il est à remarquer que ces œuvres processionnelles, en toute civilisation qui se développe, succèdent aux œuvres tragiques, dont elles semblent l'aboutissement. Le moyen âge, pendant la gestation sanglante de la civilisation qu'il cherchait à dégager, a aimé et produit en abondance les *Chansons de geste*, les récits de grands coups d'épée. Mais, quand il est parvenu à réaliser son idéal de courtoisie et de bourgeoisie, complétées l'une par l'autre, fondues en une originale harmonie, son inspiration et son goût poétiques se transforment en un sens singulièrement adouci et pacifié. Alors, quoique assurément la réalité reste dramatique et anxieuse, ce sont les longues œuvres à déroulement didactique ou panoramique, reflet naïf de l'irréversible historique, qui ont le plus grand succès : en cela, le *Roman de la Rose* ressemble à la *Divine Comédie*, malgré leurs différences si profondes. — Est-ce que notre roman contemporain n'évolue pas un peu dans un sens analogue, ayant déjà passé des romans de cape et d'épée aux romans descriptifs ou psychologiques ?



tragique, par un simple déroulement de personnages et d'événements harmonieusement variés. L'intérêt esthétique s'attache souvent à l'exception, et c'est ici le cas. Ajoutons que le développement du drame va de la tragédie historique, où l'antinomie des désirs paraît insoluble, à moins de meurtres ou de suicides, à la comédie de mœurs, où elle comporte des solutions pacifiques et souvent se révèle à la fin comme simplement apparente. Enfin, même dans la tragédie ou le mélodrame les plus trempés de sang, l'intérêt que nous prenons à la lutte des désirs ou des idées opposés est un élément inférieur et sans cesse décroissant de notre plaisir vraiment esthétique, qui consiste de plus en plus à voir mettre en relief, moins par des combats acharnés que par des situations singulières, l'individualité réaliste de caractères profondément originaux. Les caractères dans un drame sont-ils pour l'action dramatique, ou celle-ci pour ceux-là ? A cette question, posée par Aristote, l'évolution de l'art a répondu autrement que lui, en montrant que l'action a surtout pour but de déployer les caractères. Un caractère est une virtualité infinie, susceptible d'un nombre incalculable d'actions différentes. Quelle qu'elle soit, l'action dramatique n'est qu'un des innombrables faits que les personnages pouvaient produire, soit par leur concours, soit par leur conflit, soit isolément. Si, dans telle action, ils s'opposent, ils auraient pu collaborer à telle autre. Leur opposition n'est qu'accidentelle. Elle n'est nécessaire peut-être, esthétiquement, que parce qu'elle est le seul moyen d'accentuer leur réalité. Leur collaboration sans conflit nous les montrerait non comme des ambitions et des puissances infinies, susceptibles par suite

de s'entre-heurter, mais comme les rouages d'une machine dont l'être propre est exclusivement limité à leur emploi. N'oublions pas un élément essentiel : la situation initiale, toujours différente. Combinée avec les caractères, elle rend l'*action* réellement nécessaire. Mais l'action, qu'est-ce ? Un enchaînement de situations changeantes, de la première à la dernière. Et une situation, qu'est-ce ? C'est le pittoresque social, la juxtaposition rare et unique de caractères, de passions, d'idées, qui ne s'accordent ni ne se contrarient essentiellement, mais qui s'entre-éclairent, et dont les traits réunis en une irrégularité expressive ont une physionomie inoubliable malgré sa fugitivité. Tel est bien l'attrait profond du drame, et tel est aussi celui de l'histoire.

CHAPITRE VII

L'OPPOSITION ET L'ADAPTATION

I

Nous touchons au terme de cette longue étude. Cependant il nous reste encore à mieux préciser que nous ne l'avons fait plus haut les rapports instructifs de l'Opposition avec l'Adaptation. La philosophie de l'évolution — ou plutôt de l'identité universelle — a souvent confondu ces deux termes en un seul, celui de *corrélation* ou de *correspondance*, et créé de la sorte une ambiguïté décevante. Cette confusion est un des pièges involontaires dont elle s'est servie pour dissimuler l'idée de finalité tout en l'utilisant et faire accepter les plus étonnantes assimilations. On dit également bien, dans le langage usuel, que l'œil *correspond* à la lumière, le poumon à l'air (adaptation) et que la droite du corps correspond à la gauche, le plateau d'une balance à l'autre plateau (opposition). L'esprit peut être ainsi insensiblement amené à considérer toute adaptation comme une opposition, et c'est en effet de la sorte que la relation de ces deux termes est d'abord comprise. Au fond de l'idée d'accord, de complément mutuel, il semble, à première vue, que nous ne trouvons rien de clair si ce n'est l'idée d'équilibre et de mutuelle neutralisation.

Toute satisfaction d'un désir paraît nous mettre sur la voie de cet équilibre final que nous trouverons dans la mort, demain, mais que les éléments dont nous sommes composés ne goûteront qu'à la fin des temps si, suivant le rêve apocalyptique de Spencer, tous les mondes sont destinés finalement à se pelotonner en un seul bloc inerte pour l'éternité. A ce point de vue, on doit regarder tous les buts que nous donnons pour débouchés à notre activité comme des formes passagères d'un seul et unique besoin permanent, le besoin d'équilibration. D'autre part, s'il est vrai que nous sommes en rapport avec tous les autres êtres, et si l'on croit que tout rapport consiste à s'accorder ou à s'opposer, il s'ensuit, puisque le premier de ces rapports est ramené au second, que l'opposé de notre être est l'ensemble de tous les autres êtres de l'Univers et que nous avons besoin, pour être complètement équilibrés, d'entrer en conflit avec cet immense antagoniste.

Je n'ai pas à insister pour écarter, après tous les développements précédents, cette interprétation ultra-militaire de la vie universelle. J'ai plutôt à me demander ce qu'il y a de vrai dans un point de vue précisément inverse qui verrait dans l'opposition une espèce, et une espèce inférieure, d'adaptation. Ce qui manque à un être, ce qui le compléterait, ce qui lui est adapté, est-ce seulement et est-ce toujours le contraire de cet être? Ou plutôt, quand, par hasard, une chose est complétée par son contraire, ne devons-nous pas regarder cette exception comme un cas singulier de l'adaptation des moyens aux fins?

Ou bien, l'adaptation ne serait-elle qu'un terme moyen?

Deux choses semblables s'additionnent; deux choses différentes se co-adaptent; deux choses opposées se détruisent. Est-ce que l'adaptation n'apparaît pas ici comme un milieu entre l'addition et la destruction, une combinaison hydride des deux, sans rien d'original, en sorte que, ôté ce qu'elle a de répétiteur, et ôté ce qu'elle a de destructeur, elle serait vidée de tout son contenu ? Ainsi, l'idée de différence, qui est liée à celle d'adaptation, se résoudrait en similitudes et en oppositions combinées ensemble, et n'exprimerait rien de plus que cette étrange association. Mais comment cette synthèse serait-elle possible, comment la contradiction des deux éléments réunis dans la notion de différence et d'adaptation serait-elle évitée (comme nous sentons bien qu'elle l'est, car autrement la fécondité de cette idée serait inconcevable), si, par un certain côté qui nous échappe, la nature de cette notion ne l'élevait au-dessus de ses deux éléments soi-disant exclusifs ? C'est l'addition qui s'explique par l'adaptation, dont elle n'est qu'une forme élémentaire ; mais l'adaptation ne s'explique pas par l'addition. Est-ce que l'opposition, de même, ne s'éclaircit pas bien mieux par l'adaptation que celle-ci n'est éclairée par celle-là ? Il est on ne peut plus aisé de ramener toute opposition à une adaptation, tandis qu'il est toujours difficile, et souvent impossible, de considérer comme opposés les termes co-adaptés. Non seulement il est loisible, mais il est même avantageux de résoudre l'opposition en adaptation.

En se plaçant à ce point de vue, on comprend moins malaisément, ce me semble, certaines conséquences de la loi de la réaction égale et contraire à l'action, qui ont paru mystérieuses, nous le savons, aux géomètres philosophes. Pour-

quoi, quand un morceau de fer est attiré par un aimant, l'aimant est-il aussi attiré en sens inverse par le fer, avec une force précisément égale ? Ne voyons-nous pas cependant tous les jours des corps se mouvoir vers d'autres corps qui ne se meuvent ni ne tendent à se mouvoir vers eux ? Il est vrai que, dans ce cas, le corps immobile et indifférent n'est point la source du mouvement imprimé au corps mobile ; mais pour quelle raison le fait de provoquer un mouvement dans un certain sens implique-t-il la nécessité de se mouvoir soi-même dans une direction inverse ? On n'en voit point la raison mécanique. Mais peut-être y en a-t-il une raison logique ou *téléologique*. C'est, peut-on dire, qu'une action suppose un but ; et, communiquer son action ou son activité à autrui c'est lui transmettre son but, c'est collaborer avec lui. L'aimant et le fer collaborent, comme la planète et le soleil, et la contrariété de leurs tendances naît de leur collaboration qu'elle exprime. Le but commun de leurs mouvements et de leurs tendances contraires, c'est leur rapprochement et leur contact ; et, comme ils tendent à ce but au même degré, leurs forces inverses sont égales. De même, le but commun de deux molécules échauffées, c'est leur écartement. Si l'une d'elles restait immobile, l'écartement se produirait bien mais sans elle ; elle ne collaborerait point à ce résultat (1).

(1) Les théories chimiques encore régnantes me semblent favoriser l'assimilation de l'opposition à l'adaptation. D'abord, cette observation de Laurent que la somme des atomicités est toujours *paire* montre que, suivant lui aussi, — bien que dans un sens plus profond que celui de Berzélius, — la combinaison est une opposition. Le chlore (chlorure de chlore) renferme deux atomicités, puisque chaque atome est saturé par un seul atome d'hydrogène ; l'oxygène, dont chaque atome n'est saturé que par deux atomes d'hydrogène, renferme quatre

Les deux ailes d'un oiseau, les deux jambes d'un homme, les deux bras d'une femme qui embrasse son enfant, collaborent au vol, à la marche, à l'étreinte affectueuse. Les deux yeux, jusqu'à un certain point, collaborent à la vue. Toutes ces oppositions sont bel et bien des adaptations, toutes ces symétries des harmonies, et quelle que soit la raison finale de ces symétries des forces vivantes, qu'elles se justifient suffisamment par un besoin de suppléance et de complément réproques ou qu'elles répondent à une avidité, à une ambition infinie, il n'en reste pas moins certain qu'elles sont adaptées à une fin et, comme telles, harmonieuses. Mais l'inverse n'est pas vrai : toutes les harmonies ne se résolvent pas en symétries ni en oppositions quelconques. Les glandes salivaires, l'estomac, le foie, l'intestin grêle, collaborent à la digestion ; en quoi sont-ils symétriques et opposés ? Les diverses parties d'un drame de Shakspeare ou d'un tableau de maître concourent à un même effet ; elles ne sont point

atomicités, etc. Il suit de là que, en se substituant à l'un des deux atomes accouplés qui constituent ce qu'on appelle vulgairement l'atome d'oxygène, deux atomes d'hydrogène ne font que remplacer l'atome d'hydrogène éliminé. Or ce dernier jouait un rôle précisément inverse de celui de son partner ; par suite, il y a lieu de penser que les deux atomes d'hydrogène s'opposent à l'atome d'oxygène subsistant. Et de même trois atomes d'hydrogène à un atome d'azote, ou quatre atomes d'hydrogène à un atome de carbone. Mais, d'autre part, on peut dire que cette opposition est une adaptation. « D'après cette nouvelle hypothèse, dit M. Berthelot, le corps simple serait construit à l'avance suivant le type du composé qu'il doit engendrer. »

En biologie, le rapport du *darwinisme* au *lamarkisme* est un peu celui de l'opposition à l'adaptation, Lamarck expliquant par les efforts adaptateurs des êtres les progrès que Darwin explique surtout par leurs conflits destructeurs. Mais le transformisme, en se développant, a dû combiner et tâcher de concilier ces deux doctrines, qui, d'ailleurs, même réunies, ont révélé leur insuffisance.

opposées pourtant à l'instar des deux moitiés d'un portail gothique ou d'un fronton grec.

L'économie politique fournit de nombreux exemples de la transformation graduelle du rapport de co-adaptation en rapport d'opposition ou vice versa. La concurrence que se font deux ateliers, deux boutiques similaires, est une opposition mais en même temps, parfois, une collaboration, — involontaire, indirecte et accidentelle, — au progrès de l'industrie ou du commerce dont il s'agit, ou à la diminution des prix. Tout involontaire, indirecte et accidentelle qu'elle est, cette collaboration est ce qui donne à la concurrence sa raison d'être ; et, quand la concurrence ne provoque plus ni abaissement des prix ni perfectionnement de la production, elle tend à disparaître. Ces considérations s'appliquent à la guerre qui, dans la mesure — très exagérée, nous l'avons montré — où elle peut servir accidentellement la cause de la civilisation, est une collaboration meurtrière des armées rivales. La rivalité de deux ateliers, et aussi bien de deux armées, se présente toujours comme un mélange à doses infiniment variées de concurrence et de collaboration. On peut dire, en général, que, lorsqu'une nouvelle boutique vient de s'ouvrir et d'entrer en lutte avec une boutique qui exerçait un monopole jusque-là, leur antagonisme est fécond, et la part de la collaboration l'emporte sur celle de la concurrence. Mais, par degrés, la première diminue et la seconde grandit jusqu'à ce que celle-ci opère seule et conduise à la destruction de l'un des deux rivaux par l'autre, ce qui rétablit le monopole primitif. — Est-ce que, *mutatis mutandis*, ceci ne s'explique pas aussi quelque peu à la guerre ?

S'ils veulent éviter la fatale destruction de l'un d'eux — ou plutôt de tous moins un — il reste aux rivaux industriels ou militaires, un moyen, un seul : c'est de s'associer. Par l'association, par la fédération, les contraires deviennent complémentaires, les concurrents collaborateurs, les voici co-adaptés à une fin commune, comme les rouages d'une même machine. Aussi est-il permis de considérer chaque progrès nouveau dans la voie de l'association, c'est-à-dire chaque *union nouvelle des travaux* (ce qu'on appelle la division du travail, sa différenciation) comme l'équivalent d'une invention (1). L'essentiel d'une invention est de faire s'utiliser réciproquement des moyens d'action qui auparavant paraissaient étrangers ou opposés ; elle est une association de forces substituée à une opposition ou à une stérile juxtaposition de forces. D'autre part, toute invention, en créant un nouvel emploi des produits connus, établit des liens nouveaux de solidarité, une société consciente, ou inconsciente, entre les producteurs, souvent très distants, de ces articles. L'invention en somme, c'est le nom social de l'adaptation. Socialement, les deux mots sont synonymes. Et, dans les inventions mécaniques par exemple, nous voyons clairement le véritable rôle de l'opposition, essentiellement subordonné. En effet, en toute machine, comme Reulaux l'a montré fort bien, il y a deux pièces corrélatives, et, en un sens, opposées l'une à l'autre, qui, en se contrariant, se dirigent : la vis et l'écrou, le point d'appui et le levier, etc. ; mais nous savons que cette neutralisation réciproque de mouvements contraires

(1) *Logique sociale*, pp. 379 et suivantes. — Voir aussi *le Traité d'économie politique* de M. Paul Leroy-Beaulieu, t. IV, p. 727.



n'est voulue qu'en vue d'un mouvemement unique et commun auquel ils sont adaptés.

N'oublions pas cependant que la plus grande partie, la presque totalité des choses différentes ne sont ni complémentaires ni contraires, que la variation, autrement dit, excède immensément l'adaptation et l'opposition. Faut-il regarder ces *différents inutilisés* comme ayant pour seule raison d'être la propriété cachée d'être *utilisables* peut-être dans l'avenir, dans des conditions inconnues? Ou, à l'inverse, regarderons-nous les contraires et les complémentaires, l'opposition et l'adaptation, la guerre et l'invention, comme servant, avant tout, à la production de cette exubérance luxueuse de la vie? Ce problème revient à se demander, au fond, ce qu'en termes prudhomesques on s'est demandé si souvent : à savoir si l'ordre est pour la liberté ou la liberté pour l'ordre. Or cet amour de la liberté pour la liberté elle-même, qui a été si sincère en tout temps, qui est encore si réel et si profond chez les plus élevés de nos contemporains, n'est pas sans affinité intime avec l'*amour de la nature*, passion non moins vive et non moins étrange en apparence, qui a poussé au désert, aux champs, aux bois, loin des villes bien policées, parmi des animaux errants et sans lien, parmi des plantes sauvages ensemencées au hasard des vents, tant d'ascètes, tant de penseurs, tant d'âmes saintes et harmonieuses, les plus sociables peut-être et les mieux coordonnées intérieurement de toutes les âmes humaines. Ce goût de l'éparpillement sauvage et désordonné des éléments et des êtres, ce charme trouvé au désordre tranquille, à la paisible anarchie, qu'on est convenu d'appeler « la nature »,

serait le plus absurde des sentiments, et l'on ne s'expliquerait pas son développement intense au cours de la civilisation par l'effet même de la culture, si l'on admettait que la variation est pour l'adaptation et l'opposition, non celle-ci pour celle-là. On voit l'intérêt pratique et majeur de pareilles questions, qui pourraient de prime abord sembler oiseuses.

II

Mais revenons aux rapports de l'opposition et de l'adaptation. Nous les aurions vues plus souvent se confondre si, au lieu de nous borner dans cet ouvrage à l'étude des formes précises et achevées de l'Opposition, nous avions abordé celle de ses formes imparfaites. La symétrie par *à peu près*, et, en général, l'opposition approximative (1), qui jouent dans le monde un rôle important, sont aussi bien des harmonies par à peu près. Or, de même que le progrès chimique nous conduit des symétries cristallines presque parfaites aux pseudo-symétries et aux dissymétries même, le progrès artistique, sans parler des autres progrès sociaux, affecte la même direction. La transition entre la symétrie initiale et la dissymétrie finale est réalisée par ces temples antiques, mieux encore par ces cathédrales du moyen âge, où les statues qui se font vis-à-vis sont non pas tout à fait semblables et contraires

(1) Comme le montrent certains exemples indiqués plus haut : le réseau des branches, dans le végétal, opposé au réseau des racines ; les forces centrifuges opposées aux forces centripètes, etc. Qu'on se rappelle aussi les considérations de Mallart et de M. Berthelot sur les pseudo-symétries cristallines, considérées par ce dernier comme des sortes de *transactions* moléculaires.

l'une à l'autre mais inverses cependant dans leur dissemblance. Elles se correspondent ainsi, quoique l'une, par exemple, soit un homme et l'autre une femme. Même quand ce sont deux Vénus, deux Mercures, deux Apollons, que l'artiste décorateur a opposés de la sorte, il a varié leurs attitudes pour qu'elles se complètent pour ainsi dire. Dans l'Afrique romaine notamment, les statues accouplées formaient ainsi des groupes harmoniques. « Tantôt, nous dit-on (1), c'est le même type qui est reproduit deux ou quatre fois avec de légères variantes, tantôt les types diffèrent, mais les statues se correspondent : tel est le cas pour les statues de Jupiter avec l'aigle, de Neptune avec le dauphin, de Bacchus avec la panthère... »

— Sous le terme général d'*affaires*, on confond dans le langage usuel deux sortes d'occupations professionnelles qu'il convient cependant de distinguer. Il y a deux sortes de métiers, ceux qui vivent de luttes entre des volontés opposées et ceux qui vivent d'accords entre des volontés co-adaptées. Les travailleurs de la première catégorie sont non seulement les militaires, mais les avocats, les avoués, tous les hommes d'*affaires* au sens étroit du mot. Or les industriels font aussi des affaires, mais des affaires d'un tout autre genre, du moins en tant que leurs efforts tendent, non à ruiner leurs rivaux par la concurrence, mais à satisfaire des besoins de consommation par la propagation d'harmonieuses inventions. Les agriculteurs, surtout, en propageant non seulement des idées agricoles de génie, mais des germes vivants, incarnations

(1) *Journal des Savants*, sept. 1896.

eux-mêmes d'harmonie végétale ou animale, par la domestication des animaux et des plantes utiles à l'homme, vivent d'adaptation et non d'opposition. En cela leur ressemblent les savants et les professeurs, qui créent et propagent des théories, des vérités systématisées, sortes de germes vivants aussi (1), principes supérieurs d'accord mental et social. La science et l'art sont des plantes domestiques dont les théoriciens et les artistes sont les agronomes. — Or le progrès humain ne consiste-t-il pas à faire prédominer de plus en plus la seconde classe de professions sur la première?

On pourrait objecter, superficiellement, que, dans nos statistiques, le développement des procès de commerce semble lié dans une certaine mesure à celui de l'activité commerciale. Mais il n'en est pas moins vrai que le nombre des litiges commerciaux progresse moins vite que celui des transactions.

(1) A ce point de vue, rien n'est plus semblable au travail du laboureur ou de l'éleveur de bestiaux que le travail du savant ou de l'artiste, du philosophe ou du poète. Un darwinien dira-t-il, par hasard, que les progrès des plantes ou des animaux domestiques sont dus à ce que l'agriculteur met en jeu la concurrence vitale? Mais, au contraire, il place un germe vivant, grain de blé, pomme de terre, couvée, dans des conditions telles qu'il soit préservé des coups de la lutte pour la vie : il exerce en sa faveur un véritable *protectionnisme*, détruit le chiendent et les autres parasites, défend l'agneau contre la dent du loup ou contre les microbes. Il permet ainsi au germe vivant de se déployer en vertu de sa force propre, harmonieuse et logique, sans obstacles ni contradictions d'aucune sorte. Et le savant, le philosophe, ne fait pas autre chose : il fuit les lieux de discussion stérile, se recueille dans son laboratoire ou son cabinet, et là il nourrit son idée-mère à lui, son germe à lui, son hypothèse jugée viable, de toutes les connaissances qui lui sont appropriées ; il invite ainsi sa force propre et latente à exhiber tout son contenu, et, si elle se montre en contradiction avec les faits, il la rejette, puis en essaie une autre, jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur une idée qui s'assimile facilement tous les faits connus et n'en contredise aucun.

Ce parallélisme vague, du reste, n'est pas constant; et la statistique de la justice civile signale au contraire un rapport inverse entre le chiffre annuel des actes notariés et celui des procès civils.

— Considérons quelques exemples notables d'oppositions transformées en adaptations. Une table de famille même faiblement unie, un dîner d'amis même médiocrement sincères, nous donne le spectacle d'une concurrence primitive d'appétits transformée en une harmonie de désirs. Quand le menu est insuffisant, — et il l'est souvent peu ou prou : il y a souvent un plat trop court parce qu'il est trop réussi — les convives ont de légers sacrifices à se faire les uns en faveur des autres, et c'est pour eux une occasion, que les héros d'Homère ne saisissaient guère, de se témoigner leur mutuelle sympathie, le plaisir de cœur qu'ils trouvent à restreindre leur part d'une satisfaction matérielle pour accroître celle de leurs commensaux. Dans la poursuite de ce plaisir supérieur, d'autant plus vif pour chacun qu'il est partagé, ils collaborent ensemble à la joie du dîner commun, entretenu par l'échange de gais propos, plat spirituel en perpétuelle circulation et inépuisable comme le pain multiplié du Christ. Aussi n'est-il pas de meilleure école de politesse, de manifestation plus antique et plus universelle de sympathie et d'instinct social que le repas en commun. Depuis les Kjœdimmeddings préhistoriques jusqu'aux banquets homériques, depuis les festins de réconciliation qui sont la cérémonie de réhabilitation propre aux peuplades barbares jusqu'aux agapes évangéliques, depuis les repas publics de Sparte jusqu'à nos dîners de gala, partout et tou-

jours la table a été l'apprentissage et l'exercice ininterrompu de la sociabilité. De tous les sacrements chrétiens, le plus incompréhensible en apparence et, en fait, le plus vivant, est l'Eucharistie. Avoir mangé ensemble a été réputé en tout pays et en tout temps le signe le plus manifeste qu'on fait partie du même groupe social. La Cène est par excellence le mode de groupement fraternel. Voilà pourquoi l'extension de la table a été un besoin vivement ressenti par la civilisation, à mesure qu'elle s'est elle-même étendue et a élargi les groupes sociaux. Matériellement, il est vrai, la table s'est assez peu agrandie, quoique l'habitude de s'asseoir, succédant à celle de se coucher durant les repas, ait permis de multiplier le nombre des convives dans les salles à manger. Assurément le maximum numérique de commensaux qu'on peut réunir de nos jours dans notre galerie des machines est très supérieur à celui qu'auraient pu atteindre les Romains de l'Empire et à plus forte raison les barbares de la Germanie. Mais ce sont surtout des élargissements indirects et pour ainsi dire spirituels que la table a reçus des temps nouveaux, par les sociétés coopératives de consommation notamment, grâce auxquelles les sociétaires, s'ils ne dînent pas ensemble, consomment ensemble tout ce qui est servi sur leurs tables et sont également intéressés à ce que leurs consommations communes coûtent le moins possible, ce qui est l'un des buts principaux poursuivis et obtenus par la vie de famille. Les associations de serfs du Nivernais, vivant *au même chanteau*, n'étaient que l'embryon de ce progrès devenu gigantesque.

Ce que je dis de la table, on pourrait le dire d'autres parties du mobilier de la maison. Est-ce que, depuis la décou-

verte de l'écriture, le bureau de l'écrivain ne s'est pas singulièrement élargi en quelque sorte, et ne s'élargit pas tous les jours? On pense ensemble de plus en plus, on écrit ensemble, on fait échange de style et d'idées, à des distances toujours croissantes, avec des collaborateurs qui vont se multipliant. Généralisons : de plus en plus, quel que soit le travail auquel on se livre, on travaille ensemble, et, en se divisant et se subdivisant entre des travailleurs toujours plus nombreux, en se différenciant, leur tâche les associe en une œuvre collective dont la plupart ne se doutent pas. Avant de se diviser et de se différencier, elle les mettait en hostilité les uns contre les autres, et les conflits qui éclatent encore entre eux çà et là ne sont qu'un vestige de leur premier état de guerre. L'atelier primitif, donc, s'est prodigieusement agrandi. Et que dire de l'autel, de l'idole, de la chapelle domestique, où se resserrait jadis un groupe si étroit, farouchement séparé des autres groupes! Foyer de la maison, d'abord, puis foyer de la cité enfermé dans un petit temple, plus tard lieu de sacrifices réels ou symboliques sous de vastes voûtes du temple juif, de la mosquée arabe ou de la cathédrale chrétienne, l'autel n'a cessé de croître et ne s'arrêtera pas avant d'avoir rassemblé autour de lui, dans la communion d'une même pensée, d'une même aspiration unanime, à travers mille divergences, toute l'humanité civilisée (1).

(1) Le lit, heureusement, fait exception, au moins apparente, à cet élargissement général du mobilier domestique. Et même il semble, à première vue, qu'à l'inverse de la table, il est devenu de plus en plus étroit, repoussant de plus en plus certains partages familiers aux temps où le sauvage offrait sa femme à l'hôte comme un mets vivant. Cependant à y regarder de près, l'alcôve aussi a été s'élargissant, mais sous deux formes bien différentes et dont la

Faire coexister et vivre ensemble un grand nombre de croyances et de désirs infiniment divers et parmi lesquels il en est beaucoup de contraires ; pallier cette opposition ou la lever, ou la convertir en collaboration supérieure : tel est bien le problème social. Et, de tout temps, en tout pays, sa solution a été inconsciemment poursuivie en ce sens. Mais il s'agit d'achever à présent avec pleine conscience l'œuvre inconsciente du passé. Il faut donc, d'abord, rechercher, préciser, délimiter les oppositions vraies de désirs et de croyances, voir dans quelles conditions elles se produisent, quelles sont leurs diverses classes, et ensuite, leurs causes connues, agir sur celles-ci efficacement. Or, cette recherche, que, bien entendu, nous ne pouvons songer à entreprendre ici, aboutira certainement à apercevoir l'utilité, au moins transitoire, de certains objets imaginaires ou ultra-terrestres du désir et de la foi pour la conciliation des désirs et des idées terrestres. Mais ne sont-ils conciliables qu'à ce prix ? C'est là le grand problème religieux.

seconde seule est destinée, je crois, à se développer chez les grands peuples. D'abord, et c'est fâcheux, le progrès de la vie urbaine a produit cette mutuelle surexcitation des sens qui fait que, dans certaines villes, le monde de la galanterie, chaque jour plus nombreux et plus bruyant, nous ramène sous des formes plus ou moins élégantes à la promiscuité — plus imaginaire que réelle — des temps primitifs. La vie mondaine elle-même, parfois, est-elle autre chose qu'une sorte de société coopérative d'amoureuse et voluptueuse consommation? Mais, par bonheur, c'est sous forme symbolique que le commensalisme érotique reçoit ses développements les plus rapides, par la diffusion des œuvres littéraires et des œuvres d'art. Le roman, spécialement, a pour effet d'associer des millions de lecteurs et de lectrices à la fois aux douleurs et aux joies de deux amants dont le sort les passionne. N'est-ce pas aimer ensemble que vivre ensemble, pour ainsi dire, le même amour, poétisé et vulgarisé ? Et la musique, quand un opéra en vogue la répand en inondation immense, amoureuse toujours, n'est-elle pas une communion des cœurs?

III

Il faut donc envisager en face et de sang-froid l'anxieux problème dont tout le monde souffre et que presque personne n'ose formuler : y a-t-il ou non des vérités scientifiques incompatibles avec la paix ou la prospérité sociale, et des erreurs religieuses nécessaires à la paix ou à la prospérité sociale ? Et, si cela est, que devons-nous faire : n'y a-t-il à opter qu'entre la résignation au trouble ou à la ruine de la société, et le mensonge plus ou moins volontaire ou complaisant en vue de fortifier l'erreur ébranlée ? Par quoi remplacer la foi religieuse s'il est prouvé que la morale qu'elle soutient s'écroule avec elle et que cette morale soit le ciment social indispensable? C'est en somme à ces questions que Guyau s'est efforcé de répondre dans son très beau livre sur l'*Irréligion de l'avenir*, et, auparavant. Auguste Comte, dans toute son œuvre philosophique. Mais ni la solution autoritaire de l'un, qui se pose en pape infaillible d'un néo-catholicisme immuable, ni la solution ultra-libérale de l'autre, qui la voit dans le libre jeu des esprits, des cœurs, des sensibilités absolument émancipées, et, d'après lui, d'autant plus aisément associables, ne sont propres à nous donner pleine satisfaction. L'optimisme moral de Guyau, à cet égard, encourt les reproches qu'a paru mériter l'optimisme tout pareil des économistes classiques qui attendent du laisser-faire la réalisation du meilleur monde économique possible, c'est-à-dire qui voient dans la suppression de toute règle le meilleur règlement.

« La libre association des pensées individuelles permettra leur groupement toujours provisoire en des croyances variées et variables, qu'elles regarderont elles-mêmes comme l'expression hypothétique et en tout cas inadéquate de la vérité. » C'est l'idéal de la liberté métaphysique ; mais allez donc appuyer des maximes de sacrifice moral sur ce terrain mouvant ! D'ailleurs, il est inévitable qu'en se groupant les hypothèses se feront croyances, puis convictions, et s'opposeront à des groupements de convictions contradictoires. Or l'antagonisme des écoles philosophiques, quand il n'est plus contenu par la peur de quelque religion, leur ennemie commune, — leur mère commune le plus souvent, — n'est pas bien loin d'atteindre le degré d'intolérance où s'élève le fanatisme religieux. — Il en sera de l'association des libres volontés comme de l'association des libres intelligences, et, quand les buts collectifs se sentiront incompatibles les uns avec les autres, l'avenir pourra voir des guerres de syndicats comme le passé a vu des guerres de peuplades et de cités. Si la multiplication des contacts entre hommes, effet de la civilisation, déploie les germes de sympathie latente qu'ils recèlent au fond de leur cœur les uns à l'égard des autres, elle fait éclore aussi les germes d'antipathie cachée. Je sais que, finalement, ceux-ci doivent être étouffés par ceux-là, ou du moins je l'espère ; mais à la condition que les périodes de paix aillent en se prolongeant et permettent aux échanges sympathiques d'exemples de se répandre. Il en serait autrement si les causes de guerre allaient se multipliant. Et la question est précisément de savoir si la paix sociale peut être longtemps maintenue autrement que par l'obéissance

générale à certains préceptes moraux qui, jusqu'ici, ont toujours été d'origine ou de couleur religieuses (1).

Je voudrais croire avec Lange, avec Strauss, avec Guyau, qu'un jour viendra où le culte de l'art nous dispensera de tout autre. Mais je dois reconnaître que l'expérience historique n'est guère favorable à cette manière de voir. D'après Lange, l'autorité des religions leur vient, non de la foi, non du degré de foi en leurs dogmes, mais de la poésie de leur doctrine et de leurs rites. Il oublie que le progrès du polythéisme au christianisme a consisté à remplacer une religion très belle, très admirée et faiblement crue, par une religion infiniment plus austère et moins esthétique, objet, il est vrai, d'une énergique conviction. Si le christianisme était remplacé, ce serait, vraisemblablement, par une doctrine soutenue par une foi plus robuste encore. Lange se réfute lui-même quand il ajoute : « Si notre culture actuelle vient à s'écrouler, sa sucession ne sera dévolue à aucune église existante, au matérialisme moins encore, mais, d'un coin généralement ignoré,

(1) Guyau semble croire que la religion doit être ce qu'il y a de plus élevé dans l'enseignement supérieur, et, s'il se place au point de vue de la religion *en train de se faire* au prix de longues luttes de doctrines, cela est certain. Mais de la religion *faite*, au contraire, il est vrai de dire qu'elle est ce qu'il y a de plus élémentaire dans l'enseignement primaire. Or c'est une vérité d'expérience, — et en même temps un corollaire des lois de l'imitation — que, toujours et partout, l'enseignement supérieur d'aujourd'hui est destiné, en perdant ses contradictions, en se présentant sous une forme simple et indiscutée, à devenir l'enseignement primaire de demain, comme le luxe d'aujourd'hui est destiné à devenir le nécessaire de demain, en se simplifiant et abaissant ses prix. En descendant de la sorte de l'élite à la foule et des esprits adultes aux cerveaux d'enfants, une doctrine religieuse dépouille son caractère individuel de libre examen et acquiert la force d'une suggestion sociale exercée sur l'individu qui franchit le seuil de la société ; et c'est alors qu'elle est apte à produire les fruits sociaux qu'on attend d'elle.

sortira quelque folie monstrueuse, telle que le livre des Mormons ou le spiritisme ; les idées alors en cours se fondront avec cette folie, et ainsi s'établira un nouveau centre de la pensée universelle, peut-être pour des milliers d'années. » Il en sera ainsi, parce que, contrairement à ce que Lange a dit plus haut, la religion a pour appui l'apparente solidité des croyances plutôt que leur poésie et leur beauté. Aussi est-ce toujours autour d'un noyau de faits merveilleux, de guérisons miraculeuses, démontrées en apparence par des témoignages humains, que s'opère la cristallisation mystique. Là est le point vivant d'une religion naissante, ou le point survivant d'une religion mourante (1).

Guyau nous dit que le culte des morts, le respect témoigné au passage des morts dans la rue et à leur retour périodique dans la mémoire, survivra aux religions, à la foi en l'immortalité de l'âme et en l'existence d'un Dieu. « La Fête-Dieu peut s'oublier; la fête des morts durera autant que l'humanité même. » Cependant, s'il en est ainsi, ce ne sera, ce ne pourra

(1) « Quel peuple plus poète et moins religieux que les Grecs ? » demande Guyau, pour prouver que le génie artistique est indépendant du génie religieux et que le premier peut survivre au second, remplace même le second... Mais l'exemple est, certes, mal choisi. Et l'on pourrait dire plutôt : « Quel peuple plus poète et plus religieux que les Grecs ? » Non seulement toutes les origines de leurs arts, de leur poésie dramatique ou épique, de leur architecture, de leur sculpture, de leur musique, sont religieuses comme celles de nos arts et de nos littératures modernes, mais encore l'apogée de leur déploiement artistique et poétique, l'époque de Périclès et de Phidias, est marquée par la plus sereine harmonie de la science naissante et de la religion épanouie, harmonie comparable à celle de notre siècle de Louis XIV, malgré les impiétés isolées de quelques penseurs, répudiés par un Socrate ou un Anaxagore, par un Platon et un Aristote ; et, en définitive, à quoi vient aboutir l'évolution du génie grec ? Au byzantinisme, à la cristallisation religieuse et même dévote la plus minutieuse, la plus complète, que le monde ait vue.

être qu'au prix d'une pieuse contradiction ; car il est contradictoire de croire que ce cadavre qui passe, inerte et décomposé, est le seul vestige d'un homme, et de témoigner à ce reste encombrant, insalubre souvent, périlleux pour la santé publique, un respect que cet homme n'inspirait point, et qui semble impliquer qu'on répute cet homme encore existant mais sous une forme plus pure et plus haute. Or, si, sur ce point, on admet la nécessité de se contredire, et si l'on considère cette contradiction comme nécessaire au maintien de la dignité sociale, de l'homme social, pourquoi refuserait-on d'admettre sur d'autres points une nécessité analogue ? Ou bien dira-t-on que ce culte des morts est une superstition à rejeter aussi après toutes les autres, que les animaux ont raison de s'écarter du cadavre de leurs proches dès qu'ils sont morts, qu'il faut les imiter en cela et nous hâter de faire disparaître sans cérémonie, le plus hygiéniquement possible, les corps glacés de nos parents et de nos amis ? Cette supposition fait horreur. Pourquoi? Parce que l'affirmation publique, ainsi faite, de la désespérante vérité que la science semble nous imposer répugne au cœur invinciblement, au cœur qui exige absolument ce fétichisme de la douleur, tout à fait semblable, au fond, au fétichisme de nos premiers aïeux. Or, si vous respectez ce fétichisme, c'en est assez pour que la religion tranchée repousse par là.

A quoi, en somme, vais-je conclure? A ceci, qui est bien simple. L'autorité, la bonté, la nécessité sociale d'une religion lui viennent de la presque unanimité qu'elle établit sur des points de doctrine particulièrement importants pour l'apaisement des plus grandes angoisses. Ce n'est pas de liberté

esthétique qu'il s'agit ici, mais de solidité pratique. Par suite, il est essentiel que les « vérités » ainsi dogmatisées ne soient pas formellement contredites par les données de l'expérience ou de l'observation. Donc, tous les dogmes religieux contredits par la science démontrée sont destinés à tomber tôt ou tard. En restera-t-il assez, et d'assez majeurs, pour constituer un corps de doctrine méritant le nom de religion, et pour alimenter le sentiment religieux ? Il n'est pas défendu de l'espérer. Car, des deux dogmes capitaux, Dieu et la Vie future, le second n'est, ni ne pourra jamais être démontré faux et semble même trouver, aux yeux d'un grand nombre d'hommes instruits, sa confirmation nouvelle et inattendue dans bien des phénomènes merveilleux où se précipite la curiosité avivée des psychologues contemporains. Quant au premier, il est telle définition de Dieu où la science la plus scrupuleuse n'aurait rien à objecter. Ce qui est contradictoire dans cette notion, c'est l'idée d'un Dieu à la fois infiniment bon et infiniment puissant. Ces deux attributs, à raison de l'existence indéniable du mal dans le monde, jurent entre eux ; il est nécessaire ou d'opter entre les deux, ou de renoncer aux deux, et de n'admettre qu'un Dieu limité dans sa puissance et d'une bonté finie comme son pouvoir. Ce n'est pas d'un Dieu infini et parfait, mais d'un Dieu très caractérisé, saisissable et perfectible, que l'homme est altéré, et la science travaille peut-être à lui en tracer les traits, à élaborer quelque originale conception divine qui déroutera les théologies du passé (1).

(1) En ce qui me concerne, je dois avouer que je trouve des difficultés à concilier ces deux dogmes entre eux, au point de vue de l'hypothèse néo-

Quelque conception... Pourquoi pas plutôt quelques conceptions, multiples et diverses ? Je suis heureux sur ce point de faire bon accueil à une pensée de Guyau, qui, écrite longtemps avant le fameux congrès des religions, aurait pu lui servir de devise. Suivant lui, la multiplicité du développement humain, à la fois moral, esthétique, intellectuel, exige la multiplicité des religions. Les unes sont surtout morales, le christianisme, le bouddhisme ; d'autres, esthétiques, le polythéisme antique ; d'autres, encore à naître, pourraient bien être, avant tout, scientifiques, ou du moins philosophiques. Ainsi, elles s'accorderaient par leurs différences mêmes, et, résolue en harmonie supérieure, la lutte ancienne des religions serait, dans l'avenir, l'exemple le plus éclatant de cette conversion graduelle des oppositions en adaptations dont nous avons parlé plus haut. Acceptons-en l'augure !

— Nous n'avons pas encore fini de préciser les rapports entre l'adaptation et l'opposition, et, à vrai dire, nous ne saurions avoir la prétention d'épuiser ce sujet. N'omettons pas cependant quelques considérations essentielles. En somme, être complémentaires, c'est *co-produire* ; être contraires, c'est *s'entre-détruire*. Exprimés en ces termes, le complément et la contrariété, l'opposition et l'adaptation, sont presque

monadologique que j'ai exposée ailleurs. Si, en effet, l'espérance en la vie posthume (et la foi aux vies antérieures) peut s'appuyer sur la notion des monades, où la science nous conduit par tant de chemins, d'autre part les monades, éparpillement éternel d'êtres et de forces, ne sont-elles pas la négation de la substance et de la puissance uniques ? Toutefois l'objection n'est pas insoluble, et d'où viendrait aux monades, telles que je les conçois, leur sympathie attractive, leur possibilité de co-possession, de pénétration réciproque, si on leur refuse une source commune ?

opposés et contraires l'un à l'autre. Pas tout à fait cependant, car il faudrait pour cela que la co-adaptation des complémentaires consistât à s'*entre-produire*. Et il est singulier, soit dit en passant, que notre esprit répugne à concevoir la mutuelle production des choses, tandis qu'il ne voit nulle difficulté à admettre leur mutuelle destruction. Rien ne lui paraît plus intelligible que le mutuel arrêt de deux mouvements en sens contraires qui se heurtent, tandis qu'il se refuse encore, deux siècles après Newton, à regarder les mouvements de deux molécules qui s'attirent comme produits l'un par l'autre à distance. On ne voit pourtant pas de raison à priori pour justifier cette différence d'attitude de notre esprit. — Quoi qu'il en soit, complément et contrariété peuvent être conçus comme contraires l'un à l'autre, et aussi bien comme compléments l'un de l'autre, ainsi que le montre l'exemple choisi. Et, à ce dernier point de vue, il importe de remarquer que, par un important effet qui leur est commun, leurs rôles s'accordent. Le rôle de l'opposition est de neutraliser, le rôle de l'adaptation est de saturer ; mais l'une en neutralisant, l'autre en saturant, sont pareillement délivrantes et diversifiantes. Car, saturé ou arrêté par elles, l'être, molécule ou cellule, est momentanément affranchi de cet état de détermination étroite et fixe qui constitue le besoin ou l'action ; il est momentanément rendu à cette virtualité infinie, indéterminée, qui est le fond de sa nature, et d'où il ne tardera pas à sortir de nouveau mais par un nouveau chemin. Son âme est redevenue disponible et vraiment libre pour un instant jusqu'à ce qu'elle se spécialise et se rejette dans la mêlée des forces qui se combattent ou s'accouplent. Aimer et guerroyer,

autrement dit engendrer et tuer le plus possible, telle est la vie des hommes primitifs; produire et consommer le plus possible, la vie des civilisés. Construire des théories et détruire celles de ses prédécesseurs, tel est le rêve du savant; celui de l'artiste est d'éclipser ses devanciers, d'ensevelir leurs œuvres sous ses œuvres. Au fond de tout cela se retrouve l'opposition et aussi bien l'adaptation fondamentale : se nourrir pour agir, défaire pour refaire. Avec les débris d'une couche géologique former un nouveau terrain : voilà la vie de la terre ; monter de la mer au ciel, redescendre du ciel à la mer : voilà la vie de l'eau sur la terre. Monter du périhélie à l'aphélie, redescendre de l'aphélie au périhélie, les planètes ne font pas autre chose dans l'éther. Mais, de ce conflit perpétuel entre Brahma l'engendreur et le tueur Siva, de cette lutte d'actions contraires et des luttes avec les harmonies, se dégage incessamment quelque nouveauté qui ne s'oppose à rien, qui ne sert à rien, car elle n'est semblable ni assimilable à rien, et qui semble être la fin finale des choses ! A chaque instant, chacun de nous, êtres éphémères, parmi ses amours ou ses combats. traverse un état singulier, unique, goûte un plaisir qu'il n'a plus goûté ou ne goûtera plus, ou souffre une souffrance inouïe, inconnue à tout autre et à lui-même. Cela est, n'a plus été, ne sera plus, et cela semble être la raison d'être de tout ce qui se répète, s'adapte et s'oppose ! Et, à travers cela, quelque chose d'inaccessible est poursuivi, une plénitude, une totalité, une perfection, platonique passion de toute âme et de toute vie. La poursuite de l'impossible à travers l'inutile : serait-ce donc là vraiment le dernier mot de l'existence ?

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS . . . . p. V-VIII

CHAPITRE PREMIER. — **L'Idée d'opposition** . . . p. 1-31

Sujet négligé par tous les logiciens, sauf Aristote. Ses idées à cet égard. — Définitions. — Origine *dynamique* des oppositions, même *statiques*. — Nécessité d'un état zéro, intermédiaire entre les extrêmes. Exemples.

CHAPITRE II. — **Classification des oppositions** . . p. 32-59

Symétries, rythmes, luttes. Au point de vue de la *forme*, opposition rayonnante ou linéaire. Rayonnante : centripète ou centrifuge. Linéaire : polarité. Polarités physiques, vivantes, mentales, sociales. — Au point de vue de la *matière*, oppositions *qualitatives* (ou *de série*), et *quantitatives*. Celles-ci, subdivisées : *de degré* ou *de sens*, ces dernières, subdivisées : *mécaniques* ou *logiques*. — Pourquoi il n'y a ni anti-volume, ni anti-durée, ni anti-conscience, etc.

CHAPITRE III. — **Oppositions mathématiques et physiques** . . . . p. 60-105

Oppositions *mathématiques*. Les dix prétendues oppositions des pythagoriciens. Les mathématiques sont l'univers vu sous son aspect répétition et opposition. Les opérations sur les nombres ou les rapports des nombres sont le schéma des relations observées entre individus vivants. En quel sens addition et soustraction, multiplication et division s'opposent. Ambiguïté vague, sous fausse précision, des notations mathématiques. Quantités positives et négatives. Quantités imaginaires conçues pour répondre à un « vœu de symétrie ». Applications grandissantes de l'*arithmétique sociale*.

Oppositions *physiques*. Loi de la réaction égale à l'action. Exemples inverses, attractions et explosions. Cournot à ce sujet. Applications de cette loi aux actions simultanées et aux actions successives. Tendances d'un groupe de corps et d'un groupe d'idées à former système : son explication. — Oppositions en apparence simultanées, résolues en oppositions rythmiques (dans le monde vivant et social aussi bien que physique). Rôle physique immense de l'opposition rythmique. Son rôle. Le frottement. — Irréversibilité des changements physiques. En tout ordre de faits, supériorité de l'irréversible sur le réversible. — Défaut de symétrie entre *évolution* et *dissolution*, et supériorité de la première : caractéristique de notre univers. Hypothèse d'un univers inverse. — Le choc, choc physique, biologique, social. Son rôle surfait.

CHAPITRE IV. — **Oppositions vivantes**. . . . . p. 106-119

Oppositions imaginaires entre vie végétale et vie animale. Entre les deux sexes : *Anabolisme* et *Catabolisme*. La fécondation. L'amour selon Schopenhauer. L'homœopathie. — Nutrition et reproduction, Geddes et Thompson.

CHAPITRE V. — **Les symétries de la vie**. . . . p. 120-161

Insuffisance des explications données de la symétrie vivante. — Substitution d'une dissymétrie artificielle et sociale des organes à leur symétrie naturelle. Bichat et Spencer. Tendance de la vie à la symétrie des formes dans l'individu, et des variétés inverses dans l'espèce. — Pourquoi ? Parce qu'elle vise à tout posséder ou à posséder totalement quelque chose. Analogies sociales. Passion des ambitieux et des métaphysiciens pour la coordination symétrique. Passage de la symétrie sphérique à la radiaire et à la bilatérale. Pourquoi la mort est inévitable. Symétries cristallines, astronomiques, organiques, sociales, susceptibles d'une commune explication. M. Berthelot sur Mallart. Pasteur et la dissymétrie moléculaire. — Dissymétrie de la forme générale de l'Univers étoilé.

CHAPITRE VI. — **Oppositions psychologiques** . . p. 162-300

I. Coup d'œil général sur le monde mental. La croyance et le désir ; les sensations. L'âme pure et l'âme appliquée. Apparitions et réapparitions. L'attention, la question, le jugement, la passion. — II. *Oppositions de séries* (qualitatives). Phrase musicale et phrase picturale élémentaire ; l'un et l'autre vont se dissymétrisant. Substitution esthétique de la symétrie *jugée* à la symétrie *sentie*. Musique entendue au rebours. Ritournelles de saveurs et d'odeurs. — La dissolution de la mémoire est-elle inverse de sa formation ? Ribot. — III et IV. *Oppositions de degré* (quantitatives simples). Y a-t-il d'autres quantités psychologiques que la croyance et le désir ? Non. L'intensité des sensations. Leur étendue. L'espace et le temps, les matières et

les forces, conçus comme la projection de nos deux quantités internes.

V. *Oppositions de sens* (quantitatives dynamiques). Réductibles à celles de l'affirmer et du nier, du désirer et du repousser. Preuve par revue des couples de contraires apparents. Dans le champ des sensations d'abord : Hyperesthésie et hypoesthésie. Le froid et le chaud. Le blanc et le noir. Achromatopsie. Couleurs complémentaires. Transfert et polarisation psychique. — VI (suite). Contribution remarquable des contraires olfactifs à la formation des idées religieuses : le sale et le propre, d'où le pur et l'impur. Profondeur et fécondité de cette distinction. — VII. En second lieu, les sentiments et leurs contrastes. Évolution d'où naît l'émotion. Sa définition. — VIII (suite). Analogies entre le sentiment et l'instinct. Leur commune classification. Sentiments-croyances et sentiments-désirs; instincts-désirs et instincts-croyances. Leur double forme positive et négative, impulsive et inhibitive. Origine principalement sociale des sentiments. — IX (suite). Examen des contrastes de sentiments-croyances. Orgueil et humilité. Orgueils collectifs, mais non humilités collectives : pourquoi ? Espérance et découragement. Admiration et mépris. Le beau et le laid. L'esthétique du laid. Le sublime et le grotesque. — X (suite). Examen des contrastes des sentiments-désirs. La peur et la colère. Les œuvres sociales de la peur et celles de la colère. La gratitude et la vengeance. La bienveillance et l'envie. L'affection et la haine. L'amour et la pudeur. *Eros* et *Antéros*. — XI (suite). La joie et la tristesse. L'inversion des sentiments ne correspond pas à celle des effets physiologiques concomitants. Y a-t-il des états neutres, ni agréables ni pénibles? Evolution de la joie au cours de la civilisation. Sa culture esthétique. Le plaisir de la douleur et la douleur du plaisir. Sens divers de ces expressions. Plaisirs de plaisir et douleurs de douleur. Importance sociale de ces combinaisons. Succession des joies et des tristesses, d'abord liée au rythme astronomique, puis affranchie et irrégulière. — XII (suite). Sentiments religieux. La peur et l'amour. Les ascètes et les mystiques. — Conclusion et objection résolue.

XIII. En troisième lieu, oppositions entre *jugements* et oppositions entre *desseins*. Volonté et *nolonté*. Jugements et desseins à priori. — XIV. Classification des types psychiques, c'est-à-dire des *natures d'esprit* et des *caractères*. La manière de croire et la manière de désirer. Les vocations et les talents. — Les excités et les déprimés. — Caractères nationaux. — XV. Oppositions de notions. Antinomies de Kant. Le sujet et l'objet. Principes d'identité et de contradiction, de causalité et de finalité. L'infini et l'infinitésimal. Conversion des oppositions finies en opposition infinitistes, et discussion de la légitimité de ces dernières.

CHAPITRE VII. — **Oppositions sociales** . . . . p. 301-421

I. *Opposition de séries*. Le réversible et l'irréversible socialement. L'irréversible, d'abord la série des connaissances scientifiques, est ce qu'il y a de plus important. L'ordre alphabétique des lettres. L'ordre grammatical des mots en français et en allemand. L'inversion linguistique. — II. Le dépérissement et la mort des langues, des religions, des constitutions, des arts, ne sont pas l'inverse de leur naissance et de leur croissance. — Déplacements lents de l'*accent* en fait de dogmes religieux, d'idées politiques, d'institu-

tions sociales, et irréversibilité de ces déplacements. — III. Irréversibilité des transformations économiques. Leur formule approximative. — IV. Leur cause vraie : l'ordre d'apparition des inventions et découvertes, à la fois accidentel et rationnel. Lois de leur propagation imitative. — V. Subordination de l'ordre au progrès, de l'opposition à la variation. Discussion d'une idée de Stuart Mill. Le rôle des grands hommes. Pourquoi il ne s'amoindrit pas à mesure que la société progresse.—Changements circulaires ou trajectoires hyperboliques des sociétés ; sept hypothèses possibles.

VI. *Oppositions de degré.* Les quantités sociales, distinctes des quantités psychologiques. Pourraient exister, même à défaut de celles-ci. Elles supposent simplement un nombre donné de similitudes imitatives, spirituelles, fussent-elles simplement qualitatives, entre individus. — VII. Deux quantités sociales fondamentales : la *vérité* et la *valeur*, la crédibilité générale des idées et la désirabilité générale des produits. Pourquoi il n'y a pas d'équivalent de la *monnaie* pour la première. Mais la statistique doit mesurer les deux, et c'est sa mission propre. Lacunes de la statistique à combler. — VIII. Accroissements et décroissements des quantités sociales : sont-ils symétriques ? Non. Leur progression est la règle, leur régression l'accident. Importance de cette thèse. Ses preuves statistiques. — IX. La question des machines. Tendance normale des salaires à progresser, du taux de l'intérêt à s'abaisser : Paul Leroy-Beaulieu. L'opulence et l'indigence. Obsession fatale, ici, de l'idée de symétrie.

X. *Oppositions de sens* (dynamiques). Conception gnostique de l'histoire, duel de la matière et de l'esprit. Sociologie latente des grands révolutionnaires. Darwinisme et militarisme redoublé. La lutte divinisée ; les apologistes de la concurrence et de la guerre. Importance des innombrables conflits tout intérieurs, supérieure à celle des conflits d'homme à homme. Est-il vrai que le progrès, en tout ordre de faits sociaux, soit dû à ces derniers ? Stérilité relative des discussions. Le progrès militaire lui-même n'est pas né de la guerre, mais de l'invention pacifique. — XI. La concurrence. Erreur de Bastiat. Lange. Grève et concurrence. Les Trade-Unions. Bienfaits de l'alliance faussement attribués à la lutte. Concurrence et *connivance*. L'ordre juridique, terme idéal de la liberté économique. Les fonctions publiques, comme les métiers, qui tendent à devenir fonctions publiques à leur tour, ont commencé elles-mêmes par un état d'anarchique concurrence. — Les crises commerciales et financières. — XII. La guerre, confluent et consommation de toutes les oppositions sociales poussées à bout et s'exprimant par toutes les oppositions physiques. A quelles conditions elle éclate : conversion des conflits d'individus en conflits de masses. Rôle de la Presse. S'ensuit-il nécessité permanente des guerres ? On se bat parce qu'on s'est battu. Absurdité croissante des guerres grandissantes. Trois thèses possibles. N'y avait-il pas d'autre école du devoir et du dévouement ? Hypothèse du cours de l'histoire sans batailles ; de l'histoire naturelle même, sans meurtre animal. Déviation homicide de la Vie. Sympathie universelle et universelle ambition : antinomie. — XIII. Carrefour où s'est trouvée l'Humanité naissante : la voie belliqueuse et la voie religieuse. Compromis funestes. Liaison entre l'idée de l'organisme social et celle du militarisme salutaire. Ce n'est pas la guerre qui agrandit le champ social. Son œuvre est non pas la *paix humaine*, mais l'*équilibre européen*. — XIV. La paix armée des classes et des nations. Recul possible de la civilisation. L'évolution de la guerre ; son irréversibilité. — XV. Evolution de la justice et de la morale. Conclusion.

CHAPITRE VIII. — **L'Opposition et l'adaptation.** . p. 422-445

I. Ambiguïté du mot *correspondance ;* dans un sens, adaptation ; dans l'autre, opposition. Rapport de ces deux termes. Passage de l'un à l'autre. Exemples empruntés à la biologie et à l'économie politique. Importance des *différents inutilisés.* L'amour de la liberté et l'amour de la nature. — II. La symétrie par à peu près, source d'harmonies approximatives. Les deux sens du mot *affaires*. Autres exemples, empruntés au mobilier, d'oppositions transformées en adaptations par le progrès de la sympathie imitative. — III. Le problème religieux. Guyau et l'*Irréligion de l'avenir*. L'âme religieuse réclame la solidité des convictions plutôt que la beauté des conceptions. Culte des morts. Ce qui pourra émerger de la religion par-dessus le déluge scientifique.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

27-12-6. — Tours, imp. E. Arrault et Cie.


89032334617
b89032334617a
This book may be


Tarde
.T17
O
opposition universelle
Digitized by Google



89032334617
b89032334617a
This book may be
Digitized by Google



